# RIVIÈRE-ROUGE

Jean-Claude Castex

ÉDITIONS P-O



À Alexie

de la part de son grand-père

# RIVIÈRE-ROUGE

*Jean-Claude Castex*

*Éditions P-O*

**Castex**, Jean-Claude, 1941-

**Titre** : Rivière-Rouge.

**ISBN : 978-2-921668-26-2**

Couverture : Daguerréotype de la famille De Ladurantaye-Bernier, prise au Studio Simon Duffin, rue principale, à Winnipeg en l'année du Seigneur 1899. De gauche à droite : Rémi, Alexie, Lucas, Élisabeth, et Marie-Louise. Alexie et Élisabeth auraient voulu garder leur fusil elles aussi, mais le daguerréotypeur leur avait fait remarquer que des éventails étaient plus appropriés pour les dames.



Distributeurs : www.lulu.com
www.amazon.fr
www.fnac.com
www.chapitre.com
www.librairieduquebec.fr
www.lalibrairie.com

Dépôt Légal 2e trimestre 2015.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.

Alexie de Ladurantaye à son arrivée dans l'Ouest



# LIVRE I

Chapitre 1

## *La Rivière-aux-Rats, juillet 1843*

— Alexie ! Tu ne fais rien d'utile ! Arrête de jouer avec ton chien ! S'il pouvait parler, il te dirait que tu es bien tannante ! Tu es toujours après lui !

— Je ne joue pas. Je veux l'élever comme un bon chien, Maman ! Malou est fort et puissant. S'il est mal élevé, il sera dangereux !

Mon chien Malou venait de Tadoussac où j'avais habité trois mois en 1842 avec ma famille.

— Veux-tu m'acheter un chiot ? m'avais proposé un trappeur amérindien nommé Ferdinand Gagnon, en me présentant trois chiots malamutes croisés de loup ; un gris, un noir et un blanc.

— J'ai pas d'argent, et mes parents non plus !

Voyant que je caressais le gris avec douceur et affection, l'Indien me dit en souriant :

— Prends-le. Je t'en fais cadeau. Le gérant de la C.B.H. a refusé de les acheter[1].

— Merci Ferdinand. Je suis folle de joie !

Le chiot était très mignon comme tous les petits. La nature donne aux bébés de toutes les espèces un surplus de beauté et de fragilité pour les rendre plus attachants et faciles à aimer ; ils sont si vulnérables. Je lui avais donné le nom de

---

1 ●Le «factor» du comptoir local de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Malou, en souvenir de son père loup et de sa mère malamute. Depuis ce moment-là, je le fis travailler chaque jour.

— En tout cas, ça fait au moins une heure que tu joues avec lui ! insista ma mère. Ça suffit comme ça. J'ai besoin de toi. Va chercher le sac de cendre pour fabriquer notre savon… Dresser les chiens, c'est une affaire d'hommes ! T'as pas à t'occuper de ce qui ne te regarde pas.

— Tu es bien toujours la même, Sa Mère. Avec des idées comme celles-là, les femmes resteront toujours les servantes de tout le monde.

— Tu es bien insolente, Alexie, de me répondre de même. On n'est la domestique de personne. On travaille pour ceux qu'on aime. Penses-tu que le travail des hommes soit plus facile ? Faire la terre[2], abattre les arbres, transporter les troncs et essoucher, c'est pas plus facile. J'sais pas ce qu'on va faire de toi ! Tu contestes tout. Va donc aider les hommes à essoucher notre terre. Tu verras que c'est pas plus facile !



[2] ●Défricher la forêt afin de créer la terre agricole.

Chapitre 2

## *Trois-Pistoles, mon village de naissance*

Je suis née le 13 mai 1832 à Trois-Pistoles, une très ancienne seigneurie de la rive méridionale du Golfe Saint-Laurent. Et même si je m'appelle Alexie de La Durantaye, je ne suis pas d'origine noble ; c'est l'abbé Gaucher, curé de la paroisse, qui me l'a dit un jour, sans que je lui demande.

— Ne t'imagine pas que tu es plus fine que les autres. Tes ancêtres n'étaient pas nobles. Ton vrai nom devrait être « dit La Durantaye ». C'était ton surnom familial.

Je n'avais pas tout à fait dix ans, en janvier 1842, lorsque mon père rentra furieux à la maison :

— Les gens sont niaiseux. Les Gaudreault et leurs voisins veulent construire une autre église au bout du village. On travaille comme des fous, on a juste assez pour survivre, et maintenant on va construire inutilement une autre église ! Comme si c'était pas suffisant de payer le fermage au propriétaire de la seigneurie, le sieur Riou. Le monde est stupide.

Notre paroisse de Trois Pistoles formait un « rang » de plusieurs kilomètres de longueur et les habitants se querellaient sans cesse pour choisir l'emplacement où devait s'édifier l'église. Nous, les Canadiens, nous avons le sang chaud, et l'harmonie sociale se détériorait, au point que certains paroissiens en venaient aux mains. Finalement, chaque quartier se fit construire sa propre église. Tout cela entraînait des chicanes sans fin. Mais ce n'était pas la seule cause de conflit. D'autres disputes étaient plus mesquines. J'entendis un jour mon père parler en ces termes :

# 10

— Tu sais que, à la messe dominicale, le sieur Riou[3] et sa famille occupent le banc des seigneurs, au premier rang à droite, juste devant le chœur, et notre capitaine de milice, le premier à gauche. D’habitude, le curé encense le seigneur avant le capitaine, et le bedeau lui donne le pain béni avant aussi.

— Oui, et alors ! répondit ma mère.

— Eh bien, figure-toi que, dimanche dernier, l’abbé Fauché a été distrait. Il a donné la communion au capitaine avant de la donner au seigneur. Alors, tu peux imaginer le scandale.

— Gaucher a la tête trop près du Ciel, et ses pieds ont parfois du mal à toucher terre !

— Si les vaniteux pouvaient voler, commenta ma grande sœur en secouant la tête, il n’y aurait pas assez de place dans le ciel pour les outardes et les sarcelles.

— On n’est pas sans défaut, nous-mêmes, ajouta ma mère en se tournant vers mon père. Tu entres tout le temps dans l’église à la troisième cloche, celle des retardataires restés dehors pour fumer une pipe ou boire une dernière boisson.

— C’est pour se garder chaud, ricana mon grand frère.

— En tout cas, j’ai entendu une rumeur : l’archevêque de Québec est ben fatigué de tous nos problèmes de chapelles et on dit qu’il va excommunier tous ceux qui refusent de se soumettre à la volonté de Dieu.

— À SA volonté, tu veux dire ! lança un de mes frères en insistant sur le « sa ».

— Arrêtez donc de critiquer sans réfléchir ! dit Maman.

— Les chicaneurs sont trop nombreux ! ajouta mon frère Pacôme. Monseigneur ne peut pas excommunier la moitié de la paroisse.

Nous étions tous terrifiés par la cérémonie d’excommunication. Le but était d’humilier ceux qui refusaient d’obéir. Il fallait que ce soit un avertissement pour les autres cabochards de la paroisse. Et Dieu sait que nous

[3] Le propriétaire de la seigneurie de Trois-Pistoles.

avons, nous les Canadiens, des caractères bien trempés ! Le prêtre criait du haut de la chaire :

— Nicéphore Gamache s'est livré à la puissance du Démon.

Et, ce disant, il éteignait symboliquement un cierge avec un éteignoir, pointu comme le capuchon d'un juge de l'Inquisition, et le jetait du haut de sa chaire sur le plancher de l'église… comme s'il précipitait au fond de l'enfer l'âme du pauvre Nicéphore. Je me rappelle encore le bruit mat sur le plancher. Ça représentait le choc de l'âme damnée qui heurte le pavé de l'Enfer. Tout le monde était frappé dans son imagination. Le prêtre déclarait d'une voix forte :

— Désormais, l'entrée de cette église est interdite à Nicéphore Gamache. Je refuse de lui administrer les sacrements religieux… Il ne pourra pas être enterré dans la terre bénite de notre cimetière. Personne ne doit plus lui adresser la parole dans notre paroisse ou dans une autre, excepté sa famille proche. Et surtout, n'essayez pas de désobéir. Ce serait très grave. C'est un péché mortel ! Les paroissiens qui ne se conformeront pas à ce commandement du Seigneur notre Dieu seront excommuniés à leur tour.

— Surtout, faites bien attention de ne pas dire un seul mot au pauvre Nicéphore ! nous recommanda papa. Je ne veux pas d'ennuis ! On nous mettrait nous-mêmes en quarantaine.

— Comme si tout cela n'était pas suffisant, ajouta maman, j'ai entendu dire que le gouvernement a décidé de lever des taxes scolaires. Il s'est mis en tête de créer des écoles pour tous les enfants du pays. Il paraît que les pauvres colons de la Province sont au bord de la mutinerie.

Vivre dans la pauvreté est moins difficile quand les riches sont discrets. Et la religion est parfois utile pour accepter d'être pauvre, surtout quand elle nous enseigne que les riches sont condamnés à l'enfer. Et puis la viande était interdite par monsieur le curé les vendredis et les samedis :

— De toute façon, on n'a pas les moyens d'en manger sept jours par semaine ! dit un jour mon oncle Joséphat.

Alors on est bien chanceux. C’est une punition pour les riches.

— Ne te tracasse pas pour les riches. Ils ont du bon poisson pour remplacer la viande !

Mais toutes ces disputes, paroissiales ou pas, étaient si insupportables et inutilement onéreuses, que mes parents dont la bonne entente souffrait un peu de ces controverses, décidèrent de déménager, de partir, de traverser le fleuve pour aller habiter à Tadoussac, où, dit-on, la vie n’était pas aussi compliquée. Le ciel semble toujours plus bleu au-delà de l’horizon.

— Nous partons ! J’en ai assez de ces disputes niaiseuses ! lança un jour mon père, à l’issue de notre frugal repas familial. On déménage à Tadoussac.



Chapitre 3

## *En route sur les glaces du Saint-Laurent*

— On s’en va ! Au revoir Trois Pistoles !

En janvier 1842, nous avons quitté notre petit village après avoir donné notre congé à Monsieur Riou. Il n’était pas content de perdre un censitaire. Notre caravane avait fière allure : huit traîneaux chargés de coffres de pin débordants de vêtements et d’objets divers ; des tables, des chaises, et notre « banc de quêteux » qui servait de lit aux vagabonds en vadrouille dans nos chemins boueux.

— Il ne faut jamais refuser le gîte et l’écuelle de soupe à tous les malheureux plus pauvres que nous, répétait souvent notre mère.

De ma vie, je n’ai jamais manqué à cette règle. Le déménagement à Tadoussac ne fut pas facile ; plus de 60 km à travers les glaces inégales de la banquise qui recouvre le golfe en hiver. Notre cheval Pompon tirait trois traîneaux, et notre vieux bœuf Gaby, tout usé par les ans, deux autres. Nos vaches s’occupaient des trois dernières « traînes », parmi lesquelles la jeune Victoria qui nous délectait toujours de son lait crémeux. Papa le barattait habituellement en un beurre délicieux que nous mangions en « beurrées » inoubliables. C’est mon papa frondeur qui avait baptisé notre laitière de ce nom.

— Regardez ! Trois-Pistoles va disparaître ! annonça papa avec émotion.

Le village se fondait dans les teintes grisâtres des Monts Notre-Dame, qui à leur tour s’estompaient dans la froidure du ciel hivernal.

# 14

— Tabarnouche ! Ça brasse en esprit ! lançaient parfois mes frères en frappant des blocs de glace à grands coups de bâton.

En dépit d'une légère couche de neige qui saupoudrait agréablement la glace vive et freinait les dérapages, les chutes de nos attelages étaient nombreuses et brutales sur les bouscueils chaotiques[4] du fleuve**.** Je me revois avec les plus petits de mes onze frères et sœurs chevauchant les piles mal arrimées de bagages, tandis que les plus grands marchaient à côté, en compagnie de mon père et de ma mère, chaussés de souliers et même de raquettes dans les champs de neige.

— On va passer la nuit ici. On est à peu près au milieu du fleuve, dit soudain mon père après avoir consulté ma mère.

Toute la nuit, de sinistres craquements déchirèrent le silence, lorsque la marée jouait sous les glaces de la banquise comme des rats sous un drap. Impossible de trouver le moindre sommeil réparateur. Le bruit semblait s'aggraver et les secousses aussi. Sur notre droite, le jour argentait à peine l'horizon quand mes parents donnèrent le signal du départ.

— Il vaut mieux se remettre en marche tout de suite ; nous pensons que la température douce de ces jours derniers est un risque certain. La marée pourrait fracturer la glace et nous couper de la Côte Nord. De toute façon, personne n'a bien dormi ! En partant de bonne heure, on arrivera à Tadoussac dans la soirée.

Sa phrase était à peine achevée qu'un grondement prolongé déchira le silence. Sous l'effet de la pression, des blocs de glace éclataient. Les fragments pleuvaient sur nous. L'eau saumâtre de l'estuaire nous mouillait jusqu'aux os, mais l'épouvante nous évitait de ressentir le froid. Comme prise d'hystérie, ma petite sœur poussa un hurlement déchirant dans la demi-pénombre en pointant le doigt devant elle. Tout le monde regarda dans la direction indiquée :

— Là, regardez, mon Dieu, on est perdu !

---

[4]Un bouscueil est un amoncellement chaotique de glaces brisées sous l'action de la marée, du vent et du courant.

# 15

La glace se fendait de tous côtés, laissant apparaître une eau noire et menaçante qui bouillonnait comme prise de folie. L’une de nos vaches culbuta en meuglant dans la crevasse liquide. Fous de panique, le cheval, le bœuf et les vaches s'enfuirent en hurlant dans un autre gouffre et tout notre troupeau disparut dans une large crevasse liquide à dix ou douze mètres derrière nous. Au milieu des cris d’effroi de mes frères et de mes sœurs, on entendait la voix de mes parents qui tâchaient de nous calmer.

— Arrêtez de crier. Restez calmes et prions Sainte-Anne de Beaupré. Elle nous sauvera. Ne vous éloignez pas… Restez ici, auprès de nous. Il n’y aura pas de danger si vous restez calmes… Voilà ! Tout le monde comprit que la plaque de glace sur laquelle nous nous tenions s’était détachée en un îlot flottant. Les hennissements déchirants de notre pauvre cheval et les beuglements désespérés des sept bovins provenaient de l’eau noire où les animaux affolés se débattaient. Nos cris se joignirent aux leurs. Puis aussi soudainement que cela avait commencé, tout s’arrêta dans un fracas terrible. La banquise se referma. Une plaque de glace nous heurta, écrasant comme fétus de pailles nos pauvres animaux qui disparurent définitivement.

— Pas de panique. La glace va se ressouder et nous pourrons passer. Alexie, Eugénie, et Léontine, occupez-vous des petits. Adhémar, Pacôme, Adrien et tous les autres, mettez-vous à plusieurs pour tirer les traîneaux à la main.

— Ça y est, la glace s’est recollée vers le nord. Passons vite !

Les grands empoignèrent les enfants, quelques bagages ou les traîneaux les plus légers. On se précipita pour franchir au plus vite la fracture plus ou moins recollée qui pouvait s’ouvrir d’un instant à l’autre.

— Ouf ! Nous sommes passés tous les quatorze, murmura maman.

— Oui, mais malheureusement, tous nos animaux sont morts, ajouta papa, les larmes aux yeux.

Chapitre 4

## *Tadoussac*

La nuit n’était pas loin d’envahir notre paysage quand les quelques chaumières du village de Tadoussac vinrent à notre rencontre. Sur les derniers deux-cents mètres, la couche de glace était parfaitement plate comme une table de neige. Le village se nichait à l’embouchure du Saguenay, au fond d’une baie profonde comme un bernard-l’ermite dans son coquillage. Une seule maison, la plus grosse après l’église, semblait faiblement éclairée ; c’était le comptoir de la Compagnie de la Baie d’Hudson. Elle s'ornait de fenêtres vitrées. Les cabanes des trappeurs et les quelques colons, beaucoup plus pauvres, ne pouvaient s’offrir que des papiers huilés ou des peaux à peine translucides, et la lueur des lampes à huile et des chandelles ne parvenait pas à percer à travers les « fenêtres ». Les chaumières dormaient comme de gros chiens de traîneau accroupis. Nous étions sauvés !

— Enfin, voilà Tadoussac ! cria ma mère. Merci mon Dieu… Vous voyez, les enfants, vos bonnes prières à Sainte-Anne nous ont protégés jusqu’ici. N’oubliez jamais de prier.

— On a quand même perdu tous nos animaux, Sa Mère ! Sainte Anne n’a pas été la plus miséricordieuse des saintes…

— Toi Adhémar, il faut toujours que tu dises des niaiseries. Méfie-toi, elle risque de te faire payer ta mauvaise critique !

— Une sainte n’est pas aussi rancunière qu’un être humain, répondit Adhémar en ricanant.

— Bon Adhémar, arrête de faire l’intéressant. Ça n’amuse personne.

Contre quelques sols de cuivre, le gérant de La Baie, un Écossais qui parlait un peu français, nous permit de coucher pour une nuit dans le magasin général. Il nous expliqua que

depuis des siècles Tadoussac était un port naturel où les trappeurs et les pêcheurs du fjord et de la Côte-Nord venaient apporter leurs pelleteries et leur poisson, pour les expédier vers l'Europe.

— Vous savez, Tadoussac a été le premier comptoir de fourrure français au Canada et même dans toute la *North America*.

Quelques années plus tard, j'appris que la Compagnie de la Baie d'Hudson tâchait de décourager la colonisation pour conserver son contrôle économique sur la région ; en dépit du fait qu'elle s'était engagée à établir des colons un peu partout. Contre cette promesse, elle avait obtenu le monopole commercial.

— Tu comprends, ma fille, m'expliquera mon père l'année suivante, lorsque nous aurons été établis à la Rivière-aux-Rats[5], cette compagnie paie les fourrures plus cher aux Canadiens qu'aux Indiens et pour cette raison elle ne tient pas à établir trop de Canadiens qui feraient baisser ses profits.

— L'avenir est dans l'bois ! nous dit ce soir-là l'Écossais en fronçant les sourcils. L'exploitation du bois devient plus importante que celle de la fourrure.



[5] •Qui deviendra Chicoutimi.

## Chapitre 5

### *La Rivière-aux-Rats-musqués*

Jusqu'au printemps, nous avons survécu de chasse et surtout de pêche. Pour cela, nous creusions des trous dans la glace épaisse du Saint-Laurent. Un jour, quelques trappeurs rencontrés dans les bois du voisinage nous apprirent que, à la suite d'une pétition des habitants de la Côte de Charlevoix, une expédition venant de la ville de Québec était en route pour aller coloniser le lac Saint-Jean, à l'autre bout du Saguenay.

— Allons-y, nous autres aussi ! suggéra ma mère.

— On n'a plus qu'à construire des canots, ajouta mon père.

Notre saison printanière fut donc mise à profit pour construire cinq canots de moyenne capacité avec l'aide d'un Montagnais de Tadoussac. Pour ma part, je passais mes loisirs à dresser Malou au mieux de mes connaissances. Il apprenait rapidement à répondre à plusieurs commandements comme : « Assis ! » « Couché ! » « Ici ! » « Laisse ! » « Halte ! »… Il obéissait très bien. Mon père exigeait que je l'habitue à une grande discipline, car il était d'une race très puissante et pouvait devenir dangereux en cas d'insoumission.

— Comme nous, les humains, le malamute a besoin de règles strictes pour s'épanouir convenablement. Certains trappeurs d'Alaska en font des chiens de combat. Celui-ci doit devenir un animal pacifique. Tu dois être un bon chef pour lui, me disait-il.

— Malou, je ferai de toi le meilleur chien du monde.

Mon père allait à la chasse tous les jours avec mes frères pour nourrir notre grande famille. Le gibier toujours abondant nous permettait d'échanger quelques belles pièces

contre des légumes, des céréales, des pommes de terre et du riz sauvage qu'on appelait alors du joli nom de folle avoine. Entre les chasses et la pêche, mon père travaillait à ses cinq canots d'écorce pour nous permettre de rejoindre les colons de la Rivière-aux-Rats, non loin du Lac Saint-Jean. Dans cette région, les possibilités de piégeage du rat musqué étaient considérables.

— L'avantage du piégeage, disait souvent mon père, c'est que nous pouvons manger la viande et vendre les peaux.

Le soir, toute la famille se mettait à l'ouvrage pour construire nos canots. Nos outils étaient sobres : couteau croche, hachette, scie, poinçon et rabot. Papa nous enseignait comment recueillir l'écorce de printemps d'un bouleau blanc :

— Il faut choisir le *bouleau-à-canot*. On peut en tirer de très grandes surfaces d'écorce sans défaut. Elle ne pourrit pas et résiste au gel… Vous voyez… elle est souple, robuste et beaucoup plus épaisse.

Papa était admirable de précision. Il courbait les pièces de bois à la chaleur pour faire les membrures, cousait les feuilles d'écorce ensemble en utilisant de fines racines d'épinette blanche appelées *ouatapi*. On calfatait avec de la résine de sapin mélangée à de la graisse d'ours pour prévenir les craquelures. Il nous fabriqua ensuite des mocassins, car les souliers auraient endommagé la fragile coque. Nous avions de la chance d'avoir des parents ingénieux !

— On est tous très fiers de vous ! leur disait-on souvent.

Notre admiration faisait rire papa. Il était trop modeste. Dès le mois de mai, la famille partit à l'aventure sur le Saguenay. Nous profitions au maximum de la marée montante qui annulait le courant du fjord. Ramer pendant plusieurs jours n'était pas facile. Il fallait couvrir la centaine de kilomètres qui nous séparaient de la Rivière-aux-Rats, village qui était en train de se former. En arrivant, rien n'était organisé. Nous étions parmi les premiers colons à venir nous installer dans la région.

— Maintenant, il faut faire notre terre.

— Que veux-tu dire, Sa Mère ?

— Ça veut dire défricher, utiliser le bois pour construire notre maison ou le brûler pour faire de la cendre à savon, et surtout essoucher.

Durant cet été de 1842, beaucoup de nouveaux arrivants s'installèrent tant bien que mal. On s'organisait en « corvées », comme les censitaires des seigneuries du Saint-Laurent, pour effectuer les travaux les plus éreintants. La plus grande partie du bois était brûlée pour faire de la cendre que la goélette d'un commerçant venait chercher à l'entrée du printemps et à la sortie de l'automne, pour fabriquer de la potasse et du savon.

Même si je suis une fille, je mettais la main à la pâte dans les travaux durs et dangereux. On construisait le grand trépied de poutres auquel on attachait le treuil à chaîne pour arracher les souches. Ce travail épuisant me donnait bien des ampoules aux mains. J'avais hâte que ce soit fini. Mais le travail de la ferme était incessant et perpétuel. C'était ça ou… la famine.

Quand l'arpenteur du gouvernement vint découper la région en lots agricoles, durant l'été de l'année 1843, nous étions prêts.

— Eh ben vous, on peut pas dire que vous êtes des lâches ! s'exclama le fonctionnaire en regardant mon père.



Chapitre 6

## *Ma vie à la Rivière-aux-Rats*

Hiver comme été, mon père trappait des animaux à fourrure, avec l'aide de mes frères. Leur travail nous fournissait la viande avec laquelle maman nous mijotait des plats délicieux dans son grand chaudron de cuivre. Des fruits sauvages, dont les fameuses myrtilles que nous appelions bleuets, faisaient le régal de toute la famille, les jours de fête.

— Aujourd'hui on va se régaler de ragoût de pattes-de-cochon et de tarte aux bleuets ! annonçait alors ma mère.

On parlait beaucoup d'exploiter la forêt autour de la Rivière-aux-Rats[6]. L'été nous semions du blé, du maïs et des pommes de terre. Ma mère faisait tourner la maison avec l'aide des plus grandes de mes sœurs.

— Chacun doit fournir sa part de travail, répétait ma mère. Les paresseux profitent injustement du travail des autres. Philomène, va au magasin général acheter de l'amadou. Je dois allumer le feu !

Nous nous procurions ce que nous ne pouvions produire nous-mêmes au magasin général, que Johnny Guay avait construit à l'embouchure même de la Rivière-aux-Rats. Il nous troquait les denrées de première nécessité contre nos belles fourrures. Le mardi soir, c'était devant le magasin de Johnny qu'accostait la goélette. Elle effectuait la navette entre la Rivière-aux-Rats et Québec, via La Malbaie.

Johnny prêtait quelquefois de l'argent avec intérêt aux colons dans le besoin, car je crois qu'il était protestant. Il le prétendait, en tout cas. Pour nous, c'était totalement interdit de prêter avec intérêt. Monsieur le curé nous avait bien expliqué que c'était immoral et qu'il avait ordre de refuser l'absolution à ceux qui exploiteraient ainsi leurs semblables.

---

[6] •Mais cela ne commença qu'après son départ qui se produisit en 1849.

Se faire refuser l'absolution, c'était l'Enfer éternel en cas de mort subite. Imaginez notre peur. Ainsi, seuls les protestants et les juifs pouvaient s'enrichir sans corrompre leur âme et se prédestiner aux flammes du châtiment. Parfois je me disais que ce n'était pas juste pour nous. On était presque condamnés à rester pauvres pour aller au Ciel.

— Un homme qui s'enrichit en dix ans seulement est un voleur ! déclara un jour notre saint curé qui maniait l'Enfer comme un fusil de chasse pour nous faire peur. N'oubliez pas que les riches n'entrent pas facilement dans le Paradis, pas plus qu'un chameau dans le chas d'une aiguille.

En entendant ces bonnes paroles, nous appréciions la chance d'être pauvres car nous sentions que plus notre vie terrestre serait misérable, plus les portes du paradis seraient largement ouvertes. C'était une véritable consolation, une solide compensation, une certitude qui nous faisait considérer les riches comme de pauvres malheureux destinés à servir de combustible aux flammes éternelles.

Petit à petit s'organisa la vie des familles qui formaient le noyau de la Rivière-aux-Rats :

— Samedi soir, les Tremblay viennent veiller chez nous !

Tous les samedis soirs, nous avions de la visite. On s'amusait bien ; on dansait, on chantait comme des rossignols, on écoutait des histoires qui nous ravissaient, nous enlevaient, l'espace d'un instant, à cette vie laborieuse. Nous Canadiens, nous avons une nature heureuse qui nous a toujours aidés à traverser les moments difficiles. Et Dieu sait si nous en avons eu sous la botte d'une nation comme l'Angleterre. Ces soirées inoubliables étaient souvent égayées par la présence de conteurs itinérants qui venaient avec la goélette recueillir quelques sous dans nos régions marginales.

Bien sûr nous avions moins de visites qu'à Trois-Pistoles qui se trouvait sur le grand chemin de l'Acadie. Là-bas, chaque semaine, les habitants du premier rang côtier avaient l'avantage d'accueillir des colporteurs de passage, des

conteurs intarissables, des réparateurs de toutes sortes, des rémouleurs et mille autres métiers, sans parler des quêteux en guenilles et des bohémiens avec leur roulotte brinquebalante tirée par un maigre cheval. Si nous avions un peu peur de ces derniers, nous adorions les artistes en vadrouille parfois accompagnés d'animaux. Ils nous demandaient alors de recueillir une modeste somme dans le village avant d'accepter de faire danser leur ours ou de montrer les vertus de leurs chiens savants.

— Pour dix petits chelings seulement, Mesdames et Messieurs, vous verrez danser Garonne, notre magnifique ours des Pyrénées françaises ! Il pèse 1 000 livres tout rond…

À la Rivière-aux-Rats, nous étions plus isolés. De temps en temps, à la fonte des glaces, un notaire itinérant remontait le Saguenay pour enregistrer les successions ou les ventes de terrains. La deuxième année de notre séjour là-bas, un maître d'école vint prendre pension durant quelques mois. Il était nourri et logé au village. Cela lui tenait lieu de salaire. Mais il devait enseigner aux garçons seulement car on ne considérait pas comme moralement convenable qu'un jeune homme enseigne aux filles. Il était très beau et toutes les filles étaient amoureuses de lui.

— Ce Baptiste Gagnon… disait souvent ma mère, j'lui donnerais pas l'Bon Yeu sans confession. Il est ben trop beau pour être honnête !

Je pense qu'elle devait elle aussi être amoureuse de lui ; sans se l'avouer. Tous ces visiteurs nous apportaient des nouvelles du grand monde de Québec et de Montréal, car même si la plupart de ces itinérants ne savaient ni lire ni écrire, ils enregistraient soigneusement dans leur mémoire tous les événements qui pouvaient les rendre non seulement bienvenus mais plus appréciés dans nos villages isolés. On leur accordait l'hospitalité avec plaisir, d'autant plus que certains colporteurs offraient à leurs hôtes bénévoles quelque ustensile de métal ou un coupon de tissu. Seuls les pauvres

quêteux et les bohémiens n'étaient pas accueillis avec joie. Les paysans disaient aux mendiants en tendant le bras vers notre ferme :

— Vous voyez la maison, là-bas ? C'est celle des Ladurantaye. Allez-y ! Vous y serez bien accueillis. Eux, ils ont un banc d'quêteux ! Nous, on n'en a pas !

La ferme de mes parents était vraiment la maison du Bon Dieu. Ma mère remplissait aussitôt une généreuse écuelle de soupe pour le vagabond ; puis elle ouvrait, comme une grande boîte à outils, le banc de bois, plein de foin ou de paille sèche. Mon père en avait fabriqué un, à notre arrivée ici, car celui que nous avions à Trois-Pistoles s'était perdu dans les glaces de la banquise durant la terrible nuit du déménagement.

Quant aux bohémiens, n'importe qui leur accordait facilement la permission de garer leur roulotte dans le pré, car on avait peur, si l'on refusait, de se faire jeter un sort qui tuerait les animaux et dépeuplerait notre basse-cour. Ils passaient pour posséder des pouvoirs plus ou moins magiques. On leur achetait même pour quelques chelings un de leurs paniers qu'ils tressaient avec du hart rouge[7]. Ce n'était pas cher et nous pensions que, de toute façon, ils épaissiraient leurs bénéfices en tordant le cou de l'un de nos malheureux poulets. Mon frère Pacôme en a même surpris un en flagrant délit :

— Il attachait un grain de maïs au bout d'un fil de soie et n'avait plus qu'à attirer le poulet vers lui, nous expliqua Pacôme.

Le volatile avait sans doute fini dans sa poêle à frire. Nous évitions de mécontenter ces visiteurs indésirables par peur des représailles. Un tout jeune bohémien à qui je demandai naïvement si sa famille volait pour vivre, me répondit :

— Non ! On ne vole jamais. Nous sommes très honnêtes !

Puis, après un silence :

---

[7] ●Une espèce d'osier à fleur. Les feuilles et les pétales fournissaient le "tabac des pauvres".

— De toute façon, même si on volait, ce ne serait pas un péché parce que Jésus nous a donné la permission de voler.

— C'est-y vrai ? demandai-je. Quand ?

— Au pied de la croix, quand les soldats romains clouaient Jésus, un bohémien de passage a essayé de voler les clous pour ne pas qu'ils puissent le crucifier et le faire souffrir. Mais il n'a réussi à voler qu'un seul clou.

— Tu en es sûr ?

— Oui… C'est pour ça que les Romains n'ont utilisé que trois clous pour les quatre membres. Et pour nous remercier, Jésus a dit à mon ancêtre que son peuple pourrait voler sans pécher.

Mes parents refusèrent de croire à cette légende. Je me rends compte aujourd'hui que notre opinion à leur sujet était injuste. Mais leurs différences nous rendaient intolérants. Chaque année, jusqu'en 1845, un prêtre séculier venait nous rendre visite avec la goélette et demeurait durant quelques semaines à la mission jésuite de la Rivière-aux-Rats. Au cours de ces brefs passages, il en profitait pour nous instruire de la religion, nous et les Amérindiens montagnais de la région. Pour ma part, ma vie était entièrement meublée de besogne et de sueur. Je ne disposais pas d'une seule seconde pour m'ennuyer. L'unique moment de détente que je m'accordais était une trentaine de minutes par jour avec Malou, car je tenais à en faire un chien parfaitement obéissant et paisible.

Nous dormions directement sous le chaume épais et confortable du toit. Mon père y avait aménagé deux grands lits à paillasses ; l'un pour mes frères, et l'autre pour nous, les filles. Ainsi, nous pouvions résister aux grands froids de l'hiver, mais la conséquence de cette promiscuité était que l'intérieur de ma tête demeurait le seul endroit où je trouvais quelque intimité :

— Tasse-toi un peu, Alexie, tu prends toute la place.

— Tu me fais mal avec ton genou, Louise !

Le soir, mon père garnissait de bon bois sec notre poêle

de fonte. Après avoir réchauffé mes parents et le visiteur imprévu qui ronflait dans son confortable banc d'quêteux, l'air doux se glissait par la trappe du plafond pour nous apporter un peu de bien-être dans notre chambre du haut. Nous étions favorisés car un grand nombre de familles n'avait même pas de chambre à coucher. Tout le monde dormait, parents comme enfants, dans la grande salle du bas, après avoir rapproché les lits du poêle ou de la cheminée, comme des poussins tassés contre leur mère.



Chapitre 7

## *J'apprends à lire et à écrire*

Cinq années glissèrent ainsi entre mes petits doigts d'enfants abîmés par le travail et les engelures. Étant la plus gâtée, j'avais un caractère assez mutin. Certes, notre vie était faite de travail épuisant, mais j'avais appris à me satisfaire de plaisirs délicats que d'autres n'ont pas la chance de savoir remarquer : les couleurs pourpres de l'automne boréal, l'air vif matinal, la douce fraîcheur de l'eau du Saguenay ; l'été, la verdure luxuriante chargée de parfums résineux, et, au printemps, la résurrection de notre généreuse nature.

— Quel beau pays ! Je ne le quitterai jamais ! disais-je parfois.

Mais il ne faut jurer de rien. Les serments ne sont pas éternels. François, mon troisième frère, fut jugé, par le curé itinérant de notre paroisse, assez pieux et suffisamment intelligent pour poursuivre des études de théologie. Grâce aux voiles de la goélette, le prêtre venait de temps en temps de Québec prendre soin de la mission jésuite. Il apprenait à lire à mon frère, à écrire et à pratiquer l'arithmétique, dans le but de l'envoyer par la suite au petit séminaire de Québec.

— Impossible de s'y tromper, François ! Dieu t'a choisi pour servir tes frères humains ! lui déclara-t-il un dimanche des Rameaux, en pointant son maigre doigt vers le Ciel.

Afin de ne pas oublier, pendant les absences du prêtre, les connaissances qu'il avait acquises, François me proposa un jour ensoleillé de m'enseigner ce qu'il étudiait. Chaque soir, donc, je me dépêchais de terminer mes corvées pour m'attabler devant notre lampe à la graisse de phoque ; car mes parents se réservaient celle à l'huile de marsouin[8] dont la clarté était plus vive. À la lumière dansante et grésillante

[8] ●En fait, de *bélouga*. [Note de l'auteur]

du suif qui se consume, François me faisait lire dans son gros livre de prières et écrire sur des fragments d'écorce de bouleau ou de papier, précieusement conservés dans ce but.

— Alexie. Je vois que tu perds encore ton temps. As-tu terminé de t'occuper des porcs et des oies ? me lançait ma mère avec colère, en m'entendant ânonner mes syllabes.

— Oui Maman ! Mais je ne perds pas mon temps, je m'instruis.

— Ne me réponds pas ! Tu sais ce que je veux dire. Quand on s'instruit trop, on devient vaniteux, on croit tout savoir, et on en arrive à perdre son âme. Il est plus facile d'aller au Ciel quand on se contente de faire comme les autres, quand on laisse son esprit disponible pour la gloire de Dieu. À quoi sert à l'homme de conquérir…

— … l'univers s'il en vient à perdre son âme, coupai-je avec un sourire agacé.

— Ne sois pas insolente, Alexie !

En deux ans, je sus lire, écrire et compter. Au fond de moi-même, j'enrageais de me sentir prisonnière de formules toutes faites. Ceux qui font le malheur des autres ont la certitude qu'ils veulent leur bien.

— Sois celle que tu veux être ; tu n'as qu'une seule chance pour cela, me disait secrètement mon frère qui avait commencé à étudier le latin et le grec, et essaie de faire de toi autre chose qu'une « copie conforme », identique à toutes les autres.

Je songeais aux grands espaces, et je me demandais si j'arriverais un jour à réaliser mes rêves.

Par un sombre matin d'automne, François chargea sur ses frêles épaules d'adolescent l'énorme trousseau que mes parents avaient amassé de peine et de misère. Il embarqua dans la goélette à destination de Québec où l'attendaient la dure vie de pensionnaire et le règlement impitoyable qui avait cours au Petit Séminaire. Il ne revint plus que six semaines par année, au moment des grandes vacances du 15 août au 29 septembre pour aider durant la période des

récoltes. En fait, je ne le revis qu'une seule fois avant mon grand départ. Avec son uniforme du séminaire, casquette et jaquette – un manteau trois-quarts bleu marine sanglé de bandes blanches au niveau des coutures – il ressemblait à un beau soldat d'une armée céleste. À l'occasion de ses vacances, il nous décrivit sa règle de vie très stricte : l'étude du latin, du grec, de l'anglais, le fouet pour les récalcitrants, la confession obligatoire deux fois par mois pour surveiller les moindres replis de sa conscience, ainsi que le silence absolu quand la parole aurait été une douce consolation.

— Mais comment réussissent-ils à savoir que tu te confesses vraiment ? demanda un de mes frères.

— Chaque fois que tu vas à confesse, tu reçois un billet de confession avec le nom et la date. Tu dois remettre deux billets par mois au préfet de discipline avec des dates espacées d'au moins deux semaines…

— Ah, je comprends ! C'est pour vous empêcher de vous confesser deux fois le même jour pour en avoir fini ? suggéra Polyphème.

— Oui, c'est ça !

— Oh toi, Polyphème, tu aurais l'esprit assez retors pour trouver des failles et contourner tes obligations, maugréa maman.

— Les intentions ne sont pas des péchés, Sa Mère ! se défendit mon frère.

— Pourtant on dit que l'Enfer est pavé de bonnes intentions non remplies, répondit Maman.

— Vous en savez des choses, vous, coupa mon père qui n'avait rien d'un mystique.

— En tout cas, c'est parfait que tu sois obligé de bien te comporter et de travailler au maximum, car toute la famille se tue au travail pour que tu puisses t'instruire. Et tu sais que nous nous privons de tout... Sais-tu au moins combien ça nous coûte ?

— Non !

# 30

— Ça coûte 250 livres françaises[9] par année !

— Oooohhh ! Mais je croyais que monsieur le curé payait pour moi !

— Pas tout. On doit payer 5 livres par mois de notre poche.

— C'est pas beaucoup !

— Quel toupet ! Tout notre travail rapporte 25 livres par mois et on en paye cinq pour toi. C'est beaucoup, ça !

Personnellement, je refusais de me laisser entraîner dans ces considérations monétaires. Mon esprit d'enfant était trop plein des rêves prodigieux : tous les projets de voyages que m'avait insufflés François. Ils illuminèrent mon adolescence comme les faibles étoiles qui s'efforcent tant bien que mal d'éclairer la nuit. Impossible de renoncer de bonne grâce à ce besoin d'aventure dont les premiers désirs se perdent dans le flou lointain de mon enfance.

— Vous savez, disais-je parfois, quand je serai grande, je veux voyager… aller voir Québec, Montréal, New York, Paris…

— Cette Alexie est complètement inconsciente ! s'écriait invariablement ma mère. Que veux-tu aller faire si loin ? Tu vas te perdre. Mais qui donc est allé mettre de telles idées dans ta petite tête ?

— Personne, maman. Elles y sont venues toutes seules.

— On n'aurait jamais dû t'apprendre à lire et à écrire. Voilà que tu te crois invulnérable, maintenant ! C'est bien ce que je disais. L'instruction te monte à la tête. Le savoir nous perd !

Pauvre maman ! On lui avait tellement rabâché ces idées, qu'elle les croyait indubitables. Elle se souciait si fort de mon avenir que son anxiété faussait son jugement. Le résultat fut que, dès 1848, alors que je n'avais que 16 ans, mes chers parents échafaudèrent le projet de me marier au plus vite, pour me « mettre un fil à la patte ». Il n'était pas

---

[9] ●Au Canada, une livre anglaise équivalait au milieu du XIXe siècle à près de 25 livres françaises encore en usage parmi de nombreuses autres monnaies. La livre anglaise valait un peu moins de 6 $ américains. Le dollar américain de 1850 valait approximativement 25 $ de 2012.

rare de marier une jeune fille de treize ans, et même une enfant de douze si la Nature l'avait mûrie précocement. Seize ans étaient considérés comme un âge tout à fait satisfaisant, alors que, selon la loi, une fille restait mineure jusqu'à 25 ans et un garçon jusqu'à 30. Pour ma part, je sentais que je n'étais même pas sortie de l'adolescence et il n'était pas question de me laisser prendre si jeune. Je préférais courtiser la solitude.

À Noël 1848, mes parents m'annoncèrent abruptement :

— Écoute Alexie. Tu as largement l'âge de te marier, et nous sommes très inquiets de voir que l'idée de fonder un foyer ne t'intéresse pas comme les autres jeunes filles de ton âge. L'abbé Jean-Baptiste Gagnon nous a indiqué un parti souhaitable pour toi…

— Quoi ?… Qui ?

— Augustin Tremblay, qui est forgeron à Saint-Alexis, au fond de la Baie des Ha ! Ha !

— Mais c'est horrible ! Je ne veux pas épouser un inconnu ! Vous ne pouvez pas m'obliger à me marier, Sa Mère !

— Nous verrons ! Nous verrons ! Nous te le présenterons… mais selon moi et selon ton père, c'est un excellent parti. De toute façon, on épouse toujours un inconnu !

J'étais horrifiée, et, cette nuit-là, je ne pus trouver place dans le chariot du sommeil. Je passai toute la nuit à essayer de débusquer dans tous les replis de mon cerveau une solution satisfaisante.

Après deux longues nuits sans sommeil, je décidai de prendre le taureau par les cornes. Je devais m'enfuir dès les beaux jours pour me réfugier chez mon oncle de Québec qui hébergeait Rémi Bernier de Cap-Saint-Ignace. Rémi était mon amoureux secret. Il était venu nous voir l'année précédente avec mon oncle Ildefonse, et je suis immédiatement tombée passionnément amoureuse de ce beau brun dont les yeux bleus évoquaient le ciel, et le rose

des joues le soleil couchant sur le Lac Saint-Jean. Son nom en notes de musique chantait dans mon cœur.

Je le revis secrètement à plusieurs reprises dans mes rêves d'adolescente. À ces occasions, je ne me privais pas de l'embrasser, d'abord avec quelque timidité, puis avec la passion de l'inconscience. La saveur de ces baisers me bouleversèrent et me collèrent longtemps à la peau, au point que j'avais fini par croire le connaître intimement. La vie auprès de lui ne pouvait pas être moins douce et savoureuse que ses lèvres. Je décidai donc d'aller le rejoindre, car mieux valait souffrir d'avoir aimé que souffrir de n'avoir jamais aimé.

— Ce sera le paradis !

J'avais conscience de m'engager dans une longue aventure, le voyage de ma vie. Je ne savais pas trop ce que je voulais mais je savais ce que je ne voulais pas. Ce sont toujours deux ou trois petits choix qui déterminent avantageusement ou défavorablement le cours de notre existence. Par chance, j'étais inconsciente. Si j'avais pu envisager les montagnes de difficultés et de souffrance qui se frottaient les mains de plaisir en me voyant prendre mes décisions, je n'aurais pas osé agir, et la seule vie qui m'était donnée serait devenue un monotone voyage sans retour. Notre vie n'est pas une répétition générale ; c'est notre vraie et unique existence.

— Je la réussirai, ma vie ! J'en suis sûre ! me répétais-je sans répit.

Je consacrai la semaine à réparer le canot d'écorce que m'avait légué mon frère François. Depuis son départ pour le séminaire de Québec, je me confiais surtout à l'un de mes autres frères, Pacôme, avec qui je ressentais la plus grande connivence. J'empruntai à des amis quelques tranches de poisson fumé et du lard salé, envisageant probablement de revenir après mon escapade et de me soumettre au Destin impitoyable, à moins que ma fugue soit suffisante pour changer les décisions de mes parents. Je pris une couverture

d'hiver, mes vêtements les plus chauds et quelques objets dont un hameçon. Mon frère me légua un pantalon pour les nuits trop froides et surtout une chemise écossaise à carreaux :

— Elle a été taillée dans du tartan du clan Fraser.

— Quelle en est l'importance pour nous ?

— Eh bien ! Les Fraser[10] étaient une vieille famille d'Anjou installée en Écosse. Nous avons quelques ancêtres angevins… Quand veux-tu partir ?

— J'ai fixé mon départ à la troisième semaine de mai, sept jours après mon anniversaire, soit le 20.

— Pourquoi ? me demanda Pacôme, en conservant son calme avec quelque difficulté.

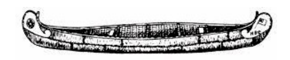
— Parce que j'ai calculé que ce sera la pleine lune, et l'étale de haute mer sera à 10 heures du soir…

— Que veux-tu dire par « l'étale de haute mer » ?

— L'étale de haute mer, c'est quand la marée est à son maximum !

— Mais qui t'a appris tout ça ? demanda mon frère avec des yeux admiratifs.

— Tu penses bien que je me suis renseignée auprès des pêcheurs. Je ne me lance pas à l'aveuglette.



[10] ●Les Fraisiers.

Chapitre 8

## *Trahison*

La dernière nuit à la Rivière-aux-Rats arriva enfin. Je me glissai hors du grand lit des filles qui tenait toute la longueur de notre chambre, et je descendis en éclairant mon chemin à la faible lueur d’une courte chandelle de suif. Mes lèvres me murmuraient des recommandations :

— Surtout prendre garde de faire du bruit et de réveiller les parents.

Je plaçai ma main en paravent pour que la petite lumière grésillante ne vienne taquiner leurs paupières closes. Mais la dureté de la vie leur épargnait au moins les insomnies.

— Attention à la plaque de fer ! murmurèrent mes lèvres.

J’évitai de marcher sur la plaque de tôle qui servait de base à notre gros poêle de fonte, de bousculer les rares meubles dispersés dans notre pauvre demeure familiale : quelques coffres de pin, une table massive avec ses chaises couvertes de paille tressée, et notre « banc d'quêteux ».

— Il faut que j’aille faire une petite prière d’au revoir. J’en aurai besoin !

Je me dirigeai vers la gravure du Sacré-Cœur collée au mur inégal, fait de gros troncs d’arbres superposés dont on avait calfaté les interstices. Grâce au badigeonnage des murs à la chaux, qui amplifiait un peu la lumière hésitante de ma chandelle, je devinais les deux bouquets de fleurs séchées, de part et d’autre de l’image pieuse, ainsi que les deux gros cierges déformés par les coulées de cire comme les mains d'un vieillard arthritique. Nous étions trop pauvres pour acheter une statue de bois ou de plâtre, et nous devions nous contenter de gravures. Agenouillée sur le vieux prie-Dieu au rembourrage crevé par les nombreux genoux implorants, je

récitai une fervente prière. Et puis je sortis. Le secret de ma fuite restait une nécessité absolue.

— Pacôme, c’est pour cette nuit ! avais-je dit à mon frère, la veille au soir.

— Réfléchis bien !

— C’est tout réfléchi !

Pacôme n’avait pas insisté. Il avait pour tâche, le lendemain de mon départ, d’annoncer que je lui avais confié, quelque temps auparavant, que j’envisageais de partir pour Québec, mais qu’il n'avait pas vraiment cru à mon projet. Suivie de Malou qui m’avait rejointe, je me glissai à travers les ombres de la nuit vers l’embarcadère où attendait mon canot.

— Où est-il ? Où ?

Impossible de trouver mon canot que j’avais pourtant amarré là ! J’avais du mal à réfléchir correctement. Soudain, la voix de mes parents éclata dans la nuit :

— Alexie ! Tu es devenue complètement folle. Heureusement que ton frère Pacôme est plus réfléchi que toi. Tu vas te perdre dans le monde. Tu es folle !

Je restai un instant stupéfaite, ne comprenant rien à ce cauchemar. Heureusement, mes parents, me voyant hésiter, s'immobilisèrent pour tâcher de me convaincre de retourner au lit. Mais il n’était pas question que je renonce à ma fuite. La surprise passée, je détalai comme un lièvre surpris par le chasseur. Même si mon canot avait disparu, j’en trouverais bien un autre. Chaque maison avait deux ou trois canots. Suivie de Malou, je courus dans les bois obscurs, me cognant aux troncs et me déchirant le visage aux branches. Mes parents me cherchaient. Mon père retourna à la maison pour trouver des lampes, et cela me permit de disparaître et de m’éloigner de ma mère qui craignait de trop s’enfoncer dans le bois. Terrorisée à l'idée d’être reprise et forcée de me marier avec cet inconnu, je restai parfaitement immobile dans l’obscurité du sous-bois.

— Alexie, reviens… Tu vas tomber sur un ours. Tu sais que c'est dangereux… Reviens ! On va discuter de ton avenir !

Par moments, j'apercevais la faible lueur des lampes qui circulaient à l'aveuglette. Je restai immobile une bonne demi-heure sans bouger, puis, le calme revint prendre possession de la forêt après quelques derniers appels implorants de mes parents. Ils rentrèrent à regret, se promettant sans doute de me rechercher aux premières lueurs de l'aube. Pour ma part, je me dirigeai vers la ferme de Maxime Tremblay, à trois arpents de là. Je choisis un de ses canots, embarquai mes baluchons de vêtements et de vivres, ainsi que mon chien Malou qui m'avait fidèlement suivie, et repoussai délicatement du bout de l'aviron le rivage familier de même que mon enfance tout entière.

— Me voilà partie ! Pardon maman ! Pardon papa !

Mon cœur était serré et triste. Je me sentais coupable de faire de la peine à mes chers parents. Mais je croyais que ce n'était que pour quelques mois, et cela m'aida à ne pas me sentir trop malheureuse. En réalité, quand je reviendrais au même endroit, au crépuscule de ma vie, le monde ne serait plus le même, mon univers aurait totalement disparu. La Rivière-aux-Rats s'appellerait Chicoutimi et de beaux édifices remplaceraient les quelques chaumières de rondins qui tenaient lieu d'habitations.

— En avant !

En quelques secondes, dès que le courant eut saisi mon fragile esquif dans sa main turbulente, je sentis que je prenais de la vitesse. Le courant de jusant était au plus rapide et la silhouette de ma chère maison se fondit dans les ténèbres, hors de mon champ de vision.

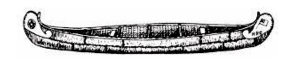
— La lune forme le ventre d'un P ; c'est le premier quartier.

J'agressai discrètement l'eau noire de quelques coups d'aviron pour accroître la vitesse de ma frêle coque d'écorce et m'éloigner au plus vite vers la dangereuse liberté, vers

mon Destin. Au début, je ramais en essayant de ne pas frapper l’eau trop bruyamment. Les dernières maisons du village, à peine ébauchées en clairs-obscurs par une caresse de la lune, s'estompèrent rapidement dans la nuit.

— Ce niaiseux de Pacôme… il a trahi mon secret ! me dis-je.

Mais je savais qu’il m’avait trahi parce qu’il m’aimait.



Chapitre 9

## *La fuite en canot*

— Soyons vigilants, Malou ! J’espère qu’ils ne vont pas nous poursuivre tout de suite.

Dans la nuit noire, je me guidais scrupuleusement sur la bande argentée du ciel pur, piquetée de constellations. J’avais peur de crever la mince peau de mon canot sur quelque récif côtier. Sur ma droite, la ligne noire et sinistre de la forêt boréale me montrait la bonne direction. Ma silhouette furtive ne devait pas manquer d’éveiller chez les couche-tard ou les insomniaques qui m’observaient peut-être, des frissons de peurs de diableries.

L’obscurité m’effrayait, mais je ramais tout de même avec détermination.

— Restons au milieu, dis-je à Malou, pour profiter au maximum de la vitesse du courant, et de la marée descendante. Selon mes calculs, on doit faire du 12 à 15 km/h.

Malou tâchait sans doute de comprendre ce que je lui disais.

— Nous serons loin au lever du jour, Malou !

Comme un dragon, mon brave et puissant chien se tenait debout à l’avant du canot sur un grand balluchon qui contenait mes vêtements de voyage. Grâce à sa présence rassurante, j’éprouvais un grand sentiment de sécurité. Il se retournait quand je parlais et laissait entendre un faible jappement.

— Tu penses que je suis en train de faire une bêtise, mon beau toutou ! dis-je en regardant sa silhouette. Tu as peut-être raison, mais c’est toujours mieux qu’une vie entière décidée par les autres ! C’est moi et personne d’autre qui choisirai ma vie !

Soudain, je sursautai en entendant le souffle d'un nageur qui s'approchait de moi. Malou sortit du demi-sommeil dans lequel il avait fini par se réfugier pour grogner en direction du bruit. Mais l'intrus n'était qu'un phoque curieux attiré par notre présence insolite. Devant l'accueil peu aimable de Malou, il se laissa distancer en soufflant à travers ses moustaches de vieux loup de mer.

À l'aube, trois heures après mon départ, j'avais parcouru une trentaine de kilomètres. Je décidai de toucher terre et de me cacher. C'était ma première journée d'affranchissement.

— Le courant de marée est devenu trop faible. On flâne ! On va se cacher ici ! Sinon ils pourraient nous rattraper ! dis-je à Malou.

J'étais sûre que mes parents me recherchaient. Le contraire m'aurait offensée. Je me dirigeai donc vers la rive nord du fjord, juste après la péninsule qui pointe vers la Baie des Ha ! Ha ! Je vidai mon canot et le mis au sec.

— L'étale de basse mer se produira à 11 h 00 environ. Il me faudra donc attendre celui de haute mer, 6 h 20 plus tard.

Après avoir déposé mon canot assez loin du bord et l'avoir camouflé au milieu de broussailles épaisses, je m'installai avec Malou au sommet du belvédère. J'aménageai un excellent poste d'observation, qui me permettait de surveiller l'amont et l'aval du fjord, d'où pouvait venir le danger. J'avais en prime dans mon champ de vision la Baie des Ha ! Ha !, au fond de laquelle devait se morfondre le garçon qui avait été désigné pour être mon mari. Je pensai à lui avec compassion et sympathie, car il ne saurait jamais quelles misères je lui avais épargnées en ne l'épousant pas.

— Voyons si je n'ai rien oublié, dis-je.

Je vidai mon sac pour faire le décompte de mes petites richesses en énumérant chaque objet :

— Cinq filets de morue fumée… trois tranches de lard… un sac de thé… quelques chelins[11] d'argent de poche… un

---

[11] ●Orthographe et prononciation françaises des shillings anglais alors en usage au Canada parmi d'autres monnaies. [Note de l'auteur]

sachet d'écorce de saule pour soigner mes migraines[12]… et tout ce qu'il faut pour allumer le feu… trois morceaux d'amadou dont un champignon complet[13] que je peux couper en quatre ou cinq lamelles, un éclat de silex de taille moyenne et une pierre de marcassite.

Le jour se leva finalement sur le bon pied et le soleil récura avec soin toutes les vallées, crevasses et anfractuosités, des mille ombres menaçantes de la nuit qui s'y accrochaient encore. Aux aguets sur la hauteur, je gardais l'œil sur le Saguenay sans risquer de me faire repérer. Je devais rester calme et réfléchir pour prendre les bonnes décisions. Mon esprit angoissé balayait les rives verdoyantes pour tenter de scruter les rares maisons isolées. À ce point de mon voyage, il n'était plus question de me laisser capturer.

En grignotant un morceau de morue dont j'avais donné la moitié à Malou, je surveillais le moindre mouvement. Vers 9 h 00, une embarcation remonta le fjord, et, à treize heures, un petit voilier chargé de poutres et de planches quitta la Baie des Ha ! Ha !

Soudain, dans le coin de mon œil droit, un insecte vint accrocher mon regard.

— Les voilà ! Je suis sûre que c'est eux.

Je tournai la tête.

— C'est la goélette.

Elle arrivait du nord, toutes voiles dehors. Mon cœur fit un bond, et je sentis une boule de chaleur envahir ma poitrine et venir se loger sur mon visage. J'observai avec attention. Mes parents rongés de souci scrutaient le rivage. Mon père surveillait la rive droite et ma mère la gauche. Ils étaient minuscules mais j'étais sûre que c'était eux. Et ces deux êtres qui m'aimaient tant, me semblèrent à cet instant des prédateurs dangereux que je devais fuir à tout prix.

---

[12] ●L'aspirine fut d'abord tirée de l'écorce de saule. L'écorce de saule se prenait alors en infusion.

[13] ●L'amadou ou amadouvier, en latin *Ungulina fomentaria* est un champignon parasite en forme de langue ou de sabot de cheval qui pousse sur le chêne, le hêtre et le peuplier. Il faut prélever la partie pelucheuse orange que l'on trouve à l'intérieur après l'avoir fendue au couteau. Les pauvres utilisaient autrefois la partie orange de l'amadou pour se maquiller le visage afin d'avoir mauvaise mine dans le but "*d'amadouer*" le bourgeois et de l'inciter à lui faire l'aumône. [Note de l'auteur]

# 41

Je dissimulai ma silhouette derrière une branche, tout en sachant que, perchée sur ma falaise, dans les arbres denses de la grande forêt mixte, elle avait peu de chance d'être aperçue.

— Pauvres papa et maman !

Leurs cris lointains raisonnaient dans le fjord. Les flancs rocheux en répercutaient l'écho.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

Je me sentais coupable d'être ainsi la cause de leur angoisse. Chacun avait raison dans sa propre logique. Mon absence de deux ou trois mois les convaincrait de me laisser choisir mon destin. Fort heureusement, je ne savais pas que c'était presque la dernière fois que je les voyais, car l'avenir ne s'est pas déroulé selon mes plans. Il ne se déroule jamais comme prévu.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

La goélette frôla la péninsule boisée et continua son chemin, accompagnée des cris désolés de mes parents.

— Aaaaleeeexie ! Aaaaleeeexie !

Longtemps, ces cris hanteraient ma vie.

— Nous allons passer la nuit ici ! dis-je à Malou qui dormait sur un tapis d'aiguilles de pin. Papa et maman nous recherchent!

À mes paroles, Malou ouvrit les yeux et me regarda d'un air confiant. Mon pauvre chien avait une telle foi en moi qu'il se croyait en parfaite sécurité. Il ne savait pas à quel point je me sentais vulnérable loin de ma famille.

— Tu es un beau chien !

Vers 21 h 00 ce soir-là, alors que les ombres revenaient se blottir pour la nuit dans les frais vallons côtiers, la voile de la goélette repassa. Je sentis de nouveau, sur mes épaules et le long de mon échine, le frémissement de la peur, et je me retournai à chaque bruissement de feuillage pour vérifier qu'aucun danger ne se dissimulait dans mon dos. Je fis un petit feu. En deux coups de silex sur le galet de marcassite, j'allumai un fragment d'amadou pour enflammer les feuilles

sèches puis les branchettes que j'avais préparées durant la journée[14]. Dans ma casserole, l'eau mijotait pour le thé.



[14] ●À cette époque, monsieur Eddy était sur le point de fabriquer les premières allumettes canadiennes à Hull, aujourd'hui Gatineau. En fait la première allumette phosphorique à friction avait été inventée 17 ans plus tôt, un an après la naissance d'Alexie, par le Français Charles Sauria [Note de l'auteur]

Chapitre 10

## *Le visiteur de la nuit*

Je dormais depuis longtemps, sans doute, quand Malou se mit à gronder tout bas.

— Bouge pas ! Silence !

Un homme en canot se détachait en ombres chinoises sur la surface brillante du fjord éclairée par un rayon de lune. Il débarqua au pied de mon refuge.

— C’est peut-être mon père. Il vient me rechercher.

Je me préparai à prendre la fuite. La silhouette portait une lourde cassette. L’inconnu creusa un trou à quelques mètres de ma cachette puis enterra sa caisse. Je tenais bien serré entre mes mains le museau de Malou pour l’obliger à garder le silence. Le fantôme repartit aussitôt. Il éteignit sa lanterne avant de remonter dans le canot. J’eus grande envie d’aller voir ce qu’il avait enterré. Après quelques hésitations, j’y renonçai.

— Si chacun se mêlait de ses affaires, disait toujours ma mère, les vaches seraient mieux gardées.

Ce grand principe défilait en boucle dans ma tête. Finalement, dévorée par la curiosité, je m'approchai de la cache.

— Non, Alexie. Ce n’est pas bien. Ne touche pas à ces affaires.

Mais, tandis que mon esprit se révoltait contre ma curiosité, mon corps, totalement indifférent à ma décision, alla droit vers la cache. Mes mains insoumises creusèrent la terre encore meuble. Mon corps indiscipliné semblait se moquer éperdument de ma volonté défaillante. Mes doigts mutins exhumèrent la cassette de bois. À la lumière de mon feu, je l’ouvris. Elle contenait des pièces de monnaie. Il

devait y avoir une grosse somme d'argent. J'hésitai à la remettre en place car une petite voix me disait :

— Cet homme est sûrement un voleur. Tu peux prendre cet argent. Voler un voleur n'est pas grave !

On se donne toujours de bonnes raisons d'être malhonnête. Non sans mal, je réussis à remettre la cassette en place, à reboucher le trou et à penser à autre chose. Je tenais à rester une honnête fille. Plusieurs semaines avant mon départ, j'avais envisagé de demander à monsieur le curé un billet de bonne moralité comme on l'avait fait avant de déménager de Trois-Pistoles, afin de nous intégrer dans notre nouvelle paroisse. Mais il aurait fallu que je trouve un mensonge probant et monsieur le curé en aurait peut-être parlé à mes parents.

— Tant pis ! On verra à Québec. Mon oncle Ildefonse m'aidera à m'intégrer dans ma paroisse, et de toute façon, ça ne sera pas pour longtemps.

Après toute une journée de vigilance et de tourment au sommet de ma péninsule d'où je surveillais aussi la Baie, je décidai de me lancer dans la deuxième étape le lendemain, mardi 22 mai. L'étale de haute mer se produirait en début d'après midi. Ce serait le moment de mon départ. Dès le matin, je vérifiai mon canot. La fragile écorce n'avait pas souffert.

— Allez, embarque Malou ! On s'en va !

Vers 17 h 00, j'atteignis une pointe de terre qui gardait l'entrée de la Baie Éternité. Le Saguenay lui-même se prélassait dans son vaste lit bordé de falaises impressionnantes. De loin en loin, bourdonnaient des scieries à l'embouchure de chaque cours d'eau.

Partout, sur les rives parfois abruptes du fjord, les fleurs rivalisaient de beauté pour plaire et pour attirer les insectes qui allaient leur permettre de se reproduire. La beauté a toujours été l'arme décisive de la reproduction des espèces. Ces fleurs multicolores se dressaient sur la pointe des pieds pour me regarder par-dessus les brins d'herbe :

— Bon vent et bonne marée ! semblaient-elles me dire.

D’autres corolles, rouges, vertes ou jaunes, s’incrustaient dans les anfractuosités des rochers pour les décorer comme des paniers suspendus.

— Ce Saguenay est une merveille ! Pensai-je.



Chapitre 11

## *La recapture ?*

Vers 14 h 00, donc, Malou sauta dans mon esquif et mes rames nous éloignèrent de la berge. On sentait que le fjord, dominé de falaises vertigineuses de 300 mètres, devenait de plus en plus profond. De quoi me donner des frissons ! J'admirais en silence ces beautés uniques au monde, lorsqu'un cri m'arracha à mon rêve :

— Aaaleeexiiie !… Aaaleeexiiie !…

Je me retournai sans réfléchir en entendant le cri strident de ma mère :

— C'est elle ! C'est elle ! Elle est là ! Georges ! Georges ! Alexie est là ! Mon Dieu, merci ! On l'a retrouvée ! Quel bonheur !

Derrière moi se dressait, magnifique mais menaçante, la haute goélette blanche de la Rivière-aux-Rats. Mon père se joignit aux hurlements de ma mère :

— Alexie ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es devenue folle ! Reviens vite !

Je ne répondis rien, et me mis à ramer avec une énergie désespérée vers la côte rocheuse, tandis que le capitaine de la goélette criait :

— Beaulieu, Piette et Desrosiers, carguez la voile !… Desaulniers et Choquette, larguez l'ancre de poupe !… Gentil, Beaupré et Monette, descendez la chaloupe !… et allez attraper cette créature qui refuse d'obéir à ses parents !

Et j'entendis mon père, furieux, qui en rajoutait une couche après être tombé à l'eau :

— Ça s'peut-tu d'être aussi têtue, viarge ! Elle va en manger une maudite !

L'équipage s'activait. En un clin d'œil, alors que je venais à peine de disparaître dans le bois, après avoir abandonné

mon canot à la dérive, mes parents et cinq mariniers sautèrent sur la rive et se lancèrent à ma poursuite. Malou courait devant moi et je le gardais à l'œil. Il n'aurait pas fallu qu'il aille mordre l'un des marins. La forêt résonnait de cris furieux et essoufflés :

— Par icitte !… Allez par là ! Appelez-moi si vous la trouvez ! Elle va prendre une de ces volées, la tannante. Je vais lui apprendre à obéir, moé !

Toutes ces menaces me donnaient des ailes. S'ils croyaient me convaincre par des coups, ils se trompaient. Je n'ai jamais été de la race des soumises. Mais courir dans les bois est déconcertant. On pense courir droit, et on tourne en rond. Soudain, je me trouvai en face de deux jeunes mariniers de la goélette qui tendaient les bras vers moi. Heureusement la présence intimidante de Malou les empêcha de se jeter sur ma personne. Je m'enfuis en hurlant :

— Viens par ici, Malou. Suis-moi !

Malou qui commençait à s'approcher un peu trop des mariniers, changea brusquement de direction pour me suivre, à leur grande satisfaction.

— Elle est icitte, par icitte ! se mirent à crier les deux marins.

Je repris ma course folle et bientôt, après une demi-heure d'essoufflement, n'entendant plus le moindre bruit, je m'arrêtai au pied d'un arbre, la bouche grande ouverte et les joues en feu :

— Je crois… qu'on leur a… échappé… mais… où sommes-nous. On est « écartés[15] », mon pauvre chien.

Nous étions perdus. Où aller ? Que faire ? Que manger ? Comment voyager sans canot ?

Le mieux encore était de revenir vers le Saguenay et de rechercher mon canot s'ils ne l'avaient pas emporté.

— Dans ce cas, je fabriquerai un radeau pour continuer le voyage.

---

[15] ●*Écarté* = perdu. *S'écarter* du groupe, dans la forêt boréale = se perdre.

# 48

Je marchai à travers bois deux jours durant. Malou attrapa un animal dont je dévorai un morceau. Finalement en utilisant le soleil, j'arrivai au pied d’une péninsule située juste après le village de L’Anse Saint-Jean. Là, une poignée de maisons de bois se blottissaient autour d’une scierie, dans une petite anse naturelle surplombée d’un relief monumental.

— On s’arrête ici, mon beau chien !

La marée avait glissé au plus bas de son rite quotidien. Je scrutai soigneusement les flots du fjord pour m’assurer que la goélette n’était pas en vue. Je me couchai sur des branches de sapin au milieu des arbres à une cinquantaine de mètres de la rive. La faim me tenaillait, mais je n’osai pas aller frapper à la porte des rares maisons, de peur que les nouvelles de ma fugue ne soient connues d'eux. Malou quitta immédiatement le bivouac pour aller chasser. Le pauvre animal ne se plaignait jamais de la faim. Et il lui était indispensable, ce soir-là, de trouver de quoi manger car toutes mes provisions étaient parties avec le canot.

Il faisait un temps splendide.



Chapitre 12

## *Le crime*

Je dormais sans doute depuis fort longtemps lorsqu'un rêve étrange me tira de ma torpeur : un arbre m'était tombé sur le ventre. J'ouvris les paupières car l'arbre gigotait, et ce que je vis me glaça d'horreur. Un homme était assis à califourchon sur moi.

— Oooohhh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Bouge pas, lança l'homme habillé à l'Indienne. Bouge pas, si tu veux pas que j'te batte.

— Mais qu'est-ce que vous voulez me faire ?… Au secours ! Au secours !

Je hurlai comme une déchaînée en me débattant violemment, espérant être entendue de la scierie voisine. J'essayais de le renverser, mais l'homme, qui paraissait avoir vingt-cinq ans était vigoureux et déterminé.

— Arrête de bouger, niaiseuse, ou je vais t'apprendre à te tenir tranquille !

Et ce disant, l'inconnu plaça sa main sur ma bouche pour m'empêcher de crier d'épouvante. Je mordis sa paume à pleines dents. La douleur lui arracha un cri terrible :

— Aille ! Ouille ! Tu m'as mordu ! Es-tu folle ?

Il me donna une claque retentissante sur le nez. Le sang jaillit.

— Ferme donc ta gueule. Vas-tu arrêter de hurler comme une folle ?… Sinon j'va être méchant !

Je me débattais comme une possédée en hurlant au secours. Je réussis à lui placer un formidable coup de poing sous le menton. Il se mordit sans doute la langue car le sang commença à couler de sa bouche. L'homme me saisit le cou entre ses puissantes mains et commença à m'étouffer

— Lâche-moi, criminel… Malou ! Malou ! Viens !

# 50

Soudain dans une image trouble, un boulet de canon gris percuta l’homme des bois. Sous la puissance de l’impact, l’individu fut projeté à deux mètres au moins. En une fraction de seconde, le malfaisant se retrouva couché sur le dos, et Malou, la gueule serrée sur son cou, n’attendait qu’un seul ordre pour l’égorger. En proie à une panique totale, l’homme commença à vouloir se défendre. Le chien resserra la pression sur le cou. Le sang se mit à couler sous les canines longues et acérées :

— Bouge pas !

Mon ordre arrêta la mâchoire de Malou aussi bien que les gestes désordonnés de l’individu.

— Bouge pas sinon t'es mort. Joue pas au plus fin avec mon chien. C’est un loup gris malamute. Il est assez puissant pour te trancher la gorge d’un seul coup de dent. Tu as de la chance qu’il m’obéisse au doigt et à l’œil. S’il était aussi stupide que toi, tu serais déjà mort.

— J’bouge pas… Éloigne ce chien d’là !

Et ce disant, il cherchait quelque chose du regard autour de lui. J’aperçus alors une hachette, un poignard de bonne taille, un fusil, un arc et une poignée de flèches dont il s’était imprudemment délesté avant de m’assaillir.

— Ne cherche pas tes armes, lui dis-je. Si tu bouges mon chien t’égorge !

— J’bouge pas, tabarnouche ! Éloigne ce maudit chien !

— Arrête de niaiser. C’est quoi ton nom ?

— …Gaston Larrivée ! avoua l’Indien après avoir hésité.

— Où habites-tu ?

— Tout près d’ici… à L’Anse Saint-Jean… On a construit une cabane d’été.

— Et ça t’arrive souvent de te comporter comme un criminel. J'vais te reconduire chez les tiens. On va voir ce qu’ils pensent d’avoir un bandit parmi eux !

— J’suis pas un criminel.

— Ah non ? Comment appelles-tu un homme qui attaque les femmes seules ? Tu n’es qu’un bandit ! Et pour

commencer, je te confisque toutes tes armes. Tu es trop dangereux ! Et à mon retour, ma famille viendra t’arrêter pour te livrer à la Justice à Québec !

Je me précipitai sur la hache, le poignard, l’arc et le mousquet. L’Indien essaya de se débattre mais Malou serra un peu plus fort.

— Aaahhh !… Il m’étouffe… ton maudit chien… tabarnouche ! Rappelle-le ! réussit-il à articuler.

— Bouge pas ou t'es mort ! Tu vas payer ton crime, crois-moi ! Dès que je reviens… Malou, lâche ce bandit !

Malou desserra son étreinte à contre-cœur. L’homme se leva en hésitant, les yeux rivés sur l’animal qui, babines retroussées, arborait sa puissante mâchoire en grognant. Sa chemise était toute trempée par la salive gluante du molosse et par le sang qui coulait de sa bouche et du cou. Il fit mine de demander les armes que je tenais dans mes bras. Devant cette arrogance, je le frappai au visage d’un coup de crosse de son vieux fusil. Le sang coula immédiatement de son nez.

— Va-t’en !… Plus vite que ça !

Ma main lui indiquait la forêt. Il hésita à me sauter dessus, regarda le chien et dit

— Mon canot est là-bas, au bord de l’eau !

— Va-t’en dans le bois ! Criminel, tu seras pendu pour ce que tu as fait, crois-moi. Je te le jure bien !

Il s’enfuit dans la forêt sans demander son reste, pensant récupérer son canot plus tard. Mais j’étais trop heureuse de trouver une embarcation pour continuer ma route. Il avait bien mérité ce châtiment supplémentaire.

— Va ! lançai-je à Malou en donnant un coup de menton dans la direction de l’homme.

Le chien suivit quelques instants l’Amérindien pour s’assurer qu’il ne revenait pas. J'embarquai avec ses armes dans le canot :

— Malou !… Malou !…

Une petite minute suffit à mon fidèle chien pour me rejoindre.

# 52

— Pas de goélette en vue. Allons-y !

Je me mis à ramer avec énergie pour m'éloigner au plus vite de ces lieux dangereux  !



Chapitre 13

## *L'ours mal léché*

L’après-midi se passa à ramer contre la marée qui envahissait le fjord. Le soir commençait à pencher quand j'arrivai enfin, exténuée mais rassurée, à l’embouchure du Saguenay dans des parfums d’épinettes et de pins. Devant moi, des vagues de plus d’un mètre secouaient le vaste estuaire du Saint-Laurent aussi grand que la mer. L’eau noire et douce du Saguenay résistait dans un combat sans espoir aux eaux verdâtres du grand fleuve qui envahissait irrésistiblement le fjord. Je bus une gorgée d’eau.

— Tiens ! Tiens ! L’eau du Saint-Laurent est un peu salée.

À l’embouchure, de dangereux tourbillons mélangeaient l’eau salée à l’eau douce qui semblait réfractaire à ce mariage forcé… comme moi-même. Je décidai de camper là, en sécurité sur la rive ouest opposée à Tadoussac. Je cachai mon embarcation dans une grande anfractuosité rocheuse, derrière un joli églantier. Cela fait, je m’installai confortablement dans le panache de sapins et de cyprès agrémenté de bouleaux, qui coiffait élégamment la péninsule Sainte-Catherine. L’air était mordu de cris d’oiseaux marins, et caressé de chants de baleines. Quel paysage exceptionnel !

— Mais où est donc Tadoussac ?

Une légère houppe de brouillard m’empêchait d’apercevoir ce village, à un peu plus d’un kilomètre sur l’autre rive. Malou partit immédiatement en chasse, la truffe frémissante, pour trouver notre repas quotidien. J’allumai un feu pour chasser l’humidité et les moustiques. Dans le calme du soir, j'examinai les armes et les bagages confisqués au jeune dévoyé et trouvés dans son canot : silex, marcassite et amadou, une perdrix, un arc et quelques flèches, un

poignard, une hache et enfin un vieux mousquet démodé du Régiment de Carignan-Salières, le même que celui de mon oncle Jérémie. Mais je n'avais ni poudre ni balle, ni mèche. Le vaurien avait sans doute gardé les munitions à la ceinture.

Vers onze heures du soir, un bruit me réveilla soudain. Peut-être le jeune scélérat avait-il retrouvé ma trace pour se venger de son humiliation ? Si c'était le cas, je n'aurais plus aucune pitié pour lui, cette fois.

— Qu'est ce que c'est ?

À peine avais-je saisi ma hache et mon poignard, qu'une énorme masse surgit de l'ombre et se jeta sur moi. Un ours, gueule ouverte, se prépara à me tuer en toute impunité. Il reçut à pleine force sur le museau, un coup de hache formidable, tourna les talons et s'enfuit en hurlant. Quelques instants après, Malou arriva à l'aide et s'élança sur les traces du fauve pour le punir d'avoir eu l'audace d'attaquer sa maîtresse.

— Et alors Malou, c'est comme ça que tu me protèges ? T'es jamais ici quand j'ai besoin de toi !

Ouf ! Quelle peur ! J'étais couverte du sang de l'animal sauvage.



Chapitre 14

## *Sur la Côte de Charlevoix*

Le lendemain, 26 mai, je profitai de la marée montante pour m'élancer vers 15 h 30 à l'assaut du grand fleuve Saint-Laurent. Je « portageai », non sans mal, mon canot dans la Baie-Sainte-Catherine qui s'ouvrait largement sur le vaste fleuve. Par ce portage j'évitai les dangereux écueils vers lesquels poussent les vents sournois et les courants marins capricieux qui piègent l'embouchure du fjord. On en parlait souvent quand j'habitais à Tadoussac.

— Allez Alexie ! Rame ! Tu vas y arriver !

Je ne veux pas m'étendre sur les milliers de coups d'aviron dont je frappai les eaux tièdes de l'estuaire du Saint-Laurent. Cette attaque du jeune dévoyé m'avait laissée dans la terreur d'une nouvelle agression. Je suis une femme forte. Mais la vie se charge de nous apprendre qu'on ne contrôle pas tout. À partir de ce jour, je décidai de m'entraîner chaque soir à jeter la hache et le poignard sur les arbres qui m'entouraient. De ce fait, je commençai à rapidement acquérir une habileté indéniable, à quatre mètres, sur des arbres d'un diamètre très modeste.

Je pris également la décision de renoncer pour un temps à mon apparence féminine. Il faut dire que les muscles que me dessinaient l'usage intensif des avirons et le lancer quotidien de la hache, avaient fortement altéré la finesse de ma silhouette et modifié mon charme d'adolescente. J'enfilai un pantalon et une chemise écossaise qui traînaient au fond du canot. Quant à mes longs cheveux châtains, je les coupai au niveau des épaules, comme les garçons de mon âge.

— Désormais, je serai « Alexis » et non plus « Alexie » ! dis-je en sifflant le « s » final comme un serpent prêt à l'attaque.

## 56

D’ailleurs, la Nature, si prévoyante, ne m’avait heureusement pas agrémentée d’attributs trop révélateurs. Mais je n’en étais pas moins pleine de charme quand j’étais habillée de vêtements féminins.

Les animaux sauvages présentaient pour moi un danger autrement significatif. Je dormais toujours avec la hache à bonne portée de la main. Quant au poignard, je le glissais sans gaine sous ce qui me servait d’oreiller. C’était inconfortable mais rassurant. En dépit de toutes ces précautions, mon loup gris restait bien entendu ma plus fidèle sécurité… quand il n’était pas à la chasse. Quelquefois, je lui disais :

— Malou, je te dois mon bonheur ! Sans toi je serais déjà morte !

Il me regardait en inclinant la tête sur le côté et sa bouche semblait esquisser un sourire. La nourriture me causait quelques problèmes que je devais résoudre au jour le jour. Je me contentais désormais, pour survivre quotidiennement, de ce que je pouvais cueillir, pêcher, chasser ou obtenir de mes semblables. J’attachais chaque matin un long fil de pêche autour de mon cou avec un petit nœud fixé à une mèche de mes cheveux, de sorte que le poisson m’avertissait avec courtoisie de sa capture en me tirant les cheveux. J’avais eu l’heureuse fortune de trouver un hameçon et un crin de pêche dans l’équipement de l’Amérindien.

Désormais, le courant et la marée ne pouvaient plus se conjuguer pour m’aider à remonter le Saint-Laurent. Papa, qui aimait bien faire de la lutte dans sa jeunesse, disait parfois :

— Un bon lutteur doit utiliser les forces de son adversaire pour le vaincre.



Chapitre 15

## *Prisonnière*

La ravissante Côte de Charlevoix était entièrement revêtue de son ample manteau de forêt boréale. Parfois, une chaumière aux murs de rondins ou de planches noircies par les intempéries, tâchait de se frayer un passage entre les conifères et les érables. À côté de la bâtisse, un grand jardin ou un champ défriché permettait au trappeur ou au bûcheron de profiter de la courte saison d'été pour faire provision de légumes frais.

Dans la soirée, je pénétrai avec soulagement dans la magnifique Baie des Rochers. « Avec soulagement », dis-je, car je tremblais de voir surgir la goélette qui me pourchassait afin de me ramener en captivité. Les paroles de mon père me hantaient et décuplaient ma volonté de fuir :

— Ça s'peut-tu d'être aussi têtue, viarge ! Elle va en manger une maudite !

Au loin, une grande maison de bois. Ce n'était qu'une scierie au fond d'une grande baie fortement encaissée entre des falaises rocheuses. Une grande île encombrait la baie. Le soleil généreux m'accorda une couple d'heures de lumière supplémentaire pour que je puisse m'installer tranquillement, allumer un feu et préparer mon repas, en espérant que mon chien aurait la bonne fortune de me ramener le menu : un lièvre ou même un raton laveur.

Tandis que je faisais chauffer de l'eau dans un cornet d'écorce de bouleau en guise de casserole, je m'entraînais à lancer ma hachette sur des épinettes indifférentes. Tout à coup, là-bas, au loin, une femme sortit de sa cabane sombre en serrant dans sa main un fusil peu engageant dont la mèche

fumait. Mon propre mousquet reposait dans le canot, et, de toute façon, je n'avais ni balles, ni poudre, ni mèche.

— Qui es-tu ? cria l'inconnue d'un air méfiant.

— Je viens de la Rivière-aux-Rats et… je vais à Québec.

— La Rivière-aux-Rats ? C'est-y loin d'icitte ?

— Oui ! Très loin dans le Nord, en remontant le Saguenay.

— Tu m'as l'air d'un gars honnête. Mais j'aime pas te voir avec ta hache.

Je lançai la hache près de mon feu. Elle devint aussitôt plus accueillante et baissa son arme.

— Vous pouvez éteindre votre mèche. C'est pas la peine de la laisser brûler inutilement. Je suis une femme comme vous… même si j'en ai pas l'air.

Elle me regarda de haut en bas d'un air soupçonneux, et, enfin mise en confiance, écrasa le bout de sa mèche lente entre deux morceaux de silex qui lui avaient sans doute servi à l'allumer.

— Ça alors ! s'écria-t-elle. On peut dire que tu fais pas dans la dentelle, toé.

— Pour voyager seule, vaut mieux laisser la décoration à la maison. Je vais à Québec chez ma tante pour apprendre les bonnes manières.

— Dure tâche !

— Merci ! dis-je, vexée, avec un demi-sourire.

Finalement, l'inconnue montra, malgré ses manières frustes, un merveilleux sens de l'hospitalité ; au début tout au moins. Elle me força à partager avec elle et son mari, qui arriva bientôt, un délicieux ragoût de lièvre. Elle se dépêcha de manger puis nettoya en un tournemain son écuelle de chêne et sa cuillère de noyer pour me les prêter. Comme chez moi, mes hôtes attrapaient avec trois doigts les feuilles de salade à même le saladier de bois. Pour ma part, j'aimais mieux utiliser la pointe de mon couteau, car ma mère nous disait toujours qu'il fallait montrer de bonnes manières avec

les étrangers. À la fin du repas, la femme s'approcha de moi avec une louche pleine de viande :

— Voilà une micouenne d'os et tout le reste de la viande pour ton chien !

Malou s'en pourlécha les babines jusqu'aux oreilles. Ils me proposèrent même de me laisser dormir dans un coin de l'unique pièce de leur petite chaumière, mais je refusai poliment, en prétextant mon désir de reprendre la mer dès l'aube.

— Pourquoi ne veux-tu pas rester quelques jours avec nous ? me dit-elle.

Je trouvais sa demande curieuse, d'autant plus que j'avais l'impression que les deux forestiers se jetaient depuis quelques minutes des regards de connivence qui m'inquiétaient beaucoup.

— J'espère qu'ils ne vont pas me garder prisonnière jusqu'au passage de la goélette.

J'avais remarqué une grosse pile de bois scié au bord de l'eau. Je demandai innocemment :

— Vous avez beaucoup de bois à expédier. Quand passe la goélette ?

— Demain, répondit le forestier, sans réfléchir.

Voilà, j'ai compris. Ils avaient dû apprendre lors du dernier passage qu'une fille de La Rivière-aux-Rats avait fait une fugue et ils voulaient me renvoyer chez moi. Peut-être y avait-il une récompense promise ! Une idée me vint pour tromper leur méfiance :

— Si la goélette passe demain, je vais partir avec elle. Ce sera plus facile pour moi qu'en canot.

Les deux forestiers se consultèrent du regard. Mais quelque chose me disait qu'ils devinaient que je cherchais à les endormir.

— Avez-vous une bécosse[16] ?

— Derrière la maison, au fond du jardin.

---

[16] ●*Bécosse* : de l'anglais backhouse. Désigne les toilettes en général, particulièrement celles en plein air.

Ils me regardèrent disparaître en silence. Puis je les entendis murmurer. Je m'enfermai dans le cabinet d’aisance mais soudain je sentis qu’ils secouaient la porte au risque de renverser la petite cabane de planches.

— Ma p’tit’ maudite, si tu crois qu’on va t'laisser filer. Tu te trompes, cria la forestière.

Je compris qu’ils étaient en train d’entortiller le cabinet avec une solide corde.

— Tabarnouche, ils me ficèlent dans la bécosse.

L’idée me vint d’appeler Malou à la rescousse. Je jetai un regard par une fente entre des planches disjointes. Mon fidèle chien était couché derrière la maison et il surveillait avec inquiétude la porte du cabinet de jardin par laquelle il m’avait vu disparaître. Mais comme il ne me voyait pas et n'entendait aucun appel, il ne se rendait pas compte que j’étais en danger. Je décidai de ne pas l’appeler au secours pour ne pas mettre en danger la vie de mes deux geôliers.

— S’il tuait les forestiers, j’aggraverais mon cas… me dis-je. Ou bien, peut-être que c’est eux qui tueraient Malou d’un coup de fusil ou de hache… et je serais complètement abandonnée entre leurs mains. Non ! Je vais réfléchir pour trouver une solution. Inutile de nous mettre en péril !



Chapitre 16

## *La fuite*

Les deux forestiers surveillèrent jusqu'à des heures tardives le cabinet qui me servait de prison, mais la dureté de leur vie finit par avoir raison de leur résistance à la fatigue. Comme toujours en pareil cas, mon esprit se mit à fonctionner à toute vapeur, en dépit de l'odeur infecte de la fosse sceptique. J'avais remarqué avant la nuit que la petite toiture de la bécosse était faite de bardeaux grossièrement taillés à la hache. Quelques heures après le coucher du soleil, ma geôlière armée d'une hache, qui veillait dehors au clair de lune en chassant à grands gestes les moustiques et les mouches noires, s'endormit, emportée par la fatigue. Je pris mon poignard que je gardais toujours attaché autour de ma cuisse. Je pouvais le sortir par la poche déchirée de mon pantalon. Avec la lame de mon couteau, je soulevai un bardeau en prenant garde de ne pas me piquer aux clous qui dépassaient. Mes geôliers avaient aussi passé deux tours de corde par-dessus le toit, mais je pus facilement repousser ces liens sur le côté. Puis je me hissai à la force des bras hors de la bécosse. Malou se précipita sur moi pour m'accueillir :

— Chut ! Malou. Silence !

C'est à peine si le bon et intelligent chien émit quelques jappements. Je fis le tour de la cabane pour retrouver mon canot qu'ils avaient rangé sur le côté. La hache, le fusil et tous mes objets personnels avaient été abandonnés là, sur le sol, sans doute pour les donner au capitaine de la goélette.

— Pourquoi donc sont-ils si zélés pour me faire recapturer ?… Peut-être pour une récompense… Dieu seul le sait !

Je portai le canot d'écorce dans l'eau, embarquai Malou, mes affaires, et… me voilà partie sans perdre de temps. La marée montait.

— Bon vent, Alexie ! me dis-je à moi-même. Et que la bonne Sainte-Anne-de-Beaupré me garde, comme elle veille sur tous les navigateurs !

Je m'éloignai au plus vite, propulsée par la vigueur de ma pagaie. Il devait être deux ou trois heures du matin. Les flots du grand fleuve étaient plus calmes que la veille. Deux heures après, le jour commença à poindre. Soudain, alors que je ramais avec courage et persévérance dans la brume dense, je sentis que ma frêle embarcation était saisie par une main invisible et secouée comme un fétu de paille.

— C'est quoi ça, encore ? me dis-je.

Émergeant du flot noir, apparut une masse ronde, luisante et blanche… blanche comme un voile de fantôme.

— Oh mon Dieu ! Sauvez-moi. Sainte-Anne-de-Beaupré, secourez-moi !

J'en étais malade de frayeur. Soudain, je pensai aux forestiers qui hier soir m'avaient offert une écuelle de ragoût, avant de m'enfermer dans leur cabinet d'aisance. L'homme ne m'avait-il pas dit qu'il avait été longtemps pêcheur de baleines blanches ? Cette pensée à laquelle je me suis raccrochée comme une noyée à sa bouée, me rassura un peu. Ces animaux marins étaient, avait-il affirmé, des êtres paisibles et agréables, à tel point qu'il se sentait souvent coupable de les tuer lorsque les baleines venaient amicalement saluer sa barque de pêcheur.

— Je me sentais, m'avait-il dit, comme un pirate qui hisse un drapeau ami pour donner confiance et attirer ses victimes, et qui, ensuite, les massacre.

J'avançais dans un paysage de charme en oubliant le bélouga trop curieux. J'admirais avec des *Ho !* et des *Ha !* lorsqu'un *Plouf !* et des lambeaux de voix déchirés par le vent me tirèrent de mon extase. Je me retournai avec frayeur en pensant que la goélette m'avait rattrapée, et aperçus, à

deux cents mètres en aval, un magnifique voilier qui allait me dépasser. Il était surchargé d'une pauvre humanité d'immigrants en piteux état. Je regardai de tous mes yeux ; une planche émergea du bastingage, et un grand paquet enveloppé d'un linge blanc glissa lugubrement et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent avec un autre *Plouf !* caractéristique. Je cessai de ramer et de manœuvrer ma frêle embarcation pour crier à pleine voix :

— Que jetez-vous ?

Ma question resta sans réponse durant cinq ou six secondes, puis, au moment où le vaisseau arriva à ma hauteur, un homme coiffé d'un haut de forme noir se pencha et répondit en français avec un fort accent étranger :

— Nous sommes des immigrants irlandais. Notre île est ravagée par le typhus. Ne cherchez pas à toucher les corps que nous immergeons. Ils sont contaminés par cette maladie. Ça vous tuerait rapidement.

— Mais pourquoi ne leur donnez-vous pas une sépulture décente, plutôt que de les jeter à la mer ?

— Parce que nous perdons des dizaines de femmes, d'enfants et d'hommes chaque jour. Si nous devions nous arrêter si souvent tout le long du Saint-Laurent nous n'arriverions jamais à Québec…

L'homme continua de parler mais le vent qui soufflait du nord-est emporta le vaisseau et les derniers débris de ses horribles paroles. Je vis de loin plonger deux autres corps. L'un vint me frôler au passage et une vague indécente découvrit une jeune fille de mon âge, nue. Couronné d'abondants cheveux blonds bouclés, son visage me regardait, et je restai frappée par ses grands yeux bleus que personne n'avait osé refermer, sans doute par peur de la contamination.

Un grand frisson d'horreur me parcourut l'échine. L'existence de tels malheurs ternissait le plaisir que je ressentais à remonter cette Côte de Charlevoix, si belle, si haute, d'où cascadent par endroits les eaux pures des

Laurentides. Dans la soirée se présenta une grande baie dont les rives paraissaient peuplées et cultivées. Je décidai d'y faire halte pour la nuit.

— Comment s'appelle cette ville ?

— La Malbaie ! répondit un pêcheur qui naviguait vers le sud.

Plusieurs goélettes étaient ancrées. Celle qui ravitaillait la Rivière-aux-Rats faisait escale dans ce petit port. La baie elle-même semblait peu navigable – d'où son nom, sans doute – et les immenses battures commençaient à disparaître sous les vagues bleutées de la marée montante.



Chapitre 17

## *Narcisse Doucet, de La Malbaie*

Je m'engageai résolument dans l'un des deux chenaux qui conduisaient au petit port. Par-ci par-là, de longues grumes de bois restaient prises dans la vase.

— Oh ! Oh ! Malou ! Il faut qu'on fasse attention aux billes dérivantes qui se sont échappées des radeaux ! Elles peuvent éventrer notre canot et nous noyer.

La ville de 4 000 ou 5 000 habitants se blottissait avec délice dans cette vallée riante et fertile. Des radeaux de bois, amarrés en amont d'une scierie, attendaient d'être débités en planches. Les habitants me prodiguèrent tout de suite leur hospitalité.

— Venez avec moi ! me dit un homme. Laissez votre canot ici à mon embarcadère. Je vais vous conduire chez le curé qui va vous accorder gîte et couvert. J'en suis certain.

Je le suivis à contrecœur, en proie à une certaine appréhension. Mon intuition me conseillait de me sauver au plus vite. Pourtant mes jambes encore habituées à la soumission, obéirent au paysan. Il me conduisit au presbytère et me présenta au curé qui me fit entrer dans sa cuisine.

À la demande du vieil homme, une servante métisse d'un âge canonique s'empressa de dresser la table pour le souper. Elle couvrit une grande planche d'une belle nappe blanche immaculée, finement brodée aux initiales « N.D ». Sans desserrer les dents, elle nous servi une bonne soupe de légumes, dans laquelle elle coupa de fines tranches de pain. C'était délicieux et très réconfortant. Mon fidèle Malou eut aussi sa part du festin, devant la porte.

— Est-ce que la nappe est brodée aux initiales de Notre-Dame ?

— Pas du tout, répondit l'ecclésiastique dont le rire fit longuement trembler le triple menton. Ce sont mes initiales. Je m'appelle Narcisse Doucet.

— Ah bon !

— Mais je suis flatté d'avoir les initiales de Notre-Dame. Ma modestie m'empêche d'y avoir pensé plus tôt. Mais toi-même, mon cher enfant, d'où viens-tu ?

— De la Rivière-aux-Rats.

— Vous voulez dire Chicoutimi, jeune homme.

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais Chicoutimi est sous ma juridiction. C'est mon vicaire qui prend soin une semaine par mois de la Mission jésuite de cette paroisse. Comment t'appelles-tu donc ?

— Alexis de La Durantaye. Je me rends à Québec chez un oncle pour y apprendre un métier.

— Tes parents sont bien imprudents de te laisser partir si jeune.

— Ils ont sans doute confiance en moi !

Mon mensonge sortit si naturellement que j'en fus toute surprise. Sans attendre, j'affichai mon meilleur sourire et baissai les yeux modestement pour voiler ou adoucir l'embryon d'impertinence qui transpirait de ma phrase. Il acquiesca en riant, ne trouvant rien à opposer à ma logique.

Après le repas, il se leva pour aller fouiller dans son grand livre des baptêmes de la mission de Chicoutimi. Il en revint rouge de colère :

— Mais tu es une fille et non pas un garçon ?

Je baissai les yeux et me mis à pleurer afin d'apaiser sa colère. Je sais que la plupart des hommes se laissent attendrir par les larmes des femmes, surtout si elles sont belles. J'avais déjà utilisé ce stratagème pour m'éviter quelques punitions bien méritées. Il me gronda longuement d'une grosse voix amicale de grand-papa qui regrettait de ne pas avoir eu d'enfant à gâter.

— Si tu m'avoues que tu t'es enfuie, je te promets que tu ne seras pas punie. Sinon, tu subiras le pire châtiment.

# 67

Comment ne pas avouer devant un choix aussi avantageux. J’admis donc ma fuite. Il fut heureux de sa subtilité dans l’art de bien mener une enquête. Il m’ordonna d’attendre la goélette pour rejoindre ma famille au plus vite. Il n’était pas question qu’il laissât une jeune fille d’un âge aussi tendre partir ainsi à l’aventure, au risque de se perdre corps et âme. Il me promit qu’il interviendrait auprès de mes parents pour m’éviter un mariage forcé. Je fis semblant de me soumettre pour démobiliser son esprit, et, de ce fait, passai une soirée des plus charmantes en sa compagnie. Sans méfiance, il me donna une chambre au rez-de-chaussée. Aussi, vers trois heures du matin, à la barre du jour, comme disait ma mère, tandis que l’abbé chantait avec ferveur ses matines, je me glissai dehors, récupérai Malou qui dormait paisiblement devant la porte du presbytère, et, retournai au quai privé où j’avais laissé mon embarcation. L’honnête Malbéen n’avait rien volé.

La marée était basse et je me mis à ramer avec l’énergie d’une évadée vers l’amont du fleuve, vers Québec. Derrière moi La Malbaie dormait encore. Une brise légère me poussait dans le dos. Bientôt, la marée montante apporta son concours à cette brise pour me gratifier d’un bon coup de pouce fort appréciable.

J’étais pénétrée d'un immense bonheur, celui d’avoir encore échappé à la recapture.



Chapitre 18

## *Le massacre des bélougas*

Le soleil s’amusait à teinter de rose tendre les nuages cotonneux qui flânaient rêveusement dans le ciel. Les paysages harmonieux de la Côte de Charlevoix séduiraient sans doute les peintres, les poètes, les écrivains et les musiciens. Un poète a écrit que ce pays « enivre comme le champagne, mais sans les maux de tête du lendemain ».

Après des heures de navigation épuisante, j’atteignis une île assez grande, nommée, je l’appris par la suite, l’Île-aux-Coudres.

— On va essayer de se trouver un bon endroit pour passer la nuit, dis-je à Malou qui inclina la tête en écoutant mes paroles.

Des cultivateurs s’activaient laborieusement dans les champs. Je longeais des grèves accueillantes, des anses paisibles, des promontoires orgueilleux, des coteaux verdoyants piquetés de boutons d’or, de marguerites et de coquelicots. Certaines battures[17] s’étendaient à perte de vue.

Soudain, la brise fantasque se mit à souffler du sud-ouest et une odeur pestilentielle nous envahit. Mon brave chien se redressa et huma le vent avec grand intérêt. Au loin dans le chenal, quelques barques semblaient vouloir pousser des poissons dans une direction. Les mariniers frappaient l’eau du plat de leurs rames pour faire du bruit. Je leur criai :

— Que faites-vous ? Vous essayez d’effrayer les poissons ?

— Ce sont des marsouins ! Nous essayons de les échouer sur la plage.

La plage était une langue de sable entourée d’eau qui se prolongeait jusqu'à un îlot. Les pêcheurs avaient planté une

[17] ●Les battures sont l'estran ou terrain découvert à marée basse.

longue ligne de perches de bois qui servait à canaliser dans la nasse-piège tous ces marsouins qui n'étaient, en fait, que des bélougas, car c'est ainsi que les pêcheurs appelaient ces baleines blanches.

Des dizaines de cadavres de bélougas, abandonnés sur la plage, étaient en pleine putréfaction. Certains parmi ces rabatteurs s'occupaient à dépecer les animaux pour en tirer graisses et huiles, mais ils en tuaient inutilement plus qu'il ne fallait, et les cadavres empestaient l'atmosphère.

Grâce au vent capricieux qui se mit à souffler dans une autre direction, je pus aborder au pied de l'Islette de l'Île-aux-Coudres pour y passer la nuit sans être incommodée par l'odeur nauséabonde.

Le lendemain à l'aube, les goélands nous souhaitèrent bon voyage en déchirant l'air de leurs glapissements incisifs. Je quittai l'Islette et ses pestilences fétides. Très souvent, des vaisseaux me dépassaient. Leurs voiles clapotaient joliment dans la brise désinvolte du Grand Fleuve comme des claquements de langue appréciatifs.

Quelquefois un « plouf ! » lugubre me ramenait à la triste réalité et me brisait le cœur, car je revoyais alors les grands yeux bleus partis à la dérive. D'autres vaisseaux redescendaient dignement le fleuve, chargés de bois jusqu'aux écoutilles. J'apprendrai plus tard que ces mêmes bâtiments venaient d'Angleterre après une escale en Irlande pour y charger leur cargaison d'émigrants misérables. Ainsi les armateurs rentabilisent leurs armements. Il n'y avait pas 30 minutes que je ramais, qu'un bel esturgeon, capturé à mon hameçon appétissant, me tira une mèche de cheveux. Je le mangeai cru, ce jour-là. Malou l'apprécia bien lui aussi.

De l'Anse Gribane, où je dormis, je décidai de passer au sud de l'île d'Orléans, de peur de rencontrer de nouveaux pièges à marsouins dont l'odeur me hantait encore.

— On va aller vers le sud, annonçai-je à Malou qui n'en eut cure.

## 70

Je me lançai donc plein sud, vers la pointe de l'Île d'Orléans. Toute la journée je me battis jusqu'à l'épuisement contre l'impétueux courant qui s'alliait au vent d'Ouest pour résister à mon aviron. J'avais à peine réussi à dépasser le Bout-de-l'Île-d'Orléans, qu'un vent indomptable me rabattit vers une petite île située là. Un poète a joliment écrit que les îles de l'archipel de l'Île-aux-Oies « sont, des eaux du Saint-Laurent, la plus riche parure ». Pourtant, cette beauté cachait l'horreur.

Vingt ou trente vaisseaux mouillaient le long de cette petite île. L'Union Jack claquait à tous les mâts de misaine.

Mon canot toucha terre dans une anse béante qui s'ouvrait comme la bouche d'un poisson. Les rives de l'île étaient couvertes de cabanes de bois et de tentes militaires.

— Malou, on va débarquer !



Chapitre 19

## *L'enfer des Irlandais*

Je tirai mon canot sur la rive, bien décidée à passer la nuit dans ce havre. J'allumai un petit feu en lisière d'une tremblaie pour chauffer mon eau et griller un beau poisson qui avait eu la mauvaise fortune de s'inviter à mon repas.

Un homme et une femme se promenaient paisiblement en se tenant par la main. Ils s'approchèrent de moi. J'interrompis mon exercice de lancer de la hache pour ne pas les effrayer. Je les saluai poliment :

— Bonjour Madame, Bonjour Monsieur ! Le temps est agréable, n'est-ce pas ?

Ils restèrent silencieux quelques instants, puis l'homme qui portait un manteau noir et un haut-de-forme à claque, me dit en hésitant :

— Bonjour, Monsieur ! Vous avez raison. La température est très « beau ».

En entendant cette curieuse phrase, je leur demandai :

— Vous n'êtes pas Canadiens, je suppose ?

— Monsieur, nous sommes des Irlandais réfugiés au Canada, et nous sommes prisonniers sur cette île de Quarantaine.

— De quarantaine ?

— Oui, cela signifie que nous devons y rester quarante jours au moins. Vous voyez cette longue ligne de vaisseaux ancrés sur deux kilomètres devant Grosse-Isle…

— Ah ! Cette île s'appelle Grosse-Isle ?

— Oui !… Dans cette ligne, Monsieur, 30 navires attendent l'autorisation de décharger leurs malheureux immigrants irlandais. Certains patientent et s'impatientent depuis des semaines. Les vaisseaux se transforment rapidement en tombeaux flottants. Il n'y a plus de place dans l'île, même si des milliers de tentes ont été ajoutées aux

cabanes. Chaque nuit, tous ces navires jettent à la mer les corps de ceux qui sont morts durant le jour.

— Comme c'est épouvantable, Monsieur. Mais que se passe-t-il donc en Irlande ?

— Un massacre, jeune homme. Un massacre !

— Un massacre ? Mais qui massacre qui ?

— Depuis des années, la récolte des pommes de terre fait défaut. Ça fait cinq ans que ça dure, Monsieur ! Et la pomme de terre est la base de l'alimentation des Irlandais pauvres. Alors les gens meurent de faim. Ils ne peuvent plus payer leur fermage aux seigneurs…

— Et alors ?

— Alors leur seigneur en profite pour les expulser, et pour détruire complètement leur petite maison d'habitation afin de les forcer à l'émigration. C'est leur seule propriété. Ils l'ont eux-mêmes construite et habitée durant des générations... et on les chasse du village. Des familles entières de 9 ou 10 enfants se retrouvent à coucher dans le froid et la pluie des forêts, sans rien à se mettre sur le dos. Des centaines de milliers de personnes meurent de faim et de froid, et les corps restent dans les fossés, dans les champs. Les chiens errants et les oiseaux de proie viennent arracher des lambeaux de chair aux morts. Il y a même eu des actes de cannibalisme…

— Mais ce que vous dites est difficile à croire, Monsieur. En plein XIX^e^ siècle ! Pourquoi donc les seigneurs ne donnent-ils pas à manger à leurs paysans ?

— Parce que les aristocrates, à qui le roi d'Angleterre a donné les terres d'Irlande, veulent se débarrasser des Irlandais pour repeupler cette île de colons venus d'Angleterre. Et pour couronner le tout, ces centaines de milliers de cadavres pourrissent dans les champs et les bois. Tout cela a entraîné des épidémies de typhus, de choléra et de variole…

— Trois épidémies en même temps ? Quel enfer !…

— C’est exactement cela, jeune homme. Un véritable enfer.

— Mais la grande reine Victoria, Monsieur ? Il faut lui faire savoir !

— Elle le sait, mon cher enfant, mais elle ne s'en inquiète pas. C’est son Premier ministre, lord John Russell, qui refuse obstinément de nous venir en aide. Il a même ordonné de poursuivre l’exportation vers l’Angleterre du blé irlandais, qui aurait été si utile pour nourrir la population pauvre du terroir. Il préfère que les Irlandais meurent ou émigrent vers les États-Unis pour faire de l’île une terre anglaise et protestante.

— Et vers le Canada, comme je peux le voir ici !

— Oui, mais les immigrants préfèrent aller s’installer aux États-Unis. Ne vous en déplaise ! Aussi, pour limiter le nombre de catholiques qui commencent à changer l’équilibre religieux de villes comme Boston, le gouvernement des États-Unis a augmenté en 1847 la taxe d’immigration, et a commencé à confisquer les vaisseaux, de telle sorte que les Irlandais pauvres doivent venir ici, au Canada.

— C’est surprenant !

— Pour les compagnies de navigation britanniques qui ont perdu les bénéfices de la Traite des esclaves, cette émigration massive est une manne, mon cher enfant, car elle permet aux vaisseaux qui arrivent à Liverpool, chargés de bois de construction, de repartir avec ce fret humain qui leur rapporte des fortunes.

— L'infortune des uns fait la fortune des autres !

— C'est exactement cela ! Pas moins de 20 000 Irlandais sont contraints de quitter leur île chaque mois. Vingt mille, mon cher jeune homme !

— Les évêques d’Irlande ne protestent-ils pas contre ces outrages à l’humanité ?

— Oui, mais ça ne donne aucun résultat…Lord Russell les traite de « communistes[18] » pour les faire taire. En tout

[18] ●Le mot « communiste » était devenu une véritable insulte en Angleterre car l'année précédente, Marx et Engels venaient de publier « Le Manifeste du Parti communiste ».

cas, jeune homme, continua l'inconnu au chapeau haut-de-forme, des centaines de vos compatriotes canadiens meurent en attrapant ces maladies pour soigner mes frères irlandais malades. Je tiens à vous dire que je vous en suis tout à fait reconnaissant.

— Merci de me le signaler, Monsieur, même si je n'ai personnellement aucun mérite. Mais peut-être pouvez-vous me faire visiter le camp ?

— Avec plaisir, si les dangers de contamination ne vous effraient pas. Je sais qu'à votre âge on se croit invincible…

Il me dirigèrent vers la partie défrichée de l'île où se dressaient des milliers de tentes et de baraques de bois. Les deux chapelles, catholique et protestante, hébergeaient aussi des malades. Mes hôtes me firent visiter plusieurs cabanes. Dans l'une, les couchettes étaient superposées. Un malade qui souffrait de dysenterie était descendu avec difficulté, mais se trouvait incapable de remonter sur son lit trop haut. Il restait allongé de tout son long sur le sol couvert d'excréments. Il implorait l'aide des autres pour remonter, mais ses compagnons étaient eux-mêmes trop faibles. Je le remontai dans son lit.

Dans une autre tente, les défécations d'un dysentérique de la couchette supérieure tombaient sur le lit inférieur occupé par deux personnes, dont l'une était morte depuis plusieurs heures.

J'en avais assez vu. Je m'enfuis, suivie de loin par le haut-de-forme qui me rejoignit près du cimetière où s'entassaient des milliers d'Irlandais venus finir ici leur pauvre existence dans d'horribles fosses communes.



Chapitre 20

## ***Les détrousseurs de cadavres***

— Venez, je vais vous montrer un détail intéressant, me dit le haut-de-forme. Regardez cet écriteau trilingue au pied de cette croix celtique de pierre de 15 mètres de haut !

Je lus la partie française :

*À la mémoire sacrée de milliers d'Irlandais qui, dans le but de préserver leur foi, ont souffert la famine et l'exil, et, victimes du typhus, ont terminé leur affligeant pèlerinage ici, réconfortés et soutenus par des prêtres canadiens. Que ceux qui ont semé dans les larmes récoltent dans le bonheur !*

— Et que disent les versions anglaises et gaéliques ? demandai-je.

— La version anglaise n'est que la fidèle traduction de la française, répondit la dame. Mais la version gaélique est très différente. Je vous la traduis :

*Les enfants de Gaël moururent par milliers dans cette île, après avoir fui les lois et les tyrans étrangers, ainsi qu'une famine artificiellement provoquée dans les années 1847-1848. Que Dieu leur accorde ses loyales bénédictions. Que ce monument soit un témoignage des Gaëls d'Amérique à leur nom et à leur honneur. Que Dieu sauve l'Irlande.*

Il était très tard ce soir-là, lorsque l'inconnu au chapeau haut-de-forme et son épouse anonyme se décidèrent à aller dormir. L'obscurité les avala en quelques secondes comme un cauchemar. Ils avaient la chance inouïe de ne pas être contaminés par la maladie.

Je dormais depuis longtemps, cette nuit-là, lorsque Malou m'éveilla en sursaut par ses grognements près de mon oreille. Il semblait me dire :

— Réveille-toi, Alexie ! Il y a trois ombres qui ne semblent pas être venues ici pour soigner les malades !

J'ouvris les yeux. Trois silhouettes tenant des lanternes entraient dans une cabane, puis ressortaient après une ou deux minutes de silence pesant.

— Ce sont des voleurs. Bouge pas, Malou. Reste ici !

Après chaque incursion dans une cabane ou une tente, ils se parlaient à voix basse en rapprochant les flammes tremblantes de leurs lanternes. L'un laissa pendre quelque chose qui pouvait être un collier ; un autre de menus objets, sans doute des boucles d'oreille ou des bagues. Quelquefois, à un éclat de lumière, de la lanterne ou de lune, je devinais du métal précieux ou des pierres de valeur :

— Décidément, ma mère avait raison : le monde est rempli de malfaisants !… Ils volent ces pauvres gens qui portent sur eux tous leurs biens sous forme de bijoux. Ils ont emporté d'Irlande tout ce que l'infortune a bien voulu leur laisser ! Et voilà que des voleurs sans pitié leur prennent tout ! C'est révoltant, mon Malou !

Je pris ma hache dans une main et me levai d'un bond :

— Viens avec moi, Malou ! On va s'occuper d'eux !

Au moment où ils sortaient d'une tente, le visage grimaçant derrière leur tremblante lanterne, je leur criai en grossissant ma voix autant que possible :

— Holà ! Vous, les sales voleurs ! Ne bougez pas ! Vous êtes pris comme des rats !

De surprise, l'un d'eux échappa les bijoux qu'il avait dans la main gauche. L'autre fit mine de se sauver :

— Malou, va chercher ces chenapans.

Le chien se précipita sur eux en aboyant de sa grosse voix de molosse sur celui qui venait de détaler. Le voleur revint aussitôt, préférant rester sous la protection du maître plutôt qu'à la merci des sautes d'humeur capricieuses de l'animal.

## 77

Inutile d’insister sur les difficultés que j’eus à me faire comprendre et à les interroger. Ils ne parlaient qu’anglais. Je les tins sous la menace de Malou pendant un bon moment. Et il ressortit de l’interrogatoire qu’ils avaient débarqué clandestinement de l’un des vaisseaux anglais en quarantaine. Grâce à la chaloupe du capitaine amarrée contre la coque, ils venaient chaque nuit voler les mourants et augmenter la misère des malades. Le besoin d’accumuler des richesses semblait plus puissant que la peur du typhus, du choléra et de la variole. Je déposai les bijoux volés dans une cabane.

Le jour se levait quand la chaloupe nous conduisit tous les quatre, sous la garde vigilante de Malou, au pied du vaisseau :

— Le capitaine ? Allez chercher le capitaine ! criai-je à un matelot en guenilles.

Il revint avec un gros monsieur bedonnant qui, heureusement, parlait un peu français. Je décidai de ne pas lui révéler qu’ils étaient des voleurs pour leur éviter le fouet.

— Ces hommes ont débarqué cette nuit de votre navire. Ils voulaient sans doute s’enfuir !

— Merci ! On va les faire embarquer. Ils voulaient déserter ? Je les comprends. J’aimerais bien me sauver moi aussi ! On nous oblige à rester ici, mais tous nos vaisseaux à l’ancre sont transformés en mouroirs. Chaque nuit nous sommes obligés d’immerger au moins dix ou quinze morts. Même si c’est interdit. Que voulez-vous faire des morts ? Les débarquer pour les enterrer ? Impossible. Il y en a trop.

Je comprenais pourquoi tant de corps partaient au fil du courant en processions silencieuses pour retourner peut-être au pays mythique de Gaël et à son paradis d’Avalon. Quelle misère !



## Chapitre 21

### *La légende de la Dame Blanche*

Dès que les voleurs furent rembarqués, je quittai pour toujours ces rivages abominables afin de poursuivre mon voyage vers Québec. Le courant semblait plus impétueux dans le chenal sud de l'Île d'Orléans, aussi décidai-je de tenter ma chance par le nord.

— Tant pis pour les odeurs de marsouins en décomposition !

Ramer en ces lieux ne fut pas facile car les courants sournois jouaient à cache-cache entre les îles de l'archipel. Et même si j'étais devenue une avironneuse chevronnée, je dus reprendre mon souffle sur une langue de sable de l'Île-aux-Ruaux. À ma vue, une grue timide s'enfuit en traînant ses béquilles. Ma seule obsession était d'atteindre Québec au plus vite.

Le soir, je débarquai, épuisée, sur les grandes battures de Sainte-Anne-de-Beaupré. Quelques draveurs s'affairaient encore sur des billes de bois qui encombraient la rivière. Je décidai de dormir dans un bosquet, à deux pas de l'église. La région était belle, mais le désir de revoir au plus vite mon cher Rémi dominait mes pensées et taraudait mon cœur.

Le lendemain soir je campai devant les imposantes Chutes Montmorency que j'admirais en silence, tandis que, pour me taquiner, le vent mutin jouait à souffler sur mon visage des vapeurs d'écume.

Deux dames, parées de longues et somptueuses robes de dentelle blanche, soupaient sur l'herbe, devant ce site monumental que jusque-là je n'avais pu admirer qu'en gravures murales chez mes voisins de la Rivière-aux-Rats. J'étais fascinée par ces vêtements froufroutants. Je les

regardais avec insistance, à tel point que la plus cavalière m’interpela :

— Jeune homme ! Vous nous regardez comme si vous n’aviez jamais rien vu de si beau. D’où venez-vous ?

— De la Rivière-aux-Rats ! répondis-je en notant au passage l’immodestie de sa question.

— Où donc se trouve cette mystérieuse rivière ? insista la jeune fille la moins hardie.

J’essayai de lui expliquer, mais y renonçai en me rendant compte que les coquettes ne cherchaient qu’à me plaire, et que leurs questions n’étaient que des prétextes pour me garder auprès d’elle. Elles m’offrirent à souper et acceptèrent de me donner du pain pour Malou. Tandis que je mangeais, la plus audacieuse me raconta la légende de la Dame Blanche, qui avait un rapport direct avec les chutes Montmorency.

— Au printemps de l’année 1759, une jeune fille de cette région tomba amoureuse d’un très beau soldat qui était lui-même follement épris d’elle. Mais la guerre cruelle faisait rage, et au cours d’un assaut sanglant, précisément au pied de cette Chute Montmorency, le 31 juillet, le jeune homme fut tué par un boulet de canon. Désespérée, la jeune fille revêtit sa robe blanche de mariée et plongea dans les tourbillons de la chute vertigineuse…

— Mon Dieu ! Elle était folle ! m'écriai-je effarée.

— Oui, folle d’amour, répondit la plus timide. D’un amour qui n’avait rien de commun avec les passions médiocres d’aujourd’hui.

Je gardai le silence, me demandant ce qu’elle voulait dire.

— … On ne retrouva jamais son corps, continua la conteuse. Les soirs de pleine lune, on peut voir la belle, en robe blanche comme la nôtre, suspendue au-dessus des remous de la cataracte.

La soirée se passa fort agréablement à écouter les contes et légendes dont les audacieuses dames semblaient avoir fait ample provision. En fin de soirée, pourtant, la plus fantasque

voulut m’amener avec elle, et, avide de romanesque, me suggéra de m’habiller en fille afin de faire croire à son mari, notaire à Québec, que nul danger ne le menaçait. Mais cette mise en scène me déplut car je ne voulais pas humilier cette jeune infidèle qui me prenait pour un garçon.



## Chapitre 22

### *Enfin Québec !*

Le lendemain, en approchant de Québec, je commençai à distinguer la grande, l'immense ville qui comptait à ce qu'on m'a dit près de 45 000 habitants. Pour moi qui n'avais jamais vu plus de 100 personnes assemblées – un lointain souvenir des messes dominicales à Trois-Pistoles –, cette masse de maisons de pierre dominées par de nombreux clochers, me ravissait et m'effrayait. Partie à l'aube, j'arrivai au pic du jour, à midi, au pied du Cap-Diamant.

Le port était très achalandé. Des dizaines de vaisseaux de toutes catégories et de tout gabarit croisaient chaleureusement leurs mâts et leurs vergues. Des multitudes de marins chargeaient leurs navires de poutres et de planches dont les quais étaient encombrés. Tout cela partait pour l'Angleterre.

J'amarrai mon canot à un quai du port et avisai un homme d'assez bonne apparence assis sur une bitte d'amarrage.

— Bonjour, Monsieur ! J'ai besoin d'un conseil. J'aimerais savoir à qui je pourrais confier mon canot jusqu'à demain. J'arrive de la Rivière-aux-Rats, au fond du Saguenay, et je veux rendre visite à un oncle qui habite ici à Québec.

— Où habite ta famille ? demanda l'inconnu sans se soucier de rendre le bonjour.

— À ce qu'on m'a dit, ils habitent juste de l'autre côté de la Rivière-Saint-Charles, au coin de la rue des Sables et du Chemin du Pont. Mon oncle s'appelle Ildefonse de La Durantaye. Vous connaissez ?

— Crois-tu donc, p’tit gars, que je connais personnellement les 50 000 habitants de notre grande ville ? Non ! Par contre, je peux te garder ton canot et les affaires que tu ne voudras pas emporter, car c’est une marche longue et épuisante.

— Vous feriez cela pour moi ?

— Mais bien sûr, tabarnouche ! Il faut s’entraider. Tu vois, je suis le gérant de la taverne du Cheval-Blanc, là-bas. Tu pourras venir les chercher demain. Je te les garde… juste pour faire pénitence ; car, diable, je dois bien m’imposer quelques sacrifices pour que Dieu me pardonne mes peccadilles passées.

Enthousiasmée de voir à quel point cet homme possédait le sens du devoir, je m'écriai :

— Oh vous êtes si gentil, Monsieur. Que Dieu vous bénisse ! Je suis sûr qu’il vous a déjà pardonné. Je vais vous laisser le canot avec l’aviron, le mousquet et un baluchon… Tenez, je vais les apporter chez vous dans votre taverne.

— Non ! Laisse tout ça ici, gamin ! ordonna l’inconnu d’un geste péremptoire. Je termine ma pipe avant d’appeler un valet pour rentrer tes affaires. Tu les retrouveras demain, ici même, dans le même état. Et tout ça, pour faire le bien uniquement. Je refuse toute récompense !…

J’en fus abasourdie d’admiration. On m’avait si souvent répété que les grandes villes étaient des nids de coquins.

— … Pour le trajet, continua-t-il, c’est très facile. Tu peux suivre le pied de la muraille : la rue du Sault-au-Matelot, puis la rue Sous-le-Cap-Diamant, et tu arrives à Saint-Roch. Tu prends alors le Chemin du Pont, et tu traverses le cours d’eau ; la rue des Sables est juste de l’autre côté de la rivière Saint-Charles.

— Oh ! C’est facile. Merci de tout cœur !

— Maintenant si tu préfères voir la Haute-Ville qui est très pittoresque, tu montes la Côte-de-la-Montagne, là-bas. En haut, tu demandes la Place du Marché, tu redescends la

Côte-de-la-Fabrique, puis t’as plus qu’à te laisser glisser vers la Basse-Ville…

— Je vois ! Mais pourquoi appelle-t-on ce promontoire le Cap-Diamant ?

— Oh ! Petit ! Tu es bien curieux… Mais c’est une qualité, crois-moi ! On dit que Québec est aussi belle qu’une pierre précieuse.

— Ah !… Je crois que je vais passer par la Haute-Ville, ça doit valoir le déplacement. En tout cas, merci de me garder mes affaires. Je vous retrouve demain à votre taverne. Merci encore, et… au revoir.

Décidément, mon chemin était pavé de bonnes âmes. Ma mère avait une si mauvaise opinion des grandes villes où elle n’était jamais allée. Qu’en savait-elle ? Elle n’était jamais sortie de sa famille ? Cet inconnu était manifestement un vrai diamant… dans son genre.

L’homme tira sur sa pipe :

— Adieu ! me lança-t-il avec une grimace amicale, au milieu d’un nuage de fumée.

Je partis à l’aventure vers la Côte-de-la-Montagne en compagnie de mon fidèle Malou. Je remerciai le Ciel de m’avoir accordé autant de chance jusqu’à présent. Néanmoins, un point me parut curieux. Il m’avait dit Adieu ! au lieu de Au revoir ou Bonjour ! comme nous disions à la Rivière-aux-Rats.



Chapitre 23

## *La grande ville*

Après avoir confié mon canot d'écorce au tavernier du port, je montai immédiatement vers la Haute-Ville. Mes premiers pas dans cette grande cité furent pour moi une prodigieuse révélation. Toutes ces rues étaient pavées de pierres taillées, alors que mes pieds n'avaient jusque-là foulé que la poussière de l'été, la boue de l'automne et la neige de l'hiver. Beaucoup de rues portaient des noms de saints, et je me dis que le Ciel ne devait pas être plus divin.

— Ah ! Mon Rémi ! Comment te trouverai-je dans ce labyrinthe de rues ?

Qui pourrait imaginer cette multitude d'immeubles de pierre, ornés de balcons aux balustres sculptés, qui empilaient les familles nombreuses sur trois et même quatre étages alors que, par chez nous, on ne voyait qu'une poignée de cabanes de rondins ou de planches, éparpillées dans des clairières hérissées de souches ? Les toits mansardés, couverts de feuilles de métal ou de bardeaux de cèdre, s'ouvraient en belles lucarnes bourgeoises. Toutes les fenêtres dont les vitres de verre m'éblouissaient de l'éclat du soleil, se fermaient la nuit de contrevents de bois. Chez nous, seuls les commerçants pouvaient s'offrir des vitres.

— Qui aurait pu imaginer tout ça ? répétais-je, bouleversée par l'ébahissement.

De-ci de-là, des églises brandissaient vers le ciel leur flèche effilée, comme de maigres pasteurs, soucieux de garder un œil attentif sur leur troupeau de brebis. Partout, des centaines de fiacres, de coches, de diligences, de berlines, et même de chars à bancs tirés par des bœufs, de calèches et de landaus chargés de belles dames en chapeaux blancs ou roses, de cabriolets, de phaétons, de victorias et de coupés montés de gros messieurs en complet trois-pièces, cigare

entre le pouce et l'index, qui se saluaient discrètement d'un signe de tête et d'un sourire.

Toutes ces belles voitures encombraient les rues, aux pavés souillés de crottins et de bouses, que les piétons, les colporteurs lourdement chargés de coffres, et les mendiants en haillons, tâchaient d'éviter avec agilité et grâce.

— Tabarouette ! m'exclamai-je à chaque surprise.

Les cochers et les postillons, en chapeau haut-de-forme et parfois en livrées, plus vaniteux que leurs maîtres, s'invectivaient avec animation, riaient très fort, ou se lançaient des phrases qui me faisaient rougir de honte ou craindre que le Ciel ne leur tombe sur la tête.

— Pauvres gens, ils sont fous de sacrer comme des damnés ?

Des marchands ambulants poussaient leur chariot grinçant en chantant sur deux ou trois notes « Bouteilles à vendre ? » ou « Couteaux, rasoirs, ciseaux à aiguiser ? » ou « Vieux chiffons, vieux papiers ». Des livreurs s'attelaient à un joug horizontal d'où pendaient deux seaux de bois plein d'eau pure. « Bonne eau à boire ! » chantonnait un enfant qui tenait en laisse un chien attelé à une petite charrette chargée d'un baril. Malou s'approcha de son chien qui chercha à fuir au risque de renverser le baril :

— Hé ! Maudit niaiseux ! Tu vas-tu l'tenir à bonne distance ton sale chien !

— Je l'tiens court ! Ne vois-tu pas que je l'tiens court ?

— Alors éloigne-toi… et vite !

Parfois, je ne comprenais pas les cris des vendeurs ambulants. À force d'être lancés à la volée, ces appels s'étaient usés sur les murs de pierre des maisons, polis et repolis comme des galets... et je devais examiner leur charrette pour savoir ce qu'ils proposaient.

— Ça, alors ! dis-je en apercevant un jeune homme qui chevauchait une petite machine à deux roues. Il se propulsait en prenant appui sur le sol avec ses grands pieds nus.

— T’as jamais vu un bicycle ? C’est une draisienne ! Mais d’où viens-tu, donc ? lança un passant, moqueur.

— De la Rivière-aux-Rats !

— Ah ! dit-il simplement. C’est-y loin dans l'bois creux ?

Tout me surprenait mais je me gardais bien de pousser des cris de surprise, par crainte des moqueries. Ces habitants de Québec semblaient bien sarcastiques à l'égard des autres Canadiens. Un autre homme passa avec un chariot chargé de trois demi-tonneaux. Il ramassait sur le trottoir le contenu des pots de chambre et des vases de nuit, après avoir empoché le petit sou posé sur le couvercle. D’un geste large, il les vidait dans l’un de ses tonneaux, peu soucieux des éclaboussures qui mouchetaient ses mains. Mais malheur à celui dont le petit sou avait été volé par un chenapan. Ses pots de chambre restaient pleins.

— Avance ou recule, mais reste pas là planté comme un piquet ! Tu bloques le passage, avec ton chien grand comme un joual[19], cria une femme.

Dans la rue Saint-Jean, une artère assez commerçante, chaque magasin brandissait une enseigne qui indiquait le genre de commerce. Les boucheries montraient une tête de bœuf et celles qui se spécialisaient dans la viande de cheval une tête de cet animal. En général, c’était un outil d’artisan, un rabot de menuisier, un marteau et un fer de maréchal-ferrant…

— Une clé… ça doit être un serrurier !

De-ci de-là, des pauvresses tâchaient d’amadouer le cœur les passants en offrant à la vue des bourgeois un enfant sale, dépenaillé et affamé. Un mendiant sournois regardait fixement dans quelle poche le bourgeois qui venait de lui faire l’aumône replaçait sa bourse. Je pensai à la phrase de ma mère :

— Toi, mon p’tit gars, j’te donnerais pas l’Bon Yeu sans confession !

---

[19] ●Joual – jval – chval – cheval.

J'arrivai bientôt devant la halle du marché, sur cette immense place publique où les paysans de Beauce vendaient leurs légumes frais aux citadins en marchandant jusqu'au dernier sou. Les Québécois facétieux et railleurs les surnommaient avec sympathie *les Jarrets Noirs* à cause de la boue dans laquelle ils marchaient dans leurs chemins creux en venant en sabots dans la capitale. Tout me fascinait.

— J'en aurai des montagnes de souvenirs à raconter en rentrant à la Rivière-aux-Rats, dans deux ou trois mois !

Dans la Basse-Ville, à Saint-Roch et dans les autres faubourgs industriels situés au-delà de la Rivière Saint-Charles[20], je remarquai que les maisons étaient plus souvent en bois et se tenaient séparées les unes des autres. Le larmier de quelques toitures se relevait légèrement[21]. Toutes se fermaient de contrevents, car la plupart des fenêtres de ces quartiers ouvriers ne se couvraient que de papier ciré translucide, comme à la Rivière-aux-Rats. Plus que dans la Haute-Ville, on apercevait des gens qui portaient des sabots de bois.

L'air vibrait en permanence sous les coups cristallins d'un marteau de forgeron qui frappait inlassablement une enclume. Elle tintait en deux notes de musique : « ré-mi, ré-mi, ré-mi ! » qui voletaient dans le brouhaha de la rue comme un papillon de fleur en fleur.

— Mon p'tit Rémi d'mon cœur… où te caches-tu donc ?

Je voulais croire que c'était ces deux notes parce qu'elles me rappelaient mon cher amour pour lequel j'errais dans ce monde inconnu, mais j'avoue que je ne connaissais rien à la musique.

À travers Saint-Roch, je remarquai des terrains vagues calcinés qui semblaient avoir été la proie d'un incendie gigantesque[22]. De loin en loin, de grands rectangles noirs

---

[20] ●Ils portaient les noms anglais de Hedleyville, de New-Waterford, de Parkville et de Smithville. Ces quatre villages fusionnèrent en 1893 sous le nom de Limoilou, nom du manoir où mourut jadis le Malouin Jacques Cartier.

[21] ●Comme ceux des isbas russes, pour éloigner la neige des avalanches du printemps.

[22] ●Quatre ans plus tôt, deux désastreux incendies à 30 jours d'intervalle [28 mai et 28 juin 1845] venaient de réduire en cendres les faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean, laissant sans asile près de 18 000 personnes, soit près de la moitié de la population de la ville de Québec.

donnaient cette impression. La moitié des maisons du quartier avaient été reconstruites, certaines en pierre pour éviter sans doute une autre catastrophe similaire. Les rues non pavées se bordaient de trottoirs parfois faits de madriers de bois, surélevés à 30 cm du sol ou plus encore, pour éviter aux piétons la boue du printemps et celle de l'automne.

Ma curiosité me fit perdre un temps précieux à musarder d'une étrangeté à l'autre, et il me fallut plusieurs heures de marche pour atteindre le quartier industriel situé au-delà de la rivière Saint-Charles. En dépit de la proximité de plusieurs scieries, de maintes manufactures et du vieil Hôpital Général, cette rivière coulait des eaux d'une pureté remarquable. Lorsque je franchis le pont, je notai que plusieurs pêcheurs à la ligne tâchaient d'en tirer leur repas quotidien. Je criai :

— Ça mord-tu ?

Le pêcheur ne daigna pas me répondre. Partout ronronnaient des moulins à scie. Des industries diverses fumaient leurs longs cigares, leurs cheminées, qui montaient le plus haut possible pour cracher dans les nuages, leurs poisons étouffants.



Chapitre 24

## *Rémi a disparu*

Suivie de mon fidèle Malou, j'arrivai enfin à l'entrée de la rue des Sables où habitaient mon oncle Ildefonse et sa famille. Le cœur battait très fort dans ma poitrine, Boum ! Boum ! Boum !, car j'allais enfin retrouver mon beau Rémi et ses yeux bleus, et, avec lui, un gîte et du travail dans l'une des manufactures de Québec. Je n'aurais que l'embarras du choix : bois d'œuvre, textiles, chaussures ou aliments…

— Enfin, nous y voilà !

La rue des Sables, à peine ébauchée, ne comprenait que quelques maisons de bois plus ou moins éloignées les unes des autres. La chaussée était de terre battue et de sable fin. Deux maisons faisaient le coin avec le Chemin du Pont. L'une était une petite construction dont la façade de bois fané semblait n'avoir jamais connu la grâce de la peinture. Je tirai la ficelle. Une clochette tinta à l'intérieur. Un homme grimaçant entrebâilla les volets de sa fenêtre en clignant de son unique œil. Un bandeau de cuir noir cachait l'autre. Il était mal rasé. Ce n'était sans doute pas mon oncle, car il n'avait, Dieu merci, aucun air de famille avec mon père. Je lui demandai :

— Bonjour Monsieur. Je suis à la recherche de mon oncle Ildefonse de Ladurantaye et de mon cousin Rémi Bernier. Je suppose qu'ils habitent ici ?

Son œil de cyclope cligna encore et sa bouche édentée s'ouvrit pour vociférer :

— Va voir ailleurs, p'tit gars ! Y'a personne de c'nom icitte, tabarnac !.

— Oh, je m'excuse pour le dérangem…

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Le contrevent de bois claqua. J'en restai figée de frayeur. Malou s'approcha de moi et me donna une lèche sur la jambe pour me rassurer.

Je traversai la rue vers l’autre maison, encore plus petite : une masure à façade de fausses pierres rehaussée d’une galerie de bois. Je tapai légèrement sur la porte. Une grande fille vint ouvrir :

— Que voulez-vous ?

— Je cherche Monsieur Ildefonse de La Durantaye. On m’a dit qu’il habitait ici avec mon cousin Rémi Bernier…

L’adolescente me regarda d’un air soupçonneux. Elle cria :

— Hey, « sa mère » ! Pouvez-vous venir un instant ? Y’a un homme…

Une femme maigre, tête échevelée sous un fichu fané, s’encadra dans le seuil de la porte :

— Que voulez-vous ?

— Bonjour Madame. Je recherche mon oncle Ildefonse de La Durantaye qui devrait habiter ici avec sa famille. Connaissez-vous cette personne ?

— Non ! Ya pas personne de c’nom, pantoute. Nous avons habité icitte plus d’un an et j’ai jamais entendu c’nom-là…

— Oh mon Dieu ! dis-je découragée. Que vais-je faire ?

L’adolescente qui m’avait accueillie se tenait derrière sa mère. Elle s’avança :

— Oui, je me rappelle que le gars qui habitait ici avant nous s’appelait Ildefonse. On s’amusait à dire « Ildefonse la porte » pour rire… et Rémi était beau !

Mon cœur fit un tel bond qu’il jaillit presque hors de ma chemise. Je mis ma main droite sur ma poitrine pour le retenir et cacher mon émotion.

— Ptêt’ ben ! ajouta la mère. J’m’en souviens pas, pantoute. Mais j’me rappelle par contre que ces locataires sont partis vers Montréal ou vers « les États » ; tout l’monde s’en va aux États, icitte.

Je remerciai la femme en dépit de ses renseignements déconcertants. Que faire ? Où aller ? Je devais retourner en toute hâte vers le port pour retrouver mon canot et le fusil,

les vendre, et, avec l'argent récupéré, prendre la malle-poste ou le bateau à roue pour me rendre à Montréal où j'avais encore une chance de retrouver mon Rémi chéri, lui qui me faisait tant rêver d'un amour éternel.

Le soir tombait rapidement. Un gazier alluma la lanterne à l'entrée du pont à l'aide d'une flammèche fixée au bout d'une longue perche. J'avançais, découragée, accompagnée de mon chien. Je n'avais rien mangé depuis le matin.



Chapitre 25

## *Les bandits*

Je marchai un long moment avant de me décider à faire halte pour me reposer un instant – peut-être pour la nuit – sous une galerie de bois. Il faisait chaud et je ne craignais rien. Entre les planchettes de la claire-voie qui fermait le dessous de la galerie, je pouvais admirer, de l'autre côté du Chemin du Pont, une belle maison bourgeoise construite en pierres de taille au fond d'un parc verdoyant. Elle faisait penser à une construction ancienne avec un portique central percé d'un œil-de-bœuf.

— Ces gens doivent être ben riches !

Des érables, alignés comme des petits soldats, faisaient une double haie d'honneur à la majestueuse allée centrale. Deux clochetons flanquaient la bâtisse pour lui donner l'aspect d'un manoir. Le toit d'ardoise s'ouvrait en quatre jolies lucarnes décorées de volutes de pierre.

Bien couchée sur la terre battue, la tête sur une bûche qui me servait d'oreiller, et Malou tout contre moi, je pris soin de planter ma hache en terre, à portée de la main. Quant au poignard, il resta contre ma cuisse, dans sa gaine. En cas ! Certains des visages, édentés et couverts de cicatrices, que j'avais pu entrevoir dans la journée m'inspiraient la prudence.

— En tout cas, je suis prête à toute éventualité, pensai-je. Malheur à celui qui voudra nous faire du mal !

Les grandes villes ne présentaient pas que des avantages. Finalement, la Rivière-aux-Rats n'était pas si mauvaise. Là-bas, même les rats avaient leur valeur ; les rats musqués. Moi qui rêvais de voir Québec, Montréal, New York et Paris, je me rendais compte que le ciel n'était pas plus bleu ailleurs.

— Qu'est ce que je suis venue faire dans cette galère ? Peut-être aurais-je dû épouser tout bonnement ce… comment

s’appelait-il donc… cet Augustin Tremblay, forgeron au fin fond de la Baie des Ha ! Ha !

J’étais déprimée et les heures s’écoulaient sans que je sache prendre la moindre décision. Seule la pensée de revoir mon Rémi entretenait ma détermination à poursuivre plus loin mes recherches. L'amour donne de l'endurance.

— Au secoooooouuuuuurs ! Au secoooooouuuuuurs !

Mon esprit épuisé commençait à perdre conscience, vers trois heures du matin, à la barre du jour, lorsque des cris stridents et un long hennissement déchirèrent ensemble la sérénité de la nuit.

Mes yeux s'ouvrirent tout grands pour laisser entrer un spectacle effrayant à travers le treillage de bois. De l’autre côté de la rue, une grande berline noire s’était immobilisée devant le portail de fer forgé flanqué de lions de pierre, qui servait d’entrée au beau manoir. Le cheval se cabrait violemment en dépit des efforts du cocher assis sur le siège du coupé. L’homme tirait ses rennes avec force et détermination afin de maîtriser l’animal sur le point de s’emballer. Un individu masqué d’un foulard noir, debout devant la portière ouverte, brandissait un pistolet en direction du cocher, en criant :

— Toi, mon maudit fou, tu vas-tu arrêter ton joual ou j’te brûle la cervelle !

Pendant ce temps, un autre homme s’était à demi introduit dans la berline dont la porte restait ouverte. Les hurlements redoublèrent :

— Donne ta booouuuurse, môôôôdit ! Ta booouuuurse ou t’es moooort ! De toute façon, les gros pooorcs, trop riiiches comme toi, méritent de creeeever !

Je saisis ma hache en murmurant à voix basse à mon chien :

— Attaque ! Attaque ! Malou. Vas-y ! Attaque !

Tandis que je me glissais péniblement hors de ma cachette en me cognant la tête aux planches de la galerie, mon loup gris s’élança comme la foudre à travers la rue pour

venir percuter le dos du bandit aux épaules impressionnantes. L'homme lâcha son pistolet menaçant, culbuta et alla donner de la tête contre la cuisse du cheval qui lui allongea une terrible ruade, l'envoyant rouler sur la terre battue de la chaussée. Pour ma part, après avoir traversé la rue, j'arrivai dans la mêlée et cognai, d'un grand coup de plat de hache, la nuque du deuxième assaillant dont le buste s'écroula sur les genoux du bourgeois terrorisé. En quelques secondes, les deux bandits avaient été mis hors d'état de nuire.

— Enlevez-moi donc cette racaille qui saigne comme un cochon, se mit à crier le riche propriétaire, comme pris d'hystérie en voyant que tout danger était écarté. Son beau complet de laine noire se couvrait rapidement du sang qui coulait à flot de la bouche du voleur.

Comme subjuguée par l'autorité du bourgeois, je saisis les pieds du bandit pour le tirer hors de la berline. Son corps vint atterrir avec rudesse au bas de la voiture tandis que sa tête rebondissait sur le sol. C'est à ce moment que le cocher hurla en pointant son doigt derrière moi :

— Attention à toi ! Môôôdit ! Il va te tuer !

Je me retournai d'un bloc au moment ou le premier bandit, celui qui avait été renversé par la ruade du cheval, m'attaquait par-derrière avec une longue dague effilée. Le sang coulait de sa bouche. Je m'apprêtais à lui envoyer un violent coup de pied dans le bas-ventre, lorsque Malou lui sauta à la nuque et le projeta sur son complice qui gisait sans connaissance.

— Malou, lâche-le ! Couche-toi là et bouge pas ! J'ai pas besoin de ton aide ! criai-je à mon chien qui se préparait à l'achever.

Malou se coucha à regret sur le trottoir de bois en me jetant comme un regard de reproche qui disait :

— Toi Alexie, je t'adore, mais tu es vraiment un casseux-de-veillée[23] !

---

[23] ●Casseux-de-veillée = rabat-joie, trouble-fête, éteignoir, bonnet de nuit, empêcheur de s'amuser.

# 95

— Ouvrez vite la porte de mon parc ! se mit à hurler le bourgeois effrayé. Mais ouvrez donc, que diable !… Qu’attendez-vous ?

Le cocher sauta au bas du coupé et ouvrit le lourd portail. Puis il attrapa le cheval par la bride et la voiture s’engouffra dans le parc pour aller disparaître derrière le manoir. Un portier en chemise de nuit blanche et bonnet à franges, sortit de la loge du gardien qui flanquait le portail d’entrée. Il clignait des yeux comme un dormeur réveillé en sursaut et referma la porte en maugréant dans sa grosse moustache à la gauloise. J’observais tout ce remue-ménage avec grand intérêt. L’ensemble de l’agression n’avait pas duré plus de cinquante secondes.

Le calme revint subitement dans la rue. Personne n’avait pris le temps de me remercier pour mon intervention au péril de ma vie. Je trouvais cela curieux. À la Rivière-aux-Rats, la reconnaissance était sacrée. Aider quelqu’un qui se trouvait en mauvaise posture faisait de nous un ami de la famille pour l’éternité.

Les deux bandits gisaient l’un sur l’autre, sur la terre battue du Chemin du Pont, sans doute évanouis ou peut-être morts. Celui du dessus saignait abondamment par la bouche. Son sang inondait l’autre, dessous, qui, pour cette raison, paraissait le plus abîmé. Sous les corps, une mare de sang. Un faible gémissement glissa des lèvres de l’un d’eux :

— Ah !… Aïe !… Môôôôô !…

Je tirai les deux corps sur le bas-côté du Chemin du Pont, pour leur éviter d’être frappés par les roues ferrées d’une voiture ou par les sabots d’un cheval, car de rares véhicules commençaient à circuler. On entendait de très loin les premiers martèlements des sabots.

Mon coup de hache avait blessé et démesurément enflé la nuque du deuxième voleur qui saignait de la bouche. Quant à celui que Malou avait mis hors de combat, il allait sans doute se vider de son sang. Je devais faire quelque chose, mais quoi ? J’essayais d’arrêter une voiture pour conduire les

blessés à l'Hôpital Général que j'avais aperçu la veille au soir, mais le cocher interpellé fouetta au contraire son grand coursier noir très élégant pour accélérer son train. Il ne voulait sans doute pas salir sa belle voiture avec le sang de vulgaires malandrins.

Soudain, le portail s'ouvrit et un cavalier s'élança dans la direction de Québec. En passant, il me jeta, avec un sourire :

— J'va avertir la police municipale[24].

— Mais il faudrait les conduire à l'Hôpital-Général. Ils sont gravement blessés !

— Tant pis pour eux. Y n'avaient qu'à bien s'conduire. Penses-tu, p'tit-gars, qu'M'sieur Légaré s'porte ben ? Il a été blessé par le couteau d'ces brigands ! Y méritent la corde…

Le reste de sa phrase se perdit dans la fraîcheur matinale, car son cheval galopait à perdre haleine vers le sud, vers Saint-Roch et la Haute-Ville. Comment soigner ces deux blessés ? Je devais d'urgence demander de l'aide en frappant aux portes, mais c'était bien trop tôt. Je restais donc sur place pour les réconforter, et peut-être aussi pour les empêcher de s'enfuir, au cas où ils retrouveraient leur esprit. Malou dormait paisiblement sur le trottoir de madriers. J'appliquai avec délicatesse une pression sur la nuque du blessé que j'avais assommé. Pour l'autre, il me paraissait évident que mon intervention aurait été bien inutile. Je murmurai une petite prière pour lui.



[24] ●La police municipale de Québec avait été créée 11 ans plus tôt, en1838 à la suite de la terrible Insurrection de 1837. Il n'y avait pas encore de Police provinciale ou *Sûreté du Québec* qui ne fut créée qu'en 1870 à partir de la Police municipale de la ville de Québec. La Gendarmerie fédérale fut fondée 24 ans plus tard en 1873. Les policiers se déplaçaient à cheval, bien sûr.

Chapitre 26

## *À l'Hôpital Général de Québec*

Deux heures plus tard, un fourgon de police s'arrêta bruyamment pour prendre livraison des deux blessés. C'était une grande calèche tirée par deux chevaux. L'immense caisse du fourgon était divisée en deux compartiments qui faisaient cellules d'emprisonnement. Le compartiment de l'avant était coupé et le cocher de Monsieur Légaré s'était assis à côté du policier après avoir attaché son cheval à un anneau derrière le fourgon.

— On embarque tout le monde, cria le policier.

Il chargea les deux bandits, sans ménagement comme des sacs de blé, et décida de les conduire à l'Hôpital Général. La circulation était déjà assez dense le long du Chemin du Pont. Le policier m'autorisa à m'asseoir à son côté sur la banquette du cocher. Malou suivit le mouvement sur le trottoir de bois.

— En route pour l'Hôpital Général ! lança le cocher.

Le gros fourgon s'ébranla lourdement. Non sans mal, les deux civières furent déposées dans un dortoir de l'hôpital. Partout s'activaient des religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus, qui, comme des ombres fugitives évoluaient silencieusement entre les lits. Leur mère supérieure qui trottait menu de-ci de-là se présenta à nous comme étant la révérende mère Marie-Joseph Sirois, originaire de Saint-Roch.

— Le blessé qui a subi une hémorragie buccale est mort depuis longtemps. Il s'est vidé de son sang ! annonça-t-elle d'un air grave. Je vous demanderai de l'amener à la morgue.

La morgue se trouvait dans une aile du cimetière de l'hôpital. La sœur nous recommanda de ne pas flâner dans les chambres des malades, car Québec était la proie d'une épidémie de choléra qui décimait cruellement la population, non seulement de ces lieux mais de la ville tout entière.

— Nous avons eu les ravages du typhus, il y a deux ans, en 1847, et voilà ceux du choléra. Nos frères irlandais en sont la cause bien involontaire. Que Dieu nous bénisse et nous sauve dans son immense bonté !

— Vous avez bien du mérite de travailler dans un tel enfer, ma mère, lui dis-je.

— L'Enfer, jeune homme, sera sans doute plus terrible ! … Regardez tous ces enfants qui courent partout, reprit-elle par modestie, pour couper court aux éloges. La plupart sont de petits orphelins irlandais dont les parents sont morts, en mer ou en arrivant au Canada. Je leur recommande de ne pas s'approcher des malades, mais vous savez… les enfants ! Certains se laissent contaminer et meurent dans des souffrances atroces. Les Québécois en ont déjà adopté des milliers, ils deviennent les enfants des familles d'ici et peuvent ainsi oublier les infortunes et les chagrins qu'ils ont subis. Malheureusement, ceux-là ne trouvent pas de famille d'accueil.

Plusieurs dizaines d'enfants jouaient dans les couloirs et dans les chambres-dortoirs de l'Hôpital Général, entre les lits où, dans une puanteur infecte, agonisaient des malades aux yeux vitreux, au corps déjà cadavérique et à l'haleine létale. Pourtant, les sœurs de la Miséricorde nettoyaient, frottaient, lavaient sans se lasser, sans pour autant venir à bout des miasmes qui envahissaient l'hôpital. On sentait que la Déesse de la Mort était la véritable maîtresse de ces lieux, et que, chaque jour, elle choisissait avec délectation ceux qui allaient faire partie de son festin quotidien.

— Mais vous, jeune homme… qui êtes-vous ? me demanda la mère supérieure en plantant dans mes yeux son regard bleu acier.

Je restai sans voix, bouche bée. Je ne le savais pas encore, mais cette simple question allait résoudre mes problèmes les plus immédiats.

— Je m'appelle Alexis de Ladurantaye. Je viens de la Rivière-aux-Rats… très loin d'ici… Et c'est moi qui suis la

cause du décès de cet homme… J'ai sans doute tué celui qui a été amené à la morgue dans le fourgon de la police municipale…

— Doux Jésus, êtes-vous un justicier ou un criminel ?

— Ni l'un ni l'autre, ma mère. Je me trouvais simplement là, par hasard, cette nuit, lorsque ces deux voleurs ont attaqué Monsieur Légaré, et grâce à mon chien Malou, j'ai pu lui porter secours.

— C'est ça l'héroïsme, jeune homme, dit la mère supérieure. On se comporte comme tout le monde, et puis, un jour, par hasard, on se surpasse !

— Ah ! C'est donc toi qui nous as sauvé la vie ! s'écria le cocher du bourgeois. Tout s'est passé si vite, et j'étais si fatigué cette nuit que mon esprit a tout effacé comme un dessin dans la neige. Je m'excuse, p'tit gars ! Mais j'suis sûr que M'sieur Légaré s'ra content de t'récompenser !

— C'est très gentil, répondis-je. Mais… ma Mère, Vous avez fait transporter cet homme à la morgue… Pourquoi pas chez lui ?

— Mon cher enfant, quand on ne sait rien sur l'identité d'un cadavre, comme c'est malheureusement le cas, on l'expose à la morgue à la vue de tous, en espérant que quelqu'un reconnaîtra sa « morgue », c'est-à-dire son visage.

— Ah ! C'est donc cela !



Chapitre 27

## *Un certain Monsieur Ovide Légagé*

Après avoir quitté l'Hôpital Général, le policier poussa la bienveillance jusqu'à nous déposer devant le portail du parc. Le portier nous ouvrit en reconnaissant le cocher et je fis entrer Malou, le héros du jour. On avertit le bourgeois de notre présence, et, dix minutes plus tard, je fus introduite dans un salon, d'un luxe et d'une beauté que je n'aurais jamais pu imaginer. Tous ces meubles de formes variées étaient totalement inconnus de moi-même, et j'aurais été bien incapable de les énumérer sans l'aide des servantes qui m'en révéleront les noms et les usages dans les jours qui suivirent.

Je traversai un long couloir décoré de beaux tableaux. Plusieurs salons s'ouvraient sur ce corridor, et, comme les portes à panneaux de tissus restaient entrebâillées pour se laisser admirer, je pus voler au passage des images merveilleuses dont je n'avais pas idée jusque-là. Je murmurais :

— C'est pas possible ! Qui aurait pu croire qu'il existait de si belles choses ? À la Rivière-aux-Rats, je n'avais vu que des coffres, des tables et des chaises, et ici j'aperçois en quelques secondes plus de meubles que je n'en connaissais et que je n'en pourrai sans doute admirer jusqu'à la fin de ma vie que j'espérais longue.

Mes yeux émerveillés effleurèrent des buffets-vaisseliers vitrés, débordants de vaisselle peinte et cerclée d'or, de lourdes armoires dont les portes entrebâillées laissaient entrevoir des piles de beaux draps blancs brodés et damassés, des guéridons sur lesquels trônaient des chandeliers à lourdes branches, rehaussés de feuilles de vigne en argent, et chargés de nombreuses bougies immaculées ; des commodes aux poignées de cristal, des canapés dont le dossier de bois

sculpté brillait sous un vernis étincelant, des fauteuils rembourrés à souhait pour recevoir dans un confort suprême des fessiers de princes du sang ; des bergères aux accotoirs capitonnés pour leurs princesses, des horloges hautes et rutilantes dont les aiguilles grignotaient inlassablement le temps à chaque tic, à chaque tac ; et même des bibliothèques pleines de livres neufs dont les pages non tranchées montraient qu'ils n'avaient jamais eu le plaisir d'être lus, car un livre non lu, si beau soit-il, doit se sentir aussi triste qu'un être non aimé.

Les murs se couvraient de belles tapisseries représentant des scènes campagnardes où les paysans étaient dodus, bien vêtus, souriants et heureux. Je me demandai dans quel riche pays les modèles avaient été pris – sans doute "aux États" qu'on dit pleins de promesses – car, par ici, nos paysans étaient si maigres et si misérables ! Partout des tableaux aux teintes pastel et des statuettes de bergères frivoles égayaient les endroits qui auraient pu nous laisser un instant réfléchir sur la pauvreté de nos colons et de nos ouvriers. Le plancher de chaque pièce était recouvert d'un épais tapis, et le plafond illuminé par un grand lustre de 20 ou 25 bougies qui devait transformer les nuits sinistres en jours ensoleillés. Les vitres étaient si propres et si transparentes que j'écrasai mon nez sur l'une d'elles en voulant passer la tête par la fenêtre sans lever la guillotine. S'il est vrai que, selon monsieur le curé, les riches auront du mal à entrer au Paradis, je ne pus m'empêcher de penser :

— Ce pauvre Monsieur Légaré… il doit se sentir ben ben coupable d'être aussi riche au milieu de tant de misère !

Monsieur Ovide Légaré, le bourgeois qui m'inspirait toute cette pitié singulière, était, paradoxalement, un être d'une gentillesse et d'une simplicité remarquables. C'était un homme de cinquante ans, 5 pieds 5 pouces, quelque peu ventripotent. Son double menton frémissait à chacune de ses exclamations comme pour donner de l'emphase à ses paroles. Ses yeux, agrandis par un binocle pincé sur son long

nez bourbonien, donnaient à l'ensemble du visage un délicieux aspect de mansuétude et de bienveillance qui avait dû charmer bien des cœurs. Il inspirait de la sympathie à ceux qui lui parlaient pour la première fois. Je fus moi-même séduite. Je me suis longtemps demandé si j'avais été plus charmée par la douceur de son regard que par sa fortune immense. Peut-être bien par les deux. Dieu seul sait ce qui nous inspire vraiment.

À sa demande expresse, je lui racontai en détail mon intervention qui lui avait sauvé la vie. Il m'avoua qu'il avait tout simplement oublié sa bourse, à son grand regret d'ailleurs. Le bandit, qui ne le croyait pas, voulait à toute force lui faire avouer qu'il cachait son argent dans la voiture.

— Mon imprudente distraction m'aurait coûté la vie si vous n'étiez intervenu. Ce vaurien m'a tailladé le cou et piqué à la poitrine pour m'effrayer, et ainsi me faire avouer une cachette qui n'existait pas.

Monsieur Légaré me pria d'accepter de sa part une récompense que je refusai obstinément ; assez inconsidérément, je dois dire, car je n'avais pas le moindre sou, et la vente du canot et du fusil, avec laquelle j'espérais regarnir mon gousset, n'allait pas me rapporter autant que j'escomptais. Mais je n'en savais rien alors.

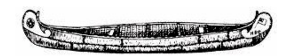
Quoiqu'il en soit, mon détachement exemplaire – qui n'était qu'apparent vis-à-vis des biens de ce monde –, et mon refus de toute récompense en monnaie sonnante et trébuchante charmèrent beaucoup Monsieur Légaré. De même que le méchant adore le doux qui ne se défend pas, les gens les plus avides sont naturellement attirés par les plus désintéressés.

Mon hôte montra immédiatement une attention toute particulière aux détails de mon voyage et à ma recherche infructueuse de l'oncle Ildefonse. Bien entendu, mon intuition féminine me garda bien de lui révéler que ma course ne s'arrêterait qu'aux pieds de mon cher Rémi que j'aimais. Dans mon récit, je finis par avouer que j'étais une

fille. Ils furent tous – lui et sa famille – si ébahis qu'ils ne purent le croire, d'abord.

— Vous en êtes sûr ? murmura curieusement Monsieur Légaré en arrondissant ses yeux de surprise.

Je leur expliquai que je risquais moins en garçon qu'en fille et ils en convinrent. Mais Madame me donna immédiatement une robe afin que je puisse retrouver mon état. On aurait dit qu'ils me considéraient en situation de péché tant que je n'aurais pas réintégré mon vêtement féminin. Curieuses réactions !



## Chapitre 28

### *Mademoiselle Alexie est bien jolie...*

— Vous serez gentille d'aller vous changer, Alexie ! Vous donneriez une bien curieuse impression aux servantes en venant dîner dans cet accoutrement ! Il vous reste presque deux heures avant de passer à table. Vous avez largement le temps.

Avant de me vêtir en fille, je dus prendre un bain dans une grande cuve de bois. Je n'avais pas encore eu, de ma vie, l'occasion de me laver entièrement le corps, en une seule fois. Nous avions vis-à-vis de l'eau une grande méfiance, car les docteurs pensaient qu'elle transportait toutes les maladies du monde, et les épidémies de choléra, de typhus et de variole étaient là pour nous effrayer davantage. Aussi, nous contentions-nous d'habitude de changer fréquemment de chemise pour tâcher d'éponger la transpiration, la crasse, et, bien sûr, les parasites qui ne manquaient pas de trouver gîte et couvert sur notre corps.

— Méfie-toi de l'eau, répétait toujours mon père.

Pour des raisons mystérieuses, peut-être par esprit de contradiction, Monsieur Légaré était en avance sur son temps. Beaucoup le prenaient pour un excentrique. Il refusait de croire que l'eau était si dangereuse pour la santé, et il incitait sa famille et son personnel à se laver fréquemment… une fois par mois. Il avait même prévu trois cuves de bois dans son usine pour permettre à ses employés de faire leur toilette après le travail quand ils en éprouvaient le besoin.

Deux servantes vinrent donc apporter une baignoire de bois utilisée habituellement pour laver le linge, et elles la remplirent de quelques gallons d'eau chauffée dans la cheminée de la cuisine. Lorsque je voulus me déshabiller complètement, elles pouffèrent de rire et me forcèrent à me

rhabiller partiellement pour respecter les règles strictes de la décence.

— Remettez votre camisole !… Vite, Mademoiselle !… Quelqu'un pourrait vous voir ! avaient-elles du mal à dire tant elles riaient.

L'une d'elles m'aida à me décrotter. Elle me nettoyait à l'eau et au savon, surface après surface, et bientôt je me sentis toute bizarre sans mon habituelle couche de crasse qui flottait et ondulait à l'abandon, à la surface de la grande cuve de bois. J'avais l'impression d'avoir perdu ma chemise. Cela fait, elles me revêtirent d'une belle robe de dentelle serrée à la taille, qui s'évasait largement vers les chevilles. Elle était habilement décorée de dentelle, de pompons et de rubans de soie au niveau du corsage, dont j'avais eu la hardiesse de rehausser les seins de quelques mouchoirs brodés, abandonnés sur une commode. Une capeline me couvrait la tête et cachait mes cheveux mal coupés, ne laissant entrevoir que quelques mèches mordorées. Je me sentais un peu ridicule et regrettais de leur avoir révélé mon secret.

Ceci fait, ce fut le moment d'aller dîner. Je demandai à ce que Malou ne soit pas oublié, lui qui m'attendait si patiemment dehors. J'allai moi-même lui apporter son repas. Mon odeur nouvelle le rendit quelques instants suspicieux, mais il s'habitua vite à ma propreté inaccoutumée.

Mon retour dans le salon me laissa entrevoir que j'avais bien fait de me plier à leurs désirs. Monsieur Légaré tomba immédiatement sous mes charmes, solidement rehaussés de mouchoirs brodés, et, comme midi approchait, il m'invita à passer à table.

— Votre oncle est probablement parti vers Montréal pour émigrer vers les États-Unis. Les six États de Nouvelle-Angleterre se couvrent de manufactures textiles grâce au coton produit à très bas prix par les états esclavagistes du Sud-profond. Les lois de l'Angleterre nous interdisent de faire de même pour nous forcer à acheter chez eux, d'où le chômage et la pauvreté inimaginables ici. Tout le surplus de

notre population canadienne-française émigre pour ces emplois américains qu'ils ne peuvent malheureusement pas trouver chez nous. Cela va permettre aux Anglais de prendre le contrôle démographique du Canada. Le bénéfice est double pour l'Angleterre.

— Mon oncle est sans doute parti avec sa famille, dis-je simplement, ignorant volontairement tous ces calculs perfides de l'Angleterre auxquels je n'entendais rien.

— Probablement ! Mais… cet eldorado risque de se tarir… Selon les journaux, les états du Sud de l'Union envisagent de développer une industrie manufacturière. Ils ont le coton, et grâce à l'esclavage, ils pourraient produire les textiles à des prix imbattables. Cela ruinerait l'industrie des états du Nord, qui, eux, ont aboli l'esclavage.

— Les Canadiens-français de Nouvelle-Angleterre perdraient alors leur emploi ?

— Sans aucun doute ! Vous avez raison. Ainsi notre hémorragie démographique cesserait.

— Probablement, ajouta Madame. Mais cela ne donnera pas de l'ouvrage à nos concitoyens, sauf si l'Angleterre cesse d'interdire notre industrialisation pour nous forcer à acheter chez elle. Les fermes sont surpeuplées. Il faudrait ouvrir d'autres régions à la colonisation, pour les retenir !

— J'arrive justement d'une région qui vient d'être ouverte, dis-je. La région du Lac Saint-Jean et du Saguenay.

— Oui, mais c'est insuffisant, on devrait développer les Pays-d'en-Haut[25] et l'Abitibi.

— Ça viendra un jour peut-être. Le problème avec le développement manufacturier des États esclavagistes du Sud, c'est que les industriels du Nord ne peuvent pas se permettre de laisser faire. Ce serait pour eux la ruine la plus complète et le chômage pour le peuple américain.

— Comment pourraient-ils les en empêcher, si c'est ce que le Sud désire ? demandai-je.

---

[25] ●*Les Laurentides* ou *Bouclier canadien* au nord de Montréal. L'expression *Pays-d'en-Haut* signifiait aussi, à la même époque, les routes de la fourrure (Rivière Rouge au Manitoba, les Grands Lacs...)

## 107

— Les industriels du Nord ont déjà commencé à encourager le mouvement pour l’abolition totale de l’esclavage dans le Sud. Ils distribuent généreusement aux Mouvements abolitionnistes de fortes sommes d’argent, afin de les aider dans leur propagande antiesclavagiste et ainsi changer l’opinion des foules…

— Ah !, dis-je.

— … Oui, car les foules sont facilement manipulées par les financiers. Mais je crains que tout cela ne conduise à une guerre entre les états industrialisés du nord et les états qui veulent le devenir, au sud… Bah ! Cessons toutes ces discussions trop sérieuses pour une créature adorable comme vous. Que comptez-vous faire maintenant, jeune fille ?

— Je vais d’abord retourner au port pour récupérer mon canot et mon vieux fusil… essayer d’en tirer autant d’argent que possible et prendre le chemin de Montréal, dans l’espoir que mon oncle Ildefonse ne sera pas parti pour la Nouvelle-Angleterre.

— Mon cocher vous accompagnera et vous ramènera ici. Votre fusil m’intéressera peut-être. J’aime les vieux fusils du XVII$^{e}$ siècle... Sinon, je connais quelqu'un qui pourra vous l’acheter.



Chapitre 29

## *… et même trop jolie !*

Dans l'après-midi, le cocher Olivier Larocque me conduisit au port. Il préféra passer par la Haute-Ville, sous prétexte que la Rue-Sous-le-Cap était trop étroite pour laisser circuler une voiture hippomobile.

— On y passe à peine une voiture à bras, me dit-il en riant.

Olivier était devenu un peu timide depuis que j'étais habillée en fille. Curieux ! J'ai remarqué que certains hommes, même parmi les plus forts et les plus courageux, deviennent gauches et embarrassés en présence d'une fille qui leur plaît. J'ai du mal à comprendre cela, moi qui me sens hardie et assurée devant n'importe quel homme. Ma mère m'a souvent dit :

— En présence d'un homme, il est de bon ton qu'une jeune fille bien élevée baisse les yeux et paraisse timide. Si tu peux rougir, ce sera mieux encore. Tu seras mieux jugée et tu plairas beaucoup plus.

À quoi je répondais laconiquement :

— C'est ridicule !

— Oh, avec toi tout est ridicule. Tu es récalcitrante à toute bonne éducation ! Je ne sais pas ce qu'on fera de toi !

Tous ces souvenirs de ma mère venaient me hanter comme de bons vieux fantômes, alors que nous nous pavanions dans un joli tilbury, derrière un élégant cheval noir dont le collier tintait de tous ses grelots et les sabots claquaient sur les durs pavés de la Haute-Ville.

Bien abrités du soleil brûlant sous le parasol de cuir blanc, bordé de longues franges de lin beige qui tremblaient au rythme des pavés, nous déambulions avec bonheur dans les rues magnifiques de la vieille ville. Je m'imaginais être une belle princesse, ou peut-être la reine Victoria elle-même, en

compagnie de son cocher vêtu de noir et couvert d'un haut-de-forme distingué. En fermant les yeux, j'entendais même les sabots de mon escorte de cavaliers de la Garde aux casques d'or et d'argent. Quel rêve admirable !

J'évitais de faire part à Olivier de mes pensées profondes de peur de le blesser. Il me regardait et me trouvait sans doute très belle dans ma robe longue et décolletée. Heureusement qu'il ne savait pas que l'essentiel de mon charme n'était fait que de mouchoirs. Sous ma coiffe brodée de rose, je le regardais en coin. Il me souriait et détournait vite la tête d'un air gêné. Je me sentais vraiment femme. La vie est si merveilleuse quand on se croit belle et désirée. Même si l'on sait que ce n'est qu'une illusion.

Je répondais aux coups de chapeaux des messieurs par un léger sourire, en baissant les yeux modestement pour leur faire croire que j'étais bien élevée. Ma mère serait si fière de me voir. En passant sur la Place d'Armes, je tendis mon éventail vers l'autre rivage du grand fleuve et demandai à Olivier[26]:

— Quel est le nom de cette ville sur l'autre rive du Saint-Laurent ? Est-ce un faubourg de la ville de Québec ?

— C'est Aubigny[27], répondit gentiment le cocher. À côté, vous voyez Lauzon… où se construisent des navires de toute taille. On appelle ça des chantiers maritimes !

— Ah ! Très intéressant !

Tout à coup, une bande de jeunes gens bien habillés traversa la Place d'Armes en chantant une marche militaire. Certains brandissaient de curieux drapeaux vert-blanc-rouge[28] ou même bleu-blanc-rouge. Des policiers municipaux suivaient à cheval.

— Ce sont des étudiants républicains des collèges, expliqua Olivier. Ils chantent « La Marseillaise », et « À la

---

[26] ●Le château Frontenac n'était pas encore construit et l'autre rive était alors visible de là. Il n'ouvrit ses portes qu'en 1893.

[27] ●La ville d'Aubigny fut rebaptisée Lévis en 1861 en hommage au général Lévis pour célébrer le centenaire de la défaite qu'il infligea aux Anglais sur les Plaines d'Abraham en 1760.

[28] ●C'était le tricolore des Patriotes qui avaient combattu durant l'insurrection de 1837. L'autre tricolore était le drapeau révolutionnaire français qui servit aussi aux révolutionnaires russes.

claire fontaine », l'hymne des Patriotes de 37, pour protester contre les événements tragiques de Montréal.

— Que s'est-il passé à Montréal ? demandai-je, soudain inquiète.

— Le gouvernement colonial triche sur la représentation électorale. Il donne aux Canadiens-Français un nombre de députés égal à celui des Anglophones de l'ancien Haut-Canada alors que notre population est supérieure. Mademoiselle Alexie, l'injustice donne toujours naissance à la révolte…

J'étais surprise et flattée de me faire appeler Mademoiselle Alexie.

— Mon Dieu que ne suis-je restée sur les bords de ma Rivière-aux-Rats, pensai-je. La vie y était si paisible… Mais non ! La vie est plus passionnante ici !

Après avoir reçu quelques coups de bâton, les jeunes républicains protestataires disparurent avec leurs drapeaux tricolores. Les rythmes belliqueux de 1837 et de la Marseillaise se fondirent dans la cacophonie de la rue et dans le crépitement des sabots de la multitude de chevaux. Olivier engagea notre élégant cabriolet et son cheval noir dans la Côte-de-la-Montagne pour descendre vers le port, envahi de mâts, de poutres de bois et de cordages. La plupart des beauprés ou des mâts de misaine arboraient des pavillons rouges avec l'*union jack* au canton.

— Olivier, le tavernier était assis là-bas, dis-je en pointant mon doigt ganté de blanc vers un quai, mais sa taverne est celle du Cheval Blanc, ici !

Mes yeux fouillaient les quais encombrés de bois et de marchandises diverses pour trouver le fameux gérant de la taverne du Cheval Blanc... en vain !

Olivier s'arrêta devant le débit de boisson, et entra pour m'éviter de devoir pénétrer dans un lieu malfamé. Il revint cinq minutes après, avec un inconnu à l'air important :

— M'sieur est le gérant d'la taverne. Il prétend qu'il n'a reçu aucun canot d'écorce ni de fusil.

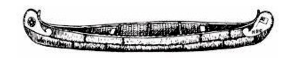
## 111

— Non ce n’était pas lui… répondis-je. Je crois que je me suis fait voler.

Au retour, monsieur Légaré me sermonna pour avoir d’une façon aussi irréfléchie, confié mon canot et mon mousquet au premier venu.

— Je vous assure, Monsieur, que j’ai appris une bonne leçon pour le restant de ma vie.

— Je l’espère ! L’important dans l'existence c’est de tirer des leçons de ses erreurs. Ainsi, tout n’est pas perdu. Dans mon cas personnel, je m’arrange désormais pour avoir toujours sur moi une certaine somme d’argent… Lorsque des voleurs décideront de m’attaquer, ils seront satisfaits du fruit de leur agression et ne chercheront pas à se venger en m’ôtant la vie.



Chapitre 30

## *Monsieur Légaré est vraiment trop gentil*

Le soir, alors que j'étais seule avec Monsieur Légaré dans le boudoir, il tenta de me convaincre de m'installer à Québec :

— Vous savez lire et écrire… je souhaite vous employer dans les bureaux de la manufacture. Les lettrés ne sont pas nombreux dans le milieu ouvrier…

— Heu…

— Vous savez que je favorise toujours les gens d'origine modeste. Mon père n'était que bardelleur[29]. Quand on a de l'ambition on peut réussir, et je suis prêt à vous donner un coup de pouce.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?… Pourquoi ?… répéta-t-il pour se donner le temps de réfléchir. Eh bien ! Uniquement pour rendre service à une personne intelligente qui a un grand potentiel.

Je cherchai désespérément une échappatoire.

— Mais… je n'ai peut-être aucune qualité pour occuper un tel poste…

— Si vous restez avec moi, me dit-il en me prenant la main droite entre ses gros doigts velues, je vous promets que vous vivrez ici à Québec comme une princesse.

Plus son imagination avançait, plus la mienne reculait. Ses yeux couraient sur mon visage, caressaient l'arrondi de mes jeunes lèvres, et s'échouaient dans mon décolleté dans lequel ils semblaient rechercher quelque chose. Un instant je me demandai s'il n'avait pas repéré les coins des mouchoirs de soie qui faisaient l'essentiel de mon charme. Je changeai de position dans l'espoir qu'ils disparaîtraient. La gêne m'envahissait.

---

[29] ●Le bardelleur fabrique des bardeaux de cèdre.

— Je me sens très coupable… de refuser votre grande… générosité, Monsieur Légaré. Mais je dois repartir au plus vite pour retrouver mon oncle Ildefonse…

— Mais qu'est-ce qu'il a donc de si particulier ce… cet oncle Ildefonse ! s'exclama Monsieur Légaré, frustré et furieux... Bon… quand voulez-vous partir ?

— Le plus vite possible, dès que j'aurai gagné un peu d'argent.

— Ça, ça peut prendre beaucoup de temps, dit-il en se levant et en sortant de la pièce.

Je restai pétrifiée dans mon fauteuil. Je vérifiai si mes mouchoirs n'étaient pas apparents et me mis à réfléchir :

— C'est moi et personne d'autre qui choisirai ma vie… Monsieur Légaré est un peu trop… gentil, mais il est vieux et marié. Et puis son autoritarisme me paraît pesant. J'ai quitté mes parents avant l'âge de la majorité et ce n'est pas pour retomber sous la coupe d'un adulte dont le seul désir est de contrôler mes faits et gestes.

Je ne réalisais pas encore que dans la vie tout le monde doit obéir à quelqu'un, ou, à défaut, à des principes. Pour ma part, j'aimais mieux orienter mon destin selon mon propre désir.

— J'accepterais de travailler ici un mois ou deux pour gagner l'argent de mon voyage vers Montréal, mais pas plus !

Ma décision était prise ; pas plus de deux mois. Soudain Madame Légaré entra dans le boudoir :

— Ah ! Vous êtes là, me lança-t-elle avec un semblant de surprise.

— Oui, madame !

À son visage grave, j'eus l'impression, qu'elle avait entendu les propositions de son mari :

— Je voudrais vous offrir une belle récompense, Alexie, qui vous permettra de partir sans délai pour Montréal.

— C'est gentil, Madame Légaré, mais j'aimerais mieux gagner mon argent. Je ne suis pas une mendiante !

— Comme vous êtes orgueilleuse ! Il n'est pas question de vous faire l'aumône. Vous avez sauvé mon mari.

Elle m'annonça qu'ils me préparaient une somme substantielle, pour lui avoir sauvé la vie au péril de la mienne. Grâce à leurs largesses, j'avais enfin la liberté de partir immédiatement et de rejoindre mon cher cousin qui s'attardait peut-être à Montréal.

— Comme c'est l'été, vous avez le choix entre la malle-poste et le bateau à vapeur. Le bateau est moins fatigant mais plus cher.

— J'irai par la malle-poste.

— La diligence part de la Place du Marché, dans la Haute-Ville, cinq jours par semaine, m'expliqua Madame Légaré. Tous les jours sauf les dimanches et les vendredis.



Chapitre 31

## *Le faux tavernier était un vrai voleur*

Le lendemain après-midi, Olivier Larocque me reconduisit dans la Haute-Ville en compagnie de Madame Légaré qui voulait m'acheter un manteau confortable pour l'hiver suivant. Soudain, dans la Côte de la Fabrique j'aperçus mon voleur qui déambulait sur le trottoir devant le Collège des Jésuites[30].

— Regarde, Olivier. Cet homme là-bas !

— Oui ?

— C'est mon voleur du port !

— Vous en êtes sûre, Mademoiselle Alexie ?

— Tout à fait.

Or, par une coïncidence exceptionnelle, au moment où nous le regardions tous les deux, le voleur s'empara de la bourse d'une dame qui sortait du Collège des Jésuites et se sauva à toutes jambes vers la Côte de la Montagne. Olivier arrêta notre tilbury, vissa le frein en disant :

— Excusez-moi, Madame Légaré ! Attendez-moi un instant, Mademoiselle Alexie. Je reviens tout de suite.

Puis il se lança à la poursuite du voleur. Il partit comme une flèche, disparut et revint dix minutes plus tard avec un œil au beurre noir, en tenant le malandrin par le poignet qu'il tordait vers l'arrière.

— Où as-tu mis le canot et le fusil de cette jeune fille ? répétait Olivier.

— Je ne connais pas cette jeune fille, répondait le voleur.

— Elle était habillée en garçon.

Impossible de lui faire avouer quoi que ce soit. Finalement je demandai à Olivier de le relâcher car la Justice anglaise de l'époque pendait pour une peccadille et je ne

[30] ●À la place duquel fut construit, quarante six ans plus tard, l'Hôtel de Ville de Québec [en 1895]. Aujourd'hui la Place du Marché est devenue la Place de l'Hôtel de Ville avec une partie de la Côte de La Fabrique ; la *Fabrique* étant en fait le *Conseil de Fabrique* qui gérait les biens temporels de la paroisse, et non pas une manufacture.

voulais pas être la cause de sa mort. Mais avant de le laisser repartir je ne pus m'empêcher de lui faire un brin de morale :

— Pourquoi mènes-tu une vie de voleur ?

Sans doute désireux de m'amadouer, le garçon fit semblant de se laisser convaincre.

— Parce que je n'ai pas de travail.

— Pourquoi n'en cherches-tu pas ?

— Impossible d'en trouver en ce moment. Aussi j'ai pris la mauvaise habitude de voler. Mais je vous jure qu'à partir d'aujourd'hui, si vous me laissez en liberté, je prends la résolution de me laisser mourir de faim plutôt que de voler.

— Tu as été assez mauvais pour voler un jeune qui arrivait à Québec et qui ne connaissait personne. C'était vraiment très mal.

— Je m'en rends compte et je promets que je ne ferai plus jamais cela. Je vous le jure sur tout ce qui est le plus sacré !

— Il faut lui faire rembourser les objets volés, dit Madame Légaré.

— As-tu de l'argent dans ta bourse. Montre ta bourse ! ordonna Olivier

Il avait 9 piastres, 7 chelings et 8 sous.

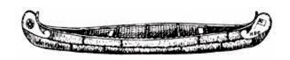
— Je comptais vendre mon canot et mon fusil pour 5 piastres. Donc tu me donnes 5 piastres et c'est tout à toi.

— Non, tabarnouche ? J'ai besoin de l'argent pour payer mon loyer.

— Tu dois d'abord payer tes dettes. C'est la justice. Sinon on te livre à la police.

Il eut un regard terrifié. Et donna cinq pièces de huit en argent. Je fis un geste à Olivier :

— Laisse-le partir, Olivier. Il a payé sa dette.



Chapitre 32

## *Départ pour Montréal*

Le dimanche suivant, j'allai, en compagnie de ma famille d'accueil, à la messe de 10 heures. La famille Légaré était au grand complet : Monsieur, Madame et les deux enfants, François et Napoléon. En sortant de l'église j'eus une autre peur : mon voleur m'observait du trottoir voisin avec un regard de haine. Loin de chercher à se faire pardonner, il ne souhaitait que la vengeance. Pourtant je savais que personne n'est entièrement mauvais ou bon.

— Si vous voulez préparer vos bagages pour le départ, vous ne pourrez malheureusement pas venir aux vêpres avec nous, cet après-midi, murmura Madame Légaré.

— J'en suis désolée, répondis-je, pour lui faire plaisir.

À l'église, Madame Légaré avait une chaise réservée avec une plaque d'argent à son nom, au premier rang, à la place d'honneur assignée aux seigneurs dans les campagnes. Elle m'expliqua que chaque année les chaises étaient vendues à l'encan par le Conseil de Fabrique. Le bedeau, juché sur une chaise, faisait monter les enchères tout à fait cérémonieusement, en présence du curé, des marguilliers et des francs-tenanciers :

— Combien ce banc-ci ?… Une piastre… deux piastres… trois piastres… huit piastres… Envoille ! Envoille[31]! Grimpe ! Grimpe !… neuf piastres…

L'orgueil familial faisait que certains paroissiens dépensaient de fortes sommes pour paraître les premiers dans leur quartier. Le lendemain, de bonne heure, Madame et Monsieur Légaré m'accompagnèrent à la Place du Marché, pour prendre la diligence de Montréal. Monsieur restait obstinément silencieux. J'avais tenu à arriver vers 7 h 00 car

[31] ●Allez ! Allez !

la malle-poste partait à 8 h 00. Je voulais être sûre d'obtenir un siège.

La Place du Marché était un grand espace pavé, flanqué de trois beaux édifices : le Collège des Jésuites, les Halles du Vieux Marché, et la magnifique cathédrale Notre-Dame de Québec[32]. Afin de ne pas paraître trop modestes à côté de ces merveilles architecturales, les immeubles riverains se dressaient aussi haut que possible sur trois et même quatre étages, en écarquillant leurs élégantes lucarnes vitrées comme des yeux étincelants.

Nous attendions la diligence, lorsque vers 7 h 15 passa un tombereau tiré par un bœuf placide. Le bouvier frappa à une porte de chêne qui s'ouvrit. Après un conciliabule, on sortit un corps sous un drap de lin. Il fut déposé dans la carriole. Lorsque le curieux équipage passa devant nous, je pus apercevoir cinq cadavres. Madame Légaré qui me regardait du coin de l'œil, me prit l'épaule :

— Ce sont les décès de la nuit… Vous savez que le choléra fait rage dans notre région… Il est nécessaire de les enterrer aussi vite que possible sans rassembler les familles. Tout le monde risque d'être contaminé.

— C'est bien triste, dis-je.

Au fond des bois, je n'avais même pas entendu parler de ces malheurs. Vers 7 h 45, arriva la diligence ; elle palpitait de tous ses grelots. Elle se prépara à entamer courageusement son lointain voyage pour desservir toutes les seigneuries jusqu'à Montréal, tout au long du Chemin du Roy. Puis avec un autre équipage, elle s'exilerait peut-être vers New York. Le courrier européen, durant l'hiver, arrivait par cette grande ville américaine à cause de la banquise. L'été, il suivait les voies traditionnelles du Saint-Laurent.

Notre malle-poste était une lourde voiture très haute sur roues, aux lignes assez arrondies. Il ne fallait pas moins de six chevaux pour la tirer. L'équipage se composait de deux hommes, bien vêtus de livrées foncées et de chapeaux hauts-

---

[32] ●L'Hôtel de Ville a remplacé le Collège des Jésuites. Les Halles du Vieux Marché ont disparu. Seule la cathédrale Notre Dame existe encore.

de-forme luisants. Le postillon et le maître-cocher portaient fièrement une grosse moustache à la gauloise, pointant vers le bas comme deux gros glaçons de poil. Cela leur donnait un air de brute alors qu'ils étaient très gentils.

— Je ferai une prière à Saint-Christophe pour qu'il vous protège, dit Madame Légaré. C'est le saint-patron des voyageurs. Avec lui, vous ne risquez rien !

Je voyageais en diligence pour la première fois, et tout m'intéressait au plus haut point. Les trois compartiments de la voiture étaient occupés par des voyageurs ; celui de devant, ouvert vers l'extérieur, comportait un seul banc, sur lequel s'asseyaient le cocher et trois passagers. Cette section se nommait *le coupé* car le toit était ouvert.

La pièce du milieu s'appelait « l'intérieur ». Elle contenait une grosse malle dans laquelle le postillon rangea le courrier à emporter, en paquets ficelés selon les destinations :

— As-tu embarqué la malle ? demanda le maître-cocher.

— Oui monsieur ! répondit le postillon avec respect.

— Et l'as-tu bien divisée en paquets pour chaque seigneurie ?

— Oui, monsieur.

Le compartiment de l'arrière, arrondi, se nommait pour cette raison la rotonde. Sur l'impériale s'entassaient les paquets, les valises et les malles de chêne, le tout solidement arrimé et recouvert d'une bâche de cuir. Deux ou trois pauvres voyageaient à prix réduit sous cette bâche à bagages ou même au-dessus, pour moins cher encore, agrippés aux cordages qui tenaient en place le monceau de paquets. Si je n'avais pas rencontré Monsieur et Madame Légaré, j'aurais voyagé là-haut. Heureusement, la veille au soir, Madame Légaré m'avait remis une bourse de cuir qu'elle avait dissimulée sous ma belle robe blanche de dentelle immaculée. Elle l'avait solidement attachée à une ceinture qui maintenait la bourse au niveau du ventre. Cela m'arrondissait un peu, mais je ne m'en souciais guère.

— Prenez place, invita le cocher. On ne va pas tarder à partir !

Madame Légaré me serra longuement contre elle, et je sentis que je l'aimais déjà comme une mère. Monsieur me donna une simple accolade sans le moindre sourire. Pour mieux voir le paysage, et aussi pour garder un œil sur Malou qui devait me suivre à la course, je demandai poliment au cocher l'autorisation de m'asseoir à côté de lui, sur la haute banquette du coupé, si haut perchée. Il fut surpris de cette requête. Les jeunes filles de si bonne famille – il semblait connaître la famille Légaré, au moins de réputation – voyageaient habituellement dans la rotonde où le panorama pouvait s'admirer dans trois directions. Le cocher évitait de placer dans cette rotonde les traîne-misère dont l'odeur aurait pu incommoder fortement les narines plus sensibles des personnes de qualité.

— Allez ! Nous partons !

Après nos adieux touchants, je tâchai de me hisser sur le siège haut perché du coupé.

— Oh non, Alexie, s'écria Monsieur Légaré. Il n'est pas question pour une jeune fille distinguée de s'asseoir sur ce perchoir ! Descendez dans la rotonde !

En pestant entre mes lèvres, quoiqu'avec un sourire, je me soumis à sa volonté. Je lui devais bien cela.

— En avant ! cria le cocher.

Deux claquements de fouet du postillon mirent en branle l'énorme diligence. La bonne Madame Légaré se tamponna les yeux de son mouchoir de soie, brodé à ses initiales et à celles de son mari. Quant à Monsieur, il resta dignement figé, la main levée en signe d'adieu. Malou se mit à trotter à côté de nous. Le cocher avait refusé de lui accorder une place près de la malle du courrier. Il est vrai que mon fidèle et impressionnant loup-malamute au poil aussi dur que du chiendent, n'avait rien d'un petit ange.

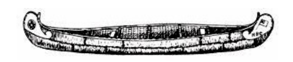
La lourde diligence s'engouffra dans la rue de Buade qui longeait la belle basilique, tourna dans la rue du Fort et

s’engagea résolument dans le Chemin Saint-Louis qui courait vers le Sud-Ouest, vers Montréal. Le jeune postillon faisait le voyage sur le dos du dernier cheval à gauche, d'où, grâce à un long fouet semi-rigide, il pouvait atteindre les trois chevaux de tête. C’était vraiment lui qui dirigeait l’attelage, car le cocher se contentait de causer paisiblement avec les passagers.

Je partais sans avoir revu mon frère François, pensionnaire au Petit Séminaire de Québec, de peur qu’il ne se sente moralement tenu de me dénoncer aux autorités religieuses lors de ses confessions obligatoires.

— Non ! Pas question de prendre le risque d’être renvoyée à la Rivière-aux-Rats ! pensai-je. Prudence !

Soudain, en entrant dans le Chemin Saint-Louis, je vis un homme avec un grand chapeau qui regardait fixement la diligence. Alors que les chevaux passaient à son niveau, il releva le bord de son chapeau pour dégager son visage et je reconnus mon voleur qui me jeta un regard de haine à travers la vitre. Malou faillit le bousculer en passant au petit trot. Le voleur regarda l’animal avec crainte et continua son chemin.



Chapitre 33

## *Le long du Chemin du Roy*

Lorsque la bonne famille Légaré eut disparu derrière le coin de la cathédrale Notre-Dame, et qu'il devint inutile de lui manifester ma reconnaissance par des signes amicaux, j'essuyai discrètement du revers de la main la dernière larme, pris une grande gorgée d'air et jetai un coup d'œil à Malou qui trottinait gentiment derrière la diligence.

Au début, mon loup gris, qui paraissait si redoutable aux passants, afficha quelque panique en me voyant partir, et il ne cessa de chercher mon image à travers la vitre de la rotonde. Mais, au bout de quelques kilomètres, il s'accoutuma, et finit par considérer que sa maîtresse rassurante était la grande voiture tout entière.

Tant et aussi longtemps que la chaussée fut pavée, la diligence garda la vitesse d'une personne au pas, c'est-à-dire une lieue à l'heure[33]. En longeant les murailles épaisses et les douves asséchées de la citadelle Vauban, mon voisin de gauche remarqua l'*union jack* qui flottait au sommet d'un mât. Cela sembla éveiller dans son esprit quelques aigres considérations sur la politique mondiale du moment :

— Les Français viennent de capturer l'émir Abd el-Kader, et désormais ils achèvent leur invasion de l'Algérie ottomane. Les Anglais annexent le Punjab, continuent de voler le sud de l'Afrique aux Boers, font la guerre à la Chine pour forcer les Chinois à acheter leur opium ; les États-Unis dérobent la Californie au Mexique. Ce XIX[e] siècle marque vraiment le règne de la rapine et de l'immoralité, s'écria-t-il de la voix forte et grave d'un condamné à mort qui tâche de dominer le roulement des tambours pour adresser son dernier discours à une foule de badauds.

---

33 ●4 km/h.

Bien que sa voix ait prévalu sur le bourdonnement assourdissant des roues ferrées au contact des pavés, personne ne releva le commentaire provocateur, pas même un roux à moustaches qui feignait de ne pas entendre. La diligence continua sa marche bruyante, franchit les fortifications de la ville par la Porte Saint-Louis, et s'engagea sur les Plaines d'Abraham.

Comme un chien qui s'ébroue, la chaussée se dégagea d'un coup de ses maisons riveraines, et les pavés disparurent par enchantement, à la plus grande satisfaction des voyageurs. Le bruit devint un grésillement continuel, qui, au moins, permettait de s'entendre lorsqu'on voulait parler. Par endroits, surgissaient des plaques de pavés, fort utiles par temps de pluie dans les dépressions boueuses ; mais nous étions en période sèche, et notre postillon eut tôt fait de tirer notre attelage sur les larges bas-côtés de terre battue, pour éviter de nous replonger dans l'étourdissant roulement de tambour.

— On ne s'entend plus ! disaient les bavards pour interrompre le cours de leur conversation.

Les banquettes de la rotonde, capitonnées de velours bleu, étaient occupées par six personnes, cinq hommes et une femme, moi-même. Du plafond pendaient de gros pompons de laine jaune, salis par les mains des passagers qui les utilisaient pour se soulever ou changer de place. Tous les voyageurs semblaient assez aisés, socialement. Je le paraissais moi aussi. C'est du moins ce que laissaient croire ma belle robe blanche toute rehaussée de dentelles, de pompons et de broderies, et mon grand chapeau décoré d'une aigrette dont les plumes palpitaient de vie à chaque nid-de-poule.

J'avais pris soin de me munir d'un baluchon qui contenait mes vêtements de garçon, ma hache et mon poignard, gages de ma vertu toujours en péril. Mes manières semblaient un peu frustes pour une jeune fille de si bonne famille. Aussi, ne voulant pas trahir la femme des bois que j'étais, au milieu de

ces Québécois instruits et railleurs, je gardais le silence et tâchais de rester bien droite, tout en pensant que certains de ceux qui m’entouraient auraient dû faire de même, plutôt que de débiter leurs platitudes, car, comme disait ma tante Ursula :

— Parmi les gens qui n’ont rien à dire, les plus acceptables sont ceux qui savent se taire.



## Chapitre 34

### *Le cadeau d'adieu de Madame Légaré*

En guise de récompense à l'égard de celle qui avait sauvé la vie de son cher époux, Madame Légaré avait insisté pour que j'accepte une grosse bourse de 200 piastres, une somme que je n'avais jamais vue devant moi jusque-là. Cet argent me permettait de partir immédiatement sans attendre de le gagner par mon travail quotidien. Ainsi, ce départ arrangeait tout le monde, et particulièrement Madame Légaré qui devait certainement savoir que son mari me trouvait passablement attrayante.

La veille au soir, juste avant de dormir, j'avais pris le temps d'étaler ma petite fortune sur le lit, pour contempler chacune des pièces reçues. À la faible lumière vacillante de ma lampe à huile de baleine, j'avais pu admirer des pièces totalement inconnues de moi : il y avait plusieurs dollars américains, quelques livres sterling et des chelings[34] en argent, des pennies de cuivre, une guinée et un souverain en or. Je remarquai aussi des pièces d'or espagnoles d'Amérique du sud : trois doublons, une pistole, ainsi qu'une multitude de réals d'argent qui servaient de petite monnaie à toutes les pièces d'or espagnoles. Je trouvai aussi dans mon petit trésor cinq écus d'or (escudo) et trois « pièces de huit » en argent pur, dont le 8 stylisé en S, barré des deux colonnes d'Hercule, allait devenir le symbole de nos dollars quand ils seraient frappés en 1866, tellement les pièces espagnoles avaient de prestige partout en Amérique.

— Je suis à l'abri de tout besoin ! avais-je pensé en soupirant d'aise.

---

[34] ●Prononciation et graphie française de shillings. Au Canada, la monnaie française est périmée depuis la Loi des Monnaies de 1841. Mais près de 80 ans après la session de la Nouvelle-France, la monnaie française est encore utilisée à cause du manque de liquidités qui règne dans les colonies anglaises. Le but de l'Angleterre est d'entraver le commerce de ses colonies afin de s'en faire des chasses-gardées économiques. La guinée était, à l'origine, une livre sterling d'or (de l'esclavage) en provenance du Golfe de Guinée où l'on trouvait aussi de l'or.

À ma grande surprise, j'y trouvai aussi avec attendrissement quelques vieilles pièces de monnaie françaises du temps de la Nouvelle-France : un louis d'or, une livre et deux écus d'argent, cinq deniers et plusieurs sols de cuivre. Nous avions le choix entre, faire du troc ou utiliser cet ensemble hétéroclite de monnaies d'origines diverses, bien étranges pour moi qui sortais des bois. Seuls les commerçants rusés et les banquiers retors y trouvaient leurs comptes, car ils pouvaient voler à loisir les gens simples, qui n'avaient qu'une idée approximative de leur valeur.

— C'est tout ce que je peux vous donner pour votre argent, Madame, sinon j'en serais de ma poche ! me diront-ils pour excuser leur pingrerie et leur malhonnêteté, lorsque je voudrai changer mes monnaies.

Madame Légaré m'avait sans doute donné toutes ses économies personnelles pour me permettre de partir au plus vite, et ainsi d'éloigner de son mari toute possibilité de faux pas. Pour ma part, même si je ne connaissais pas l'équivalence exacte de ce cadeau, je m'estimais fort rassurée de posséder cette petite fortune qui m'évitait les soucis immédiats « de voyager à pied ou de rester chez moi », comme le faisaient en général les pauvres. En effet, le voyage de Québec à Montréal, si l'on inclut les repas obligatoires et les nuits dans les auberges, représentait deux mois du salaire d'un ouvrier de scierie, et il fallait être bien nanti pour se l'offrir.

En face de moi, à côté de l'inconnu qui feignait l'indifférence devant les commentaires provocateurs de mon voisin, se tenait un vieux quadragénaire[35] plutôt replet, qui s'était présenté comme étant notaire à Repentigny. Il était venu à Beauport rendre visite à sa fille et repartait fort satisfait d'avoir pu constater qu'elle était bien établie. Il nous expliqua avec force détails qu'il avait marié sa fille à un notaire de Beauport grâce à l'intercession du curé de

[35] ●La moyenne de vie à l'époque était de quarante ans. On était donc vieux dès cet âge. Seuls les riches et les plus vigoureux vivaient jusqu'à soixante dix ou quatre vingts ans. C'était avant tout la forte mortalité infantile qui abaissait la moyenne de vie. La livre sterling ordinaire était en argent.

Repentigny qui se trouvait être, par une heureuse coïncidence, le frère du curé de Beauport.

— C'est une famille très bien ! conclut-il avec satisfaction.

Notre diligence passa enfin au point le plus haut des Plaines d'Abraham, la Butte-à-Nepveu.

— C'est ici qu'a été pendue la Corriveau en 1763, commenta un passager.

— Pourquoi ici ? demanda l'un des passagers.

— Parce que c'est le point le plus élevé des plaines d'Abraham[36]. C'est un avertissement pour tout le monde !

La conversation s'embrasa sur les deux batailles sanglantes qui avaient fait rage en 1759 et 1760 sur ces plaines de si triste mémoire, et au cours desquelles les Français d'abord, puis les Anglais en 1760, avaient été mis en déroute.

Je jetais très souvent un coup d'œil à l'extérieur de la voiture pour vérifier si Malou suivait bien, car sur le chemin de terre battue, la diligence avait pris sa vitesse de croisière, deux lieues à l'heure.

Un peu plus d'une heure après notre départ, nous changions de chevaux à l'étape de Sainte-Foy. Les relais de la poste étaient bien organisés. En quinze minutes – ou trente durant les étapes de nuit – des chevaux fringants et reposés étaient attelés, et les passagers avaient le temps de descendre pour se restaurer prestement ; ceux du moins qui ne s'étaient pas munis d'un panier à provisions. Il faut dire que les aubergistes, qui avaient chèrement acheté le privilège de tenir la poste, faisaient leur possible pour servir les voyageurs avec zèle et efficacité.

— Pour ceux qui ont des besoins pressants, c'est le moment, s'écria le cocher.

— Les bécosses sont au fond du jardin, compléta le maître de poste.

[36] ●C'est à cet emplacement, au sommet de la Butte-à-Nepveu que fut construite l'Assemblée Nationale du Québec vers 1880. L'ancien parlement du temps du Bas-Canada siégeait dans l'évêché de Mgr de Saint-Vallier, après qu'il fut reconverti en Hôtel du Gouvernement. Il avait déjà été détruit par les flammes et reconstruit.

— Vous allez avoir 29 relais le long du Chemin du Roy jusqu'à Montréal, me précisa le notaire.

Il semblait m'avoir prise en affection et tenait à me dire quelque chose, n'importe quoi pourvu qu'il gardât le contact avec moi. Avait-il une idée derrière la tête ? Décidément, dès que j'étais habillée en belle fille, j'avais de la part des hommes des attentions insistantes qui me semblaient de moins en moins agréables. Je caressai la tête de Malou qui venait de me rejoindre.

— C'est votre chien ? me demanda le notaire un peu inquiet.

— Oui ! Il me suit au galop… Vingt-neuf relais ? C'est beaucoup, ça !

— Ce n'est pas trop pour les 270 km du Chemin du Roy. Vous savez, ce fut la première route carrossable du Canada. Si vous allez jusqu'à Montréal, vous traverserez 16 rivières sur des ponts ou des bacs.

Le bon notaire de Repentigny était, selon ce qu'il me confia avec fierté, Président des marguilliers du Conseil de Fabrique de la Paroisse Notre-Dame de la Purification de la Bienheureuse Vierge-Marie. Il reprit son souffle à deux fois pour énoncer son titre. Grâce à son autorité, l'église était en pleins travaux d'agrandissement :

— La nef va être agrandie et la façade refaite !

— Vous vous dévouez sans compter, lui dis-je avec grande admiration.

— J'ai tellement reçu de mes semblables que je me sens obligé de me donner, de me dévouer pour eux, répondit-il avec un air de simplicité et de pudeur désarmants.

Puis le cocher revint en se suçant les moustaches pour les nettoyer des fragments d'aliments ou des gouttes de sauce qui avaient pu s'y accrocher. Toutes les quatre-vingt dix minutes nous traversions une étape : Saint-Augustin, Neuville, Les Écureuils, Cap Santé, Deschambault 18 km plus loin, etc.

Chapitre 35

## *Un notaire un peu trop obligeant*

Je parle toujours de Québec en tant que capitale, mais en 1849, au moment où je traversai cette belle ville, elle ne l'était plus. Cette cité historique avait été en son temps la redoutable capitale de la Nouvelle-France que les Bostonnais comparaient à l'imprenable Troie tant ils craignaient la valeur combative de ses habitants qui n'hésitaient pas à aller les attaquer en plein hiver, par des froids polaires. Cependant, en ce milieu de XIX[e] siècle, au moment où se déroulait mon escapade, la capitale du Canada-Uni était Montréal. À cause des violences qu'avaient déclenchées les Orangistes, elle se préparait à déménager à Toronto, ville alors moins populeuse.

— Les politiciens ont tendance à s'installer loin des foules dont ils redoutent le regard critique, avait dit le notaire.

Nous trottions le long du chemin Saint-Louis qui traverse à la course les plaines d'Abraham Martin, et se perd dans le lointain. Par endroits, nous passions à côté de grands moulins à vent qui nous saluaient de leurs ailes.

— Ces moulins à vent sont si majestueux... Et les tours qui n'ont pas de moulins, c'est quoi ?

— Des tours de défense. On les appelle des Tours Martello. Les Anglais les ont construites pour empêcher les Américains de leur prendre le Canada. Ils ont pris cette idée dans l'île de Corse.

Je n'avais vu jusque-là que le moulin de Trois-Pistoles qui se perdait presque entièrement derrière l'horizon de mes souvenirs, de même que celui dont j'ai récemment aperçu les grandes ailes de toile blanche, caressant inlassablement le ciel bleu de l'Île-aux-Coudre

À la troisième étape, je réussis à prendre place dans le coupé, et je constatai que le cocher et le postillon faisaient

preuve d'une imagination des plus fertiles pour jongler avec les jurons originaux et les imprécations pittoresques qui amusaient les uns et scandalisaient les autres.

— Ils ne cherchent qu'à faire les intéressants, me dis-je. Je vais éviter de sourire car j'ai remarqué qu'après chaque juron, ils cherchent mon regard pour voir l'effet produit.

Moi qui croyais avoir tout entendu parmi les bûcherons et les trappeurs du lointain Saguenay, je me rendais compte que les habitants des grandes villes montraient une créativité toute rehaussée d'humour. Ces multiples invocations, mêlées aux claquements secs du fouet, étaient fort efficaces pour éperonner nos six fringants chevaux canadiens lorsqu'ils gravissaient une côte. Pour aller à gauche, le postillon criait "dia", et pour la droite "hue", comme chez nous à la Rivière-aux-Rats.

Je parcourus huit étapes ce jour-là avant de laisser la diligence continuer sans moi. Je m'arrêtai à La Pérade, bien décidée à reprendre ma course le lendemain avec une diligence matinale. La fatigue me faisait regretter un peu de ne pas avoir pris le bateau comme la plupart des gens à la bonne saison.

Au relais de La Pérade, au bord de la Rivière Sainte-Anne, je pris donc congé de mes compagnons de voyage. Mais, en m'entendant déclarer forfait, le vieux notaire quadragénaire se rendit soudainement compte que lui aussi était fatigué. Je demandai au chef de relais s'il avait de quoi m'héberger.

— Pour vous toute seule ?

— Oui, dis-je.

— Bien sûr, Madame ! J'ai un excellent lit.

Sa femme me conduisit à une grande chambre tout encombrée de deux grands lits doubles et de trois petits. Je choisis le plus petit et déposai mon baluchon sous le gros sommier rehaussé de quatre pieds sculptés en pattes de lion. Après quoi je descendis pour souper. Sur le mur, un écriteau : *Qui dort dîne.*

— Ça veut dire qu'il suffit de dormir pour calmer sa faim ? demandai-je au notaire.

— Détrompez-vous ! L'aubergiste est moins désintéressé que vous ne le pensez. Il veut dire que le repas est obligatoire pour ceux qui veulent le gîte.

Le notaire qui semblait tout savoir, insista pour m'offrir le souper : une délicieuse *sagamite*[37] suivie d'une belle assiettée de ragoût de pattes-de-cochon. Malou apprécia le meilleur repas de sa vie, car il termina mon écuelle en bois, et l'aubergiste lui accorda même un petit supplément.

Je me rends compte à quel point ma belle robe de dentelle agrémentée de broderies fines et de fanfreluches, et peut-être aussi les fameux mouchoirs brodés que je m'étais permis de garder, me donnaient des privilèges que je n'aurais pas eus avec mon pantalon et ma chemise écossaise. Comment résister au plaisir de ne pas en profiter un peu trop ?

Après s'être délecté de tous nos restes dans l'écurie de l'auberge, Malou y passa la nuit en compagnie d'un charretier, d'un bouvier et du palefrenier. Ils n'en menèrent pas large.

— Est-ce qu'il est méchant ? s'inquiéta le bouvier.

— Non, pas du tout ! Il faut l'ignorer et il vous ignorera ! lui répondis-je.

— Ah !

— Bon, je suis désolée mais je dois aller me coucher. Cette journée a été fatigante, déclarai-je après ce repas en compagnie de mon notaire.

— Moi aussi, je crois. Je suis fourbu ! La journée a été éprouvante ! répondit mon tabellion.

J'entrai dans la vaste chambre obscure, et heurtai le grand lit central de la pièce. J'entendis alors une protestation pâteuse :

— Faites attention, donc ! Il y en a qui dorment ! Tabarouette ! Les gens sont d'un sans-gêne !

---

[37] ●Soupe au lait et au maïs.

Mes pupilles s’habituèrent vite à l’obscurité. Les lits étaient presque tous occupés par des dormeurs. Je me glissai jusqu’au mien et me couchai tout habillée, au risque de froisser mes belles dentelles, tandis que le notaire ôtait son haut-de-forme et son complet-veston pour se glisser dans une chemise de nuit et un bonnet qui faisaient une grande tache claire dans l’obscurité. Curieux tout de même ! Je ne savais pas que les chambres étaient communes dans les auberges. Vers minuit, je fus réveillée par… une main. Elle se glissait furtivement dans mon lit comme un serpent sournois. J’ouvris les yeux tout grands, et, dans l’obscurité, je constatai que l’allée entre ma couche et celle de mon vieux compagnon, avait disparu. Son lit fripon s’était subrepticement rapproché du mien. La main fureteuse avançait imperturbablement dans mon lit comme pour explorer, en quête de plaisirs défendus. D'abord, je me contentai de me pousser pour la fuir. Elle continua son intrusion comme si le bras du notaire était démesuré. Il s'était targué durant le repas d'avoir le bras long au sein du Conseil de Fabrique de sa paroisse, mais je ne m'attendais pas à en faire la pénible et irritante expérience le soir même. Exaspérée, je lui criai d'une voix tonitruante :

— Dites, Monsieur, vous me réveillez ! Pouvez-vous ôter votre main de mon lit ?

— Excusez-moi, murmura-t-il, humilié... Je ne pensais pas que cela vous réveillerait !

— Vous plaisantez, sans doute.

Mais il avait du mal à renoncer à la volupté qu'il s'était promise et dont peut-être il me pensait débiteuse à son égard. D'une voix qui n'était plus qu'un souffle, il insista :

— Écoutez, Alexie !… Vous me plaisez beaucoup…

— Nous en reparlerons demain. En attendant, enlevez votre main d’ici et laissez-moi dormir. Je suis très fatiguée !

— Hé ! Allez-vous bientôt arrêter d'chialer ! cria une grosse voix irritée. Si j'me lève, ça va faire mal en môôôdit !

Chapitre 36

## *Je retrouve mes vêtements de garçon*

Au matin, à mon réveil, je constatai que le notaire avait pris une diligence plus matinale. Son lit, redevenu vertueux, avait mystérieusement repris son alignement tout militaire dans le dortoir. Au moins, je n'aurais pas le déplaisir de revoir sa mine pateline. En repensant à l'incident, j'entendis distinctement dans ma tête la voix édifiante de ma mère me sermonner en ces termes :

— C'est de ta faute, Alexie ! Tu n’aurais jamais dû accepter de cadeaux de cet homme. La générosité des hommes n'est jamais gratuite. Pas plus que celle des femmes, d'ailleurs. Ils s’attendent à un retour. Et si tu prévois de ne rien accorder – comme j'ose l'espérer de la part de ma propre fille – , il ne me paraît pas honnête d’accepter leurs cadeaux ! Pourquoi faut-il que je pense à ma mère chaque fois que j'ai un reproche à me faire ? J'ai l'impression qu'elle est dans ma tête pour me surveiller. Cela m'enrage !

Cette leçon me servit toute ma vie. Je défroissai rapidement mes vêtements et mon chapeau pour repartir.Après le déjeuner, je pris la diligence de 10 h 00. Je m’installai dans le coupé avec le cocher. Il gardait derrière lui deux mousquets, pour lui-même et pour le postillon, en prévision de quelque mauvaise rencontre. Il y avait vraisemblablement de fortes sommes d’argent dans la grosse malle à courrier, et ils devaient les protéger au péril de leur vie. La Rivière Sainte-Anne fut franchie dans un bac sur lequel je fis embarquer Malou, et les étapes se mirent à défiler au milieu d’un paysage radieux.

En début d’après-midi, l’étape des Trois-Rivières nous offrit un excellent repas. La ville était bien belle, perchée comme un aigle farouche sur une falaise qui dominait et surveillait le Saint-Laurent. À chaque étape, le cocher ouvrait la malle dans le compartiment central pour en tirer le

paquet de lettres destiné à la seigneurie que nous traversions, ou aux paroisses plus éloignées du Chemin du Roy.

— Ce n'est pas comme en hiver, me dit le cocher. À la morte-saison, le volume de courrier est plus grand. Mais en été, le bateau de poste nous fait concurrence.

En arrivant à Repentigny, le surlendemain, la diligence passa devant l'église Notre Dame, en pleins travaux d'agrandissement. Le notaire ne nous avait donc pas menti. Elle embarqua sur un bac pour franchir la Rivière des Prairies dont le chenal se mariait à celui de la Rivière des Mille-Isles. Nous étions arrivés dans la vaste île de Montréal.

D'autres bacs en provenance de Repentigny transportaient les véhicules et les chevaux vers d'autres destinations. Puis défilèrent les paroisses de Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe, Saint-Laurent et enfin l'immense cité de Montréal, encore plus grande que Québec puisqu'elle comptait près de 60 000 habitants.

Comment allais-je pouvoir me retrouver dans ce labyrinthe de rues et cette fourmilière humaine ? Je fis une petite prière à Dieu pour lui demander de m'aider à ne pas commettre d'erreur irréparable. Ah ! Si mes parents me voyaient affronter ces dangers, quelles angoisses les étreindraient !

En débarquant à Montréal, l'idée me vint immédiatement de m'habiller en garçon. C'était mon refuge contre la plupart des dangers. Je m'isolai dans une chambre de l'auberge pour enfiler rapidement ma chemise écossaise et le pantalon de velours. Je pris soin de glisser la hache dans ma ceinture sous ma chemise de laine, d'attacher contre ma cuisse le poignard dans sa gaine de cuir. La doublure déchirée, au fond de ma poche, me donnait accès au couteau. Mieux valait prévoir le pire. Ceci fait, je plaçai quelques piastres dans ma poche droite,... et la belle robe de dentelle et le chapeau à aigrette dans mon baluchon, au risque de froisser leur féminité et de briser les fragiles plumes d'aigrette.

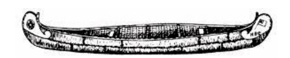
## 135

— Et maintenant, il ne me reste qu’à retrouver mon oncle Ildefonse et surtout mon beau Rémi… Une aiguille dans une meule de foin ! pensai-je.

La ligne de poste poursuivait son voyage sans fin vers New York. Plusieurs émigrants montèrent pour occuper nos places. C’était, comme je l’ai dit, l’itinéraire habituellement suivi par les dizaines de milliers de Canadiens français et d’Irlandais qui allaient repeupler la Nouvelle-Angleterre. La population protestante de ses six états, hostile à cette invasion papiste, fuyait la côte Atlantique pour aller fonder de nouveaux Portland protestants sur la côte du Pacifique, avant d’y être rattrapée aussi, car on ne réussit jamais à fuir ses peurs, surtout quand elles sont imaginaires.

Je sortis sur le trottoir de l’auberge. Malou me rejoignit, et pour m’exprimer sa joie délirante de me revoir dans ma tenue de garçon, il se mit à sauter autour de moi en jappant de bonheur. C’était une réaction plutôt rare, car mon chien avait plutôt tendance à demeurer peu démonstratif dans les moments les plus exaltants ou dans les dangers les plus imminents ; comme un vrai gentilhomme. Il retrouvait enfin son maître, son vrai compagnon de voyage.

— Allons-y, Malou ! Nous voilà arrivés à Montréal  !



Chapitre 37

## *Perdue dans la misère*

J'avais quitté sans regret la belle diligence aux murs capitonnés, qui, durant trois jours, m'avait rompu les reins sans toutefois réussir à briser mon entêtement inébranlable à retrouver mon cher Rémi, que je suivais de loin comme les Rois mages l'étoile du Berger.

Ma satisfaction d'arriver au bout de mon voyage était pourtant loin d'être débordante, car je savais que désormais et jusqu'à ce que je les retrouve, j'étais livrée à mes seules forces dans la plus grande ville du Canada et même de l'Amérique du Nord. On croit toujours avoir atteint le terme de ses épreuves sans se rendre compte que ce n'est qu'une simple étape de la vie.

Je sentais mon estomac fort serré sous ma chemise écossaise, serré par la bourse rebondie de la généreuse Madame Légaré, certes, mais aussi par la peur de me perdre dans cette masse humaine, même avec mon cher et fidèle Malou à mes pieds.

Pour me conseiller sur le choix d'un hôtel, je décidai sagement de m'adresser à trois dames fort décemment vêtues qui péroraient sur le trottoir :

— Pardon Mesdames, pourriez-vous m'indiquer un hôtel pas trop dispendieux ?

Les dames tournèrent vers moi leurs grands yeux étonnés, et l'une d'elle me répondit dans une langue étrange que je ne compris pas. J'étais sur le point de répéter ma question, sans doute mal formulée, lorsque, avec un ensemble parfait, elles me tournèrent le dos pour s'éloigner. Tel fut mon premier contact avec la langue anglaise.

Une autre femme, dont la tenue révélatrice ne me révéla rien, tant j'étais peu familiarisée avec les vicissitudes de

cette grande ville, faisait le pied de grue dans la rue Saint-Paul. Je lui posai la même question.

— L'Hôtel Rasco est très bien si tu n'as pas trop d'argent, mon tourtereau, me répondit-elle avec gentillesse. Continue tout droit et tu trouveras cet hôtel sur ta gauche, juste en face de la rue du Marché Bonsecours.

— Merci, Madame.

— De rien, et que Dieu te protège !

Je marchai quelques minutes et trouvai enfin une enseigne un peu rouillée qui indiquait *Rasco's Hotel*. C'était un vaste bâtiment dont la façade lépreuse laissait aussi deviner la même inscription gravée dans les pierres taillées du linteau de la porte. Les nombreuses fenêtres de ce grand édifice regardaient tristement la rue Saint-Paul. La plupart des vitres de l'hôtel, brisées depuis longtemps, arboraient de vulgaires morceaux de carton. Après quelques hésitations, j'entrai dans le hall. Le réceptionniste, barricadé derrière un comptoir crasseux, dirigea sur moi son œil gauche, car un bandeau noir couvrait le droit.

— Bonjour Monsieur. Avez-vous des chambres pas trop chères ?

— Je n'ai que ça, mon p'tit gars ! Pour combien de personnes ?

— Pour moi seul.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas encore. Je suis à la recherche de mon oncle Ildefonse de La Durantaye et de mon cousin Rémi Bernier… Vous connaissez, non ?

— 'Coute-moi, p'tit gars, répondit l'homme en s'esclaffant. Il y a près de 60 000 habitants à Montréal. C'est la plus grande ville d'Amérique du Nord…

— Oui, bien sûr… Ma question est niaiseuse.

— Un p'tit peu, oui ! Je n'te l'fais pas dire !… J'te donne la chambre pour une semaine. Ça f'ra une piasse[38] et vingt-cinq.

[38] ●Piastre.

Je payai sur le champ. Il me rendit quelques sous de monnaie. Puis, il prit dans un tiroir une clé de fer un peu rouillée, une chandelle de suif toute boursouflée de coulées figées, et m'entraîna par des couloirs obscurs, malpropres et nauséabonds. La peinture des murs s'écaillait et j'aperçus un enfant sale et mal peigné qui arrachait un copeau de peinture et le croquait avec bruit dans sa petite bouche affamée ourlée de morve.

La plupart des portes de chambres restaient entrebaillées, et la faible lueur de la chandelle fumante laissait entrevoir un désordre indescriptible. Tout était sordide et puait l'urine, les ordures et le whisky. Partout, des trous dans les murs, cicatrices de coups de poings ou de pieds, exhalaient la violence, la négligence et l'abandon.

Dans les décombres des chambres à coucher, je discernais des hommes, des femmes, des enfants déguenillés, presque nus, couchés sur des grabats infects. Certains essayaient d'entonner des refrains grimaçants de leur voix hésitante d'ivrognes ou de déments. D'autres semblaient désespérément malades et poussaient des gémissements lamentables d'agonisants. D'autres, encore, s'insultaient à grand renfort de blasphèmes. J'en vis même, par la suite, qui se battaient aux poings ou au couteau.

C'était vraiment l'enfer des pauvres, sous-produit de la révolution industrielle de l'Angleterre qui nous interdisait de la concurrencer.

— Oui, je sais, murmura le réceptionniste un peu gêné par tant d'horreur. Ça pourrait être mieux. Mais oubliez pas que pou'l'prix d'une seule journée, vous avez tout'la s'maine.

— Oui, bien sûr ! dis-je simplement.

— Les uns sont des blessés ou des victimes d'accidents de travail congédiés pour cette raison. Les autres, sans emploi, ont attrapé la tuberculose, le typhus, la variole ou même le choléra apporté par les pauvres Irlandais…

— Oui, je suis au courant…

— Leur seule consolation est le laudanum…

— Le lauda… ?

— Laudanum. C’est de l’opium… de la drogue qui est produite en grande quantité dans les Indes par la *British East India Company*. Elle vend cette peste dans tout l’Empire et même ailleurs.

— Et… cette drogue est autorisée ?

— Non ! Mais elle est tolérée par les autorités car cette compagnie est très puissante. Elle achète les députés et tout l'gouvernement à Londres. Cette drogue est importée en contrebande en Angleterre, et vendue au grand public par les apothicaires qui en tirent d’énormes profits.

— C’est terrible ! Comment la reine accepte-t-elle tout cela ?

— Mon cher monsieur, elle accepte de faire la guerre à la Chine pour forcer ce pays à fumer cette drogue… Elle tolère de laisser crever les Irlandais d’faim plutôt que d’leur apporter des secours, alors qu’ils sont censés être ses prop' sujets… Alors, s’il vous plaît, ne m'parlez pas de la Monarchie. La République seule est souhaitable !

— Mais cet hôtel ?

— …Cet hôtel n’est pas vieux, m’expliqua-t-il. Il a été inauguré en 1836, et, pendant plusieurs années, il a été à la grande mode. Les cantatrices célèbres, les favoris d’la fortune, les usuriers buveurs de sang ; toute la bourgeoisie riche se pressait avec délice à l’endroit même où vous vous tenez. Et puis d’autres hôtels plus récents lui ont volé la vedette de même que la clientèle… Aussi, depuis cinq ans, de déchéance en déchéance, nous ne louons qu’aux pauvres. Je vous conseille de garder votre porte barrée à double tour. Certains locataires, poussés par la nécessité et le dénuement, peuvent se montrer dangereux. Vous semblez être un bon garçon.

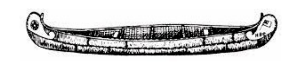
— J’essaie de l’être… J’ai un chien… Est-ce que je peux le garder dans ma chambre ?

— Oui, mais ce sera quinze sous de plus.

— D’accord !

Il ouvrit une chambre et me fit entrer. L'ameublement était rudimentaire. Dans un coin, un lit avec un vieux matelas. Une chaise. Une table de bois dont un pied cassé reposait sur une caisse. Sur la table, une cuvette de faïence et une grosse cruche vide.

— Voilà ! Vous êtes chez vous ! Chambre 222. C'est facile à se rappeler ! J'vais vous mettre des draps au lit et remplir la cruche d'eau potable. Les draps sont pour la semaine. La salle des pots de chambre est là-bas ! Je vais vous en faire placer un sous votre lit ! Quand il est plein, vous le videz dans l'un des autres pots de la salle, là-bas !



## Chapitre 38

### *Un hôtel plein de canailles et de vermine*

L’hôtel était un vrai nid de vermine et de canailles. Je fis entrer Malou qui trouva, lui, l’endroit des plus convenables. Il fit le tour du propriétaire en reniflant les milliers d’odeurs qui évoquaient sans doute dans sa tête les mets et les êtres les plus divers. L’examen terminé, il se coucha, satisfait, dans un coin tranquille. Quelques minutes plus tard, je sortis avec lui pour acheter de quoi manger dans une épicerie du voisinage. Le quartier était l’un des plus vieux de la ville.

À mon retour, dans la soirée, je passai devant les chambres ouvertes que la flamme tremblante de ma chandelle de suif remplissait de fantômes misérables. Des yeux curieux s’accrochaient à mon ombre fugitive.

— Hé ! Toé ! Tu viens-tu voir par icitte ?

J’accélérai le pas pour fuir l’étreinte de ces regards de détresse et de ces appels à l'aide. Les rares becs de gaz installés contre les murs du corridor me permettaient de distinguer les physionomies grimaçantes de la pauvreté. Je n’avais jusque-là jamais réalisé à quel point la profonde misère rend hideux et repoussant.

— As-tu un peu de monnaie ? J’ai p'us de Laudanum pour me soigner. Chui malade, malade à mourir !

Le lendemain, après une nuit passée à traquer en vain les poux et les punaises, je me mis en quête d’un emploi en espérant plus de succès que dans la recherche des parasites. Il me restait encore de quoi vivre, mais je redoutais de me trouver démunie comme ces pauvres humains réduits à la dernière mendicité. Je n’aurais plus, alors, que ma jeunesse et ma santé, mais je savais que ces deux privilèges étaient aussi éphémères et fragiles que les roses.

Mon but ultime restait de retrouver mon cher Rémi et sa famille. J’appris dans les semaines qui suivirent que, parmi

ces pauvres gens qui vivaient dans notre arche de Noé, presque tous venaient de la campagne où ils avaient fui des fermes surpeuplées.

J'arrivai un jour dans ma chambre, lorsqu'une enfant blonde, aux yeux bleus profondément enfoncés dans leur orbite, sortit dans le corridor et me lança :

— Hey ! Hey !

Je me retournai.

— Que veux-tu, petite ?

— Dia diout ![39]… Ma… maman… mourir !

Je revins sur mes pas.

— Quoi ? Ta maman est morte ?

— Oui ! C'est ça !

J'entrai dans la chambre… infecte. Je donnai involontairement un coup de pied dans une grande boîte de carton. Quatre cafards affolés se sauvèrent à toutes pattes pour disparaître dans une fente de la plinthe disjointe. Dans le visage décharné de la pauvre mère, de grands yeux bleus, tout ouverts, paraissaient envahir ses joues faméliques. Elle gisait sous une pile de vêtements. Je touchai son front… glacé par la mort. Ses mains étaient déjà rigides.

— Maman… caressait souvent… mes cheveux… Elle demandait de… l'embrasser… pour la réconforter… Aujourd'hui… elle a rien demandé… Je croyais… elle dormir… Mais dormir trop longtemps… j'ai voulu la réveiller… par un baiser… Elle était très froide… je l'ai couverte… tous nos vêtements… pour la réchauffer… Mais elle restait froide… Alors j'ai pensé elle était morte. J'ai essayé… avertir le réceptionniste… il écoute pas…

Je descendis à la réception pour demander de l'aide. L'homme de service m'avisa qu'il fallait attendre le lendemain, car la soirée était trop avancée. Le tombereau pour le ramassage des cadavres ne passait qu'à l'aube. Ce soir-là, je pris la pauvre enfant dans mon lit.

---

[39] ●*Bonjour!* en gaélique d'Irlande. [Note de l'auteur]

# 143

— Comment pourrais-je laisser cette gamine dormir auprès du cadavre de sa pauvre maman ? pensai-je.

Le lendemain, le corps décharné fut ramassé. La charrette contenait déjà trois épaisseurs de cadavres. C’était bien triste de voir le chagrin de la pauvre enfant en voyant partir sa mère pour la morgue municipale, dernière étape avant la fosse commune. Comme par un fait exprès, j’entendis parler le jour même d’une organisation caritative qui recueillait les enfants abandonnés.

— Vous savez, me dit le réceptionniste borgne. Les enfants ont peu de valeur de nos jours. Les enfants nés en dehors du mariage, sont appelés « les enfants du péché ». Comme si c’était leur faute. Certains de ces petits deviennent des « enfants cachés », ils sont élevés incognito à la campagne.

— C’est terrible. Et nous nous croyons de bons chrétiens !

— Vous avez raison. Mais il existe dans la rue Saint-Nicolas une association appelée, la Société Saint-Vincent-de-Paul.

— À quoi sert-elle ?

— Elle recueille tous les enfants abandonnés, et elle les élève grâce aux aumônes recueillies par leurs aumôniers.

— Voilà ce qu’il me faut.

— Elle s’occupe des pauvres sans se soucier de leur religion.

— J’y vais dès cet après-midi !



Chapitre 39

## *Un client courageux mais pas téméraire*

Ma recherche assidue de mon cousin Rémi et d'un emploi m'amena à explorer les rues insolites de Montréal qui me comblaient d'émerveillement. Il ne se passait pas une semaine sans que je découvre une nouvelle surprise qui m'ébahissait. Un jour, c'était un violoniste qui grattait sur son instrument des airs romantiques.

— Tiens ! Un violoneux ! Je vais m'arrêter un instant pour l'écouter !

— Venez ! Approchez, Mesdames et Messieurs ! criait un peu plus loin un joueur d'orgues de Barbarie en tournant sa manivelle sur des rengaines frivoles de Paris. Venez écouter les chansons du Tout-Paris !

C'était si beau ! Un dimanche après midi, un funambule dansait sur un câble au-dessus de la rue Saint-Paul tandis que, circulant dans la foule de badauds, ses acolytes recueillaient les petits sous en criant :

— Donnez un penny ou une piastre ! Peu importe, mais donnez quelque chose. Cet artiste ne vit pas de l'air du temps. Soyez généreux ! Il risque sa vie pour vous distraire ! Soyez très généreux !

Un petit galopin qui se permit de quêter dans la foule sans appartenir au groupe se fit rudement secouer par le collet. Un samedi, un joueur de marionnettes s'installa sur le trottoir pour faire rire les gens. Et, tandis que le Guignol bastonnait le policier, ses comparses tâchaient de voler les goussets des spectateurs.

Au milieu des passants, circulaient de jeunes vendeurs de journaux. Ils hurlaient :

— *Le Monde ! Le Monde* !

D'autres criaient :

— *The Gazette ! The Gazette !*

On voyait aussi, comme à Québec, des colporteurs de toutes sortes qui annonçaient ce qu'ils vendaient, des guenillous[40], des commissionneux[41] toujours pressés, qui couraient du matin jusqu'au soir, à pied ou à cheval. Un jour, j'en vis passer un très grand, équipé d'un pilon à patates[42]. Le pauvre garçon courait à perdre haleine sous les quolibets des passants. Mais, il faut bien vivre !

Grâce à mes vêtements de garçon, j'avais obtenu un emploi de serveur depuis un mois environ dans une taverne de la Place d'Armes, quand il se produisit un événement notable. Un soir de mauvais temps, un client, de taille plutôt modeste mais large d'épaules, avec des muscles impressionnants, vint s'attabler dans notre établissement. Une mauvaise et profonde cicatrice déformait sa joue, probablement dessinée par quelque vicieux coutelas dans une sombre ruelle de notre grande ville. Son nez en pied-de-marmite indiquait qu'il n'avait pas fait que donner des coups.

Nous, les serveurs, nous connaissions les vices et les vertus de chaque buveur. L'un était plutôt «constipé du pourboire » comme disait mon patron tavernier ; l'autre avait l'ivresse joyeuse et généreuse… Dès la première semaine, on put se rendre compte que cet individu avait l'ivresse morne et coléreuse, et qu'il s'en prenait facilement aux serveurs à partir du cinquième verre.

— Tabarouette ! pensais-je souvent. J'espère qu'il ne viendra jamais à l'une de mes tables !

Malheureusement, un petit mois après sa première visite, il vint se placer dans ma section après m'avoir regardée avec insistance. Dès qu'il leva la main en brandissant quatre doigts noueux dont l'un n'alignait que deux phalanges, je lui servis aussi vite que possible ses quatre premières bières ; une simple « entrée en matière » pour son gosier toujours

---

[40] ●Des chiffonniers.
[41] ●Des commissionnaires, coursiers ou courriers.
[42] ●Une jambe de bois.

aride. Il allait d'ailleurs faire de la place toutes les trente minutes dans le local voisin, la salle des pots de chambre.

Alors que je déposais devant lui une troisième tournée de quatre verres, il se mit à observer fixement mes bras, mes jambes et mes épaules d'un air qu'il voulait méprisant. Il regarda ensuite ses propres bras en simulant une immense admiration. Puis il plaça son bras près du mien et éclata d'un rire bruyant d'ivrogne :

— Hey ! Toé, t'es un vrai bûcheron, ah ! ah ! ah !

— Non ! Pantoute ! dis-je, à demi effrayée. Je suis un serveur de bière !

— Moé, sacrifice ! J'pensais qu't'étais un bûcheron, avec tes gros bras et tes jambes de créature. Ah ! Ah ! Ah !

Ses commentaires qu'il voulait insultants et provocateurs ne me touchaient guère, car les gros bras n'ont jamais suscité mon admiration. Les brutes et les abrutis accordent en général une importance excessive à la force physique, qu'ils sont fiers de posséder ou qu'ils désirent acquérir. Malheureusement, ses propos, que je trouvais non blessants en eux-mêmes, finissaient par m'exaspérer, car sa façon de les proférer était outrageante. Tout est dans la manière et dans l'intention !

L'alcool aidant, l'ivrogne devint de plus en plus hostile face à mon absence de réaction. Il commença à me provoquer, espérant une victoire facile qui flatterait son orgueil :

— Moé, j'va t'montrer c'que c'est un vrai homme ! R'garde donc mes bras… ils sont plus gros qu'tes jambes.

Espérant le calmer, j'abondais dans son sens :

— Vous avez raison, vos bras sont plus gros que mes jambes.

Mais c'était en vain, il voulait sa minute de gloire avec un plus faible que lui, et il l'aurait coûte que coûte. Il recherchait quelque compensation puérile pour sa vie ratée. Mes concessions et ma faiblesse apparente l'incitaient à m'agresser. Rien n'est pire que les pacifistes trop

débonnaires face aux brutes.

— Viens donc par icitte, mon p'tit fifi[43]. Moé, j'va t'culbuter. Viens donc, mon p'tit niaiseux ! T'as l'air d'une créature !

Alors, n'ayant pas assez de muscle, je fis marcher mon cerveau. Je me mis à parler fort ; très fort, pour que tout le monde, le personnel comme les clients, soit témoin de l'humiliation de cet imbécile. Il y avait dans cette salle Jérôme Sanschagrain, une espèce d'hercule, gentil comme un agneau, comme le sont habituellement les vrais hommes, ceux qui n'ont pas à se prouver qu'ils le sont. Il était assis à une table, et savourait paisiblement sa bière, sans rien dire. Je me mis donc à parler très fort mais avec toute l'apparence du calme.

— Mais qu'est-ce que vous avez contre moi ? Je ne vous provoque pas, moé ! Je vous sers, c'est tout ! Vous me bavez[44] ! Pourquoi ?

L'insolent resta un instant interdit, muet, surpris par la force de ma voix. Mais, il retrouva vite son ton hargneux :

— Hey toé ! T'es ben arrogant, mon p'tit sacrifice ! J'va t'fermer ta sale gueule, moé !

Furieuse, je me mis à vociférer en faisant de grands gestes :

— Pourquoi vous acharnez-vous contre moi ? Parce que je ne suis pas aussi fort que vous ? Vous voulez prouver votre courage à bon compte ! Si vous voulez vraiment montrer votre courage… Si vous êtes vraiment courageux, essayez de culbuter Jérôme Sanschagrain !

Et, ce disant, je m'approchai de Jérôme pour poser la main sur son énorme épaule en espérant le sortir de sa torpeur d'ivrogne. Ce dernier leva la tête d'un air ahuri :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'passe, icitte ?

— Il y a un homme là-bas, qui veut te casser la gueule. Moi je gage un 5 sous que tu vas lui en faire manger une bonne, de raclée ! Qui veut parier un 5 sous pour Jérôme ?

---

[43] ●Garçon efféminé.

[44] ●“*Vous me harcelez, vous me tourmentez*.”

Après deux secondes d'hésitation, quelques mains se levèrent, puis tout le monde voulut parier pour Jérôme en considérant les muscles du butor.

— Allez, venez donc vous mesurer à Jérôme Sanschagrain ! C'est le moment de prouver votre courage. Viens nous faire gagner de l'argent !

Le résultat confirma mes attentes. Le butor se tassa sur sa chaise en baissant la tête. Tous les muscles de son visage, qui, sous l'effet de la colère et de la haine, s'étaient armés comme le chien d'un fusil, se détendirent alors de peur, et ses traits se mirent à pendre de son visage flasque d'ivrogne.

— Alors, vous vous dégonflez ?… Finalement, vous n'êtes pas si courageux que ça !

— Sacrebleu ! murmure-t-il en me lançant, par-dessous, un regard mauvais. Y m'a rien fait, lui !

— Il t'a rien fait, et moi non plus j't'ai rien fait. Bon maintenant ça suffit. Payez vos bières et allez vous-en. Vous devez une piastre et vingt-trois sous.

L'inconnu sortit un billet de 2 $ américain tout froissé, me le tendit en baissant la tête, je lui rendis 77 cents. Il empocha la monnaie sans la regarder, enfila sa tuque et sa veste, et, le regard de biais, se dirigea vers la double porte à chicane, faite pour que la clientèle en état d'ébriété ne blesse pas la vue des passants par leur aspect désolant. Avant qu'il disparaisse, je lui lançai :

— Et merci pour les cinq sous que tu as payés pour chacune des vingt personnes qui ont gagé contre toi.

Je me tournai vers les autres clients et criai :

— Il vous offre deux bières gratuites.

Il ne revint jamais dans notre taverne de la Place d'Armes. Mais j'avoue que j'étais bien fière d'avoir mon loup gris à mes côtés quand je rentrai chez moi, ce soir-là.



Chapitre 40

## *Le duel à la hache*

À une autre occasion, un client qui pensait resquiller sur le nombre de bières consommées, contesta l'addition finale. Je sais que certains taverniers trichent sur les nombres. C'est d'autant plus facile quand les clients ont perdu la raison après avoir ingurgité une quantité effarante de bière.

Mon client, donc, prétendit avoir bu dix verres, alors qu'il en avait englouti seize. J'allais devoir éponger moi-même le manque à gagner, car le barman, lui, me réclamerait le prix des seize consommations.

— Débrouille-toi comme tu peux, mais tu m'as pris seize bouteilles et tu me payes ce nombre ! me dirait le barman.

J'ai donc refusé d'accepter l'exigence malhonnête du client, même pour éviter sa fausse colère. L'idée de l'injustice m'a toujours révoltée. Je m'obstinai donc à réclamer mon argent, de telle sorte que l'individu, hargneux et frustré, en vint rapidement à m'insulter, croyant s'en tirer à bon compte dans le cas où nous en viendrions aux mains. Il ignorait que Malou, couché derrière le comptoir, les yeux clos, semblait dormir mais écoutait religieusement le ton de ma voix.

À la grande surprise du client, c'est moi qui le provoquai :

— Vous m'insultez, c'est donc mon droit de réclamer réparation.

— Qu'est-ce qu'il bave, ce niaiseux ?

— Oui, vous m'avez insulté. On va se battre, et comme j'ai le choix des armes. Je veux qu'on se batte à la hache.

Joignant le geste à la parole, je tirai ma hachette d'une guenille. J'entendis des "Oh !" et des "Ah !" Les clients n'en croyaient pas leurs yeux et leurs oreilles. Certains me prirent sans doute pour un demi-fou ou tout au moins un fanfaron qui cherchait à frimer et qui allait sans doute perdre son

arrogance et son courage dès que le tricheur se lèverait pour en venir aux mains. Toute l'assistance était fort captivée par la tournure inouïe que prenait l'événement. Enfin, un spectacle palpitant allait distraire ces buveurs invétérés et chasser un instant l'ennui qui dévorait leur vie à belles dents.

Pour ma part, je n'ignorais pas non plus que les duels étaient proscrits par la loi et que le survivant serait jeté en prison et pendu pour assassinat. Mon père m'avait affirmé que, au temps de la Nouvelle-France, les duellistes étaient aussi étranglés et pendus. Comme j'escomptais être la survivante, je ne tenais pas à finir avec une cravate de chanvre, car la Justice criminelle anglaise, très expéditive, pendait les malfaiteurs pour bien moins que cela.

Agréablement impressionné par l'étroitesse de mes épaules, ainsi que par la minceur de mes bras et de mes jambes qui avaient perdu la musculature acquise avec les avirons et le lancer de la hache, le client accepta immédiatement le défi, qu'il ne pouvait d'ailleurs pas refuser sous peine de ridicule. Il demanda simplement une hache. Enfin convaincus qu'il ne s'agissait pas d'une fanfaronnade de ma part, les clients commencèrent à écarter les grandes tables de bois pour dégager un espace au centre.

— Avant d'aller chercher une autre hache, et de vous fendre le crâne, je voudrais faire un petit concours de tir avec vous, lui dis-je. Ainsi vous saurez avec qui vous avez accepté de vous battre.

L'homme pâlit un peu, se demandant avec appréhension s'il n'avait pas commis une erreur en acceptant le défi. Je lui passai ma hache en l'invitant à la jeter à quatre mètres de là, au centre de la porte de chêne. Le client se mit en position, mais, avant de lancer la hache, il me dévisagea durant plusieurs secondes, puis ses yeux se posèrent sur la hache. L'homme semblait hésiter sur le parti qu'il devait prendre. Je commençais moi-même à pâlir, sachant que l'ivrogne pouvait facilement se jeter sur moi et me tuer d'un seul geste.

# 151

Tous les clients retenaient leur souffle. J'avais fait une erreur en lui donnant cette arme dangereuse. C'est alors que trois ou quatre clients sortirent un pistolet de leurs vêtements, et le tavernier cria :

— Côôôlline, fais pas le niaiseux, Jean-Paul Prudhomme ! Tu serais mort avant Alexis !

— Mais sapristi, qu'est-ce que vous allez imaginer ? J'suis pas capable de traîtrise ! répondit l'homme en posant son chapeau haut-de-forme sur une table.

Seule, la crainte du châtiment fait réfléchir les scélérats. Il se pencha, visa longuement la cible et lança la hache avec une force considérable. L'arme manqua la porte mais vint frapper le chambranle avec violence, puis tomba sur le plancher dans un fracas assourdissant.

Je ramassai la hachette, pris ma position de tir, visai soigneusement, car il y avait plusieurs semaines que je ne me m'étais pas entraînée... et Vlan ! Avec un sifflement de crotale, elle vint se planter au beau milieu de la porte. Tout le monde resta d'abord stupéfait, puis au bout de quelques secondes, applaudit en criant bravo !

— Dis donc, Jean-Paul Prudhomme. Si c'tait ta face, tu s'rais déjà en enfer. Moi, j'te conseille de faire ta dernière prière ou de t'excuser pour tes insultes, cria le tavernier au provocateur dont le visage trahissait le désespoir et la peur.

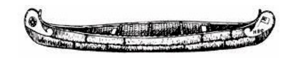
L'individu paya ses seize bières sans rechigner, puis quitta immédiatement les lieux sans prononcer le moindre mot.

— Alexis, conclut le patron. Tu vas finir par me faire perdre toute ma clientèle, à force de ridiculiser les imbéciles. Il faut absolument que tu fasses payer les consommations à chaque commande. Ça t'évitera les problèmes !

Grâce aux succès remportés contre ces énergumènes colériques, tout le monde me considéra avec respect depuis ces événements. Tous ceux qui, jusque-là, me regardaient avec un brin de condescendance pour ma carrure peu impressionnante, me témoignèrent de l'amitié.

## 152

Depuis ma première altercation avec un client, je pris l'habitude de toujours venir au travail en compagnie de Malou. Avant cet événement, il venait de temps en temps. Je le fis coucher derrière le comptoir, et, un jour qu'un voleur vint revendiquer la caisse du tavernier en appuyant sa demande d'un pistolet fort convaincant, il bondit à mon appel, et saisit le bras menaçant de l'agresseur qui échappa son arme. Cela permit son arrestation.



## Chapitre 41

### *Le messager du paradis*

Cet exploit donna définitivement à Malou ses lettres de noblesse. Désormais, tout le monde nous considéra dans le quartier de la Place d'Armes comme des phénomènes. En conséquence de notre renommée, d'autres taverniers me firent des propositions très intéressantes. Pour nous garder à son service, mon patron dut se résoudre à doubler mon salaire hebdomadaire, et même à ajouter une obole pour la surveillance vigilante de mon loup gris.

— Malou, tu es un grand chanceux. Tu travailles en dormant, sans même t'en rendre compte, lui disais-je souvent.

Mon travail quotidien ne m'empêchait pas de rechercher mon cher Rémi et de m'occuper activement des pauvres de l'Hôtel Rasco. Je rendais visite aux curés de chaque paroisse, et le vicaire de service fouillait dans les registres paroissiaux pour voir s'il n'y avait pas un nouveau paroissien du nom de Rémi Bernier ou Ildefonse De Ladurantaye. Inévitablement, il secouait la tête en me disant :

— Désolé, mon p'tit gars. Ils n'habitent pas icitte !

Je repérais les nécessiteux de l'hôtel et les signalais aux œuvres charitables. L'aide gouvernementale était inexistante. Le peu d'aide aux malades et aux pauvres ne provenait que de sources privées. Le responsable du bureau de la Société Saint-Vincent-de-Paul m'expliqua qu'il voulait organiser une grande quête annuelle dans toute la ville, peu avant Noël. Il espérait ainsi aider les pauvres à franchir sans trop de souffrance la difficile période des fêtes de fin d'année.

— Il vaudrait mieux quêter dans les quartiers riches seulement, dis-je spontanément, un jour.

— Mon cher Monsieur, je suis désolé de vous décevoir. Mais sachez que les pauvres donnent proportionnellement plus que les riches. J'en ai fait l'expérience à Paris.

Je lui promis de participer à la cueillette des dons[45]. Il avait un accent très difficile à comprendre, et ne faisait aucun effort pour articuler avec soin. Après son départ, je demandais toujours à la secrétaire ce qu'il avait dit

— Monsieur Legentil est français. Mais c'est vrai que son accent régional n'est pas facile à saisir.

En fait, je m'habituai vite aux différentes variétés d'accents français, à tel point que je fus capable de reconnaître d'où ils provenaient.

— Tiens vous venez de Gaspésie… de Québec, d'Acadie, des Cantons de l'Est, de Marseille, de Paris…

Un soir glacial d'automne, mon patron, Jules Gaudreault, m'annonça que son frère Alphonse était sur le point de mourir d'une longue maladie, et qu'il voulait organiser une « soirée de prières et de messages » pour préparer son arrivée « de l'autre bord ». Je m'y rendis car je souhaitais témoigner de mon intérêt et de ma compassion envers ce patron que j'aimais bien.

Son frère habitait un faubourg pauvre, aux rues non pavées et aux maisons de bois rectangulaires sans aucun revêtement de pierre, de stuc ou de mortier ; une de ces maisons qui caractérisaient l'habitat des classes laborieuses, que la municipalité de Montréal interdira après le grand incendie de 1852, pour ne permettre que les revêtements de brique et les toits plats de zinc ou de gravier ignifugé.

Nous fûmes fort bien reçus avec un repas léger car certains venaient de très loin : de Bytown[46] à l'ouest et de Trois-Rivières à l'est. De nombreux voisins et amis avaient tenu à être présents pour l'ultime rendez-vous, car beaucoup voulaient confier quelque urgente commission au mourant,

---

[45] ●Cette quête annuelle de décembre subsiste encore aujourd'hui. Elle a pris le nom de Guignolée sans que l'on sache pourquoi. Les quêteurs chantent une chanson devant la porte afin de stimuler la générosité des gens.

[46] ●Le village forestier de Bytown fut renommé Ottawa sept ans plus tard, en 1857, pour devenir la capitale fédérale du Canada.

allongé derrière un lourd rideau de velours qui lui servait d'isoloir. Son corps, corrompu par la tuberculose, demeurait extrêmement contagieux.

Comme nous tous, Alphonse avait traversé la vie en marchant sur la pointe des pieds pour éviter le choléra, le typhus et d'autres maladies plus horribles encore. Mais la vie étant elle-même une maladie mortelle, il avait malencontreusement contracté la tuberculose qu'il avait négligé de surveiller. Cette maladie lui avait accordé une agonie beaucoup plus longue, certes. Mais en dépit de ce délai de grâce, la mort avait tout de même fini par prendre la liberté de s'inviter chez lui.

La foule des visiteurs se tenait dans la grande pièce de la maison. L'un après l'autre nous venions nous planter devant le paravent de velours épais pour charger Alphonse de nos recommandations, que j'entendais très distinctement, car j'avais le privilège involontaire d'être assise près de la porte :

— Bonjour Alphonse Gaudreault. C'est Jean-Pierre Duval… Y paraît qu'ça va pas ben ben ? hésita un quémandeur.

— Bonjour Jean-Pierre Duval… L'docteur y m'a dit que j'pars d'main matin… Si t'as… que'qu'chose à dire… à ta femme… ?

— J'aimerais que tu dises à ma pauvre Symphorienne que les enfants vont ben. Notre truie Lucie a mis bas une belle portée de cochonnets… Mais la vache laitière n'fait presque p'us d'lait… Et peut-être ma Symphorienne pourrait-elle s'arranger avec l'Bon Yeu pou' la guérir…

— Oui, j'va lui en parler… T'as ben ben souffert, hé, quand ta Symphorienne est partie ?

— Oui, ben, ben. Cré moé, ça fesse[47]!… Et p'is, à part de tça… si elle pouvait m'faire trouver une job dans l'boé pour c't'hiver ; parce que d'après c'qu'on m'a dit, l'ouvrage s'ra rare, c't'hiver !

---

[47] ●Ça fesse! = ça frappe! C'est frappant! C'est un choc !

— Tu peux compter sur moé, mon Jean-Pierre !

Chacun chargeait Alphonse de communiquer avec les âmes qui avaient fait partie de sa vie. L’un voulait envoyer un simple petit message d’amour, l’autre désirait que l’agonisant intercède auprès de qui de droit pour guérir un malade, ou auprès de saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet perdu, punir un coupable, obtenir justice… ou même décrocher un passe-droit.

Cette veillée fut pour moi mémorable et déchirante. Alphonse quitta effectivement ce bas monde au petit matin, mais accompagné, au moins jusqu’à la porte, par tous ses amis et voisins. Il eut sans doute beaucoup de mal à voler vers le Paradis, tant il était lourdement chargé de toutes les demandes et recommandations, si importantes pour chacun des pauvres mortels qui attendaient leur tour de se charger eux-mêmes des commissions de leurs frères humains. Car la mort est toujours là, dans un coin de la chambre d’un malade, comme une araignée qui regarde voleter une mouche près de sa toile-piège. Et si le malheureux guérit, la mort sourit car elle sait que ce n’est que partie remise. Tôt ou tard, elle gagnera.



Chapitre 42

## *L'agression*

Soucieuse de venir en aide aux pauvres gens de l'Hôtel Rasco rongés par la phtisie, je me rendais souvent au bureau montréalais de la Société Saint-Vincent-de-Paul, qui se trouvait dans la rue Saint-Nicolas. En ces lieux, des personnes dévouées recueillaient les enfants abandonnés, comme ils avaient fait avec la fillette irlandaise dont la mère était morte de faim et de misère :

— Je sais qu'on ne pourra jamais remplacer ta maman, mais ici tu auras trois papas et cinq mamans, lui dit le responsable en lui tenant la main.

Les docteurs, qui en savaient à peine plus que leurs patients dans le domaine médical, amputaient des bras et des jambes, ouvraient des poitrines et des ventres sans trop se soucier de propreté, arrachaient avec des tenailles de forgeron une dent pour 15 sous, et deux pour 25, introduisaient dans les gorges malades des pilules, mauvaises comme du fiel et nauséabondes comme de la fiente. Tout était si coûteux que les pauvresses de l'Hôtel Rasco et des autres « cours des miracles » de Montréal, devaient accoucher seules, car elles n'avaient pas les moyens de débourser une piastre et cinquante pour faire venir un médecin accoucheur, ou même "un trente sous"[48] pour une visite à domicile. Il fallait fuir le pays au plus vite, car la pauvreté et le malheur rôdaient comme des loups affamés en quête de proies faciles.

Ma vie à Montréal était toujours pleine d'imprévus. Il n'était pas rare qu'une femme de ménage de la taverne me demande de la raccompagner chez elle, avec mon chien et ma hache qui m'avaient acquis une réputation des plus enviables.

---

[48] ●Qui équivaudra à 25¢ au moment où fut créé le dollar canadien. De ce fait, le quart de dollar fut toujours appelé «un trente sous».

— Ça te dérangerais-tu, Alexis ?
— Non, pantoute. C'est avec plaisir, Élodie !
J'en soupçonnais d'ailleurs certaines de vouloir me faire la cour et de me ramener intentionnellement à leur domicile, même si cette hardiesse n'était pas courante à l'époque. Je restais toujours habillée en garçon pour garder mon emploi de serveur de taverne, et puis j'avais commencé mon séjour à Montréal en vêtement masculin, et il devenait délicat d'envisager un changement trop brusque sans choquer mon entourage.
Je devais souvent me déplacer de nuit dans les rues mal éclairées soit pour rentrer chez moi après le travail, soit pour retrouver la trace de mon cher cousin Rémi. Je profitais de tous mes jours de loisir pour lancer en vain d'incessantes incursions dans les nombreuses paroisses des faubourgs de Montréal ou dans les villages avoisinants. Toutes ces paroisses s'étoffaient rapidement des milliers de pauvres gens, surplus des campagnes surpeuplées, qui venaient chercher un travail bien hypothétique dans la grande ville. Les déplacements nocturnes restaient donc dangereux et semés d'embûches, surtout en cette période de marasme économique[49]. Tout allait mal au Canada et le nombre d'agressions dans les rues de nos deux grandes villes s'était multiplié. Afin d'éviter de tomber sur des malandrins, je changeais très souvent d'itinéraire pour rentrer à mon hôtel ; surtout après mes violentes altercations avec les clients querelleurs de ma taverne.
L'éclairage des rues laissait beaucoup à désirer, et, en dépit de mon habileté à la hache et au couteau, ainsi que, parfois, la présence de mon chien-loup, je préférais éviter les mauvaises rencontres toujours dangereuses. Un coup de couteau est vite donné. Les médecins et les chirurgiens avaient la fâcheuse habitude d'achever leurs patients plus qu'ils ne les soignaient.

[49] ●L'Empire français de Napoléon nous avait été des plus favorables. Grâce au *Blocus continental* imposé par la France à l'Angleterre pour lui interdire d'acheter son bois et ses matières premières en Europe, le Canada était devenu le grand fournisseur de l'Angleterre. Mais c'était désormais fini.

— Ces charlatans guérissent les malades en les envoyant au paradis, où la maladie n'existe plus, plaisantait mon patron en riant.

Un jour, j'avais laissé Malou à la taverne pour assurer la sécurité de mon patron, et je marchais, toujours sur le qui-vive, dans une ruelle sombre du centre-ville, lorsqu'une fripouille me ceintura par-derrière et me glissa une lame de dague sous le cou :

— Donne-moi tes sous sinon t'es mort, mon maudit ! cria-t-il d'une voix affolée qui montrait qu'il n'était pas un voleur endurci.

— J'ai vingt chelings, mais c'est pour acheter du pain pour mes enfants ! dis-je en faisant semblant d'être paralysée de frayeur pour lui faire commettre quelque erreur.

Il faut dire que dans ma crainte d'une agression, j'avais maintes fois répété dans ma tête la scène de la riposte au point qu'elle était presque devenue un réflexe. D'abord, je devais rassurer le voleur en lui répondant que je me préparais à lui donner mon argent pour qu'il patiente un peu avant de me tuer. Puis, profitant du délai, je fouillais dans la poche de mon manteau comme pour prendre ma bourse alors que j'en tirais ma hachette. En sortant mon arme, j'allongeais un coup de talon dans l'entrejambe du voleur pour distraire efficacement son attention. J'imaginais même une pointe d'humour, en lui donnant le coup de pied bien placé :

— Oh ! Excusez-moi, Monsieur ! Oh que je suis donc maladroit ! J'espère que je ne vous ai pas fait trop mal !

À chaque répétition je riais toute seule en imaginant la tête qu'il ferait sous mes moqueries. Mais je savais aussi que ce n'était pas un jeu et que la plupart des voleurs me tueraient froidement si je ne les neutralisais pas en un éclair, sans leur laisser le temps de se ressaisir. Profitant de la surprise, je lui assénais un coup de plat de hache sur la tête pour le mettre hors de combat, lui prendre sa dague et disparaître dans la nuit. Je ne voulais pas le faire arrêter car il risquait la corde pour vol à la tire.

À l'occasion de cette agression, tout se passa exactement comme prévu. En deux ou trois secondes – juste le temps de

lui réciter ma tirade moqueuse – mon voleur se retrouva allongé sans connaissance sur la terre battue de la ruelle obscure, tandis qu'une énorme bosse se développait sans doute sur son front. Je le tirai sur le trottoir de bois surélevé pour lui éviter de se faire écraser par une charrette, et continuai mon chemin au pas de course après avoir murmuré :

— Désolé, mon p'tit gars, la prochaine fois, tu devrais mieux choisir ta victime !

Le courage intelligent consiste à essayer de prévenir les problèmes pour ne pas avoir à les résoudre, quitte à leur faire face avec courage en cas de nécessité. Toute ma vie j'ai tâché de me soumettre à ce précepte ; surtout en ces temps de stagnation économique qui créait la pauvreté. Car la pauvreté engendre les petits voleurs comme l'amour donne naissance aux enfants et aux poètes. Les riches, eux, préfèrent voler en période de prospérité économique ; le butin est plus abondant.

Certains jours, j'envisageais même d'acquérir une de ces fameuses draisiennes à deux roues dont on voyait quelques exemplaires dans notre grande ville de Montréal. Elles attiraient les regards envieux des passants. Mais tous ces « bicycles » coûtaient trop cher pour mes faibles moyens.



Chapitre 43

## *Les fantômes*

C'est au cours de l'une de ces nuits du fameux hiver 1849-1850, que, cette fois escorté par Malou, je raccompagnais chez elle Jocelyne Ducharme, une femme de ménage qui travaillait à la taverne. J'avais en vain rendu visite à deux Conseils de Fabrique pour leur demander s'ils n'avaient pas parmi leurs ouailles un dénommé Rémi Bernier. Au retour, je marchais le long d'un cimetière situé à l'angle des rues Saint-Pierre et Saint-Jacques, non loin du Bastion de la Paroisse, lorsque, en regardant distraitement par-dessus le mur, j'aperçus deux fantômes tout blancs. L'un d'eux s'agitait en gesticulations endiablées sur une tombe. L'autre semblait curieusement fouiller dans un tombeau. La pleine lune les éclairait très distinctement.

Je n'ai pas l'habitude de croire naïvement aux fantômes, mais celui-là secouait frénétiquement son drap blanc, sans doute pour effrayer les passants.

— Je suppose que certaines âmes qui s'ennuient dans l'Au-Delà, veulent parfois se distraire, pensais-je en hâtant le pas. L'oisiveté engendre toujours les mauvais comportements… Ces revenants cherchent à s'amuser de temps en temps en taquinant les humains… Je ne les blâme pas.

Rassurée par la présence de mon chien-loup, j'étais pourtant curieuse de voir si la Camarde[50] en personne n'allait pas apparaître pour tâcher de m'épouvanter, moi qui ne fuyais pas devant la peur.

— Tiens ! Tiens ! Que se passe-t-il donc ?

Je me cachai dans un buisson qui couronnait le mur d'enceinte. À quinze mètres, tout au plus, du vieux mur de

---

[50] ●La Camarde = surnom de la Mort au milieu du XIXe siècle. [Note de l'auteur]

pierre, les deux fantômes vêtus de leur drap blanc traditionnel étaient occupés à sortir un cadavre d'une tombe.

— Quoi ? Impossible !

D'une main, je me frottais les yeux, tout en serrant, de l'autre, le cou de mon fidèle Malou qui grondait doucement. Et le plus étrange de tout, c'est que l'un des deux fantômes faisait des commentaires à voix basse :

— Alors ? Tu m'aides ou tu m'aides pas ? disait celui qui devait être le chef.

— Je fais de mon mieux. Arrête de baver et de rouspéter, môôôdit !

— Fais attention, imbécile ! cria celui qui devait être le chef.

— Je me suis tordu la cheville, et j'ai un ongle incarné qui me fait souffrir, se défendit l'aide fantôme.

J'étais surprise d'entendre qu'un être désincarné comme un fantôme puisse souffrir d'un ongle incarné. Mais rien n'est sans doute impossible dans l'Autre Monde, le Monde des Ombres.

— Celle-ci sera pour toi, et le prochain pour moi, reprend le chef.

Peut-être avais-je surpris le bon Dieu et le diable en train de se partager les âmes.

— Sapregué ! Dépêche-toi, Pierrot, dit l'aide-fantôme. Celle-ci est vêtue et décorée de bijoux comme une princesse égyptienne momifiée.

— Torrieu !… Elle aurait été surprise avant sa mort si elle avait pu imaginer que sa tombe serait ouverte comme un sarcophage de pharaon, ajouta l'autre en riant.

— Bon… déshabillons-la complètement !

Je ne voulus pas en voir ou en entendre davantage. Pour la première fois de ma vie, je me sauvai à toutes jambes suivie de Malou qui se demandait quelle mouche m'avait piquée.

Le lendemain, je parlai de cet étrange spectacle à mon patron, le tavernier. Je pensais qu'il allait me prendre pour

une folle ou me suggérer que j'avais été victime d'une hallucination. À ma grande surprise, il n'en fut rien.

— Oui, je sais. Ce sont des étudiants de l'école de Médecine, murmura-t-il simplement comme si l'événement était banal. Ils volent des cadavres fraîchement enterrés et les vendent pour les travaux pratiques en dissection. Ils peuvent ainsi payer leurs études !

— Quoi ? C'est-tu ben vrai ?

— Tout à fait ! Les étudiants en médecine ont besoin de pratiquer l'art de la dissection des corps humains, aussi y a-t-il un gros trafic de cadavres. Les riches sont prêts à débourser plusieurs piastres pour leurs travaux pratiques, aussi les étudiants pauvres déterrent les morts pour les utiliser ou les vendre. Ça leur permet de payer leurs propres études.

— Mais que fait la police municipale de Montréal ?

— Rien ! Selon la loi, le vol de cadavre pour des fins de dissection n'est passible que d'une amende symbolique de 25 à 50 sous.[51]

— Quoi ? C'est tout ?… C'est pas croyable, ça !

— Oui, tout à fait. Par contre, les étudiants sont obligés de déshabiller complètement les cadavres volés, s'ils ne veulent pas être condamnés à de lourdes peines de prison pour vol de bijoux ou de vêtements.

— Un comble !

— C'est pourquoi ils enlèvent jusqu'au moindre bas, jusqu'à la moindre boucle d'oreille. Et ainsi ils ne risquent rien… Ils se déguisent en fantômes pour effrayer les passants trop curieux.

— Ah ! Les sacripants ! Les Montréalais sont…

— Ce ne sont pas seulement les étudiants de Montréal. C'est une coutume qui se pratique partout en Amérique du Nord et en Europe. À Londres, c'est pire. Certains trafiquants tuent des passants, la nuit, pour vendre leur

[51] ●Le dernier vol de cadavre au Canada eut lieu en 1883. Après cela, une nouvelle loi considéra le vol de cadavre, avec ou sans vêtement, comme un crime grave. Pour connaître le prix de l'amende en dollars canadiens de 2007, il faut multiplier ces nombres par 25; entre 6,25$ et 12,50$, soit dix fois moins qu'une simple contravention pour excès de vitesse.

cadavre aux étudiants en médecine.



Chapitre 44

## *Jocelyne Ducharme*

— Alexis, tu viendrais-tu te promener avec moi, dimanche après-midi ?

J'adorais visiter, en compagnie de Jocelyne Ducharme, la vieille ville de Montréal dont les fortifications avaient été démolies mais qui gardait tout son cachet ancien. J'aimais bien cette collègue et je l'appréciais beaucoup pour sa gentillesse et ses connaissances historiques. J'ai toujours ressenti une grande admiration pour les gens cultivés. Mais, je me gardais bien de lui révéler mon secret pour ne pas compliquer nos rapports. Elle me conduisait partout et me prenait parfois la main. Je la laissais faire car elle voulait me signifier son affection. Ça me flattait, mais je me demandais quelle tête elle ferait si elle apprenait que j'étais une fille.

— Jocelyne, tu es un amour, et si j'étais vraiment l'homme de ta vie, c'est toi que je choisirais ! lui disais-je parfois.

Elle me regardait avec des yeux pleins d'inquiétude :

— Pourquoi tu dis-tu ça ? On dirait que tu as un secret !

— Peut-être !

— Tu aimes mieux les hommes ?

— Non, mais je sais que je ne pourrai jamais avoir d'enfant avec une femme !

— C'est triste parce que je veux des enfants, me disait-elle.

— Dans ce cas, fais attention de ne pas t'attacher à moi. Tu le regretterais.

C'était une gentille fille, et bien sûr, je ne tenais pas à ce qu'elle souffre inutilement. Elle me menait ainsi dans les villages de l'île de Montréal où je pouvais consulter les Conseils de Fabrique pour demander s'ils n'avaient pas de paroissiens nommés Rémi Bernier ou Ildefonse de La Durantaye. À trois reprises j'eus de grands espoirs qui me

firent battre le cœur avec violence, mais, finalement, ce n'étaient que des homonymes. Ma déception me précipitait à chaque fois dans un désespoir plus profond

La jolie Jocelyne Ducharme au nom si pertinent me fit visiter la belle église Notre-Dame, toute neuve, située en face de la Place d'Armes, et bâtie, disait-elle, suivant les plans de Notre-Dame de Paris.

— Elle vient juste d'être terminée il y a vingt ans.

— Elle est toute neuve.

— Par ses dimensions, cette église est la deuxième du continent américain, m'expliqua-t-elle.

Un soir, nous passions devant un bâtiment en ruines quand surgit une foule de jeunes gens armés de bâtons et brandissant des drapeaux tricolores vert-blanc-rouge et bleu-blanc-rouge. Ils chantaient la Marseillaise et l'hymne des Patriotes de 1837. Jocelyne poussa un soupir de découragement :

— Pourquoi soupires-tu ? lui ai-je demandé.

— Tous ces jeunes sont des Fils de la Liberté. Ils se battent pour que la minorité anglophone du Canada respecte les règles de la démocratie.

— Mais ces ruines ? Qu'est-ce qu'elles ont à voir avec cette histoire ?

— Il y a eu une tentative de coup d'état orangiste. Le Palais du Gouvernement du Canada[52], c'est-à-dire ces ruines, a été incendié par les extrémistes orangistes.

— Ah ?

— Résultat, cela a provoqué l'agitation des Fils de la Liberté francophones qui voulaient une vraie démocratie. Une bataille de rue s'en est suivie. Finalement, les Orangistes ont pris la fuite.

Il neigeait souvent, mais ce n'était jamais des peaux de lièvre[53] comme à la Rivière-aux-Rats. La pluie et le froid me faisaient apprécier le confort relatif de la taverne, mon lieu de travail, surtout si je le comparais au froid qui régnait dans

[52] ●C'était l'immeuble du Marché Sainte-Anne qui servait de Palais du Gouvernement lorsque Montréal était la capitale de la Province du Canada. Les Orangistes étaient des extrémistes protestants anti-Français et anti-papistes qui prétendaient tenir leurs traditions racistes de Guillaume d'Orange.

[53] ●Peaux de lièvres = gros flocons de neige.

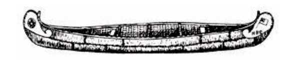
l'Hôtel Rasco dont la température des chambres pouvait, certains jours, s'abaisser jusqu'à 7 ou 8° C.

La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul avait pris l'habitude d'apporter plusieurs fois par semaine de la soupe chaude aux réfugiés irlandais et aux Canadiens pauvres. Voyant un jour le directeur de l'hôtel jeter dehors une famille irlandaise qui ne parvenait plus à payer son loyer, je l'hébergeai dans ma chambre. Ces gens étaient censés rester quelques jours seulement, mais ils s'attardèrent, au point que je ne me sentais plus chez moi. Je ne pouvais pas les jeter dehors en plein hiver, et, de ce fait, j'étais complètement aliénée dans ma propre intimité.

Je dormais sur le lit avec la mère qui était trop pauvre et trop nécessiteuse pour se payer le luxe d'un refuge plus personnel, mais qui, malgré tout, se montrait réticente à dormir près d'une personne qu'elle prenait pour un homme. J'eus tôt fait de gagner sa confiance ; et pour cause. Les quatre enfants tâchaient de trouver quelque repos sur le plancher grinçant. Ces enfants, qui commençaient à parler français, me racontèrent un jour que, avant de quitter l'Irlande, ils avaient vécu quatre mois dans les champs, dans les fossés, car le seigneur anglo-protestant de ce comté avait incendié et démoli leur maison pour les forcer à l'exil. Aussi, ajoutèrent-ils :

— Le plancher de ta chambre est beaucoup plus confortable que l'herbe des champs, l'eau des fossés, et les cailloux des chemins ! Crois-moi !

Les puces, les punaises et les poux n'étaient donc pas les seuls à se réjouir de cette cohabitation.



Chapitre 45

## *Enfin, mon amour Rémi*

En dépit de mes recherches permanentes, je ne pouvais retrouver la moindre trace du beau Rémi ni de la famille de mon oncle. Ils avaient probablement émigré. Je ne pouvais les en blâmer. Cette hémorragie humaine était due à l'incompétence de notre gouvernement à garder notre population au pays et à la puissance coloniale anglaise qui interdisait le développement économique dans ses colonies afin d'écouler sa propre production. Un jour de février ou de mars, je devais aller dans un faubourg afin de rendre visite à un vieux couple malade qui m'avait été chaudement recommandé par Monsieur Gustave Larouche, sous-directeur de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Je tenais sous le bras, enveloppée dans du papier-journal, une belle miche de pain et deux généreuses tranches de lard avec lesquelles j'allais pouvoir redonner quelques forces à ces miséreux.

Je marchais dans la rue dont la neige avait été tassée par une « charrue » après la tempête de la semaine précédente pour permettre aux véhicules sur patins de glisser plus aisément et aux chevaux de ne pas « caler » jusqu'au ventre. Cette charrue était un grand triangle de madriers massifs tiré par un puissant équipage de gros chevaux Percheron. Au moment de mon passage en ces lieux, elle aplanissait une rue adjacente et j'entendais clairement les claquements de fouets des charretiers municipaux et leurs exclamations :

— Ho !… Dia !…

Soudain, je passai devant un mendiant accroupi dans la neige, tout emmitouflé dans des vêtements hétéroclites bleu marine. Je reconnus une vieille jaquette à sangles blanches, de celles qui servaient d'uniforme aux séminaristes et que François portait aux dernières vacances. Les séminaires

donnaient leurs vieux manteaux usagés à la Société de Saint-Vincent-de-Paul et les clochards de nos villes se reconnaissaient de plus en plus à ces uniformes, lesquels commençaient une deuxième « carrière » plus temporelle. Je n'avais pas de « petits sous » pour lui faire l'aumône mais je le gratifiai d'un sourire aimable et compatissant.

— Merci, me répondit l'homme en me regardant dans les yeux. Dieu vous le rendra !

Je ne savais pas comment prendre sa remarque. Voulait-il dire que mon sourire l'avait réconforté ou bien, au contraire, que Dieu me punirait de ne pas lui avoir donné autre chose qu'un sourire ? Insatisfait de mon comportement, je revins sur mes pas pour lui demander :

— Vous avez sans doute très faim ?

— Oui ! me répondit-il.

En lui parlant, je remarquai l'éclat de ses yeux et la mèche brune sous le rebord de la tuque grise. Et je compris soudainement la raison inconsciente pour laquelle j'avais rebroussé chemin pour lui poser cette question ; je voulais savoir si ce n'était pas Rémi.

— Je vais vous donner un peu de pain et de lard, lui dis-je en déballant ma nourriture. Je suis à la recherche d'une personne. Connaissez-vous Rémi Bernier ?

Le jeune homme me regarda avec méfiance :

— … Je connais un Rémi Bernier !… Mais il est parti aux États.

— Quand ?

— L'automne passé !

— Est-ce que son oncle s'appelait Ildefonse ?

— Oui !

— Et vous dites qu'il est parti aux États ?

— Oui ! À l'automne passé !

— C'est dommage. C'est un parent et je recherche sa famille. Je viens de la Rivière-aux-Rats, près de Québec.

Il me regarda avec intensité, arracha quelques glaçons que son souffle chaud avait formés autour de sa bouche dans sa

moustache et sa barbe rousse, et murmura en détachant ses mots :

— Je suis Rémi Bernier, et je suis venu chez vous il y a deux ans. Vous vous rappelez ?

Je n’en revenais pas. J’étais littéralement aux anges... au comble du bonheur. Je l'avais enfin retrouvé ! Je l'emmenai avec moi jusqu’à mon hôtel. Il semblait si grand et si fort. Le réceptionniste me regarda d’un air soupçonneux. Je le rassurai en lui louant une deuxième chambre pour la semaine et Rémi me raconta leur terrible histoire, leur descente aux enfers.

En compagnie de la famille de son oncle Ildefonse, il avait quitté Québec en 1848, car, disait-on, le travail était moins rare à Montréal. Ils avaient courageusement marché jusqu’à Trois-Rivières, puis vers Montréal où ils étaient arrivés en juin. Mais l’eldorado montréalais n’était qu’un mirage. Les emplois étaient rares et les salaires ne permettaient même pas de vivre décemment.

En désespoir de cause, les parents décidèrent d’émigrer, de continuer vers le sud prometteur avec leurs enfants, en profitant du beau temps estival. Ils prirent, tous ensemble, la diligence de Montpellier. Tous sauf Rémi qui préféra rester au pays, mais son obstination ne fut pas couronnée de succès, à tel point qu’il attendait le printemps suivant pour prendre lui-même le chemin de l’exil.

En l’écoutant, mon cœur sautait dans ma poitrine. Je cachais tant bien que mal mes sentiments pour ce pauvre Rémi dont je pris grand soin. En quelques semaines, il se remit. Sa jeunesse reprit le dessus. Il engrangea quelques kilos et, avec ses six pieds cinq, devint plus beau et plus grand que le jeune homme que j’avais pu admirer à la Rivière-aux-Rats. Bientôt le bleu de ses yeux se raviva et resplendit comme autrefois.

Après l’avoir remis sur pied, mon deuxième objectif fut de lui trouver un emploi rémunéré, car le travail, quel qu’il soit, fournit dignité et noblesse.

— Bon, lui-dis-je, maintenant, nous devons contribuer tous les deux au bien-être de tous. Il faut que tu trouves de l'ouvrage pour gagner ta vie !

Nous avons aussi décidé de nous accorder quelques moments de loisir et de promenade. Les jours de repos, je troquais mes vêtements masculins pour une robe de fille afin de lui plaire. Nous passions nos dimanches à visiter la ville et à musarder au bord du grand fleuve, où nous écoutions les violoneux. Sur le port, tous ces virtuoses du dimanche tâchaient de gagner quelques sous en accueillant par leurs rythmes endiablés les immigrants qui débarquaient par milliers des grands voiliers en provenance d'Europe.

J'étais heureuse car je pensais que l'homme de ma vie ne me quitterait plus. Je le tenais par la main et rêvais de le tenir par le cœur. Il mangeait avec moi dans ma chambre et regagnait sagement la sienne lorsque la journée était terminée. À plusieurs reprises, je fus taraudée par l'envie de le garder, surtout les nuits trop froides, quand le mercure se tassait frileusement au pied du thermomètre.

Mon brave Malou qui me surveillait de près, ne semblait pas apprécier outre mesure toutes ces familiarités. Ce nouveau venu lui prenait un peu d'affection. Lorsque j'embrassais Rémi pour lui souhaiter une bonne nuit comme nous avions l'habitude de le faire dans ma famille, mon loup gris essayait de glisser sa grosse tête entre nous. Rémi me disait avec quelque amusement :

— Ton chien est jaloux, Alexie ! Je suis sûr qu'il est jaloux.

— Mais non, mais non !

Je lui suggérais parfois de nous marier mais Rémi était mon mustang sauvage qui refusait tout domptage :

— On ne va pas se mettre ce carcan au cou pour le reste de nos jours. Nous sommes encore bien trop jeunes !

Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Il trouva finalement un emploi dans une manufacture de chaussures. Quant à moi je gardai mon travail de «serveur» à la taverne.

Avec deux salaires, nous avions juste de quoi fonder une famille et je conservais au coin de ma tête le projet de me faire épouser. Un jour que je m'étais laissé embrasser plus que de raison, je le repoussai doucement en lui murmurant avec un gentil sourire :

— Non, mon Rémi ! Il y a des choses qui ne se font que dans le mariage !… Peut-être veux-tu qu'on se marie ?

Ma mère aurait été si fière de m'entendre. C'est cette gentille ruse qui l'amena à renoncer pour moi à sa chère liberté. Sa résolution et sa liberté chérie fondirent comme saindoux dans la poêle. Enfin, rendez-vous fut pris avec le vicaire Sanschagrin de notre paroisse pour célébrer notre mariage. Bien entendu, je n'osai pas demander à mon curé de La-Rivière-aux-Rats un billet de bonne moralité. Je dus, de ce fait, gagner la confiance de mon curé actuel par du bénévolat afin d'obtenir son autorisation. Finalement, il accepta de nous marier.

— Je vous marie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, récita enfin le père Sanschagrin, un jour très ensoleillé.

Et par cette formule sommaire mais magique, nous avons été unis pour le meilleur et pour le pire. La cérémonie fut aussi simple que possible. Un mariage de pauvres. Afin de ne pas révéler mon secret, qui m'aurait fait perdre mon emploi, je ne pus inviter mes collègues de la taverne. Ce fut donc les amis de Rémi, quelques clochards, qui nous servirent de témoins et d'invités. Tous nos vêtements de mariage furent loués chez un fripier de la rue Notre-Dame. Mon grand Rémi était magnifique avec sa grande jaquette à queue-de-pie et son chapeau haut de forme qui le faisaient paraître un géant de légendes pour enfants. Le fripier nous fit une bonne ristourne car le pantalon était déchiré et le chapeau taché. Malgré tout, il eut beaucoup de mal à habiller mon homme avec ses six pieds et cinq pouces, et ses larges épaules. Je me sentais si petite auprès de lui et si heureuse.

# 173

Même Malou a célébré notre mariage. Il s'est délecté d'un gros os à moelle tandis que nous savourions un bon ragoût de pattes-de-cochon et des tourtières, le tout préparé par un vrai cuisinier du restaurant voisin. Jamais les chambres du Rasco n'avaient baigné dans un pareil arôme. Plusieurs locataires affamés vinrent quêter un repas. Finalement nous avons tellement partagé avec les malheureux de l'Hôtel Rasco que nous avions encore faim après avoir tout englouti , à la fin de notre « banquet ». Quelle journée ! Les cafards et les punaises en ont sans doute fait une vraie maladie. Je suis sûre que leurs arrière-petits-enfants cafards ont entendu parler de ce banquet et de son bouquet. Par manque de moyens, nous avons fait notre nid d'amour dans deux chambres de l'hôtel Rasco. Il fallut changer les matelas et nettoyer les planchers de fond en comble pour éliminer les parasites ; en tout cas presque tous.

Je décidai de faire partager notre bonheur à nos parents et je leur écrivis une longue lettre dans laquelle j'essayais de me faire pardonner mon escapade :

— Bien chers parents, je vous écris de Montréal pour vous demander pardon pour ma fuite…

Peine perdue. Ils ne l'ont jamais reçue. Je l'ai su longtemps après. Peut-être ont-ils pu me pardonner depuis le Paradis ! Nous étions très pauvres mais très heureux. Notre nouvelle vie a commencé ainsi ; aussi dure que celle de mes parents, mais belle malgré les obstacles. Le bonheur est dans la tête. Il suffit de l'y garder. Et pour cela il faut parfois se boucher les oreilles avec les mains, fermer les yeux et serrer les lèvres bien fort pour l'empêcher de fuir. Nous sommes certes pauvres pour ce qui est de l'argent, mais très riches d'amour, un avantage que les pauvres peuvent s'offrir, et, mon seul regret est d'avoir perdu tout le temps que j'ai passé inutilement avant d'aimer Rémi.

Je vous souhaite à vous aussi ce grand bonheur.



# LIVRE II

## Chapitre 1er

## *Nous serons coureurs-de-bois*

En cette fin de l'hiver 1851, les érables de Montréal donnaient quelques signes de résurrection printanière. Leurs minuscules bourgeons, assoiffés de vie, se gonflaient goulûment de sève à chaque caresse du soleil, tandis que les derniers bancs de neige, souillés de terre et de feuilles mortes, tâchaient de s'effacer discrètement dans l'herbe desséchée. Mon mari et moi-même, venions de nous marier devant Dieu et devant le bon abbé Sanschagrin. De ce fait, les délectations nouvelles de la volupté conjugale nous dissimulaient depuis cet heureux événement la galère dans laquelle nous nous efforcions de souquer. Mais, trop de plaisir émousse les sens et rassasie l'esprit. Bientôt, comme un îlot dégagé par la marée, commença à émerger de cet océan de délice la crête de mon désarroi :

— Écoute, Rémi ! Ici, dans cet hôtel Rasco où ne prospère que la vermine, nous aurons du mal à élever sainement une « trâlée » d'enfants[54]. Si nous avons la malchance de perdre notre emploi, nous finirons dans la rue, comme toi-même après le départ de ton oncle.

— Pourquoi être si « trisse », Alexie ? Faut pas se laisser accabler ! Si tu veux qu'on parte, chui prêt ! Avec toi j'irais au « boute » du monde !

---

[54] ●Une *trâlée* d'enfants = une ‘‘ flopée’’ d'enfants, beaucoup d'enfants. *Trisse* = triste. *Boutte* = bout.

Quel ange, ce Rémi ! Les deux notes de musique qui lui servaient de prénom gringottaient dans mon cœur comme un refrain d'amour. Mon homme était si beau, si grand et si fort !

Depuis mon arrivée de la Rivière-aux-Rats, je travaillais dans une taverne avec mon chien Malou, un malamute croisé de loup gris d'Alaska. Je servais la bière et Malou surveillait les clients du coin de l'oreille en somnolant nonchalamment dans les vapeurs d'ivresse. J'aurais bien échangé ma place avec la sienne. Certains clients éméchés se seraient, sans doute, montrés plus avenants s'ils avaient fait face à la physionomie ingrate de mon malamute. Mais, comme le marmonnait souvent ma mère qui, sans y avoir été invitée, semblait avoir pris définitivement pension dans ma tête d'adolescente désinvolte pour me houspiller à la moindre pensée fantasque : «Faut pas rêver, Alexie ! L'monde est ainsi fait. Y chang'ra pas pour toé !»

C'était pour cette raison même que je restais soigneusement affublée de vêtements de garçon car les femmes n'étaient admises que pour faire le ménage en ces lieux impies où les mâles laissaient déambuler leur imagination dans l'extase éthylique, paradis artificiel qui, avec l'opium anglais du Bengale, leur faisait oublier dans quel gâchis marinait leur misérable vie d'humbles sujets colonisés de la reine Victoria.

La vie à Montréal était trop affligeante pour nous obstiner à vivre en ce cher pays de notre enfance. Comme des centaines de milliers de Canadiens-français, les parents de mon mari avaient déjà émigré vers les États-Unis dont les trente-et-un états se couvraient de manufactures textiles, grâce au coton cueilli sans bourse délier par les esclaves du Sud profond.

— Les lois britanniques nous interdisent de créer des industries qui concurrencent les manufactures de l'Angleterre, m'affirma un journaliste du quotidien La

Minerve, rencontré fortuitement au bureau montréalais de la Société Saint-Vincent de Paul.

Cela me rappela un commentaire de Monsieur Légaré, un bourgeois de Québec, qui, en dépit de son nom, m'avait impressionnée par son jugement judicieux. Même si, à cette occasion, je ne l'avais cru qu'à demi.

— Comment peuvent-ils nous faire ça ?

— Mais oui, jeune-homme ! Les Américains n'ont pu développer leur économie qu'à partir du moment où ils ont chassé les colonisateurs de chez eux, à coups de bottes. Il faudrait, nous aussi, faire de même pour créer "de la bonne ouvrage" et, ainsi, demeurer icitte au pays !

Je demandai confirmation à l'abbé Fleury, vicaire de notre paroisse, qui aimait bien courtiser les sujets politiques brûlants. Il se mit à caresser les boutons de son camail, comme il faisait lorsqu'il critiquait l'Angleterre, car il savait qu'il risquait son poste et sa tranquillité. Sans être servile, son supérieur, Mgr. Bourget, collaborait avec les autorités coloniales dont il recevait une grasse pension, et excommuniait sans état d'âme tous ceux qui prenaient trop ouvertement parti contre les Anglais. L'abbé Fleury me confirma que l'Angleterre était elle-même en pleine Révolution industrielle. Elle voulait produire pour tout l'Empire et, dans ce but peu charitable, interdisait le développement économique de notre Canada comme de tous les pays qu'elle contrôlait. Ses lois restrictives nous forçaient à nous cantonner à la production des seules matières premières dont elle avait besoin : le bois, le blé et les fourrures[55]. Comment créer des emplois dans des conditions aussi despotiques ?

— Vous croyez que l'indépendance serait notre solution ? lui demandai-je à voix basse en suivant des yeux un moineau qui s'était introduit dans le hall d'entrée du presbytère comme pour venir nous épier.

---

55 ●L' *Iron Act, Wool Act, Sugar Act, qui s'appliquaient aussi au Canada.* Le *Currency Act* interdisait l'introduction de papier-monnaie dans les colonies dans le but de bloquer leur développement.

— Oui ! J'en suis convaincu !... À condition de proclamer la république.

La république ? Je ne savais pas encore ce qui se cachait sous ce nom mystérieux. Mais je me doutais que ça ne passerait pas sans peine dans le gosier de nos persécuteurs, en tout cas, pas aussi aisément que le *pouding-au-chien*, le *hareng saur* ou le *toad-in-the-hole* dont ils étaient friands.

— La République c'est la démocratie, mon cher monsieur ! me lança l'abbé Fleury avec conviction et même un brin d'exaltation, en brandissant son index bagué d'or vers le ciel comme pour accorder une bénédiction sacramentelle.

— Mais pourtant, le vicaire John Reggan m'a affirmé que l'Angleterre est un modèle de démocratie. Elle est gouvernée par un Parlement, et la reine Victoria n'a aucun pouvoir absolu,... selon lui !

— L'abbé Reggan est un naïf ! Cela m'étonne beaucoup de la part d'un Irlandais ! Habituellement, ils sont plus perspicaces ! Le Parlement de Londres est entièrement contrôlé par la grosse finance et les banques peu soucieuses du bien-être des citoyens anglais, et encore moins de nous autres, Canadiens ! Il faut que ça change ! Leurs élus et leurs sénateurs ne sont que les valets corrompus des sociétés mercantiles !

L'abbé Fleury s'enflammait comme un brin d'amadou ; et, en prononçant les mots *"grosse finance* et *banques*", il fit une grimace qui en disait long sur l'aversion que lui inspiraient « ces engeances », comme il les qualifiait. En fait, 35 ans plus tard, je me rendis compte que la république de Louis Riel ne réussit pas à survivre, elle non plus, en dépit du fait qu'elle ne prônait que la démocratie la plus pure. Je peux en parler en connaissance de cause puisque j'ai participé à son ultime combat dans l'Ouest.

Le vicaire reprit son souffle, et dès qu'il eut engrangé suffisamment d'air et caressé une nouvelle fois les boutons de son camail pour raffermir son âme circonspecte, il lança son ultime coup de boutoir :

— L'Angleterre n'est qu'une ploutocratie !

Ce verdict mystérieux prononcé solennellement par un ecclésiastique avec un terrible rictus d'aigreur, me parut une flétrissure indélébile.

Quelques jours plus tard, à la taverne, un client encore lucide évoqua en ma présence la *British East India Company* dont le bureau montréalais se situait dans la rue Saint-Nicolas.

Sans mettre mon patron au courant, je me rendis en ces lieux. Je voulais savoir sous quelles conditions je pourrais travailler dans les Indes dont le nom seul me fascinait. Était-ce une contrée aussi lointaine qu'on le prétendait ? Ici dans mon propre pays, je n'étais qu'une misérable colonisée ; mais ailleurs, sur ces rivages sans doute aussi éloignés que la voûte céleste, je pouvais peut-être devenir une fière colonisatrice brandissant l'Union Jack pour enseigner à l'Humanité la seule voie de la Civilisation. Je me doutais bien que la multitude d’immigrants anglais qui roulaient carrosse sur nos rives laurentiennes, n'auraient pas quitté leur chère patrie s'ils y avaient prospéré. Le représentant parlait français. Il m'expliqua que c'était une compagnie anglaise et que je devais apprendre à m’exprimer en anglais pour trouver de l'embauche. Justement, l'Armée britannique recrutait beaucoup, car les soldats indigènes des Indes, les Cipayes, commençaient à s'insurger contre la *British East India Company,* unique et véritable propriétaire de tout le sous-continent indien. On prévoyait que l'armée privée de la Compagnie allait devoir passer la main à la nation.

— Pourquoi donc ces indigènes sont-ils si mécontents ?

— Je crois qu'ils reprochent à la Compagnie de les maltraiter[56].

— Et … sont-ils vraiment… maltraités ? lui demandai-je en le fixant droit dans les yeux pour lire entre les lignes de ses paupières.

---

[56] ●Après cette agitation préliminaire, l’Insurrection des Cipayes éclata sept ans plus tard, en 1857.

— Oui... mais... il ne faut pas le dire trop haut, murmura le commis en baissant pudiquement le regard vers son registre, comme pour confesser un péché inavouable.

— Est-ce que vous êtes anglais, vous-même ?

— Non ! Je suis Highlander écossais.

J'étais ce jour-là habillée en garçon car je devais ensuite me rendre au travail. L'Écossais examina ma constitution corporelle, fit la moue et me suggéra de prendre un peu de poids, car même si les recruteurs anglais n'exigeraient quand même pas que je parle anglais pour verser mon sang pour l'Angleterre, il doutait que je sois assez robuste pour mener la rude existence d'un soldat. Il faut dire que tout au long du XIX^e siècle, comme je pus le constater par la suite, la reine Victoria eut grand faim de vies humaines pour nourrir ses innombrables guerres d'agression[57]. Me voyant déçue de ne pouvoir risquer mon existence pour Sa gracieuse Majesté, le commis de la *B.E.I.C.* se montra très complaisant en me suggérant de chercher plutôt de l'embauche auprès de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, où il était nécessaire, au contraire, de s'exprimer en français.

— Où donc se trouvent les bureaux canadiens de cette compagnie ?

Il m'expliqua que, une fois par an, au printemps, se tenait une grande foire d'embauche des "*voyageurs*" ou "*coureurs-de-bois*" à Lachine, un bourg situé au sud de l'île fluviale de Montréal. Je promis de m'y rendre et pris congé en le remerciant chaleureusement pour ses conseils éclairés et judicieux.

Par un surprenant hasard, la *Foire de Lachine* s'ouvrit le surlendemain. Je m'y rendis en compagnie de mon mari. D'immenses entrepôts de pelleteries avaient été érigés en ces lieux par les diverses compagnies de fourrure. C'était là que,

---

[57] ●Parmi lesquelles deux Guerres de l'Opium, contre la Chine, pour la forcer à acheter sa drogue, la Guerre des Boers contre l'Afrique du Sud qui venait de découvrir des diamants et de l'or, les 3 guerres contre l'Empire Marathe, la guerre contre les Birmans, la Guerre de Crimée, les guerres contre les Sikhs, la fameuse guerre contre les Cipayes mutinés et les massacres qui s'ensuivirent, la Guerre contre les Zoulous, et bien d'autres. Les lobbies marchands londoniens étaient déchaînés depuis que, saignée par la Révolution et par Napoléon, la France n'aspirait qu'à la paix.

durant les quinze ou vingt premiers jours du mois de mai, était organisée une immense séance de recrutement de "coureurs-de-bois" appelés aussi "voyageurs". Les compagnies pelletières avaient besoin de plusieurs milliers de jeunes hommes, solides, courageux et audacieux, pour transporter jusque dans l'Ouest des tonnes de pacotille de troc produite en Angleterre, et en ramener les centaines de tonnes de fourrure de grand prix. Tout était mis en œuvre pour ces journées de recrutement. On voulait attirer, séduire, accrocher, envoûter, hypnotiser, convaincre, et entraîner les jeunes Canadiens-français à s'exiler comme coureurs-de-bois au service d'une compagnie.

Grâce aux largesses inaccoutumées des richissimes sociétés commerciales qui délaçaient exceptionnellement, ces jours-là, les cordons de leur plantureuse bourse, tout le monde faisait bombance. Une foule de voyageurs vétérans et de vieux trappeurs, survivants perclus de rhumatismes et de pauvreté, furtivement adoubés recruteurs d'un jour, se trouvaient spécialement chargés de racoler les jeunes, en leur racontant leurs aventures merveilleuses, authentiques ou fictives. Ils nous découvraient avec complaisance les cicatrices les plus horribles dans les recoins les plus intimes, à me faire rougir de gêne si je n'avais pas craint de passer pour une petite nature. Tous ces vétérans authentiques improvisaient le récit d'odyssées fabuleuses, vécues au cours de leur carrière. Avec un art consommé, ils y mêlaient toujours des anecdotes passionnantes, saupoudrées de merveilleux, sans oublier un zeste de danger. On disait à Montréal, en souriant avec indulgence, que *les "voyageurs" n'avaient jamais vu de petits loups*. Car, quoi ? Rien d'assuré ! Toutes ces cicatrices n'avaient aucun certificat d'authenticité !

Pour d'autres héros d'un jour, plus modestes, les bivouacs étaient des colonies de vacances, les repas des pique-niques agrémentés de mets délicieux, à s'en lécher les doigts, et enfin le voyage lui-même une croisière fluviale au milieu de

paysages sans cesse renouvelés qui défilaient devant leurs yeux comme les gravures enluminées d'un missel dominical. Pour se nourrir copieusement de gibiers aux chairs délicates, il suffisait de tirer un seul coup de mousquet au jugé ; les poules d'eau, les grouses ou les canards sauvages étaient si coopératifs qu'ils s'alignaient presque pour nous permettre de les tuer deux par deux avec le même projectile. En dix minutes de chasse on accumulait assez de vivres pour subsister une semaine. Grâce à la grande vertu persuasive de l'alcool que les compagnies fournissaient à satiété lors de ces foires sémillantes, tous ces récits prenaient l'allure de contes des Mille et Une Nuits.

Dans l'esprit des jeunes-gens, le goût de l'aventure s'éveillait comme une fleur sauvage, de même que le désir de se libérer de la tutelle paternelle qui durait alors fort longtemps. L'audacieux épaterait son entourage lorsqu’il reviendrait, chargé de sacs de *Pièces de Huit,* en argent fin. Cette fortune lui permettrait à lui aussi de se faire admirer par tout le monde, et particulièrement par les plus belles candidates à l'amour-passion. Lui, qu'on ne daignait pas regarder jusque-là, deviendrait un parti estimable qu'elles s'arracheraient avec fièvre. Fantasme très motivant dans l'esprit d'un jeune homme timide !

Pour obtenir toute cette gloire, toutes ces aventures, tout ce bonheur, il suffisait de signer au bas de la page, ou, à défaut, si on ne savait pas écrire, de faire devant deux témoins une petite croix en marge de la feuille d'engagement. C'était ridiculement facile. La Compagnie fournissait même les témoins ! La richesse et la gloire venaient enlacer ces garçons comme de tendres jeunes filles, complaisantes et capiteuses, dont les grands yeux noirs de houris timides restaient toujours respectueusement baissés. Rêve irrésistible pour ces adolescents inhabiles ou même lourdauds, venus du fin fond de la Beauce, de la lointaine Gaspésie et des verdoyants Cantons de l'Est, où les jeunes-filles ne montraient aucune inclination naturelle vers la

docilité, ni, à plus forte raison, vers cette résignation canonique que prônait la Sainte Église romaine.

J'étais, pour ma part, d'un naturel méfiant, et en serrant dans ma main hésitante la plume d'oie dont une goutte d’encre fit un pâté sur ma feuille, je pouvais bien me douter que ce voyage ne serait pas une partie de plaisir. J'avais appris que les recruteurs de l'armée britannique utilisaient les mêmes pièges en Écosse et en Irlande, qu'ils n'hésitaient pas à enivrer les jeunes pour les amener à signer en leur promettant des châteaux en Espagne. Mais en dépit de ces mises en garde de mon cerveau circonspect, rien au monde n'aurait pu m'empêcher de parapher mon engagement, car je faisais partie de ces jeunes qui se croient invulnérables, destinés au bonheur éternel et à jouir d'une santé indéfectible, quels que soient leurs comportements. Mon courage n'était que de l'inconscience.

— C'est pour cela que ce sont toujours les jeunes qui sont placés en première ligne lorsque les vieux lords rusés décident de déclencher des guerres pour décupler leur fortune personnelle, me murmura le surlendemain le vicaire Fleury, en surveillant de biais la porte de chêne sculptée afin qu'un courant d'air félon ne lui vole ses paroles venimeuses pour les livrer aux oreilles de sa hiérarchie suspicieuse et vindicative.

Beaucoup de jeunes, soumis à cette propagande des compagnies, se penchaient sur leur feuille d'engagement, et traçaient d'un geste malhabile d’ivrogne la croix sur laquelle ils allaient être crucifiés. Un vrai notaire, qui ne payait pas de mine pour ne pas effaroucher les jeunes victimes, récupérait alors le contrat puis notait leur nom et leur adresse après avoir fait signer les deux témoins. Mais la plupart regrettaient dès qu'ils avaient dessaoulé, et tentaient en pleurant de faire ôter leur nom de la malheureuse liste d'engagés. Face à ces geignards larmoyants, les Compagnies commerciales avaient désormais de leur côté la loi, la milice et le guet, et elles refusaient catégoriquement que nous

remboursions l'avance salariale qu'elles nous avaient si généreusement octroyée. Certains l'avaient déjà malencontreusement dépensée. Les nobles actionnaires de Londres, qui avaient investi des sommes considérables dans ce festival de recrutement attrape-nigauds, ne se laissaient pas ébranler par les larmes de crocodiles de ces jeunes Canadiens, qui ne représentaient pour eux qu'un cheptel à faire fructifier. Seule la caresse des peaux de castor avait le don d'émouvoir le cœur de ces aristocrates âpres au gain.

J'ai donc moi-même signé de ma plus belle signature *Alexis de La Durantaye*, mon nom de jeune fille au masculin. Derrière moi, Rémi attendait silencieusement de parapher son propre contrat. Le recruteur qui parlait français avec un fort accent écossais roulant, me regarda avec quelque suspicion et même un peu de mépris.

— Tu sais lire et écrire ?

— Oui !

— Qui t'a appris ?

— Mon frère.

Il jaugea avec quelque dédain mes épaules étroites.

— Mes muscles sont là ! dis-je en pointant mon index vers le front.

Le recruteur leva les yeux au ciel, et le notaire récupéra sa plume d'oie avec laquelle je venais de signer. Ceci fait, il retira le cahier d'engagement pour le mettre en sûreté sur ses genoux, et lança d'un air mauvais et provoquant :

— Ben ça[58] ! Quand tu reviendras des Pays-d'en-Haut, si tu as la chance d'en revenir, tu auras les muscles à la bonne place dans les bras et les jambes. Et là, grimaça-t-il en pointant son gros index noueux vers ma tête, tu auras de la modestie.

— Tabarnouche ! J'ai pas eu une impression de modestie en écoutant vos vétérans nous conter leurs aventures !

Il me fusilla du regard en se levant d'un air mauvais et menaçant.

[58] ●Ben ça ! = Ça c'est trop fort !

— Viens Malou ! Partons ! dis-je en souriant, avant de tourner les talons.

Cette fois encore mon bon chien Malamute, croisé de loup alaskien, calma sans même s'en apercevoir les aigreurs subites des deux recruteurs. Rémi qui assistait à la scène ne pouvait intervenir sous peine de perdre sa chance de partir avec moi. C'est fou ce que certains gratte-papier peuvent devenir arrogants quand ils font face à la faiblesse ! Je partis en souriant avec défiance, tandis que Rémi signait son contrat d'engagement sous les yeux de l'agent recruteur exaspéré :

— Ce p'tit niaiseux, j'espèrrre qu'y va lui arrrriver malheurrr ! persifla-t-il entre ses dents ébréchées.

Sans un mot, mon homme lui balaya la face d'un grand sourire provocateur qui laissa le recruteur déconcerté. Mais, vue la carrure de mon mari, il n'osa lui en demander raison.

Selon les recommandations de mon responsable, nous devions acheter un fusil. Un ami en avait plusieurs. Il nous fit un prix qui me semblait raisonnable.

— Celui-ci est un Charleville de la Guerre d'Indépendance américaine fabriqué en licence française aux États sous le nom de Springfield, modèle 1777.

Je le soupesai :

— Il pèse moins de trois kilos et mesure 6 pieds avec sa baïonnette, ajouta-t-il.

— Ah ! Il a une baïonnette ? dis-je.

— Oui ! Ça peut toujours servir. C'est vraiment le fusil de la Révolution américaine. Il a une platine à silex, c'est à dire un mécanisme à pierre.

— Et comment fonctionne-t-il ? demandai-je.

— Tu vois cette boîte de cartouches de papier. Chaque petit sac de papier contient une balle de plomb et la bonne quantité de poudre pour la tirer. Tu déchires la cartouche avec les dents, tu verses un peu de poudre dans le bassinet que voici, puis tu recouvres le bassinet en fermant la batterie.

À part de tça[59], tu verses le reste de la poudre dans le canon de même que la balle de plomb, et enfin tu bourres dans le canon le papier de la cartouche pour tenir tout ça ensemble.

— C'est pas compliqué, dis-je ironiquement.

— Non, pantoute[60] ! Après quoi, tu tasses l'ensemble au fond du canon avec la baguette qui est là et qui sert aussi d'écouvillon[61] pour nettoyer l'âme du canon. Et t'as plus qu'à relever le chien et à appuyer sur la détente en mettant le canon dans la direction de ton ennemi... Et t'as plus d'ennemi !

— Du moins, s'il a eu la courtoisie d'attendre que j'ai fini de charger.

— Oui, t'as raison. Faut faire vite ! Les tireurs chevronnés n'ont besoin que de 15 secondes pour recharger ce fusil. Et t'as pratiquement le meilleur fusil de notre époque à condition que tu saches garder ton silex au sec.

Nous avions donc un fusil chacun, mais je décidai prudemment de conserver aussi mes armes blanches.



[59] ●À part de tça = À part ça ; en outre ; de plus ; à côté de cela ; puis...
[60] ●Pantoute = pas du tout (‘pas en tout’).
[61] ●En y fixant un chiffon.

Chapitre 2

## *Adieu Montréal ! (4 mai 1850)*

En ce matin du 4 mai, le bleu immaculé du ciel de Lachine laissait présager une exceptionnelle journée de printemps. Trois hérons venus d'un îlot voisin se poursuivaient sans fin en piaillant de joie pour saluer la venue de la bonne saison. Ils avaient tant à se dire qu'ils parlaient tous à la fois. Sur les rives du Grand Fleuve, des centaines de femmes et d'enfants pleuraient en agitant tristement la main. Les premiers départs de Lachine représentaient un événement considérable. De nombreux Montréalais venaient assister à ce spectacle inhabituel qui pour eux marquait la fin de l'interminable hiver et l'ouverture du Saint-Laurent à la navigation après la débâcle des glaces. Plus loin devant moi les cheveux longs de mon cher Rémi ancraient mon regard dans un bienfaisant sentiment de sécurité. Les drapeaux flottaient joyeusement. Pourtant, mon bonheur n'était pas sans mélange. Dans un coin de mon cœur, un léger clair-obscur de mélancolie se tenait à l'affût. Je m'étais arrachée avec douleur aux lèches de mon chien Malou. Je l'avais chaudement recommandé au tavernier. En me voyant m'éloigner, il avait poussé un petit gémissement qui avait soufflé ce voile de mélancolie sur mon bonheur. Le cœur me brûlait aussi de quitter pour ces lointains rivages ma pauvre patrie abandonnée, que la France avait même dédaigné de reprendre à l'Angleterre après avoir mis ce pays à genoux[62].

J'avais 18 ans, mes parents me croyaient à Montréal ou à Québec, et j'allais bourlinguer par monts et par vaux, au cœur de ce gigantesque continent. Ma signature ne me liait

[62] ●À l'issue de la Guerre d'Indépendance américaine, lors des Traités de Paris et de Versailles, en 1783. Louis XVI avait non seulement armé les Insurgents mais fourni une escadre de 20.000 marins et une armée de terre de 8.000 fantassins qui avaient entraîné la capitulation de l'Armée anglaise à Yorktown. Pourtant le gouvernement de Louis XVI négligea d'exiger la restitution du Canada à la France afin que les Américains ne se croient pas de nouveau menacés par la Nouvelle-France.

que pour un seul voyage, mais, sans le savoir, je partais pour... 50 longues années ; pardon !… 50 *brèves* années !

Certains de mes compagnons ne s'absentaient que pour la saison, d'autres pour toujours ; sans le savoir, bien sûr. Mieux vaut ignorer ce que nous concocte l'avenir. Une fois assis dans nos canots surchargés, il ne fallait plus « grouiller[63] », de peur de crever la délicate coque de bouleau et d'embarquer de l'eau.

— *En avant*, cria le chef de l'expédition en levant verticalement son aviron.

— *Adjieu, le Canada et les Canadjiens*[64] *!* cria un coureur-de-bois, les larmes aux yeux.

Nos 15 canots furent libérés par les hommes qui, debout sur les hauts fonds, les gardaient captifs. Les rameurs commencèrent à avironner en cadence. À l'appel du guide, les équipages poussèrent un triple *hourra* avant d'entonner un chant cadencé qui permit de régler les rames les unes sur les autres.

Les nouveaux *voyageurs* ou *coureurs-de-bois* partaient le cœur gros. À mon retour, le Canada aurait bien changé, agrandi de plusieurs autres provinces. En fait, c'est le Canada qui me rejoignit dans l'Ouest et non pas moi qui y suis revenue.

Les canots glissèrent vers le large, tandis que flottaient dans la brise légère les sanglots des mères et des épouses massées sur le rivage. La plupart d'entre nous avions réussi à refouler notre chagrin en vidant quelques verres supplémentaires, mais certains pleuraient ouvertement en apercevant les mains maternelles caresser la brise. Bientôt, cependant, l'éloignement et les embruns vinrent laver les larmes sur les joues encore enfantines des rameurs.

La plupart des coureurs-de-bois avaient signé leur contrat d'engagement, l'esprit envoûté par le fourbe sortilège de

---

[63] ●Grouiller = bouger, s'agiter.

[64] ●Ce son ″j″ glissé entre, d'une part, les consonnes vélaires ″k″ ou ″g″, ou les apico-dentales ″t″,″d″ ou ″n″, et d'autre part les voyelles ″i″,″é″ ou ″è″, porte en linguistique le nom de *palatalisation* : **piqujier** (piquer), **gujèpe** (guèpe), **tjiens** (tiens), **Djieu** (Dieu), **panjier** (panier). De même *Acadien* donna *Acadjien → 'cadjien → 'cadjun → Cajun (de Louisiane).*

l'alcool, dans lequel nous avait généreusement immergés la compagnie pelletière. Maintenant, il fallait payer de notre personne; partir pendant des mois, et peut-être ne jamais revenir. Car les dangers inhérents au voyage faisaient que nombre d'entre nous ne reverraient jamais la belle Vallée du Saint-Laurent, berceau de notre chère civilisation française en Amérique.

En dépit du chagrin de mes compagnons, et de la tristesse d'abandonner mon bon chien Malou, je réussis à me convaincre que j'étais heureuse, car je pensais être de retour à l'automne. J'allais pouvoir oublier la pauvreté, la maladie, la faim, les frustrations politiques, l'exploitation des pauvres gens par les puissants qui se croyaient bénis de Dieu parce qu'ils étaient riches, alors qu'ils n'étaient que des esprits rusés, habiles à tirer parti de leurs semblables et assez désinvoltes vis-à-vis de la misère des autres.

Je me voyais comme le papillon, qui, un jour, se débarrasse de son encombrante toison de chenille pour mieux courtiser les fleurs des champs et poursuivre ses balades buissonnières. Une cane suivie de ses six canetons traversa paisiblement devant nous. D'un geste, notre "*Devant*" fit un instant tenir les avirons en suspens afin de ne pas jeter la confusion dans cette paisible famille.

Tous ceux que j'aimais vinrent défiler devant l'horizon de ma mémoire : mes parents restés à Chicoutimi, mes frères et mes sœurs, ainsi que le mystérieux maréchal-ferrant de la Baie des Ha ! Ha !, celui-là même que mes parents m'avaient assigné comme époux, et qui avait été à l'origine de ma fuite éperdue. Quand les reverrais-je ? Heureusement, je ne savais pas que la réponse était si définitive : jamais ! Quand je reviendrai, au tournant du XX^e^ siècle, mes parents seront morts, de même que la moitié de mes frères et sœurs. Je retrouverai un pays et une famille qui me seront totalement étrangers, car mes neveux, nièces et leurs enfants n'auront jamais entendu parler de moi. Mais pour l'instant, j'étais heureuse, car j'avais le privilège de ne pas connaître les

déboires successifs qui jalonneraient ma vie, et le naufrage final qui m'attendait avec patience et volupté, comme il attend tous les humains.

Autour de mon cou, un mouchoir vert. Certains le choisissaient d'une autre couleur et préféraient le porter autour de la tête à la place de la *tuque*[65], afin d'apprivoiser leurs cheveux coupés aux épaules et d'absorber l'abondante sueur qui perlait déjà.

Comme mes compagnons de voyage, j'étais vêtue d'une chemise écossaise à dominance rouge, d'une tuque de laine, rouge aussi. Mes jambes se couvraient de *mitasses*, jambières en peau de chevreuil[66], et mes pieds de mocassins d'un cuir similaire, très doux, très souple, sans chaussettes. Des braies me laissaient le haut des jambes nu. Heureusement, personne, mon mari excepté, ne savait que j'étais une femme, une vraie ! Les extrémités frangées de ma ceinture fléchée retombaient à gauche. Nos habits fraîchement lavés allaient nous servir de "peau" durant des mois.

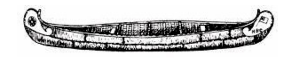
De cette ceinture de laine, pendait sur la hanche un sac-à-feu en cuir de chevreuil, décoré de *rassades* aux couleurs vives. J'y avais entassé amadou, silex et marcassite. J'avais aussi un sac-à-pétun[67] en peau de loutre que j'avais bourré de tabac noir pour ma pipe. Au fond, dans le tabac-même, gisait toute ma petite monnaie hétéroclite de sources disparates.

Notre ceinture fléchée retenait aussi, soit une corne de poudre étanche avec une bandoulière de laine tissée, soit, en ce qui me concernait, un sac de cartouches de papier pour mon fusil. J'avais également un *couteau à scalper*, ou, si vous préférez, *à couper la viande*, une hache aiguisée comme un rasoir, et une écuelle de bois avec sa cordelette de suspension. La hache était celle-là même qui m'avait permis de mettre en fuite un ours mal léché dans le fjord du Saguenay, et d'impressionner si fortement un client indélicat

[65] ●Toque ou bonnet.
[66] ●Certaines mitasses étaient en toile épaisse.
[67] ●Pétun = tabac. Pétuner = fumer.

dans la taverne de Montréal. Chaque rameur avait sa hache ou son fusil posé devant lui ou coincé entre deux « *pièces de marchandise* ».

L'équipement collectif de chaque canot comprenait une bouilloire pour le thé, une ou plusieurs éponges pour écoper entre les paquets enveloppés de toile cirée, une poêle à frire, un chaudron, une hachette, une alène pour percer, des pièces d'écorce de bouleau de rechange pour réparer la coque, des paquets d'ouatapi[68] pour les coudre ensemble, et 5 kg de gomme d'épinette pour les étanchéifier. Car il n'était pas question de se contenter de « raboudiner » les avaries[69].



[68] ●Fines racines d'épinette rouge.

[69] ●Raboudiner = réparer grossièrement.

Chapitre 3

## *En route pour la Rivière-Rouge !*

Notre brigade comptait 15 embarcations dont 11 *canots de Maistre*[70], 3 *canots du Nord*[71] qui devaient rester dans la Terre-de-Rupert, autre nom des Pays-d'en-Haut, et un *canot-bâtard*[72]. Une autre brigade qui partait vers Michillimackinac, capitale des voyageurs de l'Ouest, comptait 40 canots de Maistre. Ces embarcations étaient si imposantes qu'elles devaient faire demi-tour en arrivant à la tête des Grands-Lacs. Leur tirant d'eau ne leur permettait pas de s'attaquer aux furieux rapides du nord.

Les expéditions quittaient Lachine et Montréal, les unes après les autres, à destination de Michillimackinac, Baie-Verte, Grand-Portage, Prairie-du-Chien, Portage-la-Prairie, Notre-Dame-du-Détroit...

D'autres brigades remontaient le Richelieu et descendaient l'Hudson puis la Belle-Rivière[73] afin d'aller braver l'impétueux courant du Missouri pour l'*American Fur Company*. D'autres encore, dont nous-mêmes, prenions le raccourci de la Rivière-des-Outaouais pour nous enfoncer dans les Pays-d'en-Haut, en particulier vers la Rivière-Rouge dans la Terre-de-Rupert.

Entre la pince-arrière de notre canot de Maistre et la pince-avant[74] décorée d'une tête d'indien, 10 hommes d'équipage ramaient avec ardeur : les deux "*boutes*", aidés de six à huit rameurs latéraux appelés *les milieux.* Les *boutes,* c'est à dires le *guide* de l'avant et le préposé au

[70] ●Le canot de Maistre, du nom de Louis Maistre ou Maître, de Trois-Rivières, mesurait environ 11 mètres de long. On l'appelait aussi *Canot de Montréal*. Ils pouvaient porter jusqu'à 4500 kg de marchandise et 8 ou 10 hommes d'équipage.

[71] ●Le canot du Nord était une embarcation de 7,5 m de long environ. Il transportait environ 2500 kg. Il était manœuvré par 5 ou 6 hommes.

[72] ●Pour les voyages rapides et peu éloignés, le canot-bâtard appelé aussi «demi-canot» était monté par 4 ou 5 hommes. Il était plus petit que les deux autres modèles.

[73] ●La Rivière Ohio.

[74] ●Pince-avant = proue. Pince-arrière = poupe.

*gouvernail* de poupe, étaient mieux payés que *les milieux*, car, avec leur aviron plus allongé, ils avaient la responsabilité de diriger le canot dans les rapides et de surveiller attentivement les récifs et les grumes flottantes. Ces deux timoniers s'entendaient à merveille et devaient agir de concert, comme un seul homme, au moindre commandement. C'était pour nous une question de vie ou de mort.

Les interprètes se maintenaient aussi, dans le domaine salarial, au-dessus du panier. Pour ma part, j'étais un simple rameur, même si en réalité je devrais dire *une rameuse*. J'avais, comme les autres *milieux*, un aviron très court, de 60 cm à peine. La pale elle-même n'avait que 7,5 cm de largeur.

Outre l'équipage, quatre de nos onze canots de Maistre transportaient un passager. Le nôtre était le chef de l'expédition, un grand et plantureux Écossais de 40 ans, qui, en tant que chef de notre brigade, se drapait du titre pompeux de "*bourgeois*". Il s'appelait Donald MacDonald, portait un habit gris foncé et se coiffait le chef d'un haut-de-forme vernis. En fait, il était paradoxalement le seul de notre canot à ne pas porter la chemise écossaise, qui était devenue, en quelque sorte, un symbole de classe. Il rejoignait un poste de traite dans les Pays-d'en-Haut où il occuperait la fonction de *facteur* ou *factor* de la Compagnie.

Un autre canot transportait une petite Sœur Grise auréolée, elle, non pas d'un haut-de-forme de bourgeois, mais d'une petite cornette molle ; sœur Jeanne d'Arc. Elle se rendait dans une mission perdue du Petit-Nord[75]. Infirmière et enseignante diplômée, elle avait généreusement sacrifié la seule vie qui lui avait été donnée pour le bénéfice de ses frères humains.

Deux autres canots transportaient un comptable chacun. Ils rejoignaient des forts de traite pour y vérifier les livres. Ils s'appelaient Jean-François d'Arcy et Théophile Landry. Au

[75] ●Le Petit Nord montait jusqu'à la Baie d'Hudson.

total, notre brigade comptait donc 148 âmes. Quand on pense que des dizaines d'expéditions de voyageurs quittaient ainsi Montréal au début mai, et que même les expéditions américaines utilisaient des Canadiens-français pour leurs contacts privilégiés avec les Indiens et surtout parce que *le chinouk*, la langue de la traite était notre chère langue française enrichie de quelques mots indiens, on peut imaginer l'importance universelle de Montréal comme capitale de la fourrure, qui, depuis l'occupation anglaise, avait complètement subjugué la Nouvelle-Angleterre dans ce domaine[76].



[76] ●Avec le temps, des mots anglais s'infiltrèrent petit à petit dans le Chinouk, et, à mon départ de l'Ouest, à la fin du siècle, cette langue technique comportera environ un-quart de mots anglais. À la fin de la Guerre de Sept Ans, toutes les compagnies pelletières de Nouvelle-Angleterre vinrent s'installer en ex-Nouvelle-France, à Montréal, laissant la Nouvelle-Angleterre avec la pêche pour seule industrie.

Chapitre 4

## *On rame*

Taraudée par la curiosité –et peut-être aussi par l'ambition–, je réussis à savoir que les *boutes* gagnaient 250 pelues[77], et nous, les *milieux*, 200 pour 3 mois de voyage, sans compter une prime de 70 kg de marchandise par homme, qui pouvait être revendue au plus offrant.

— Pourquoi ne pas devenir guide ou interprète, me dis-je naïvement, en apprenant que ces deux fonctions jouissaient aussi d'une prime qui les situait hiérarchiquement au-dessus des simples rameurs.

J'oubliais simplement que pour être interprète, il fallait parler une langue indienne, et pour m'imposer en tant que guide, je devais faire carrière dans cette terrible profession, assez longtemps pour connaître les moindres récifs de chacun des rapides. Mieux vaudrait peut-être pour moi explorer le métier de *calfateur* qui consistait à recoudre l'écorce et à l'enduire de gomme ; ou bien de cuisinier, de maître de chant, ou même de chasseur qui avait pour tâche d'améliorer l'ordinaire à chaque étape. Mais je parlais encore sans savoir. Les rapides et surtout les "portages" allaient rapidement me convaincre de chercher ailleurs ma voie et ma destinée.

— La paye vous sera versée au retour ! Comme dans la marine marchande !

— C'est pour éviter les désertions ! me dit mon voisin en ricanant. Et, de plus, la compagnie garde le salaire des morts s'il n'est pas réclamé assez tôt.

— Ah ! Les môôôdits voleurs ! ajouta quelqu'un.

---

[77] ●Pelue = peau. Chaque peau était estimée grosso modo à un dollar américain. Pour trouver l'équivalent actuel, on doit multiplier par 25. Les Américains appellent encore argotiquement leur dollar *buck* (peau).

J'avais tant bien que mal casé mes jambes dans des espaces pratiqués à cet effet entre les ballots cubiques de marchandises de 41kg chacun, encombrés de fusils, de munitions, de couvertures de laine, de vivres, boisson en petits barils, et de toute espèce d'objets hétéroclites, sans parler du courrier. Il y avait même deux pourceaux, cinq poules,... et un coq qui, avec opiniâtreté, s'obstina à chanter chaque matin, au lever du jour, alors que nous avions déjà levé le camp depuis longtemps.

Les passagers s'intercalaient entre les rameurs, au centre de gravité du canot. Mon fusil posé devant moi jouait à me renvoyer dans les yeux l'éclat du soleil matinal reflété par la platine à silex. Je le changeai de position. J'avais solidement ficelé la baïonnette pour l'empêcher de se déverrouiller et de glisser dans l'eau. Mon mari assis plus loin dépassait les autres rameurs d'une bonne tête. C'était une belle pièce d'homme. Les armateurs choisissaient plutôt des rameurs de taille moyenne ou petite, d'un meilleur rendement quant à l'encombrement et la consommation de nourriture. C'était plus économique pour la Compagnie pelletière. Mon Rémi mesurait environ 1,95 $^{m}$. Les nombreuses compagnies de fourrure, grandes et petites, recrutaient tant de coureurs-de-bois[78] qu'elles étaient obligées d'embaucher les plus grands comme Rémi Bernier, ou les moins robustes, comme moi-même. Je donnais une impression de faiblesse avec mes épaules étroites et mon corps filiforme. De ce fait, nous n'étions pas considérés comme des employés très rentables. On ne nous avait pris que parce qu'il n'y avait pas assez de choix ce jour-là.

Seul "*le Bourgeois*", l'Écossais Donald MacDonald, chef de l'expédition, atteignait presque la taille de mon Rémi. Mais il bénéficiait du talent irremplaçable de parler à la fois

[78] ●Les termes de "voyageurs" et de "coureurs-de-bois" peuvent être considérés comme synonymes. Certains historiens ont vu entre eux une différence de saisons (le voyageur de l'été devenait le coureur-de-bois de l'hiver). D'autres ont jugé que les coureurs-de-bois du Régime français sont devenus les voyageurs du Régime suivant. D'autres encore ont pensé que les voyageurs travaillaient en groupes, tandis que les coureurs-de-bois étaient plutôt solitaires. Les opinions sont diverses et variées, aussi ai-je utilisé les deux expressions en synonymie. Le prestige des voyageurs fut tel que la NASA donna ce nom à l'une de ses navettes.

la langue des directeurs londoniens de la Compagnie et celle de ses subalternes coureurs-de-bois, les véritables acteurs de la Traite.

Dès le départ, chaque maître de chœur choisit un chant pour sa propre embarcation, rythmé assez rapide pour les petits canots *lège*[79], plus lent avec les canots de Maistre lourdement chargés. Les chansons répétitives contribuaient à l'automatisme de notre geste. Nous n'avions même plus à penser aux paroles ; notre bouche répétait ce qu'entonnait le maître de chant, et notre aviron frappait l'eau, tandis que notre esprit pouvait vagabonder en toute liberté dans les garennes de nos pensées, par des lacs miroitants ou des vallées riantes.



[79] ●Lège = allège, alège ou parfois à lège. Canot de structure légère.

Chapitre 5

## *La Patronne des coureurs-de-bois*

Une ou deux heures après notre départ de Lachine, notre brigade de canots accosta à la pointe de l'île de Montréal où se dressait la jolie église de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île[80], grande Patronne des Voyageurs.

Ce lieu de culte marquait l'embouchure de la Rivière-des-Outaouais. Là, faisaient successivement halte toutes les brigades qui se dirigeaient vers les Pays-d'en-Haut, vers les Grands-Lacs ou même l'Illinois, de même que certaines brigades qui allaient remonter le Richelieu vers les pays de l'Ohio et du Missouri.

— Vierge Marie, sauvez-nous des accidents et de la mort ! répétaient les coureurs-de-bois, sans aucune conviction, car ils se pensaient invulnérables.

Le taux de mortalité restait élevé dans ce métier, et la protection divine n'était pas superflue. En tout cas, elle octroyait une certaine assurance d'esprit aux croyants.

Au moment de notre arrivée à Sainte-Anne, s'éloignait devant nos yeux l'imposante brigade de 40 canots de Maistre qui se rendait à Michillimackinac, une des deux capitales des Pays-d'en-Haut avec Pembina. Nous avons, pour notre part, fait une longue prière, brûlé quelques lampions et déposé dans un tronc nos offrandes, destinées à faire dire des messes pour les membres défunts de notre armée d'exilés. Nous, les voyageurs nous ressentions profondément cet *esprit de corps* qui nous liait, cette puissante solidarité entre nous. Ces quelques sols dans ce tronc représentaient pour nous une assurance-vie-éternelle. Même les bourgeois protestants évitaient de se soustraire à cette tradition; peut-être par superstition, ou par respect pour les croyances des papistes.

---

[80] ● Sainte-Anne-de-Bellevue. L'église est encore debout, mais la pierre a remplacé le bois.

En tout cas, je remarquai que notre *bourgeois* Donald McDonald donna une grosse somme d'argent (une guinée d'or) et pria avec conviction.

Le prêtre célébra la messe et nous raconta la traditionnelle histoire qui avait amené la construction de cette chapelle.

*C'était vers 1711. Un hiver, un curé de la région, le père Breslay, tomba de son traîneau sur les glaces dangereuses du grand fleuve Saint-Laurent. Son cheval rentra seul au village. Craignant pour sa vie, le prêtre sollicita l'intervention de Sainte-Anne, et, en guise de gratitude, promit de construire une chapelle à sa dévotion. Il n'avait pas plutôt fini sa prière que les paroissiens, alertés par le cheval, revenu seul, se mirent à sa recherche et le sauvèrent.*

Après avoir médité sur la force des croyances, notre brigade s'engagea résolument dans le Lac des Deux-Montagnes, puis dans la Rivière-des-Outaouais, longue de 1271 km[81], qui devait nous conduire tout près du Lac Huron.

Le bourgeois, chef officiel de l'expédition, et les deux comptables, portaient des vêtements de cuir, mais nous, les voyageurs, devions éviter les peaux d'animaux, car le cuir épais, mouillé par la transpiration, la pluie et l'eau des rivières, devient trop lourd. De plus, il rétrécit et durcit en séchant. Nous préférions les tissus de lin ou de coton. Notre tuque et notre ceinture fléchée étaient de laine. Seules nos mitasses et nos mocassins étaient parfois en cuir léger et très souple.



[81] ●Mais nous n'en avons parcouru que la moitié avant de nous engager dans la Mattaoua.

Chapitre 6

## *Premières difficultés*

La grande Rivière-des-Outaouais, voie royale vers la Baie d'Hudson, nous avala comme un gros maskinongé aurait gobé une mouche[82]. Sous l'intense exercice, mes bras déshabitués de cet effort surhumain –en fait depuis mon escapade de Chicoutimi, un an plus tôt– commençaient à protester par des douleurs lancinantes. J'étais déjà en souffrance. Dans l'attente de mon deuxième souffle, j'essayai d'oublier la fatigue en concentrant mon esprit angoissé sur les mouvements mécaniques rythmés par les chants.

— Alexis, rame plus loin du bord, tabarnouche ! Tu vas grafigner l'écorce[83] ! cria le gouvernail.

Ils avaient l'œil agile, ces deux «boutes» auxquels nous devions une obéissance aveugle et absolue. Le bandeau de tête –ou la tuque– retenait nos cheveux qui se portaient assez longs jusqu'aux épaules. Il épongeait aussi la sueur qui pouvait brûler nos yeux dans les efforts constants que nous fournissions pour manier notre aviron dont le bois était de tilleul ou de thuya, –bois flexibles et résistants entre tous.

— À soir[84], vous marquerez votre rame d'un signe ou d'un chiffre. Si vous vous noyez ou si vous vous fracassez sur une roche, on plantera votre aviron sur votre tombe avec une croix de bois.

— Qui viendra prier pour nous ? demanda quelqu'un.

— Les libellules ! ricana un rameur.

—Gardez à portée de main votre petit sac de graisse de phoque pour vous beurrer le visage et les mains. Les mouches noires et les maringouins ne vont pas tarder à vous

---

[82] ●Brochet de la Rivière-des-Outaouais (Esox masquinongy), surnommé le requin ou le tigre d'eau douce pour ses combats spectaculaires.

[83] ●Grafigner = érafler, égratigner. Près de la coque, la résistance de l'eau est moins grande.

[84] ●À soir = ce soir.

achaler[85].

En dépit des longs cheveux qui fouettaient inlassablement notre nuque comme la queue d'un cheval, les mouches noires ne tardèrent pas à se prendre dans notre tignasse. Notre corps, encore propre en ces premières heures d’effort, commençait déjà à baigner dans l’humidité et la sueur. Durant des mois, nous n’aurions, bien entendu, ni le goût ni le temps de nous laver, car nous partions avant l’aurore, et le soir, épuisés, nous nous endormions dès que notre tête reposait sur le sol nu. Il n’était question ni de se décrasser, ni de bardasser[86]. De toute façon, comme je l’ai dit ailleurs, la propreté corporelle ne nous tourmentait pas outre mesure à cette époque.

Tous les 40 ou 50 kilomètres, l’agaçant bourdonnement d’une scierie venait ternir le paisible silence de la nature, habituellement à peine troublé par le léger friselis de l’eau et par les caresses des avirons sur l'onde argentée. Des billes de bois, harnachées en radeaux, amarrées sur les rives, n’obéissaient qu’à contrecœur à leurs draveurs intrépides armés d’un tourne-bille ferré. Ces derniers, qui narguaient la mort pour gagner leur vie, sautaient avec agilité sur les billes roulantes, sachant que leur vie n’avait pas plus d’importance que celle des coureur-de-bois dont chaque canot leur adressait une double rangée de sourires amicaux.

— Laochez pas, tabarnac[87] !

Notre premier obstacle fut véritablement le *Rapide-de-Carillon*[88]. Il fallut décharger, « portager » la cargaison sur plusieurs centaines de mètres et recharger plus loin. Le lendemain, se présenta le *Rapide-de-la-Chute-à-Blondeau*.

Les jours suivants, après avoir longuement obliqué vers l’ouest, la sortie d’un lac – qui n’était en fait qu’un élargissement de la Rivière-des-Outaouais –, allait se transformer en étroit couloir rocheux où les eaux se

---

[85] ●Achaler = embêter.

[86] ●Bardasser ou berdasser = Chahuter, faire du tapage, jouer à des futilités.

[87] ●Laochez pas ! = Tenez bon ! (Ne lâchez pas !) [*phénomène de diphtongaison du son a; ex. Jaocques pour Jacques*]

[88] ●Aujourd’hui disparu sous les eaux du barrage hydroélectrique de Carillon.

bousculaient pour se frayer un passage. C'était le *Saut-de-la-Chaudière* appelé autrefois *Le Long-Sault*.

— *Ici même, mes amis*, commença notre guide qui, comme je m'en rendis compte par la suite, aimait bien nous renseigner dans ses moments d'oisiveté intermittente. *Ici, il y a de cela très exactement 190 ans, le 1er mai 1660, l'un de nos valeureux ancêtres s'est sacrifié pour sauver la Nouvelle-France...*

Puis, après une pause, sans doute destinée à amplifier l'effet produit en laissant mûrir notre curiosité dans le silence, il reprit :

— *...Ville-Marie, la Montréal de l'époque, ne comptait encore que 300 ou 400 habitants. Or, on apprit que 600 à 700 guerriers iroquois allaient attaquer par la Rivière-des-Outaouais ; par ici même. Alors, un Français, nommé Adam Dollard, sieur des Ormeaux, décida d'aller leur tendre une embuscade, ici-même au Long-Sault. Avec seize Français et quarante Hurons, il se porta donc en ces lieux, mes amis...*

— *Et qu'est-il arrivé, guide?* demanda l'un de nous, trop impatient.

— *Ça vient, ça vient!... Ici même,* dit-il en tendant la main, *il trouva une vieille palissade algonquine toute décorée de liserons. Les Français s'y installèrent. Bientôt, arrivèrent les canots iroquois qui donnèrent un assaut de masse mais échouèrent. Alors, les Iroquois commencèrent à assiéger le fortin français. Les attaques se multiplièrent; sans succès.*

— *Heureusement !*

— *Les 16 Français et 6 chefs Hurons qui leur étaient restés fidèles,...*

— *Où étaient passés les autres Hurons ?*

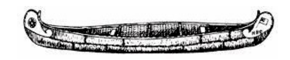
— *Ils avaient déserté pour passer avec les Iroquois qui leur promettaient de les laisser vivants et libres... Finalement, les assaillants décidèrent de lancer l'assaut final...*

— *L'assaut final ?*

## 202

*— Oui l’assaut final... Un furieux corps à corps s’ensuivit et les cinq derniers Français furent capturés. Ils moururent sous la torture puis furent dévorés, car les Iroquois voulurent se repaître du courage de ces braves, et aussi venger les 80 tués qu’ils avaient subis dans leurs rangs. Les déserteurs hurons qui avaient changé de camp subirent le même sort.*

Chacun de nous eut le temps de méditer en silence sur cette résistance désespérée.



Chapitre 7

## *Des bagarres de pauvres*

Le lendemain, notre brigade naviguait paisiblement au niveau des chantiers forestiers de Bytown, lorsque des hurlements discordants jetèrent l'alarme parmi les voyageurs et éteignirent les divers chants rythmiques qui fleurissaient dans chaque canot d'écorce pour se marier en un bouquet dissonant. Ces vociférations s'épanchaient du sommet de la falaise escarpée qui, à cet endroit, formait la rive sud. Une personne se dressa en agitant les bras et nous hurla :

— Venez, amis coureurs-de-bois ! Débarquez ! Y'a une bande de Shiners irlandais qui nous achalent. Venez nous aider, on n'est qu'une cinquantaine et ils sont plus de cent !

— Tabarnouche ! On débarque ! Branle-bas de combat ! crièrent les guides de chaque embarcation.

Les canots furent conduits au mouillage sur le rivage. Chaque guide désigna rapidement un homme –le moins robuste–qui sauta sur le haut-fond pour immobiliser son embarcation comme l'aurait fait une ancre. Bien entendu, je fus choisie, et cela m'évita bien des coups, car il fallait se battre au poing, sans armes. Notre bourgeois sauta aussi à terre en s'écriant :

— J'y va moi-itou ! Nous, les Écossais, on a toujours quelque ancienne dette à régler avec les Irlandais !

Et il hurla en anglais en tendant le poing vers les Shiners :

— *Remember Vinegar Hill*[89] *!*

---

[89] ●*Shiner* se prononce *chaïneur*. Le mot shiner est la graphie anglaise du mot français *chêneux* dont le [ê] est déformé par diphtongaison [èï]. *Les chêneux* étaient le surnom français des bûcherons irlandais qui abattaient les chênes sur les berges de la Rivière-des-Outaouais. En 1798, durant une révolte irlandaise contre les Anglais, ces derniers envoyèrent contre les catholiques irlandais leurs régiments écossais qui firent un massacre. En 1804, des bagnards politiques irlandais se révoltèrent en Australie et ils furent fusillés par des Miliciens, généralement écossais. La "bataille" porte le même nom. Achaler = embêter, persécuter. Moi-itou = moi aussi ou moi non plus suivant le cas.

L'arrivée des coureurs-de-bois fit pencher la balance de la victoire du côté des bûcherons canadiens-français. Menés par un géant nommé Jos Montferrand[90], –un fier colosse plus grand encore et plus vigoureux que mon mari– ils mirent les Shiners en fuite. Les blessés se comptaient par dizaines des deux côtés. La Sœur Grise eut fort à faire pour panser nos meurtrissures.

Montferrand était un héros dans la région de l'Outaouais, et il le restera longtemps encore avant de devenir une légende. Les Shiners s'enfuirent à toutes jambes poursuivis par les coureurs-de-bois.

— Ils les avaient attaqués par surprise, m'expliqua sœur Jeanne d'Arc.

— Mais c'est quoi, ces Shiners ?

— Ce sont de pauvres Irlandais qui avaient été importés par les autorités anglaises pour construire à bas prix le canal Rideau entre Ottawa et le lac Ontario[91]. Quand le canal a été terminé en 1832, les Irlandais ont été simplement mis à la porte, et ils ont tout naturellement cherché à prendre le travail des Canadiens-français. C'est une compétition qui rend vraiment service aux industriels anglais, car les Irlandais sont prêts à travailler pour des salaires de crève-faim. Alors des bagarres éclatent partout dans la région pour s'exclure mutuellement du marché du travail, et ça rend tout le monde victime de cette émulation vers les salaires de misère.

— Ce sont des batailles de pauvres ?

— Oui, c'est exactement ça. Seuls les financiers en tirent de gros profits.

— Le haut-de-forme de leurs chefs semble être un symbole d'autorité.

— Sans aucun doute !

---

[90] ●J'appris plus tard que Jos Montferrand (*alias* Joseph Favre) mourut dans son lit à un âge avancé en dépit des tentatives d'assassinat dont il fut victime de la part des Shiners. Joseph Montferrand équivaut au *Géant Ferré* en France, durant la guerre de Cent Ans.

[91] ●Le Canal Rideau, entre Ottawa et les Grands-Lacs, devait permettre une riposte rapide de l'armée britannique vers le sud en cas d'attaque américaine. Bytown (du nom du lieutenant-colonel John By) est l'ancien nom de la ville d'Ottawa.

Chapitre 8

## *Incident de portage*

Chaque soir, lorsque le jour penchait vers la nuit après une journée harassante, le chef de brigade décidait de l'heure et de l'endroit du bivouac. Il choisissait un emplacement isolé, s'approchait de la rive, et, lorsque les canots étaient sortis du courant, les rameurs sautaient à l'eau sur un haut fond.

—On débarque ! Immobilisez les canots !

Tandis que l'un servait d'ancrage, les autres commençaient à débarquer les passagers : la Sœur Grise, les comptables et le bourgeois. Un coureur-de-bois prenait sur ses épaules l'un des passagers et le conduisait sur la terre ferme pour lui éviter de se mouiller les pieds.

Pour ce qui était de la religieuse, un homme la prenait dans ses bras et la déposait sur la berge, à pied sec. Fort gênée la première fois, elle s'exclama, les joues rouges comme des coquelicots, en faisant longuement rouler ses *R* à la façon montréalaise :

— *Les scrrrupuleuses ne serrraient pas à leurrr aise ici !*

Le troisième soir, il advint un événement inattendu. Il marqua ma vie d'un souvenir qui m'est cher aujourd'hui encore, alors que je suis devenue vieille et que je sens la Camarde ombrageuse me guetter du coin de l'œil avec un brin d'impatience. Je sais que tous les autres souvenirs vont un jour abandonner mon esprit affaibli, et s'envoler comme des feuilles mortes au vent d'hiver, plongeant mes jeunes années et les moins jeunes dans l'oubli total. Celui-ci, j'en suis certaine, survivra fidèlement jusqu'au bout du chemin.

Au soir de cette troisième étape, après seize heures de navigation harassante, nous avions mis pied à terre. C'était

mon tour de charrier le bourgeois sur mon dos et de le conduire jusqu'à la rive. Il faut dire que ledit bourgeois, l'Écossais Donald MacDonald, chef de l'expédition, était toute une pièce d'homme de 110 kg et de plus de 1,88 m de taille. À lui seul, il équivalait à presque trois paquets de marchandise[92], alors que je me contentais, au début du moins, de n'en coltiner qu'un seul à la fois. Je n'étais qu'une adolescente de 45 kg, mince comme un fil et étroite d'épaule, et le bourgeois me regarda avec appréhension lorsque je l'interpellai en ces termes :

— Bourgeois, c'est mon tour de te débarquer !

En entendant cela, tout le monde eut sans doute envie de sourire, sauf lui... et moi-même. Il me répondit avec son accent qui écornait doucement les '*R*' :

— Peut-être préfères-tu porter la nonne,... plutôt,... Alexis !

— Ce n'est pas mon tour aujourd'hui, bourgeois ! Embarque donc sur mes épaules !

Et, sans plus d'hésitation, je lui présentai mon dos étriqué pour qu'il puisse enjamber mes frêles épaules et tâcher de s'asseoir. Il le fit, non sans difficulté, et je suppose que le spectacle de cet homme énorme sur mon dos délicat devait paraître assez grotesque, avec ses larges cuisses qui débordaient au-dessus du vide, car je vis quelques sourires éclairer plusieurs visages et les regards se dérober.

À en croire les douleurs et les lamentations silencieuses de mon pauvre corps, le bourgeois pesait véritablement deux fois trop lourd pour ma stature. Je fis avec peine quelques pas chancelants. Je le devinais affolé, alors qu'il oscillait au sommet de ce mât branlant, comme un mousse dans son nid-de-pie. Il levait ses grands pieds, parés de mocassins brodés de perles multicolores, aussi haut que possible pour ne pas les laisser tremper dans l'eau vive de la rivière. Au-dessus de nous, un geai bleu poussa son double cri éraillé qui semblait moqueur :

---

[92] ●Chaque paquet standard pesait 40,7 kg. Nous avons arrondi à 41kg. Chaque colis cubique était enveloppé de toile cirée.

— Gro-tesque ! Gro-tesque ! Gro-tesque !

— Ah ! L'animal ! pensai-je.

Tout à coup, il arriva ce que tous prévoyaient, mon pied buta sur une inégalité rocheuse du lit de la rivière, et « patatras » voilà mon bourgeois à l'eau, les orteils en l'air, avec un « plouf ! » retentissant. Je me souviens encore de ses grands mocassins, brodés de rassades colorées, qui surnageaient comme de dérisoires nénuphars bruns. Le contre-courant l'emporta sur trois mètres au moins avant qu'il puisse reprendre pied et se relever.

Il émergea à la surface, totalement furieux, et, d'un geste violent replaça au sommet de son crâne son haut-de-forme qui avait lâchement tenté de s'esquiver au fil de l'eau, sans doute pour fuir sa colère. Le géant était trempé des pieds à la tête. Quelques-uns de ses longs cheveux cuivrés collaient sur son visage grêlé de tâches carminées. Sous l'effet de l'émotion, il se mit à vociférer des interjections grimaçantes et des phrases inintelligibles, en gaélique, en anglais et même en français. Dieu merci, personne ne comprit quoi que ce fût de son galimatias, excepté lui-même.

Après avoir pivoté sur ses talons, il me chercha du regard à travers ses cheveux mouillés tout bouclés par l'humidité, me repéra et se dirigea vers moi en serrant les poings, le visage barré d'un rictus menaçant. Je vis que j'allais devoir éponger son humiliation sous les coups. Je m'y préparai psychologiquement. J'espérais au moins qu'il ne me blesserait pas trop et que je ne resterais pas inapte à fournir l'énorme effort nécessaire pour ramer toute la journée, "portager" durant des heures les paquets et les lourds canots, et enfin charger et décharger les embarcations. Il écumait littéralement d'exaspération.

— Je m'excuse, bourgeois, balbutiai-je, dans le vain espoir de cicatriser sa rage.

— Tabarnac ! Jobby ! Bludy cheil ! Ah am gonnae kill ye !... xxx Tabarnac !...xxx... I am gonna kill you!... xxx

Il proférait et scandait sa litanie d'insultes avec une telle

conviction que je me raidis en attendant la grêle de coups de poing qui ne saurait manquer de choir sur ma pauvre tête. Sous le vent de panique qui troublait mon esprit, mes mains peu soumises esquissèrent le geste de saisir ma hache pour riposter, ou peut-être même mon charleville dont la crosse de chêne ferrée d'acier aurait sans aucun doute tempéré pour longtemps l'irritation du gaillard. Les deux armes gisaient là, à portée de mes mains. Mais mon esprit eut raison de ma main. Je ne pouvais tout de même pas, pour me défendre contre un homme désarmé, empoigner des armes aussi redoutables. La lame de ma hache, tranchante comme un rasoir, l'aurait d'un simple geste, expédié au paradis celtique d'Avallon.

Il approchait en trébuchant sur le fond inégal de la rivière, les poings serrés, la mâchoire convulsée d'humiliation et d'irritation. Je me préparais mentalement à me faire assommer par ce bœuf, mais me refusais à fermer les yeux pour ne pas paraître trop effrayée, bien que la peur me dévorât le ventre.

Tout à coup, la vue menaçante de l'énorme bourgeois fut subitement effacée par une carrure impressionnante. Rémi, mon cher époux aux muscles d'acier, venait de se glisser entre nous deux pour faire face à l'Écossais :

— Calme-toi, bourgeois ! murmura Rémi d'une voix douce mais ferme. Calme-toi, tabarnouche ! Tu vas faire un acte regrettable !... La violence n'est pas prévue dans notre contrat ! Calme-toi !... Ce garçon ne l'a pas fait exprès et s'est excusé ! C'est un accident de parcours, tabarnouche ! Calme-toi, bourgeois !

Arrivé à moins de deux pieds de Rémi, Donald MacDonald s'arrêta. Son visage, d'abord déformé par la colère, se détendit soudain. Mon Rémi restait immobile, les mains ouvertes le long du corps dans une attitude non menaçante, impassible, barrière infranchissable entre le bourgeois baveux[93] qui ne gesticulait plus, et moi-même,

[93] ●Baveux = agressif, méchant.

figée de terreur. Les deux colosses se toisèrent du regard pendant deux ou trois secondes, visages inexpressifs. Puis le bourgeois murmura :

— Tu as raison Rémi, c'est un accident. C'est pas la peine d'en faire tout un drame. J'accepte tes excuses, Alexis. Mais ne recommence pas, sinon j'va m'fâcher. Merci Rémi de m'avoir fait retrouver mes esprits avant d'faire une bêtise injuste.

L'incident était clos par miracle. J'étais entière, en un seul morceau, et, dans ma tête, je remerciai Dieu... et Rémi ! L'important, c'était que le bourgeois n'ait pas perdu la face et que personne n'ait deviné que j'étais une femme. C'est fou ce qu'on peut se découvrir le sens du compromis lorsqu'on y est forcé ! Tout compte fait, j'y gagnai un privilège : le bourgeois refusa désormais de me prendre comme son porteur.



Chapitre 9

## *À l'étape*

Lorsque les passagers furent enfin débarqués, ce fut le tour des paquets. Chaque pièce de 41 kg était empilée sur la rive. Les canots de Maistre pouvaient transporter quatre tonnes et demie de marchandise sans compter l'équipage et les passagers.

Les embarcations elles-mêmes, vides mais mouillées, pesaient entre 275 et 350 kg; quatre hommes au moins devaient les portager. Et pour ne pas érafler leur délicat épiderme sur les arêtes des roches cristallines ou les picots des branches brisées, il fallait les vider entièrement et les retourner avant de les déposer délicatement dans l'herbe douce comme des enfants nouveau-nés.

Nos paquets, barils, et autres bagages restèrent entassés là, au bord de l'eau, toute la nuit, car ils étaient enveloppés de toile cirée et ne craignaient pas la pluie, qui, de toute façon, était peu susceptible de tomber cette nuit-là.

À terre, chacun s'occupa selon sa fonction. Les chasseurs des divers canots s'éloignèrent pour tenter de débusquer quelque gibier et de l'inviter à notre festin. D'autres ramassèrent du petit bois pour faire du feu. Les cuisiniers préparèrent leurs chaudrons. Les calfateurs vérifièrent leur coque et réparèrent les avaries en aveuglant les voies d'eau. La Sœur Grise soigna quelques blessures bénignes ou malignes. Les deux comptables et le bourgeois rangèrent sereinement leurs couvertures, leur manteau et leur ciré, sous les tentes que nous avions dressées pour eux.

Notre chef-cuisinier jeta plusieurs kilos de pois dans une immense marmite, ajouta une multitude de tranches de lard et laissa cette espèce de ragoût mijoter jusqu'à ce que l'ensemble devienne une épaisse purée... des plus

savoureuses. Bientôt un délicieux et irrésistible arôme vint agacer nos narines frémissantes. Nous étions littéralement affamés. La salive inondait notre bouche tourmentée et à bout de résistance. Les voyageurs étaient d'ailleurs de gros mangeurs. Personne ne picossait[94]. Notre cuisinier préparait un double repas : celui du soir appelé "*souper*", et le *déjeuner* du lendemain matin. Car nous ne faisions que deux gros repas dans la journée, et il fallait accumuler assez d'énergie pour travailler comme des forcenés durant 16 à 18 heures d'affilée. Il était 21 h 00.

En passant près de mon grand Rémi, je lui souris en lui glissant, tout bas :

— Merci mon mari. Sans toi, je mangeais une sacrée volée !

— De rien, ma femme, répondit-il en me rendant mon sourire. Tu peux compter sur moi en cas de besoin.

— Merci !

— J'tais ben prêt à lui étamper la gueule[95] !

— Par chance, tout a bien fini !

— Nous, les mangeurs-de-lard, on est traité de haut par tout le monde, par les bourgeois, les comptables, par les hivernants...

J'étais heureuse.

— C'est quoi les hivernants ?

— Ceux qui restent toute l'année dans les Pays-d'en-Haut. Nous, nous sommes des « *mangeurs-de-lard* » parce qu'on en mange à chaque repas.

— Et que mangent les hivernants ?

— Du pemmican. C'est de la viande de bison mêlée à de la graisse.

— C'est bon ?

— Y paraît qu'non, en tout cas au début. Puis on s'y habitue. De toute façon, y a rien d'autre !

Dès que l'écuelle de bois fut vidée, remplie de nouveau

---

[94] ●Picosser = picorer, manger du bout des lèvres, faire la fine bouche.

[95] ●Étamper = cogner sur la figure comme avec une étampe, un tampon.

et vidée plusieurs fois, tous les rameurs, sans exception, s'enroulèrent, épuisés, dans leur couverture de laine ou dans leur capote trois-quarts – qui ressemblait un peu à la redingote de mon frère François au séminaire de Québec –, et s'endormirent comme des masses, sans même sentir les multiples piqûres des maringouins et des mouches noires qui se ruaient à la curée pour se repaître à leur tour.

Des myriades de mannes tournoyaient autour de nous. Elles étaient la manne nocturne des poissons et peut-être aussi les mânes, les âmes des coureurs-de-bois, morts à la tâche le long de ces cours d'eau éprouvants.

Seuls les quatre passagers veillèrent au coin du feu, restant dans la boucane[96] aussi longtemps que possible pour effaroucher ces insectes voraces, avant de se retirer dans leur tente respective.

Pour ma part, j'étais encore sous le choc émotif et sentimental de cette intervention de mon Rémi, qui m'avait évité bien des tracas. Il s'était couché sous un érable, un peu plus loin. J'aurais voulu aller près de lui, mais il n'y avait pas de place et je ne devais prendre aucun risque d'être démasquée.



[96] ●Boucane = fumée. Boucanier = fumeur de viande.

Chapitre 10

## *Des nuits sous la voûte étoilée*

Dans notre campement, seuls les passagers avaient droit au confort rudimentaire d'une toile de tente. Certains coureurs-de-bois dormaient sous les canots renversés, surtout quand la pluie menaçait. Un prélart[97] ciré était alors tendue par-dessus plusieurs canots, pour agrandir nos abris. Mais les moustiques et les mouches noires qui nous avaient fait souffrir toute la journée, continuaient de se battre une bonne partie de la nuit pour leur repas du soir. Infatigables, ces persécuteurs tentaient avec persévérance de pénétrer dans notre épaisse chevelure sale et y mouraient, prisonniers de ce piège mortel, à quelques centimètres de leur objectif si convoité : la peau tendre de notre cou.

Dans la nuit obscure, tandis que la lune jouait de ses cornes pointues dans les eaux miroitantes de la Rivière-des-Outaouais, j'entendais la grosse voix du bourgeois qui racontait quelques anecdotes de son passé. Sa voix monocorde, relatait, dans un français hésitant et parfois approximatif, l'histoire de sa famille en Haute-Écosse :

— Vous savez, je dis que je suis protestant. En réalité, je peux vous l'avouer ici, je suis catholique romain, et toute ma famille était catholique. Mais je ne voulais pas que le Test Act m'empêche de devenir commis de la Compagnie. Alors, j'ai dit que j'étais presbytérien. Un demi-siècle après la terrible bataille de Culloden qui a brisé les reins de mon peuple highlander, et après avoir subi les "lillibulleros" qui fleurissaient dans tout le pays…

— C'est quoi ces lillib…. ?

— Des chansons vexatoires contre les catholiques ! Donc, après les terribles massacres de Culloden, les

[97] ●Prélart = bâche imperméable, utilisée dans la Marine.

seigneurs anglo-protestants de l'Écosse, qui se prétendaient indûment les propriétaires de notre terre écossaise, ont décidé de se débarrasser des populations catholiques et des clans...

— Un clan, c'est quoi ? demanda une voix.

— C'est une tribu !... et les clans catholiques étaient imperméables à la religion protestante, ce qui enrageait notre roi fanatique... Le roi a donc décidé de détruire les clans et d'expulser les populations. Le prétexte à ce nettoyage ethnique[98] a donc été économique, mais la cause profonde était religieuse.

— Économique ? s'étonna l'un des comptables.

— Oui ! Ils ont dit qu'ils voulaient remplacer l'agriculture et les agriculteurs par l'élevage du mouton Cheviot. La possession du sol par l'aristocratie britannique n'avait rien de symbolique, et l'expulsion des populations en a été légalement justifiée par le roi, qui avait manigancé le crime. Les pleurs, cris, révoltes et émeutes ont été réprimés dans le sang par des régiments tels que le Black Watch ou le Royal Scots Fusiliers, dont les rangs étaient, en dépit de leur nom, composés presque exclusivement d'Irlandais qui se rappelaient leur propre insurrection, elle-même écrasée dans le sang à Vinegar Hill, mais cette fois par des troupes... écossaises.

— Ah ! C'est donc pour cela que vous avez crié quelque chose sur Vinegar Hill en tendant le poing vers les Irlandais ?

— Oui, c'est pour ça !... Nos deux minorités celtes, contrôlées et manipulées, se retrouvaient ainsi au tournant de l'Histoire dans un dramatique face à face au profit du colonisateur, et ne pensaient qu'à se venger l'une de l'autre comme des sœurs pleines de haine. Le cynique Gouvernement anglais neutralisait ainsi avec génie nos deux peuples opprimés par lui-même.

— Comment se faisait l'expulsion des populations des

[98] ●L'expression nettoyage ethnique est moderne. L'expression du texte original était: "le prétexte de l'expulsion de notre race..."

Highlands ? demanda un comptable.

— C'était pas compliqué. Tout d'abord, l'agent anglais du seigneur local venait dans un village en compagnie du shérif et d'un pasteur presbytérien ; ces deux derniers servaient d'interprètes, car, en général, le seigneur ne se risquait pas à venir se salir les mains sur place et l'agent ne parlait qu'anglais. Des Mandats d'expulsion[99] énumérant les noms des victimes étaient officiellement distribués à la population. En mauvais gaélique, le shérif faisait un discours qui avisait ceux qui auraient l'intention de s'opposer à leur expulsion par la force, que la troupe anglaise était sur pied de guerre et que les conséquences pouvaient être incalculables pour leur famille et pour eux mêmes. Puis, le pasteur prenait le relais. Il leur expliquait que c'était Dieu lui-même qui avait placé Monsieur le duc ou Madame la comtesse à la tête de cette région, et que s'opposer à leur Volonté était un pêché mortel qui les condamnait impitoyablement aux flammes de l'Enfer éternel.

— Et où allaient tous ces gens ?

— Sur la côte, où on les déportait gratuitement vers le Canada, l'Australie ou les États-Unis. L'armée du roi Georges venait y recruter des milliers d'hommes pour ses quarante régiments highlanders qui faisaient une grosse consommation de vies humaines car ils étaient toujours placés en première ligne...

— Et si les gens refusaient de quitter leur maison ?

— C'était pas compliqué. Le Writ of Eviction était toujours suivi par l'incendie des maisons du village... Les pauvres paysans pleuraient... La plupart des habitants acceptaient avec fatalisme d'être dépossédés de leur terre natale... Certains vieillards pourtant ne voulaient pas quitter la terre de leur enfance, et... se laissaient mourir... devant leur maison brûlée, dans le champ,... au milieu des quelques meubles qu'ils avaient réussi à sortir des flammes... Je m'excuse d'être tout émotionné...

---

[99] ●Summons of Removal ou Writs of Eviction.

— ...ému,...corrigea un comptable. C’est tout à fait normal ! Tout à fait normal !

Ce soir-là, la fatigue et le sommeil s'unirent pour m'épargner la suite de ces horreurs. Pauvres Celtes ! Je pensai aux réfugiés irlandais de Montréal qui, en Irlande, avaient aussi été expulsés de leur maison par leurs seigneurs orangistes. Décidemment, l'Empire victorien se bâtissait sur des abominations ! Je sombrai dans une profonde torpeur. Il était tard et je savais que le réveil sonnerait tôt ; bien avant le lever du jour. Je m’endormis sur le sol durci, à la belle étoile; comme les autres, enveloppée dans ma capote bleu marine et ma couverture de laine.



Chapitre 11

## *Une simple journée de labeur*

Au matin, le guide sonna bien entendu le réveil «*avant la première barre du jour*» comme on appelait alors l'aube. On était censé partir vers trois heures. Il fallut se tirer de nos rêves les plus charmants. Pour ma part, j'avais eu la chance d'être sauvée cinq ou six fois par mon Rémi. Je l'avais remercié par un baiser secret, très très chaud. Mais je devais abandonner au plus vite mes fantasmes pour ouvrir les yeux et me replonger dans la dure réalité en m'aspergeant le visage de quelques poignées d'eau fraîche de la Rivière-des-Outaouais.

Tandis que les passagers, qui avaient un peu veillé, se préparaient paisiblement, la mine morose et les yeux que j'imaginais encore gonflés de sommeil, les rameurs s'activaient sous les ordres impératifs du guide. Nous commencions à peine à sécher de la veille, qu'il fallait se replonger dans l'eau froide de la rivière pour recharger les canots jusqu'à ras bord.

On avironna deux ou trois heures, puis on fit une pause pour déjeuner vers six heures. Comme on n'avait que deux repas par jour, et que le prochain devait se prendre souvent vers vingt et une heures, on nous servit le copieux déjeuner au lard préparé la veille. Après quoi, il fallut repartir.

— Alexis, rame plus loin du canot. Môôôdit tabarnouche ! Tu vas grafigner l'écorce! lança de nouveau Paul Mélançon, notre “gouvernail” qui surveillait en même temps le travail individuel des rameurs.

Chacun devait fournir un effort égal. Il était, certes, moins fatiguant de ramer près de la coque. Toutes les 60 ou 90 minutes, suivant les difficultés du courant ou du terrain, le guide du premier canot levait son aviron pour la pause, et le

convoi se rapprochait alors d'une rive. Si on ne pouvait se retenir à une branche ou à une corde, un rameur sautait à l'eau et ancrait l'embarcation avec ses pieds. Personne, à l'exception de l'*ancreur*, ne descendait. Certains fumaient une pipe, prisaient ou chiquaient une pincée de tabac; c'était *la pipée*, le quart d'heure durant lequel nous pouvions étirer nos jambes et nos bras ankylosés.

D'autres en profitaient pour se soulager d'un besoin plus terre à terre. Ils se levaient, et sans se soucier le moins du monde de se tourner, urinaient dans la brise. Seule la pudique Sœur Grise détournait les yeux. Pour ma part, je me fis une solide réputation de pudeur et de discrétion en m'éloignant du canot durant les pauses, tandis que mes compagnons bourraient de puant pétun noir leur pipe de plâtre ou de terre cuite. J'appris vite à éviter de boire plus que nécessaire, avant le départ, pour ne pas me retrouver dans une situation de crise. On riait bien de moi, mais comme j'avais la sagesse de rire avec la meute, cela n'alla jamais bien loin.

Le repas de midi, léger comme un simple goûter, se consommait à bord, au cours d'une *pipée* prolongée. Nous nous contentions de quelques fruits sauvages ou d'un morceau de viande de bison soigneusement séchée.

Ramer était épuisant, mais, paradoxalement, ce n'était pas aussi éprouvant que de rester toujours assis. L'immobilité représentait un vrai supplice pour les débutants. Et puis, là aussi, les mouches noires et les maringouins ne nous laissaient aucun répit. Ces insectes nous harcelaient continuellement, formant un petit nuage autour de chaque voyageur que l'absence d'hygiène rendait plus attrayant encore. Seuls les passagers avaient le temps de les chasser. Si nos bras devaient rester sur l'aviron, notre tête, couverte de graisse de phoque dans laquelle se collaient les insectes, s'agitait sans arrêt, comme la queue d'un bovin, pour éloigner les trublions. Ceux qui les auraient laissé faire auraient eu de gros problèmes d'infection, car ces petites

mouches noires venaient pondre dans la moindre plaie qui devenait suppurante. En 20 minutes à peine naissait un petit ver qui se développait sous la peau.

— Ces maudites bibittes[100], criait parfois quelqu'un à bout de nerf.

— Ça sert à rien de faire le chialeux, C'est pas pire, icitte ! Tu verras plus loin, tu vas capoter.

Autour de nous, défilaient des paysages de verdure. La belle forêt mixte couvrait littéralement les rives basses, coupées, de très loin en très loin, de chantiers forestiers d'où nous parvenait le vrombissaient des scieries. Et nous entendions longtemps encore ces gros maringouins dans le bruissement des eaux parfois tumultueuses de la rivière. Toujours, devant ces cabanes de bois, flottaient les éternels radeaux de grumes flottantes liées les unes aux autres. Les "boutes" (le Devant et le Gouvernail) devaient oublier les maringouins pour concentrer leur vigilance sur les quelques troncs dérivants qui avaient réussi à se libérer du carcan du radeau, et qui fuyaient dangereusement au fil du courant, dissimulés à fleur d'eau comme des crocodiles à l'affût. Ils représentaient pour nous un danger mortel, car ils pouvaient nous éperonner, déchirer irrémédiablement la peau fragile de nos canots, et nous couler corps et biens à la moindre confrontation.

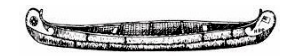
Combien de nos compagnons se noieraient en cas de naufrage ou d'accident de ce genre ? Un nombre incalculable, sans doute, car beaucoup ne savaient pas nager. Les deux "boutes", nos timoniers, donnaient donc de temps à autre des coups de "barre" assez violents pour éviter de prendre de plein fouet une de ces bûches en vadrouille, ivres de leur liberté retrouvée, qui fonçaient droit devant elles comme des adolescents en cavale.

Ainsi, les deux seules grandes industries canadiennes se côtoyaient sur la Rivière-des-Outaouais; celle de la fourrure que nous représentions, et celle du bois d'œuvre. Les

---

[100] ●*Bibitte* = insecte; bébête. *Chialeux* = grincheux. *Pas pire* = pas si mauvais. *Capoter* = mourir [de souffrance ou de bonheur]. *Maringouin* = moustique

Canadiens-français passaient leurs hivers dans des cambuses primitives, en amont de ces affluents, au fin fond de *chantiers*[101] forestiers reclus, à couper des grumes qui descendraient au fil de l'eau à la débâcle des glaces. Les billots étaient ensuite assemblés en gigantesques radeaux de plus de sept arpents[102], qui flottaient jusqu'aux scieries de la Rivière-des-Outaouais. Certains allaient même jusqu'à Montréal ou Québec, sous la conduite de draveurs téméraires, lourdement armés de tourne-billes ferrées et de sapies d'acier.



[101] ●Prononcé "chanty".
[102] ●Un arpent-surface équivalait au Québec à 3.419$^{m2}$. Sept arpents égalaient donc près de 2,4 hectares.

Chapitre 12

## *Les draveurs*

Quelques jours plus tard, notre bivouac fut établi près de la confluence de la Rivière Gatineau, l'un des nombreux cours d'eau « à drave » qui viennent se jeter dans la Rivière-des-Outaouais. Durant la nuit, un ours inquisiteur vint examiner de plus près la source de ces senteurs insolites, inconnues de ses narines sensibles. L'odeur que nous dégagions n'avait rien du parfum délicat des fleurs des champs. Un coup de feu dans la nuit silencieuse le convainquit de prendre le large et de nous laisser récupérer nos forces. La semaine suivante ce fut un lynx à l'œil vif, puis, successivement, un puma, un wapiti solitaire et un caribou accompagné de sa femelle alanguie.

À l'aube, nous étions sur le point de lever le camp, lorsqu'un bûcheron surgit du néant pour nous recommander de rester sur place car d'un instant à l'autre un embâcle pouvait se défaire dans cette rivière, emporter tout sur son passage, et mettre notre vie en grand péril. Les draveurs s'employaient fébrilement à déverrouiller l'embâcle inextricable. Si nous nous trouvions sur le passage des grumes qui allaient surgir de l'embouchure comme un troupeau de bisons déchaînés en plein stampède, nous risquions une mort affreuse.

Curieuse comme d'habitude, je me dirigeai vers l'embâcle en suivant un étroit sentier de "portage" qui remontait l'affluent. Effectivement, un immense entrelacs de bois, fort confus, bloquait tout. Le contremaître forestier avait pourtant repéré la clé de l'embâcle. Il hurla avec un fort accent anglais :

— Qui va faite sauter la clé ?... Un volontaire ?...Une piastre !... Deux piastres... trois,... quatre,... cinq,... six

piastres...

Personne ne bougea. Comme l’argent ne motivait pas assez ses troupes, il passa aux insultes :

— Bandes de lâches, peureux...

— Vas-y toi-même, mon tabarnac, crièrent plusieurs draveurs, si t’es si brave. C’est autant à toi qu’à nous ! Montre-nous comment il faut faire, môôôdit niaiseux !

Mais le contremaître refusa de risquer sa propre vie. Finalement, un hercule, furieux, jeta vers le contremaître un morceau de bois qui faillit le tuer, et se précipita vers la clé avec un tourne-bille et une sapie d'acier[103]. Il travailla longtemps, minuscule dans l’amoncellement de troncs enchevêtrés, et je me dis qu’il allait périr dès qu’il aurait déclenché la débâcle, comme ces galériens que l’on sacrifiait autrefois pour faire sauter la dernière cale de blocage qui retenait un navire sur sa rampe de lancement.

Soudain, on vint m’avertir que les canots ne pouvaient plus attendre et que nous devions partir. À contre-cœur, je retournai donc à mon poste, et notre convoi se mit en marche.

J’ai souvent pensé à cet homme. Il s’était laissé forcer la main par un petit malin qui, pour l'obliger à risquer sa vie à sa place, avait feint de mettre son courage en doute. C’est une ruse si commune ! A-t-il été emporté vers la mort par le troupeau de troncs furieux, par la débâcle qu’il provoqua ? Assurément ! La vie humaine avait, alors, si peu de valeur; surtout la vie des autres, quand l’intérêt des compagnies était en jeu, et que les lois ne leur donnaient aucune espèce de responsabilité civile liée à la sécurité de leurs employés.



[103] ●Un tourne-bille est une perche ferrée à un bout. Une sapie de bûcheronnage (en anglais cant-hook) est un levier ferré qui ressemble à un piolet avec une seule pointe.

Chapitre 13

## *L'enfer des portages*

Avironner du matin jusqu’au soir était certes épuisant, surtout sous les attaques des insectes voraces. Mais j’allais vite me rendre compte que ce n’était qu’un moindre inconvénient, comparé à ce que nous avions déjà commencé à subir : les rapides. Dans la vie d’un coureur-de-bois, les portages équivalaient aux batailles dans la rude existence des soldats.

De l’embouchure de la Rivière-des-Outaouais jusqu’à la Rivière Mattaoua, nous avons dû affronter dix-huit "portages" et autant de "décharges". "Portager" devint vite mon cauchemar, comme celui de tous les coureurs-de-bois. C’est probablement l’une des raisons décisives qui m’ont incitée à devenir hivernante, c’est à dire à m’installer définitivement dans les Pays-d’en-Haut, jusqu'à ce que la première voie-ferrée nous relie à Québec.

En arrivant devant un rapide tumultueux, il fallait d’abord décharger le canot avec mille précautions et empiler les quatre tonnes et demie de marchandise sur la berge. Ne pouvant approcher l’embarcation trop près de la rive rocheuse, nous devions nous mettre à l'eau, faire la chaîne et nous passer les pièces de marchandise de l’un à l’autre après avoir déposé les passagers.

Nous, les rameurs, étions automatiquement désignés pour ce travail accablant. Heureusement, le besoin créant l’organe, nos bras et nos épaules se musclaient sous l’effet de ces efforts intensifs. Mais ce n'était qu'une mince consolation.

Mes compagnons d’infortune devaient supporter un inconvénient supplémentaire : la barbe. Cette toison drue, broussailleuse, touffue, impénétrable, véritable chiendent, cette barbe que la société canadienne de l’époque ne tolérait

pas dans les régions habitées, à tel point que les barbus pouvaient même se voir refuser la communion à la messe du dimanche, cette barbe, donc, s'allongeait chaque jour et s'emplissait de cent insectes et de mille parasites, qui tentaient de s'infiltrer jusqu'à la peau pour sucer le sang du coureur-de-bois avec la même avidité que ne le faisaient les actionnaires londoniens de la *Compagnie de la Baie d'Hudson.* On me taquinait parfois sur mon visage glabre :

— Alexis ! T'as des joues de créature !

Ou bien :

— Mon môôôdzit Alexis, t'as les joues douces comme des fesses de sœur !

À quoi je répondais en riant par une plaisanterie en regardant au loin le canot dans lequel trônait sœur Jeanne d'Arc :

—On pourrait ben croére qu't'es allé les voér, mon môôôdit niaiseux ! Ça me vient de ma grand-mère ; son père avait d'la peau d'nonnes sur les joues !

Et on oubliait vite mon menton imberbe dans l'explosion d'hilarité. Un jour, sœur Jeanne d'Arc entendit que l'on parlait d'elle et voulut savoir ce que nous disions. Chacun prit alors un air distrait et absent, et la pauvre femme dut imaginer le pire.

Mais les rires et la bonne humeur n'étaient pas notre pain quotidien. Nous, les rameurs, soumis à la discipline rigoureuse des coureurs-de-bois, nous développions à l'intérieur du groupe une dangereuse agressivité, et les disputes et même les rixes éclataient souvent. Aussi devais-je parfois m'interposer, au risque de recevoir des coquards, des bleus et des bosses.

À ces occasions, des salves de “ *calvasse !* ” ou de “ *batoche !*” croisaient des escadres de “ *viaarge !* ” ou de “ *côôlisse !* ”. À d'autres moments, la chicane s'envenimait et les mécontents se “ *crissaient* des volées[104] ” mémorables.

---

[104] ●Les jurons étaient des termes religieux, déformés pour les édulcorer. “*Calvasse*” est une corruption lénifiante de calvaire ; “*batoche*” de baptême ; “*viaarge*” de vierge ; “*côôlisse*” de calice ; "*crisser" de Christ ; "tabarnouche" de tabernacle.*

Mais dès qu'un nombre suffisant d'yeux était au “ beurre noir ”, les coéquipiers intervenaient pour arrêter le pugilat.

Lorsque toute la marchandise était empilée sur la berge, il fallait la transporter, parfois sur des kilomètres, en amont ou en aval du rapide. Les portages allaient de quelques centaines de mètres à soixante-cinq kilomètres. Dans ce dernier cas, nous faisions plus de 120 pauses tous les 500 mètres. On peut imaginer le nombre de kilomètres que nous devions ainsi parcourir, en faisant demi-tour à chaque étape de 500 m pour aller chercher les autres colis et refaire notre tas 500 mètres plus loin. Cela prenait des jours.

Nous utilisions une sangle de cuir de huit centimètres de large que nous tendions sur notre front, et qui soutenait contre notre dos la première pièce de 41 kg. Les camarades en ajoutaient une deuxième; parfois une troisième. J'ai vu, exceptionnellement, des colosses – comme mon mari Rémi Bernier – coltiner ses quatre pièces par des sentiers peu propices. C'était tout un spectacle dont pouvaient paisiblement se repaître les passagers avec des regards pleins d'ébahissement. Mon cher Rémi partait à petits pas très rapides, arqué sous le poids énorme. Et tout le monde l'admirait, sauf moi qui l'aimais.

Les hernies, les entorses et les fractures étaient fréquentes. Les chutes très dangereuses. Combien de ces héros anonymes sont morts de crise cardiaque, provoquée par un effort surhumain, sous un soleil de plomb ? À cela s'ajoutaient, avant 1702, les dangers d'embuscades par les Iroquois[105]. Mais, Dieu merci, il n'en était plus question en cette période de ma vie ; même si les voleurs ou les animaux sauvages nous forçaient tout de même à voyager armés.

La majeure partie de notre itinéraire s'effectuait à proximité de la berge nord[106] de la Rivière-des-Outaouais. Et même pour contourner les deux plus grandes îles, l'île du Grand-Calumet et l'île-des-Allumettes, le chenal navigable

[105] ●Que les Compagnies de fourrure de Nouvelle-Angleterre incitaient à venir perturber le travail des pelletiers canadiens. Par exemple, le gouverneur anglais d'Albany (capitale de l'État de New-York), Peter Schuyler, le plus gros pelletier des Treize Colonies anglaises.

[106] ●Aujourd'hui, la rive de la Province de Québec.

était aussi le plus au nord. Le canal sud se barrait généralement d'obstacles ardus tels que des chutes et des rapides.

En revenant vers le Canada, deux mois plus tard, les “mangeurs-de-lard” pourraient " *sauter* " certains rapides en canot. C'était risqué, mais beaucoup moins éprouvant. Dans les descentes, nous faisions même des concours de risque... pour le plaisir. Les bourgeois qui dirigeaient les compagnies de fourrure restaient obsédés par *le temps qui*, plus qu'aujourd'hui encore, *représentait de l'argent*. Tous ces soi-disant *bourgeois* n'étaient, en fait, que de petites gens, colonisées comme nous dans leur lointaine Écosse. Les patrons anglais les avaient placées au-dessus de nous, colonisés aussi, pour nous surveiller et nous imposer la dure loi des financiers. Personne n'est plus zélé pour surveiller les modestes, que d'autres humbles, trop heureux de se voir attribuer quelques privilèges insignifiants, et fiers de ne plus être les derniers dans l'échelle de turpitude. Malgré tout, ces " bourgeois " pouvaient eux aussi être congédiés sur un simple claquement de doigt, d'où leur rigueur avec les subalternes et leur résignation avec les supérieurs hiérarchiques.

Lorsque le rapide n'affichait pas trop d'embûches et de menaces, nous déchargions partiellement les canots, et seuls les passagers restaient à bord avec quelques paquets. L'endroit prenait le nom de *décharge.* Après avoir soulagé le canot, nous marchions dans l'eau, *à la cordelle,* en remorquant ou en retenant l'embarcation avec une corde, *un câble* disions-nous car, nous, anciens Canadiens, provenions souvent de provinces françaises qui se baignaient les flancs dans l'Atlantique, et notre langue restait parfumée d'algue bleue et d'embruns frais, arômes qui font rêver de rivages lointains.

Tandis que les uns tiraient la cordelle, d'autres gaffaient, ou, marchant le long des rives, à mi-corps dans l'eau glacée, ‘halaient comme des bœufs’.

Chapitre 14

## *La Pointe-au-Baptême*

Et puis, un soir, la Rivière-des-Outaouais s'élargit en *Lac-des-Allumettes* pour laisser place à une grande île qui fut par la suite baptisée du nom d'*Île-des-Allumettes*. C'est là qu'un industriel du bois, monsieur Eddy, avait développé une vaste scierie, comme il y en avait tant sur notre itinéraire et ailleurs.

L'année qui suivit mon passage en ces lieux, Eddy ouvrit en aval une usine d'allumettes en utilisant les déchets de bois de sa scierie. Il les taillait en petits bâtonnets au bout desquels il plaçait un produit chimique qui s'allumait par frottement[107]. Il construisit ainsi une usine juste en face de Bytown, de l'autre côté du cours d'eau[108].

Ce soir-là, après une longue journée de travail, le guide proclama un grand événement :

— Demain nous allons baptiser les nouveaux 'mangeurs-de-lard', car nous franchirons la ligne de démarcation. Nous sortirons du Canada pour entrer dans les Pays-d'en-Haut.

Effectivement, dès le lendemain après-midi, la brigade atteignit la *Pointe-au-Baptême*, une flèche de sable particulièrement belle[109]. Chaque équipage tira silencieusement son canot vidé sur le sable fin, avec grande délicatesse car l'écorce était aussi frêle qu'une aile de papillon.

Tandis qu'un vol d'oies sauvages fouettait en glapissant l'air estival juste au-dessus de nos têtes, chacun se rangea très sérieusement sur une ligne bien droite. Nous étions à genoux, recueillis comme des communiants. Notre guide

[107]●Comme venait de les inventer Jean Chancel 45 ans plus tôt.
[108]●En 1865, Bytown deviendra la capitale fédérale, sous le nom d'Ottawa. Quant à la rive opposée, elle devint Hull puis Gatineau.
[109]●La *Pointe-au-Baptême* se trouve aujourd'hui sur la rive ontarienne de la Rivière-des-Outaouais, sur la propriété des Laboratoires de l'énergie nucléaire de Chalk River. Elle se voit clairement sur le site de Google Earth par 46º02,38.45"Nord et 77º20'43.98"Ouest.

nous versa sur la tête de l’eau des Pays-d’en-Haut, avec notre propre écuelle de cèdre. À côté, un autre guide baptisait son propre équipage en aspergeant les néophytes avec un rameau de thuya en guise de goupillon.

— *Je vous baptise Hommes du Nord !*

Nous avons reçu cette eau sans rire, fiers de devenir des *Hommes du Nord*. Nous étions aussi radieux qu’un navigateur qui franchit l’équateur pour la première fois, ou qu’un alpiniste qui plante son piolet au sommet d’une montagne inaccessible. Je pense que j’étais aussi heureuse que lorsque j'ai répondu « *Oui !* » à l’abbé Sanschagrin quand il m'a demandé si « *je voulais bien prendre pour époux »* mon beau Rémi Bernier.

Je dus répéter religieusement les phrases suivantes :

— *Je m’engage à ne laisser personne franchir cette ligne, sans qu’elle se plie à cette cérémonie !*

Puis :

— *Je m’engage à ne jamais embrasser la femme d’un coureur-de-bois dans les “Pays d’en Haut”, contre sa volonté !*

Les trois derniers mots adoucissaient un peu la promesse. Chaque néophyte dut répéter ces serments sacrés. Pour moi ce fut très facile. Je savais que je ne serais jamais tentée. Puis, avec ensemble, une escouade de vétérans tira en l’air une salve d’une douzaine de coups de mousquets. Après quoi, ce fut la “*régale*”, c’est à dire la tournée générale. Il fallut boire un verre d’*eau de vie* aux frais de la Compagnie.

— Maintenant, reprit le guide. Vous devez prouver que vous êtes des hommes...

*Oh ! Non !* Je pâlis affreusement en jetant un coup d'œil de désarroi vers mon mari. Après tant d’efforts, j’allais être démasquée et renvoyée à Montréal ! C’était un cauchemar. Quel malheur ! Mais je m’inquiétais pour rien. Ils confondaient “*prouver qu’on est un homme*” avec “*prouver qu’on est courageux*”. Nous devions sauter d’une falaise granitique de 152 mètres de haut qui se dressait de l’autre

côté de la rivière, *Le Rocher à l'Oiseau*[110]. C'était le premier contrefort du Bouclier Canadien dans lequel nous allions pénétrer. Un joli, mais abrupt, sentier permettait de gravir cette falaise et d'atteindre le sommet.

En montant, je pus admirer des peintures rupestres ébauchées par d'anciens Amérindiens, car ces lieux étaient sacrés pour les autochtones. Quel merveilleux point de vue sur la région ! Tout en bas de l'à pic vertigineux moutonnait la tumultueuse Rivière-des-Outaouais, d'une profondeur peu commune sur ce tronçon de 40 km, à tel point qu'on l'appelait *La Rivière Creuse*[111].

Le guide nous conta que jadis, un bébé amérindien, tombé du haut de la falaise avait été rattrapé au vol et sauvé par un aigle. Le nom du rocher venait de cette légende. L'épreuve s'est très bien déroulée. J'étais morte de peur, mais... ne faut-il pas être très courageux pour vaincre une grande peur ?

— Vous voilà des hommes maintenant ! dit Éphraïm Dupont.

Je souris amusée. Il prit mon sourire pour du contentement alors que j'imaginais sa surprise s'il découvrait que j'étais une fille. Le bourgeois, qui avait lui-même été baptisé mais qui avait décliné le saut dans le vide, nous distribua, peut-être pour se faire pardonner, une deuxième rasade de rhum et une pipée de tabac noir.

Au moment suprême, quand je pris mon envol tout habillée après avoir recommandé ma vie à tous les saints du paradis, un huard[112] à dos noir qui, par hasard, passait en dessous de moi, fit un écart soudain, croyant sans doute que je tentais de l'attraper. Mais j'étais bien trop crispée par la panique pour essayer. Mon vol dura plusieurs secondes qui me parurent sans fin. Je prenais bien garde de garder une position verticale. Avec saisissement, je vis grandir les remous de la rivière ainsi que les canots rangés sur la plage. Et puis un choc et une grande sensation de fraîcheur.

---

[110]●Aujourd'hui nous dirions *sur la rive québécoise*.
[111]●Creuse = profonde.
[112]●Le canard appelé *huard arctique* ou *plongeon arctique* est le *gavia arctica*, en anglais *Arctic Loon*.

L'épreuve était terminée. Quelques coureurs-de-bois repêchèrent, avant qu'ils ne se noient, ceux qui ne savaient pas nager et qui, nus comme des vers, barbotaient dans l'eau froide.

— Pourquoi tu t'es-tu pas déshabillé comme les autres ? demandaient les anciens.

— La claque de l'eau est plus mauvaise sur la peau que sur la camisole !

— Tu as-tu eu peur ?

— Pantoute ! Es-tu fou ?

Pas un seul n'avoua sa frayeur, de peur de paraître lâche. Puis, suivant la tradition, les néophytes traversèrent la rivière pour se rendre dans un village algonquin, du côté sud, où, affirmèrent les vétérans avec des yeux arrondis d'euphorie, les filles étaient très débonnaires. Même l'escouade d'anciens, mis en appétit par leur bordée de coups de mousquet et par l'eau-de-vie, voulut participer aux festivités débridées, les vauriens ! Lorsque sœur Jeanne d'Arc comprit la raison du délire d'enthousiasme qui s'empara des équipages, elle tomba en prière. Puis, en voyant que même les passagers se joignaient à la randonnée de gaudriole sans même se soucier le moins du monde du salut de leur âme, elle sombra tout entière dans la lecture édifiante de son bréviaire comme dans l'eau purificatrice d'un bénitier. Pour ma part, j'empoignai mon fusil d'une main ferme en me portant volontaire pour garder les canots et leurs précieux chargements. Certains me considérèrent avec admiration ! Quel sens du sacrifice ! J'arborai un air modeste. L'un, pourtant, me jeta un regard de biais que je jugeai soupçonneux.

— Il faut un sacrifié, lui dis-je. Je reste ici avec Rémi Bernier. La prochaine fois, ce sera toi qui resteras. Si tu veux prendre ma place aujourd'hui, j'y va !

Ses soupçons s'envolèrent immédiatement comme un canard sauvage effarouché. J'appelai plusieurs fois Rémi.

— Tu penses bien que Rémi Bernier vient avec nous,

lança un autre coureur-de-bois. C'est-y pas vrai, Rémi ?

Mon mari fit lâchement la sourde oreille. En passant près de lui, je lui murmurai vivement :

— T'as-tu pas peur des péchés mortels, toé, mon môôôdit niaiseux !

Soudain frappé d'une surdité plus profonde encore, mon mari feignit de ne pas entendre le commentaire et s'éloigna comme un fantôme immatériel. Je le regardai un instant partir avec tristesse puis lui criai avec colère :

—Rémi Bernier, viens donc par icitte, on va garder les canots et la marchandise !

Frappé de surdité totale, il continua sa fuite lente sans répondre.

— Ah ! L'animal,… le niaiseux ! Y cherche juste à décôlisser not' vie[113] ! Y me l'paiera l'môôôdit !

J'étais furieuse. Je devenais très vulgaire ! Je l'aurais tué, ce pendard ; ce « Saint-Pierre » trois fois félon et traître ! J'étais si irritée que je jurai de lui faire payer l'injure au centuple à notre arrivée à la Rivière-Rouge. Après quoi, folle de jalousie et maugréant des injures et des damnations éternelles dans lesquelles je me proposais d'ajouter de l'huile bouillante dans les flammes de Lucifer, je me mis à réparer le canot. À côté de moi la sainte sœur Jeanne d'Arc avait réussi à s'extraire des abominations terrestres pour se réfugier dans les bras spirituels de son divin Époux, et je l'entendais répéter un psaume de David :

« *Prête l'oreille à mes paroles, Ô Éternel !*
*Écoute mes gémissements*[114] *!* »

Elle répéta plusieurs fois son verset comme si elle avait l'impression de ne pas être entendue... elle non plus.

Ah ! Rémi ! Je lui en voulus à mort pendant plusieurs jours. Mais à chaque portage, quand je le voyais charrier quelques-uns de mes lourds paquets de 41 kilos, à petits pas rapides par des sentiers de portage déclives, je sentais que

[113] ●Décôlisser (de calice) = déglinguer, démolir.

[114] ●Psaume V du roi David destiné à se faire pardonner d'avoir fait assassiner Uri, officier mercenaire hittite, pour lui voler sa femme, la belle Bethsabée.

ma rancune fondait au rythme de sa sueur et de ses " *Han !*" " *Han !* " "*Han !* " de souffrance. Après une dizaine de portages expiatoires, je lui avais tout pardonné… Presque tout !



Chapitre 15

## *Au revoir, Canada !*

Le lendemain, nous quittions le Canada et entrions dans les Pays-d'en-Haut. Légalement, seul le bassin hydrographique de la Baie d'Hudson avait été concédé à la Hudson's Bay Co. Tous ces cours d'eau n'en faisaient donc pas partie, puisqu'ils se déversaient dans le Saint-Laurent. Mais l'impudente Compagnie avait réussi à faire croire que la *Terre-de-Rupert*, autre nom des *Pays-d'en-Haut,* comprenait aussi ces régions.

À partir de la Pointe-au-Baptême, la *Rivière-des-Outaouais* avait sculpté son lit entre de hautes falaises granitiques, qui formaient une tranchée presque rectiligne sur 40 km. Nous l'appelions, je l'ai déjà mentionné, la *Rivière-Creuse.* Elle s'étendait depuis le *Lac-des-Allumettes* jusqu'au *Rapide-des-Joachims*.

Nos journées de travail n'en finissaient plus. De l'aurore jusqu'au soir, nous avironnions comme des forcenés, mais cela ne nous empêchait pas de nous sentir tout à fait heureux et privilégiés quand nous n'avions pas de portage. Qui a dit que le bonheur est tout simplement l'absence de malheur ? J'en suis convaincue, mais encore faut-il s'en rendre compte pour l'apprécier.

Tandis que nous trimions comme des forçats, nos passagers s'abandonnaient à mille stridulations admiratives en apercevant au-dessus de nos têtes des parulines aux robes bleues, jaunes, grises, azurées, dorées[115], qui bariolaient le ciel de leur festival de couleurs bigarrées, en piaillant comme des enfants.

Nous devions maintenir une rapide cadence de croisière

[115] ●Oiseaux régionaux : La paruline bleue est la *dendroica caerulescens,* la jaune la *dendroica petechia*; la grise, la *dendroica nigrescens,* l'azurée, la *dendroica cerulea* et enfin la paruline à ailes dorées, la v*ermivora chrysoptera*.

de 45 coups d'aviron par minute, et souvent ce n'était pas suffisant pour affronter un vent têtu, ou même un courant plus coléreux, surtout lorsque l'un des bords de la rivière venait d'un peu trop près fleureter avec l'autre. Nous devions forcer plus encore, à la demande des deux timoniers. Alors, le maître du rythme lançait ses chansons de voyageurs, prises dans un riche répertoire tiré du folklore francophone de l'époque : chanson *à répondre*, d'amour, du terroir, ou, parfois même grivoises, surtout dans les canots qui ne transportaient pas de passagers ecclésiastiques. Le temps passait plus vite.

Nous ne nous sentions inférieurs aux autres en aucune façon, même si la *Compagnie de la Baie-d'Hudson* avait cherché à hiérarchiser les ethnies afin de mieux créer des barrières dont elle tirait profit. Je savais que les actionnaires de la compagnie, les directeurs, les commis et même les bourgeois pouvaient être facilement remplacés dans leurs fonctions. Nous seuls, étions capables de mener à bien la traite de la fourrure sans leur aide. Et puis je gagnais, malgré ma position au bas de notre échelle hiérarchique, trois fois plus qu'un chirurgien de Montréal, et je savais que, de toute façon, tous les niveaux de la société sont peuplés d'exécutants, soumis à leurs supérieurs. Pour m'éviter de me sentir disgraciée par le sort, mon esprit raisonneur et raisonnable me proposait mille accommodements !

Après les portages diaboliques, les insectes voraces et l'immobilité ankylosante, notre pire ennemi était le vent. Il nous arriva même de devoir voyager de nuit, car *la Vieille*[116] avait soufflé toute la journée pour contrecarrer nos efforts, et nous avait empêchés de parcourir une étape suffisante.

Tout au long de nos journées de travail, l'irritante Rivière-des-Outaouais nous tourmentait avec délectation en jetant en travers de nos pas fourbus des portages inhumains. Les plus coriaces se fardaient de jolis noms tels que le *Long-Sault*, le *Rapide-des-Chênes*, le *Rapide-du-Lac-des-Chats*, le

[116] ●Surnom péjoratif du vent, dans notre langage imagé.

*Rapide-des-Chenaux*, du *Portage-du-Fort*, des *Chutes-Chaudière*, du *Rocher-Fendu*, du *Rapide-des-Joachims*, *de la Cave* et enfin *des Érables*. C'étaient les plus féroces. Les autres rapides pouvaient se remonter *à la cordelle* ou *à la perche ferrée*, gaffe de 4 ou 5 mètres solidement casquée d'une pointe de métal. Cela nous évitait tous ces portages épuisants. Et puis, après chaque rapide, nous avions droit à un modeste verre d'eau-de-vie ! Piètre consolation pour nos bras et nos jambes, mais solide compensation pour notre esprit soucieux d'oublier ces misères. Ce n'était pas négligeable. Nous trouvions au moins un minuscule avantage à ces tortures si redoutées.

Tout, même les lourds canots, devait être transporté autour des dangereux rapides qui rugissaient comme des meutes de bêtes féroces, prêtes à nous dévorer à la moindre erreur. J'ai découvert que nos muscles – je veux parler des muscles d'une femme – peuvent être aussi puissants que ceux des hommes, si on les fait travailler adéquatement. Les muscles se comportent comme le cerveau ; les sentiments d'infériorité les minent et les dévastent.

Les sentiers de portage, qui avaient été créés jadis sous le Régime français, pouvaient être dangereux, abrupts, rocheux, vaseux, spongieux, glissants ou encombrés, surtout en sous-bois. On s'enfonçait jusqu'aux genoux, on se griffait aux ronces énormes, grosses comme des câbles de marine. Et les mouches noires et les moustiques, toujours à l'affût d'un bon festin, profitaient de ce que nos bras étaient accaparés pour venir nous accabler les yeux, les oreilles et le nez.

Harnachée comme une galérienne dans ma sangle de cuir qui me meurtrissait le front et me brisait l'échine, j'allais donc d'une pause à l'autre en ne transportant, au début, qu'une seule pièce de 41 kilogrammes. Grâce à ces exercices inhumains, je ne souffris jamais de problèmes de vertèbres comme beaucoup de mes consœurs d'aujourd'hui[117].

---

[117] ●Aujourd'hui, c'est-à-dire entre 1900 et 1909.

Chacun devait déplacer un nombre rigoureusement égal de paquets, et ceux qui les transportaient trois par trois avaient, bien entendu, achevé leur épreuve longtemps avant les autres. Ils pouvaient s'étendre au soleil pour sécher leurs vêtements toujours humides. Les premières fois, je me faisais houspiller par le bourgeois, car j'étais toujours la dernière à porter et à souffrir, tandis que les autres, les orteils en éventail, fumaient comme des cheminées leur pétun puant.

Mon Rémi m'aidait beaucoup, discrètement. Peut-être voulait-il se faire pardonner l'horrible "surdité" qui l'avait frappé à la Pointe-au-Baptême ! Je décidai de lui pardonner la plus grande partie de sa trahison; mais j'en gardai tout de même une copie cachetée sur une étagère de mon arrière-mémoire. Même si ce mauvais souvenir se couvrait de poussière, je le savais là et je pourrais le retrouver au besoin, après quelques années de mariage, quand j'aurais oublié sa sueur et ses "*Han!*" "*Han!*" "*Han!*" de souffrance. C'est certain ! Par son aide, Rémi m'évita sans doute de graves problèmes de santé comme durent en souffrir certains coureurs-de-bois des autres canots de Maistre. En effet, si les rapides entraînaient des noyades et des pertes de marchandise, les portages avaient leur lot d'infarctus, de hernies, d'entorses et de fractures. Et le soir, notre chère Jeanne d'Arc avait du pain sur la planche pour mignoter tous nos malheurs.

Lorsque, les jours tristes, un voyageur mourait, on enterrait son corps au bord du rapide et on plantait son aviron, identifié à son nom, à côté de la petite croix de bois hâtivement confectionnée de deux branchettes. Quand le vent ou les voleurs enlevaient l'aviron, le voyageur était oublié, et il ne vivait plus que dans le cœur de ses amis et de sa famille. Ami, si tu as l'occasion de passer le long de ces rapides, puisses-tu avoir une petite pensée pour tous ces courageux coureurs-de-bois, tous ces bâtisseurs du Canada, enterrés sur les berges ! Ils le sauront du haut des nuées, et

cette petite attention leur fera plaisir. Sans aucun doute.

Tu remarqueras aussi, frère, que tous ces héros, rompus par les rapides, ont refleuri, le long de ces rives, dans les boutons d'or, les aubépines roses, les coquelicots cramoisis, les colchiques pourpre, les myosotis azurins, les lilas immaculés; dans toutes ces fleurs gracieuses qui ravissent tes yeux, dans tous ces parfums délicats qui délectent tes narines.

En écrivant ces mots, au soir de ma longue vie, je suis triste en pensant à ces héros discrets, dont le nom n'est plus inscrit nulle part, quand seuls restent connus de tous les Canadiens les noms de ces spéculateurs, tripoteurs, et de ces bourgeois qui se sont laissés porter par l'Histoire et par les épaules des autres, et je chante une de ces mélopées que nous chantions alors pour ne pas pleurer, car les femmes chantent quand elles ont envie de pleurer, et ne pleurent que quand elles sont heureuses.

Après nos harassantes journées de 16 ou parfois même 18 heures de labeur, la nuit venait comme une mère nous couvrir de son grand drap noir piqueté de diamants. Le plus beau ciel de lit du monde.

Je ne plaçais plus mon poignard sous l'oreiller, je le plantais dans la terre à côté de la hache, et mon fusil, de l'autre. J'avais même pris soin de verser un peu de poudre dans le bassinet, même si je savais qu'en dépit de la protection de la batterie, la poudre serait peut-être humide, donc inutilisable.



Chapitre 16

## *Les mannes*

J'aurais aimé, chaque soir, dormir auprès de mon mari, comme Bethsabée auprès du roi David. J'aurais souhaité reposer là, sur la terre dure et brutale, sentir contre moi son grand corps aimant et protecteur. J'avais grande hâte de pouvoir réaliser ce rêve que la plupart de mes consœurs considèrent, à la longue, comme insipide ou même fastidieux.

De la Rivière-des-Outaouais, nous avons viré à gauche pour entrer dans la *Rivière Mattaoua*. Nous l'avons remontée jusqu'à la *Rivière-à-la-Truite.* Elle était reliée au *Lac-Nipissing* par le *Portage-de-la-Vase*[118]. Nous avons franchi à cet endroit la ligne de partage des eaux entre les affluents du Saint-Laurent et ceux des Grands-Lacs.

Les cinquante kilomètres de la Rivière Mattaoua furent parcourus en deux jours. Abolies par l'impétueux courant qui souquait pour nous, les fatigues s'estompaient vite car nous étions dans la force de l'âge. Mais les rapides pervers, jaloux de notre oisiveté et de notre bonheur, nous ramenaient sur terre et nous forçaient quand même à « portager » nos énormes canots de Maistre qui semblaient peser bien au-delà de leurs 350 kg; sans compter les 4 500 kg de fret. Au total, notre brigade acheminait plus de 50 tonnes de marchandise de traite.

Les mouches noires du Bouclier Canadien se montraient aussi gloutonnes et harcelantes que celles du bassin du Saint-Laurent. En dépit même de l'épaisseur de notre chemise écossaise, certaines de ces importunes, plus désespérément voraces, parvenaient à nous piquer à travers l'épais tartan.

Pour ma part, je portais directement sur la peau une

[118] ●Lieu-dit, aujourd'hui devenu la grande ville de North-Bay (Ontario), 53 000 habitants.

espèce de camisole tissée de lin rêche, afin d'écraser et de cacher mes seins, pour le cas ou je me serais penchée vers l'avant. Ce n'était aucunement par pudibonderie, mais je voulais éviter tout risque d'indiscrétion qui m'aurait rendu la vie plus compliquée encore.

Si, pour remonter le courant, nous avions besoin d'endurance, pour le descendre, dextérité et audace pouvaient seules nous tirer d'affaire. L'équipage se répartissait alors dans le canot en fonction de la vitesse de descente. Le guide de chaque embarcation devait repérer le « fil de l'eau » pour s'y accrocher comme à une *ligne de vie*, surtout dans les rapides les plus hasardeux. Nous ramions moins vite, à moins de 30 coups d'aviron par minute. Le guide jouait le métronome comme un chef de chiourme dans les galères royales, ou bien il faisait entonner une chanson lente. Nous devions toutefois naviguer un peu plus vite que le courant, pour que le canot reste gouvernable, et "*les boutes*" qui avaient la responsabilité de diriger notre embarcation, nous invectivaient parfois de mille directives :

— Plus vite, tabarnouche !... La direction ne pogne plus[119] !... Moins rapide, les gars ! On arrivera assez vite en enfer !... Batoche ! Gardez le rythme ! Odilon Thivierge[120], donne un rythme plus lent et à voix basse... ça calme la panique, lançaient-ils... Côôôline ! Arrêtez de bavarder ! Y'a p'us moyen d's'entendre dans c'môôôdit vacarme !

Nous devions chanter bas, dans les graves, pour être capables de saisir les directives qui étaient déjà partiellement noyées par le rugissement étourdissant du rapide, par les coups d'aviron contre les bords, et les exclamations de frayeur des passagers. On avait tous *la chienne*[121], mais il fallait l'apprivoiser pour rester utile et efficace. Un soir, sœur Jeanne d'Arc, qui savait tout, nous apprit que les soldats grecs aussi chantaient d'une voix grave avant les combats et jouaient de la flûte[122] pour que le dieu Pan leur épargne la

[119] ●Pogner = accrocher, attraper, empoigner.
[120] ●Notre maître de chœur.
[121] ●Avoir la chienne = avoir très peur.
[122] ●De la flûte du dieu Pan, celui dont le nom a donné le mot *panique*. Une créature = une femme.

panique. Comment une simple créature pouvait-elle savoir tout ça ? En l'écoutant avec émerveillement, j'étais fière d'être une fille. Elle me prouvait que les filles pouvaient être meilleures que les garçons.

En cas de danger trop menaçant, le guide suspendait d'un seul mot impérieux les éternelles discussions entre voyageurs et passagers. Les sujets de ces incessantes conversations étaient variés mais assez récurrents. La plupart des rameurs s'épanchaient inlassablement sur leur chère petite amie laissée au pays. Elles étaient si belles, si gentilles, si vaillantes, si intelligentes, si patientes, si pieuses, si tout... que ma modestie m'interdisait de me croire capable de jouer moi aussi un rôle aussi prodigieux.

Je me rendis compte, par la suite, que ceux-là mêmes qui transformaient leur fiancée en femme idéale, étaient les plus empressés à *courir la galipote*[123] à la Pointe-au-Baptême ou plus loin à Fort-William. T'en souviens-tu Eugène Levert des Trois-Rivières, Gilles Couillard le bien nommé de Rivière-du-Loup, et Ovide Turgeon de Québec, pour ne citer que vous ? Je peux le révéler aujourd'hui sans médire, car vous êtes morts depuis belle lurette et vos os blanchis se désintègrent lentement au bord d'une rivière tumultueuse des Pays-d'en-Haut avec une croix de branches et un aviron piqués au milieu des fleurs de pissenlit qui agrémentent votre tumulus !

D'autres esprits se complaisaient à monologuer à voix haute sur leur famille, leur chien, leur cheval. Les anecdotes les plus populaires évoquaient des souvenirs d'hommes forts, d'actes courageux ou de revenants qui nous faisaient frémir.

Le soir, je réservais toujours ma place auprès de mon chéri, car il me semblait que j'y dormais mieux. Je me suis toujours demandée ce que pensaient les autres de cette amitié qui pouvait paraître trouble. J'imaginais que Rémi me prenait dans ses bras, et, quand j'y étais, mes idées se brouillaient, tandis que la boucane de notre feu de camp

---

[123] ●Courir la galipote = jeter le bonnet par dessus les moulins, ou courailler, ou se dévergonder, ou bambocher, ou polissonner...

s’efforçait en vain d’enfumer les voraces moustiques.

Les petites flammes tourmentées par le vent, fragiles comme des ailes de papillon, étaient un véritable défi pour le lourd rideau de ténèbres qui n’osait nous engloutir complètement tant qu’elles survivaient. Ces flammèches me faisaient penser à ce sentiment d’amour qui, en dépit de la trahison de la Pointe-au-Baptême, m’habitait en permanence, me soutenait, éclairait ma vie et empêchait le désespoir de me faire sombrer et dépérir dans l’enfer de ce voyage aussi insupportable qu'extraordinaire. Plus tard, quand la fatigue et les épreuves de cette randonnée ne seraient plus que mauvais souvenirs, il serait bien temps de régler les comptes.



Chapitre 17

## *Enfin le calme des Grands Lacs*

Et puis un jour, notre enfer se transforma en purgatoire lorsque nos quinze canots débouchèrent dans cette mer intérieure que sont les Grands-Lacs. Notre brigade se reposa un jour complet à la confluence qui portait le gentil nom de *La Prairie* à cause de ses champs de joncs[124]. Le calme étonnant nous fit d'abord croire que les problèmes étaient définitivement résolus. Quel contraste ! Partout chantaient gaiment des oiseaux de mille couleurs : chardonnerets d'or, roselines rouges, geais bleus, hérons verts, passerines indigo[125]. Un vrai arc-en-ciel multicolore. Une sterne arctique, désireuse d'attirer notre attention sur elle-même, nous lança son appel déchirant : « *Trieg ! Trieg ! Trieg !* » Elle semblait nous dire : « *Hé ! Je suis là moi-aussi ! Je suis moins colorée car Mère-Nature ne m'a parée que de blanc, mais cela ne m'empêche pas d'être belle !* »

Désormais, nous devions suivre la rive nord du Lac Huron puis celle du Lac Supérieur pour nous rendre à Fort-William, la Porte de l'Ouest. Solidement attachés le long du tribord, le mât, et la voile ordinairement enroulée, furent vite dressés et haubanés. Ils allaient nous éviter bien des fatigues lorsque le vent serait favorable. Paradoxalement, nous avons vite découvert que les Grands Lacs avaient aussi leurs écueils, si l'on peut dire. Le brouillard se levait fréquemment. L'air tiède du sud venait certains jours se condenser à la fraîcheur de l'air du nord refroidi par la présence de l'eau[126]. La Sœur Grise, notre puits de science, nous l'expliqua avec modestie, en s'excusant presque de son

---

[124] ●« La Prairie » fait aujourd'hui partie du Parc Provincial de la Rivière Française, en Ontario, ou *French River Provincial Park*.
[125] ●Chardonneret jaune = *carduelis tristis* ; geai bleu = c*yanocitta cristata* ; héron vert = *butorides virescens*) *;* roselin rouge = *carpodacus purpureus* ; passerin indigo = *passerina cyanea*.
[126] ●Approximativement 10°C en été.

érudition.

— C'est la plus grande réserve d'eau douce du monde! nous affirma-t-elle.

Lorsque le chef de la brigade, qui connaissait quelques rudiments de météorologie, pensait que la journée allait être agitée, nous nous levions plus tôt encore, en pleine nuit, pour tâcher d'éviter l'orage ou le brouillard trop dense.

Pour ne pas être assaillis par des tempêtes fulgurantes, nous serrions au plus près la rive nord de la Baie Georgienne, afin de nous réfugier à terre en cas de grain. *Serrer la côte* avait aussi l'avantage d'éviter le vent du nord qui nous passait alors loin au-dessus de la tête, car les rives septentrionales se bordaient habituellement de falaises rocheuses qui pouvaient atteindre 150 m d'à-pic.

— Là-bas sur notre gauche, expliqua notre guide en tendant le bras vers le sud, apparaît l'immense île Manitoulin[127], de près de 2 800 $^{km2}$. Elle est très belle et son nom vient de ce que le Grand Manitou se l'était réservée personnellement. Avant même de créer le reste du monde pour les humains, il avait mis toute cette terre de côté pour se créer son petit paradis résidentiel, l'égoïste ! Il laissait aux hommes tout ce qu'il ne voulait pas pour lui.

— Dans la Baie Georgienne et partout ailleurs dans le Lac Huron, ajouta notre timonier, le plus dangereux dans l'art de la navigation consistait à "prendre les traverses", c'est à dire à couper les grandes baies, manœuvre qui nous emmenait très loin du rivage.

Le danger venait alors d'un phénomène fréquent et brusque : le vent violent se calmait soudainement, au moment où la pluie se mettait à tomber en averse. Nous mettions notre intrépidité en berne et ramions à en briser les avirons pour nous réfugier sur la côte.

En effet, rien n'était pour nous plus insidieux que ces anodines gouttes de pluie dont nous aimions sentir la fraîche caresse sur le front. Ces gentilles gouttelettes nous

---

[127] ●L'île Manitoulin est deux fois plus grande que le département français de la Martinique.

menaçaient toujours de naufrage, car nos canots étaient si chargés que nous n'étions jamais éloignés de la dernière goutte qui fait, selon le dicton, déborder le canot.

Puis, quand la pluie avait versé sa dernière larme, le vent qui avait eu le temps de reprendre son propre souffle, retrouvait sa vitalité pour gonfler sagement notre voile et nous mener à bon port.

Nous embarquions, selon notre habitude, avant l'aube, au moment où le vent prenait son repos quotidien, pour nous arrêter en début d'après-midi lorsqu'il s'éveillait. Nous insultions le vent pour ses sautes d'humeur perverses, je l'ai déjà dit, en l'apostrophant sous le nom de "*Môôdite Vieille*", car la vieillesse et ses flétrissures nous paraissaient alors malfaisantes. J'ai, bien sûr, rectifié mon injuste jugement, en atteignant cet âge vénérable qui effraie tant les humains, même si la vieillesse et ses embarras sont préférables à l'alternative. En représailles, "la Vieille" pouvait se montrer très vindicative. Durant ses terribles colères, nous avions l'habitude de prier ensemble à pleine voix et d'implorer Dieu, la Vierge et tous les saints du paradis, en espérant qu'aucun ne ferait la sourde oreille, comme Jésus assoupi durant la tempête, ou Rémi à la Pointe-au-Baptême. Devant la mort, personne ne jouait le héros.

Durant ces fameuses tempêtes, lorsque nous n'avions pu nous réfugier sur la côte, nous tâchions de garder la proue des canots à 45° des vagues. Tous ceux qui n'avironnaient pas, écopaient frénétiquement avec les éponges prévues à cet effet, car nous n'aurions pu le faire avec nos écuelles de bois par manque d'espace entre les paquets.

En dépit de nos ardents efforts, l'un de nos canots de Maistre embarqua un jour trop d'eau et chavira d'un coup. L'équipage et le passager se débattaient pour surnager, face aux vagues railleuses qui disputaient un billard dérisoire avec toutes ces têtes flottantes et dérivantes.

— Continuez d'avironner vers la côte, batèche ! Laissez les naufragés. Ils vont nous faire chavirer. On reviendra les

chercher avec un canot vide, hurlaient les guides.

Moi, je savais nager, mais mon cher Rémi ne savait sans doute pas. J'avais là, pour une fois, une bonne raison de lui être supérieure. Je rêvais un instant de chavirer pour me donner l'occasion de le secourir, de le prendre à bras le corps et de le traîner en sûreté. Un cri me chassa de mon fantasme :

— Laurier Lafleur a calé ! Y va s'noyer[128] !

— Continuez d'avironner, tabarnouche ! criaient les guides. On le secourra après !

N'écoutant que mon audace, je sautai dans l'eau en dépit des ordres stricts, au risque de faire chavirer notre propre canot. Laurier flottait entre deux eaux. Il avait perdu conscience. Je le tirai à la surface et luttai frénétiquement contre la double action du vent et du courant pour le ramener vers le rivage. Mais, je fus vite à bout de souffle et d'effort.

Finalement, ce fut Rémi qui plongea pour me prêter ses bras. En fait, il nageait mieux que moi ; seconde déception pour ma vanité. Je n'oublierai jamais la mirifique sensation que j'éprouvai, lorsqu'il me serra contre lui. Inoubliable ! Mais je n'ose vous décrire mes émois. J'aurais voulu qu'il ne me lâchât plus. Durant des semaines, ce merveilleux conte des Mille et une Nuits rassasia mon sommeil de rêves récurrents, chassant sans appel l'épineuse déception de la Pointe-au-Baptême derrière les buissons fleuris de mes besoins d'affection toujours inassouvis.

Je me demandais souvent si j'étais assez belle pour mériter son amour. À la Rivière-aux-Rats, ma mère m'avait souvent expliqué que la beauté faisait partie du plan de la Providence pour peupler le monde de toutes les espèces. Les fleurs, si belles et si charmantes par leurs couleurs exquises et leurs parfums délicats, attirent les abeilles qui peuvent ainsi transporter le pollen de l'une vers l'autre et permettre leur fécondation.

— Les filles se font belles, avait ajouté mon frère aîné en riant avec gêne, pour que les garçons ne puissent pas

---

[128] ●Caler = s'enfoncer dans de l'eau ou du sable, couler.

résister et tombent sous leur charme !

« Serai-je encore assez belle lorsque nous arriverons à la Rivière-Rouge ? » L'anxiété me taraudait l'esprit et rongeait mon moral lorsque mes pensées se laissaient gangrener par l'angoisse.



Chapitre 18

## ***Michillimackinac,***
*capitale des Pays-d'en-Haut*

Après plusieurs jours de navigation périlleuse, —à la voile grâce à notre mât haubané amovible—, se présenta devant nos yeux ravis, le fort de Michillimackinac, capitale francophone des Pays-d’en-Haut qui se trouvait normalement en dehors de notre itinéraire, à l’embouchure du Lac Michigan. Mais pour une raison que j’ignorais, nous avions dû nous y rendre. Quand on ne l’utilisait pas, le mât était immédiatement replacé à flanc de coque au niveau du tribord.

On trouvait à Michillimakinac des Indiens de mille nations, des traiteurs roublards à l’affût d’affaires juteuses, des missionnaires de passage, possédés par l'utopie de convertir la terre entière pour donner à tous la chance du Salut éternel, des soldats de la garnison dilettantes et pochards, des coureurs-de-bois en vadrouille, des trappeurs infatigables, des aventuriers de tout acabit –et souvent du pire–, et des explorateurs anxieux de découvrir l’univers.

Autour du poste, dans l’île qui ressemblait de loin à une grande carapace de tortue, les colons, tous francophones, ne pratiquaient qu’une agriculture vivrière, fruits, légumes et blé, pour la consommation locale de cette grande famille.

Le fort, bien nanti de docteurs et de prêtres avait attiré les femmes blanches, venues petit à petit s’installer et vivre dans cette ville, qui devint ainsi la première à l’intérieur du continent.

En 1763, on y comptait 120 familles françaises. La plupart venaient du Canada d'où elles avaient fui l’occupation anglaise. En 1812, le Corps des Voyageurs canadiens défendit Michillimakinac contre les envahisseurs américains. Ces Francophones étaient réfractaires à toute

discipline anglaise. Insubordonnés, ils paradaient la pipe à la bouche, la ration de pain et celle de porc embrochées à leur baïonnette, et la fleur dans le canon du fusil. Mais ils se battirent comme des lions pour Michillimakinac.

Après Mackinac, et un retour en arrière de quelques jours, ce fut Sault-Sainte-Marie et l'Isle Parisienne, à l'entrée du lac Supérieur. La navigation à la voile se déroula fort bien tout au long du rivage nord de ce lac gigantesque. Sur presque tout le trajet, nous avons savouré des vents très favorables. Les vétérans affirmèrent que c'était bien la première fois qu'ils voyaient des conditions aussi clémentes agrémentées d'un temps si radieux. Comme nous ne ramions pas, nous en profitions pour pêcher et causer comme des rentiers en croisière. Ce fut au cours de l'une de ces journées de loisirs forcés, que l'un des guides nous raconta une anecdote qui lui était arrivée l'année précédente.

— Je transportais comme passagère, une religieuse missionnaire de la Communauté des Sœurs de Sainte-Anne de Montréal. Cette congrégation venait d'être fondée.

— Tu veux dire une Sœur Grise... comme sœur Jeanne d'Arc ?

— Oui! C'est bien ça... Elle s'exilait courageusement vers une mission des Pays-d'en-Haut pour apprendre à lire aux enfants de ces régions éloignées. Leurs expéditions vers des missions lointaines étaient émaillées de dangers. Les voyages en canots et les sauts de rapides n'étaient pas les moindres.

— Oui ! On est au courant, sans jeu de mots ! dis-je en souriant.

— Je sais !... Un jour, nous étions dans un rapide, et un terrible ! Nous avions tous la chienne ! Notre canot dansait comme une coquille de noix, je ne vous dis que ça. Mais, malheur ! À chaque embardée dans les violents remous, la sœur tentait de se lever comme pour sauter sur les récifs. Plus je l'invectivais de « Ma sœur, restez tranquille,... ou nous sommes perdus ! », plus elle se laissait aller à la

panique, s'accrochant à un bord ou à l'autre. Les Sœurs Grises ont pourtant coutume d'être vaillantes et courageuses, et de ne pas s'énerver durant les voyages ! Et avec ça, elle pleurait si fort qu'elle faisait grossir la rivière !

— Tu exagèrerais un peu que ça ne me surprendrait pas, dit quelqu'un en riant.

— Enfin, au moment le plus dangereux, comme on allait se faire pogner[129] par le remous hargneux et retourner comme une crêpe, je me souvins d'un détail que j'avais entendu qualifier d'infaillible pour les Sœurs, quand j'étais à Sorel. Alors, je criai ben fort: «Ma Sœur, au nom de l'Obéissance, grouillez p'us[130] ! » Le tonnerre l'aurait frappée, qu'elle n'aurait pu «s'écraser» plus net. Elle "*cala*" au fond du canot, à plat, et ne remua p'us un p'tit doigt. C'est ainsi que nous avons pu survivre.

Pour naviguer à la voile, il fallait que le vent fût *arrière*, car notre canot qui n'avait pas de quille était facilement déporté par un vent latéral. Les vagues, souvent très grosses, devaient être négociées de biais. Il fallait se couler sur elles ; si le canot se trouvait une seule seconde en porte à faux sur leur croupe, il se brisait net et sombrait.

Après l'étape sur la vaste Isle Royale qui occupait tout le fond du Lac Supérieur, et qui fermait la grande Baie-du-Tonnerre, les guetteurs de Fort-William nous repérèrent et l'artillerie nous souhaita immédiatement la meilleure bienvenue, tout en avertissant la population de notre arrivée imminente. Toute la petite ville se précipita sur le quai, car c'était vraiment l'événement de l'année. Fort-William était un grand fort de bois, dominé par le Mont-Tonnerre. L'accostage se déroula sous la canonnade et les applaudissements de bienvenue.

Ce vaste comptoir avait été construit en 1803 sous le nom de Fort-Kaministigoyeu à l'embouchure de la rivière du même nom, par la *Compagnie montréalaise du Nord-Ouest*, lorsque l'établissement de Grand-Portage était passé entre

---

[129] ●Pogner = prendre, empoigner.

[130] ●Grouiller = bouger. Caler = s'enfoncer, se tasser vers le bas.

les mains des Américains, à la création de la nouvelle frontière[131].

Puis les lobbies londoniens de la Compagnie de la Baie d'Hudson – laquelle avait le dessous dans sa rivalité commerciale avec la *Compagnie canadienne du Nord-Ouest*, parce qu'elle payait très mal les fourrures aux trappeurs indiens et métis-français – firent intervenir le gouvernement colonial anglais pour dissoudre la compagnie canadienne et ainsi supprimer cette concurrence redoutable. Les clients y perdirent, de même que les employés et surtout les trappeurs. Seuls les riches combinards londoniens y trouvèrent leur compte.

Fort-Kaministigoyeu fut donc rebaptisé quelques années plus tard Fort-William[132], d'après William McGillivray, un directeur de la Compagnie. C'était, pour nous, coureurs-de-bois, un grand carrefour de rencontre, le point de rendez-vous des brigades de *mangeurs-de-lard* arrivant de Montréal, avec les brigades d'*hivernants* qui vivaient en permanence dans les Pays-d'en-Haut au service de la Compagnie.

Ces derniers arrivaient avec leurs petits canots du Nord chargés de fourrure. Ils venaient chercher l'argent et le matériel de troc, apportés par les gros canots des brigades de Montréal. Ainsi, cela permettait de faire un seul aller-retour par an, car si nous avions dû nous rendre d'une traite jusqu'à la Rivière-Rouge, nous n'aurions pu retourner à Montréal en une seule saison entre deux hivers.



[131] ●La Grande Louisiane française avait été vendue aux États-Unis pour une bouchée de pain par un Napoléon Bonaparte à courte vue.

[132] ●Aujourd'hui *Thunder Bay*, fondée lorsque Fort-William et Port-Arthur fusionnèrent..

Chapitre 19

## *Les plaisirs de Fort-William*

En arrivant à Fort William, nous avons été immédiatement gratifiés de solides avances salariales ; la Compagnie de la Baie d'Hudson savait que nous les dépenserions sur place et que le fruit de nos souffrances retomberait en totalité dans ses goussets insatiables. Le reste de notre salaire serait payé au retour pour éviter les désertions. Je fus très surprise de la taille du fort qui contenait plus de magasins que la plupart des villes du Canada à cette époque, si l'on excepte Montréal et Québec. Fort-William avait été voulu impressionnant pour mettre en évidence la richesse de la défunte *Compagnie montréalaise du Nord-Ouest*. La Compagnie de la Baie-d'Hudson, actuelle propriétaire, avait continué dans cette voie. Je constatai avec plaisir que tout le monde ou presque parlait français à Fort-William. C'était vraiment une ville francophone comme Michillimakinac.

En voyant tous mes compagnons boire avec démesure, je décidai de me comporter avec plus de prudence encore et de garder un œil des plus vigilants sur mon animal de mari qui risquait de succomber encore une fois aux sirènes de la concupiscence. Ranimée par l'angoisse, son incartade de la Pointe-au-Baptême se remettait à me brûler le cœur. Mon ressentiment ne s'apaisait complètement que lorsque je l'entendais ahaner et agoniser sous mes propres paquets de 41 $^{kg}$. Je lui collai donc aux mocassins au point qu'il en parût agacé :

—Alexie, t'es ben tannante ! Tu m'laisses pas respirer !

—Mon môôôdit Rémi… j'veux pas qu'tu coures la galipote ! On risque not' vie tous les jours et toi tu voudrais faire un péché mortel ! Es-tu fou ? Sais-tu pas qu't'irais en

enfer toute drét[133] si tu mourrais… et pour l'éteeeernité ? Sais-tu au moins ce que c'est, l'éteeeernité ?

—Non, et j'veux pa'l savoér. J'ai l'impression d'être marié à une nonne ! Combien d’fois tu veux-tu que j'te dise que j't'aime et que j'veux pas courir la galipote !

—Bon alors, si tu veux pas faire le mal, pourquoi tu veux-tu pas qu'j'taccompagne ! J'deviens folle icitte !

—Coudon[134] ! Lââche-moi les mocassins, un peu ! Chu pas ton esclave !

—J’ai charge de ton âme, moé !

Je sombrais dans la démence. Je me suis souvent demandé si je le tarabustais par jalousie ou par souci de son âme. Je n'ai jamais vraiment pu ni voulu répondre honnêtement à cette question. Je maniais l'Enfer comme ma hache ou mon poignard, croyant effrayer mon mari. Cela me rappelait le lointain souvenir du père Gaucher, curé de mon village natal de Trois-Pistoles. Il faisait de même, dans ses homélies dominicales. Il était grand temps de repartir et de quitter ces lieux insupportables. Le rendez-vous se termina par un grand bal, animé par un orchestre de violons, de flûtes, de fifres et de cornemuses. La rareté des femmes faisait que les hommes n’hésitaient pas à danser entre eux, car c’était surtout des danses carrées, et les danses n’étaient pas encore devenues comme aujourd’hui des préliminaires à la séduction.

De toute façon, les danses avec les femmes étaient très mal considérées par les curés de nos paroisses qui les tenaient comme une source majeure de perdition éternelle pour les hommes. Par contre, les danses entre hommes ne posaient aucun problème de conscience. À condition, bien sûr, de ne pas y trouver trop de plaisir ! Dans ce domaine, seules les femmes étaient sources de péché. C’était clair et net. L’étroitesse d’esprit de l’ère victorienne avait fortement travesti les règles de toutes les religions.

J'avais réussi avec plusieurs autres « mangeurs-de-lard »

[133] ●Toute drét = tout droit.
[134] ●Coudon ! = Écoute donc!

à nous faire muter sur les canots du Nord qui arrivaient de Pembina et qui allaient y retourner. Par chance plusieurs hivernants avaient décidé de se rendre jusqu'à Montréal et leurs places étaient disponibles pour nous. On nous annonça donc que le reliquat salarial nous serait payé en peaux de castor à Pembina, chef-lieu de la Rivière-Rouge comme Michillimakinac était la capitale de la fourrure des Grands-Lacs et de l'Ouest-Moyen.

L'heure du départ sonna enfin dans les pleurs de certains, mais à mon immense soulagement, –je dois le dire–, après ces quelques jours d'angoisse au milieu de ces plaisirs maléfiques de Fort-William. Ma vigilance craintive n'avait toutefois pas été prise en défaut. Il fallut lever l'ancre. Ouf !

À 800 mètres au sud du fort, sous l'imposant promontoire du *Cap-au-Tonnerre,* notre expédition pénétra dans la Caministigoyeu[135] dont le delta formait trois chenaux. À notre gauche, à trois kilomètres au large des bouches de ce fleuve, verdoyaient les Isles Bienvenues[136], comme une famille de baleines au repos.

La plupart des îles du delta se couvraient de marécages et de roseaux. Dans l'une d'elles, défrichée, un grand troupeau de bovins de la Compagnie de la Baie-d'Hudson paissait paisiblement.

— Le bétail traverse à la nage deux fois par jour ; il passe la nuit à la ferme de la Compagnie située auprès du fort, nous expliqua le guide.

À trois kilomètres en amont, un prêtre, debout sur la berge, nous salua et nous bénit au passage.

— Bonjour, les coureurs-de-bois du Canada. Faites bonne route ! Que Dieu et Saint-Christophe vous bénissent et vous protègent !

— Merci monsieur l'abbé ! répondirent plusieurs rameurs.

Le guide qui semblait connaître à fond la région – heureusement pour nous, d'ailleurs – nous expliqua que

---

[135] ●Non indien qui fut plus tard épelé Kaministiquia.

[136] ●Aujourd'hui devenues bien sûr Welcome Islands.

c'était l'abbé Jean-Pierre Choné, un Mosellan, et qu'il était en poste depuis deux ans en ces lieux d'exil. Il avait érigé au bord de ce cours d'eau la *Mission de l'Immaculée Conception*[137].

— *C*ette mission se compose de 30 à 35 belles maisons de bois, comme vous pouvez le voir ! Elles sont bien plus confortables que les cabanes de troncs d'arbres des colons et des trappeurs. Je le sais parce que j'ai participé à leur construction !

— Qui habite icitte ? demanda un coureur-de-bois.

— Ces maisons sont destinées aux Amérindiens de la région. Elles sont entourées d'un jardin bien cultivé et de champs clôturés de pieux et de perches, comme font les Canadiens-français.

J'étais folle de joie d'être devenue une Hivernante. C'était un grade de plus dans la hiérarchie des voyageurs des Pays-d'en-Haut. Mais, en fait, je ne l'étais pas encore tout à fait, car je n'avais pas reçu le *Baptême des Hivernants* qui devait m'être conféré sur les rives du *Lac-la-Pluie*. J'allais m'en rendre compte très bientôt.

Mon *canot-du-Nord* était, comme je l'ai mentionné auparavant, une embarcation de 7,5 m de long environ. Cinq ou six hommes le manœuvraient avec aisance. Comme précisé ailleurs, le transfert sur de petites embarcations était indispensable au-delà du Lac-Supérieur, car les rivières qui menaient au Lac-Winnipeg et à la Rivière-Rouge ne permettaient plus les tirants d'eau des gros canots-de-Maistre.

Mes épaules et mes bras s'étaient musclés et la peau de mon visage, cuite et recuite par le soleil et les intempéries, avait pris la finesse du cuir, toujours huilé à la graisse de phoque. La seule ombre au tableau était culinaire : j'allais désormais devoir m'habituer au pemmican, et je regrettais un peu mon titre de *mangeur-de-lard* que je portais jusque-là.

---

[137] ●Le dogme de l'Immaculée Conception ne fut promulgué qu'en 1854, mais l'expression courait déjà en 1850. Le père jésuite Jean-Pierre Choné (1808-1878) était natif de Secourt en Moselle. Il mourut dans l'île Manitoulin. En 1863, il publia dans des journaux américains un Mémoire pour la défense des Indiens.

La première fois que je goûtai ce fameux pemmican, ce fut le soir-même de notre départ. Le cuisinier se surpassa dans son art culinaire, car il redoutait, de la part des nouveaux venus, les sempiternelles grimaces. Les cuisiniers dignes de ce nom craignent au plus haut point ce genre de critiques silencieuses. Il nous mijota donc, avec un talent sublime, un ragoût absolument délicieux, fortement relevé de sel et de poivre. Ce jour-là, le fade pemmican parut aussi succulent que le *ragoût-de-pattes-de-cochon* de ma grand-mère.

— Savoureux ! commentèrent laconiquement tous les nouveaux venus, en se pourléchant avec ferveur les doigts dont la propreté n'avait rien de scrupuleux.

— On m'avait dit à Montréal qu'c'était dégueulasse ! commenta l'un de nous, moins nuancé dans ses propos. Hé ben, moé, j'dis qu'c'est bon en môôôdit !

Inutile de préciser que le cuisinier buvait toutes ces paroles avec délectation.



Chapitre 20

## *Déclarations d'amour à la lune*

Pour ce qui était de mon beau Rémi –beau mais si volage– le bonheur de mon cœur et l'espoir de mon avenir, je flottais littéralement dans la béatitude quand la rancune ne venait pas ensevelir mon bonheur dans son affligeant linceul de colère. J'avais eu grande hâte de quitter Fort-William, ce lieu de perdition. Tous les autres coureurs-de-bois, devenus pour un temps coureurs de jupons, avaient perdu en ces rues étroites la totalité de leur avance salariale qu'ils avaient durement gagnée à la sueur de leur front ; pour le plus grand bénéfice de la Compagnie pelletière qui levait ses propres taxes sur l'amour tarifé.

Désormais, je pus recommencer d'apprécier la sérénité des nuits fraîches pour m'allonger près de lui quand tout le monde avait rejoint le pays des songes, et je restais ainsi de longs moments, yeux grand ouverts et pupilles dilatées dans l'obscurité secrète, à regarder la masse noire de son corps qui rayonnait sur moi une bienfaisante chaleur.

— J'suis si ben ! Mais faut pas nous faire pogner[138] ! disais-je souvent à voix basse. On s'rait dans 'a mélasse !

Je pensais souvent qu'il n'était, de par le monde, aucun village, aucun être aussi modeste, aussi humble, aussi reculé soit-il, que la lune argentée ne caressait de ses rayons d'or. Profitant de l'anonymat de la nuit, je me serrais contre lui, et respirais goulûment son souffle chaud qui baignait mon visage. Quelquefois, prenant à témoins toutes ces étoiles lointaines qui scintillaient comme des yeux de jeunes filles amoureuses, je lui murmurais tout bas des paroles que ses oreilles entendaient peut-être.

J'étais effrontée car le danger d'être démasquée me

---

[138] ●Se faire pogner = se faire prendre sur le fait, attraper, pincer. ; Dans 'a mélasse = dans la mélasse, dans les problèmes.

tourmentait, mais je trouvais dans cette crainte un plaisir nouveau ; le plaisir de la chose interdite. Mes déclarations d'amour duraient longtemps ; les étoiles en étaient les témoins involontaires, et la lune discrète se cachait par moment derrière une nuée. Je m'endormais enfin, emportée par la fatigue. Parfois, je me réveillais de nouveau au cœur des ténèbres, pour reprendre ce jeu dangereux. Je fouillais la sombre éternité au-dessus de nous, et je pensais que bien peu de rois avaient l'univers immense pour ciel de lit ; voûte bleu nuit, gigantesque, piquetée de diamants ! Quel roi pouvait se vanter d'avoir une couronne d'étoiles aussi belle que la nôtre ? Mais l'aube que j'épiais avec crainte, et la dure réalité revenaient vite bousculer mes fantasmes.

De la voile des Grands-Lacs, nous étions tristement revenus à 40 ou 45 coups d'aviron par minute, car nous remontions le cours de la Kaministigoyeu qui serpentait dans la forêt boréale. Les oiseaux nous faisaient une haie d'honneur de leurs chants divers, qui répondaient en écho à nos mélopées rythmées. Souvenirs magiques !

Mais très souvent, le carrosse redevenait citrouille ; un rapide ou une décharge venait nous rappeler que nous étions des coureurs-de-bois de l'industrie pelletière, et non pas des Cendrillons chaussées de vair. Il fallait débarquer le fret des canots, empiler les pièces de 41 kilos, les charger sur notre dos meurtri, et à petits pas rapides de danseuse d'opéra, de 500 mètres en 500 mètres, avec des *Han ! Han ! Han !* d'effort surhumain, arriver à la tête du rapide bouillonnant. Il grondait à côté de nous comme grogne un chien querelleur ; mais il nous ignorait, car il savait qu'il n'obtiendrait sa pâture de vies humaines qu'au retour, lorsqu'on dévalerait sa croupe furieuse. Malgré tout, quelquefois, un voyageur mourait d'épuisement ou de crise cardiaque, et le torrent pouvait ainsi se réjouir de ces agapes inespérées.

En regardant le rapide tumultueux avec crainte et respect, nous ne pouvions manquer de voir la foule de croix de bois et d'avirons qui lui faisaient une haie d'horreur pour

témoigner de sa cruauté :

— Vous voyez tous ces humains arrogants qui se sont crus plus puissants que moi. Ils ont tenté de me braver et voilà où ils en sont !

De Fort-William au Lac-la-Pluie, nous dûmes remonter trente-cinq rapides qui totalisaient une vingtaine de kilomètres de portage. Chaque portage alignait donc une moyenne de 600 mètres de supplice et d'amertume. Certains furent remontés *à la cordelle.* La nuit, la fraîcheur provenait sans doute des froides émanations du Lac Supérieur, et je venais avec délice me blottir contre mon Rémi en espérant qu'aucun insomniaque ne le remarquerait à la faveur d'un traître reflet de la lune. Quant à lui, il dormait toujours du sommeil du juste, le renégat !

Sous l'effet de l'épuisement, les coureurs-de-bois se disputaient de plus en plus pour les motifs les plus futiles. Pour ma part, je faisais bien attention de ne provoquer personne pour éviter de devoir résoudre le problème après coup. Et si je dis " après coup " c'est bien ce que je veux dire; sachant surtout que Rémi viendrait à mon aide et serait injustement impliqué dans mon altercation.

Les équipages ne me montraient aucune agressivité particulière. Au contraire, dirais-je, car étant obligée de me limiter à transporter un ou deux colis de 41 kg à la fois, à cause de ma constitution moins robuste, je retardais les autres qui en transportaient trois ou parfois quatre. Je m'attirais, certes, le mécontentement du bourgeois toujours obsédé par le temps, mais les rameurs me bénissaient de leur assurer des pauses subsidiaires.

Alors que nous campions à la tête d'un petit portage, autour d'une chute d'un mètre de haut, à environ 5 km en aval de l'embouchure de la *Rivière-de-la-Prairie*, les plus gourmands d'entre nous purent se délecter de bleuets[139] qui proliféraient en ces lieux. Mais gare à la courante. Le lendemain fut certainement un sommet dans

[139] ●Les myrtilles.

l'exhibitionnisme des foufounes[140] – sans la moindre bobette – de ceux qui devaient profiter des pauses horaires pour se purger les intestins. Les brochets et les carpes qui abondaient dans cette région, doivent s'en rappeler encore. Partout, le thé du Labrador poussait à foison.

Au *Portage-du-Milieu* notre brigade franchit la ligne de partage des eaux[141]. Tandis qu'une pie-grièche passait en rase-motte en sifflant des " *Schaak ! Schaak !* " accueillants, le guide nous annonça :

— Les eaux de cette région se divisent entre trois bassins hydrographiques : celui des Grands-lacs et du Saint-Laurent, celui de la Baie d'Hudson, et celui du Mississippi et du Golfe du Mexique via le Lac Sainte-Croix.

Désormais les rivières allaient dévaler vers le Lac Winnipeg et la Baie d'Hudson. Nous pouvions envisager moins de fatigues mais un surcroit de danger. Ces lieux étaient décorés d'une magnifique plante appelée *Le Sabot-de-la-Vierge*[142], belle et rose mais... carnivore.

Ce soir-là, nous dormions tous d'un sommeil sans rêve, tous excepté moi-même qui, pour ma délectation, parlais tout bas aux lèvres de Rémi. Je murmurais en souffles légers, espérant lui inspirer un grand amour pour moi-même et aussi… une fidélité à toute épreuve. Ô vaines illusions ! Tout à coup, j'entendis des coups de rames, et, à travers le reflet lunaire dans l'eau calme, passèrent plusieurs canots montés par des équipages d'une dizaine d'ombres qui s'exprimaient dans un langage inconnu :

— C'est peut-être des voleurs, pensai-je.

À ce moment, un dormeur se mit à tousser et les fantômes faillirent chavirer de surprise. Ils gardèrent un silence contraint et leurs contours se fondirent rapidement dans la nuit comme un mirage éphémère. Cinq minutes plus tard, j'étais de nouveau en train de délirer d'amour dans des

---

[140] ●Foufounes = fesses. Bobette = caleçon. Thé du Labrador = *Ledum palustre*.

[141] ●L'altitude de cette ligne de partage des eaux est de 270m environ au-dessus du Lac Supérieur et de 445m au-dessus du niveau moyen de la mer. Comme on le voit le Lac Supérieur est à 192m au-dessus du niveau de la mer. Mais les estimations de 1850 peuvent varier avec celles plus précises d'aujourd'hui.

[142] ●En latin *Sarracenia purpurea,* ou Sarracénie pourpre, plante carnivore.

rêves fous au lieu de dormir sagement, lorsque je devinai trois grands canots silencieux qui glissaient sur l'eau. Ils s'immobilisèrent devant nos piles de marchandises entassées sur la berge. Je me levai en hâte et allai réveiller notre "*Avant*" pour lui glisser dans l'oreille :

— Y'a des bandits qui nous volent not' marchandise !

— Quoi ?... Où ?

Il se leva, observa les silhouettes, attrapa son mousquet qu'il tenait chargé la nuit et tira dans leur direction. La déflagration explosa dans les ténèbres comme une bombe, déclenchant le réveil du plus grand nombre avec sa longue litanie de sacres, ainsi qu'une fuite éperdue des voleurs.

— Heï ! Môôdzits voleurs ! J'va vous montrer, moé, osti, c'qu'on fait des voleurs comme vous ! Tabarnac !

Alors les voleurs sautèrent dans leurs canots et ramèrent avec désespoir pour aller se blottir dans l'obscurité protectrice afin d'échapper aux représailles qu'ils pressentaient.

— Ils ont volé deux pièces de marchandises, cria un coureur-de-bois.

Suivie de deux ou trois hommes armés de fusils, je courus le long de la rive pour dépasser les fuyards :

— Jetez les pièces à l'eau ou vous êtes mort ! criai-je en français. Et ce disant, je tentai de tirer au-dessus de leur tête, mais dans la bousculade ma poudre était tombée de la platine. Le coup ne partit pas. Je pris l'épaule de mon voisin :

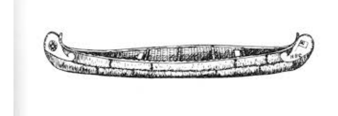
— Tire au-dessus d'eux pour leur faire peur !

La déflagration remua ciel et terre et l'écho la répercuta longuement comme si un régiment d'infanterie les avait pris pour cibles. On entendit alors l'un des voleurs crier en mauvais français :

— Voilà ! Voilà ! Voilà vos pièces ! Tirez plus ! Fucking Hell !

Les deux pièces enveloppées de toile cirée tombèrent à l'eau et un voyageur plongea pour les ramener sur la rive. L'incident était clos. Les voleurs s'évanouirent dans la nuit.

Mais le susceptible sommeil ainsi rudoyé se fit longuement prier pour revenir bercer les coureurs-de-bois, tandis que la lune s'éclipsa en catimini derrière un nuage, comme si elle cherchait, elle aussi, à nous fausser compagnie.



Chapitre 21

## *Le baptême du Lac-la-Pluie*

Le *Lac-la-Pluie* s'étendait sur 75 km de long et presque autant de large, à 445 km du Lac Supérieur par la route de nos canots. Ses rivages étaient bas, rocheux, et parfois marécageux. Par endroits, ses rives se dressaient en falaises orgueilleuses qui s'embrasaient au soleil levant en flammes de 100 à 150 m de hauteur. Dans ce gigantesque lac se prélassait une foule de 500 îles blotties sous leur lourds manteau forestier ; un dédale qui constituait pour le coureur-de-bois non initié un véritable défi. Vers 15 heures, une bourrasque nous surprit, endiablant son eau claire et chaude en vagues périlleuses. Puis la tempête cessa d'un coup, dès que le vent eut assouvit sa brève colère et oublié sa saute d'humeur.

Comme on me l'avait annoncé à Fort-William, je dus subir une deuxième cérémonie de baptême au Lac-la-Pluie, mais cette fois, les nouveaux furent baptisés *Hivernants*. J'étais, de mémoire de coureur-de-bois, le premier voyageur en provenance du Saguenay. De ce fait, je choisis un sapin très haut sur une petite colline pour le déguiser en monument commémoratif dédié à ma modeste personne. Des compagnons, agiles comme des singes, montèrent presque au sommet pour couper toutes les branches excepté le toupet de la cime.

Lorsqu'ils redescendirent, l'arbre ressemblait à un immense totem, plus haut et plus gros qu'un mât de navire. Dans le tronc rugueux, je sculptai ALEXIE. Un lettré me fit remarquer que je m'étais trompée de lettre finale, et que mon “s” ressemblait à un “e”.

— *S*i vous voyez un *“e”,* dis-je pour éluder cette erreur qui n'en était pas une, c'est que vous avez besoin de vous mouiller le gosier. J'offre à tous un verre de “fort”.

Ma décision fut accueillie avec délire et *l'erreur* oubliée. Mon verre s'ajouta à celui offert par la Compagnie. Quelques autres nouveaux baptisés, entraînés par mon exemple, voulurent aussi offrir leur tournée, mais le bourgeois refusa, ne voulant pas risquer l'accident de parcours dans ces rivières sournoises.

En partant, je caressai mon totem d'un sourire en souhaitant que mon toupet profite un jour de quelque rafale coquine pour aller effleurer le totem voisin, celui de mon Rémi.

— *Hip ! hip ! hip* ! cria le guide avant de disparaître au tournant de la rivière.

— *Hourra !*

Par trois fois, les hourras des Hivernants et une volée de mousqueterie tirée par quelques-uns, arrachèrent ce coin de paradis à sa sereine quiétude. Les oiseaux gardèrent quelques secondes un silence effarouché. Certains s'enfuirent même, croyant que les hommes allaient s'entre-tuer. J'étais si heureuse d'être un vrai vétéran.

En entrant dans la *Rivière-la-Pluie*, en début d'après-midi, le délicieux parfum des peupliers balsamiques[143] nous souhaita la bienvenue en embaumant notre chaussée liquide. La *Rivière-la-Pluie* serpentait sur 120 km. Non loin de son embouchure, le *Fort-Frances*[144] se haussait fièrement sur une éminence, juste au-dessous des *Grandes-Chutes*.

Tel un paisible berger, le fortin de bois surveillait quelques champs cultivés, de blé, de pommes de terre, de navets et de carottes. Le long de cette magnifique rivière, défilait une riche végétation de rosiers, de chèvrefeuilles, de convolvulus en fleurs et d'artichauts de Jérusalem.

Toute cette exubérance s'épanouissait au milieu d'ormaies, de sapinières et de chênaies centenaires. La verge d'or[145], qui provoqua parmi mes camarades tant de plaisanteries plus ou moins douteuses, teintait l'ensemble de

---

[143] ●En latin *Populus balsamifera*. La Rivière-la-Pluie est la voie de sortie du Lac-la-Pluie.

[144] ●Artichauts de Jérusalem : *Helianthus* en latin, aujourd'hui appelés *topinambours* en français. **Fort Frances** avait remplacé le vieux Fort Saint-Pierre construit par Pierre Gaulthier de Varennes de La Vérendrye sous le Régime français. Francès était le prénom de l'épouse d'un directeur de la CBH.

la végétation de ses vives nuances ensoleillées.

Chaque nuit, couché aux côtés de Rémi, je prenais à témoin le ciel étincelant. J'emmenais mon homme par la main et nous errions au milieu de ces trésors fabuleux à travers l'océan céleste, explorateurs perdus dans le cosmos, à travers les pépites d'étoiles, les colliers de constellations et les nébuleuses galactiques d'argent. Nous étions seuls, absolument seuls dans l'univers, pareils à des voleurs, murés dans ces trésors inutilisables, comme des petits princes. Et puis soudain un relent de la Pointe-au-Baptême venait empoisonner mon esprit. Alors *patatras !* L'altesse aux pieds de vair se cabrait sous l'outrage, dégringolait brutalement, et la rage emplissait mon cœur de chagrin et de vindicte :

— Ce môôôdit niaiseux ! Il me le paiera !

Et l'embrasement de la colère me tenait éveillée jusqu'au petit matin qui venait se glisser dans l'enchevêtrement forestier.

La *Rivière-la-Pluie* constituait vraiment le cours d'eau le plus beau de tout notre parcours. Et les superlatifs me manquent pour en décrire la perfection. Même les perches abandonnées qui avaient servi d'ossature à des tipis dans un vieux camp amérindien déserté, s'habillaient artistiquement de convolvulus en fleur et de chèvrefeuille.

Soudain, une brusque cascade fit chuter le cours d'eau de sept mètres et aussi notre fascination pour ces beautés naturelles. Plusieurs affluents vinrent lui prêter main forte, et la *Rivière-la-Pluie*, jusque-là paisible, s'emballa dans le *Rapide-du-Manitou*[146], comme un jeune poulain avide de profiter au plus vite de sa brève vie, avant d'aller mourir et se dissoudre dans les flots argentés du gigantesque *Lac-des-Bois*.

---

[145] ●En latin *Solidago canadensis*. Une plante jaune utilisée par les Indiens contre les douleurs arthritiques et rhumatismales, les courbatures et les douleurs diffuses après l'effort, les douleurs consécutives aux tendinites, les bursites, les élongations, les coups et meurtrissures, les crampes, les névralgies (celle du trijumeau et douleurs consécutives au zona), la fibromyalgie, les troubles de tension artérielle élevée, les épuisements, les anémie, les surmenages, les insuffisances hépatiques, les rétentions d'eau... Une plante en or !

[146] ●Aussi appelé *Rapide-Long*.

Chapitre 22

## *La nébuleuse liquide*

Le *Lac-des-Bois* formait une nébuleuse liquide de 100 km de diamètre. Le roi Midas ne devait pas avoir imaginé dans son palais de Crète un labyrinthe plus compliqué. Il fallait vraiment être familier de ces lieux pour ne pas s'égarer entre les 14 542 îles qui peuplaient cet océan argenté[147].

La Sœur Grise dont les connaissances ne se démentaient jamais, nous apprit que c'était l'ancien fond de l'immense mer glaciaire Agassiz, créée à la fin de la dernière glaciation. La chaleur et la réverbération se mariaient ici avec une telle intimité que la réfraction prodigieuse donnait à des rochers peu élevés l'apparence de promontoires vertigineux ; mirages sublimes. Tous ces paysages me remplirent de charme et d'ambiguïté dans leur complication... comme moi-même, pensai-je.

Notre guide nous dirigea sans la moindre hésitation vers la rive nord du *Lac-des-Bois.* Là, dans un bouquet d'arbres décoré de chèvrefeuille à fleurs volubiles blanches, se dissimulait l'embouchure de la *Rivière-Winnipeg*. Ce cours d'eau commençait ainsi dans les dangereux bouillonnements du *Portage-du-Rat*[148] pour s'étirer sur 225 $^{km}$ !... Lorsque notre guide nous l'apprit, je me sentis découragée. Notre destination, Pembina, semblait encore si lointaine, si inaccessible !

---

[147] ●Le Lac-des-Bois peut se voir sur Google Hearth aux coordonnées moyennes de 49°03'28"Nord et 94°52'36"Ouest. On peut voir que, en dépit de la frontière fixée au 49$^{e}$ parallèle, les Américains ont fait main-basse sur plus de la moitié du lac. Et de plus, par souci de sécurité frontalière, les îles n'ont pas été marquées clairement.

[148] ●Où se trouve aujourd'hui la ville de Kénora, formée beaucoup plus tard par le *KE* (de **Keewatin,** ville absorbée à sa fondation), le *NO* (de **Normand,** autre village absorbé), et enfin les deux lettres *RA* (de **Portage-du-Rat**, qui était la troisième ville.) Le nom de la ville fut changé parce que The Maple Leaf Flour Company refusait de construire son usine si elle devait mettre le mot rat sur ses sacs de farine. On le comprend, même si les rats étaient musqués et non pas nos bons vieux rats des villes si déconsidérés à Québec et à Montréal.

Le cours fort coléreux de la Rivière-Winnipeg nous rendit la vie dure, à nous, les voyageurs, par ses nombreuses cataractes, dont un gracieux saut périlleux des plus majestueux de 104 mètres.

Nous serions tombés en admiration devant ces remous, ces rapides écumants et ces cascades tumultueuses, si les rivages de ces beautés naturelles n'avaient été ponctués par les avirons lugubres et angoissants des nombreux coureurs-de-bois enterrés là : « *Prenez garde, coureurs-de-bois ! Ne vous laissez pas distraire par cette beauté diabolique. Sa somptuosité harmonieuse est un piège mortel !* »

Le guide nous annonça que la Rivière-Winnipeg abondait en esturgeons, brochets, perchaudes, carpes... Et je peux témoigner de leur saveur exceptionnelle, car grâce à ces poissons à la chair exquise, notre préposé à la chasse améliora notre ordinaire à maintes occasions au détriment du fade pemmican.

Du *Lac-la-Pluie* au *Bas-de-la-Rivière*, confluence du Lac Winnipeg, nous avons franchi vingt-six portages et trois délestages[149] ; près de 6 km de labeur intense en tout, donc en moyenne deux-cents mètres par portage. Vaincre autant de rapides sinistres et de saults angoissants nous prit dix longues journées d'accablant combat.

Courageusement, nos canots commencèrent à négocier les rapides, l'un après l'autre, sans penser à la montagne d'efforts épuisants que nous devions accomplir. Ce fut une lutte incessante, car ils se suivaient avec une monotonie diabolique. Mais seule la régularité était monotone ; la difficulté ne laissait rien à la routine. Plusieurs fois par jour, nous nous battions contre la mort qui ricanait en jouant au dé avec notre vie.

Quand on est jeune, on se croit immortel, jusqu'à ce qu'on voie tomber ses camarades. Avec l'âge, aujourd'hui, je nous compare aux soldats rangés en bataille sous le feu de l'ennemi. Les projectiles leur sifflent aux oreilles, et ils

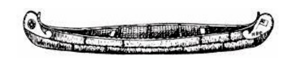
---

[149] ●Aussi appelés *décharges*. Les saults sont des chutes d'eau de petites et moyennes hauteurs.

commencent à voir mourir leurs voisins. «*Serrez les rangs!*», crient les officiers.

Pour nous, soldats de la fourrure, qui nous battions pour maintenir le statut social des actionnaires de la Compagnie, les projectiles étaient tous ces chicots noirs de roche cristalline, qui soulevaient parfois leurs lèvres d'écume blanche comme des babines gourmandes, pour nous happer.

Ces écueils surgissaient soudain devant nous pour tenter de détruire notre canot fragile, afin de nous livrer sans défense à ces remous goulus. J'ai gardé de ce voyage une telle horreur que je ne voulus jamais revenir de la Rivière-Rouge jusqu'à ce que le chemin de fer ait remplacé nos périlleux canots.



Chapitre 23

## *Fatal jour*

Il faisait si beau que je n'aurais pu imaginer le malheur à l'affût. Les vingt-neuf rapides les plus dangereux furent attaqués courageusement et avec grande intrépidité. Trois ou quatre furent franchis par décharge partielle, quelques pièces de 41 kg étant coltinées à dos d'homme par le chemin de portage. Un autre quart fut parcouru *à la cordelle*. Mais les rapides les plus irréductibles, la moitié, ceux dont les morts faisaient une double haie des plus effrayantes sur les berges, durent être entièrement " portagés ". De ce fait, nous n'eûmes que des incidents mineurs. L'eau fut écopée à l'éponge, et les écorchures qui balafraient les coques d'écorce, rapidement aveuglées de gomme par le calfateur de chaque canot.

Enfin, arriva le dernier, le 26ème, l'ultime. Il aurait dû être entièrement portagé, mais nous étions fatigués, brisés, éreintés, – disons-le, dégoûtés – de ces exténuantes épreuves qui nous rompaient le cou et le moral. Et plusieurs voix suggérèrent :

— On le saute ! On le saute !

Était-ce par faiblesse ou par conviction ? Le guide en chef et le bourgeois, tenaillés eux-aussi par la fin imminente des épreuves, bien que leurs portages ne soient pas aussi rudes que les nôtres, se laissèrent convaincre de le descendre à l'aviron.

Quoi qu'il en soit, ce fut la plus terrible descente de rapides de tout le voyage, car notre "*devant*", notre guide de proue, commit une erreur fatale. Notre canot frôla un rocher de trop près. Ce n'était pas mortellement grave en soi, car la voie d'eau était légère. Avant de réparer, nous aurions le temps de descendre le rapide en écopant à l'éponge.

Malheureusement, sous le choc, notre guide perdit son

aviron qui lui permettait de diriger la proue. Il perpétra alors un acte irresponsable dû à un éclair de panique inconsidérée. Il abandonna le canot en sautant sur un rocher qui se présentait. L'équipage resta stupéfait et dérouté.

Des cris de rage et d'autres d'épouvante jaillirent de l'écume. Voyant fuir le timonier, Paul Mélançon, notre "*gouvernail*", qui venait comme moi d'être sacré *Hivernant,* abandonna lui-même son poste. Alors, tous les autres, comme des rats qui tentent de fuir un navire en perdition, entreprirent de sauter sur les rochers, y compris le bourgeois.

Mon courageux Rémi et son voisin Adrien Lafleur, sans se préoccuper des fuyards, se précipitèrent, l'un vers la pince-avant[150] et l'autre vers la poupe avec leur petit aviron de rameur. Personne ne s'était rendu compte que Rémi et Adrien se sacrifiaient, et eux-mêmes, préoccupés de sauver la cargaison, n'avaient peut-être pas réalisé dans la tourmente que leur sacrifice n'avait aucun sens.

Moi-même, apercevant un roc noir qui rugissait en déchirant l'écume à belles dents, je bondis sur le bord du canot et m'élançai de toutes mes forces pour atterrir sur la pointe rocheuse qui me lacéra les mains et les pieds à travers mes mocassins. Je me retournai pleine de désespoir, pour voir l'embarcation, prise par le courant furieux, tournoyer comme une hélice de tilleul.

Rémi et Adrien s'agrippaient désespérément aux *pinces* du canot, sur lesquelles étaient peintes des têtes d'Indiens coiffés de plumes d'aigle. Je poussai un cri de désespoir après avoir sauté sur la rive à laquelle mon rocher était presque rattaché.

— *Rééééémiiiiii Bernieeer,... saaaauuute !*

Mais nos deux jeunes gens persistaient à vouloir sauver le canot avec sa cargaison. C'étaient des fidèles, des loyaux. Je criai encore à me déchirer les cordes vocales pour dominer les rugissements de l'eau en furie, mais Rémi, tel un cowboy agrippé à la crinière d'un mustang déchaîné,

---

[150] ●La proue.

s’obstina à tenter de dompter son canot emballé. Alors, bientôt, je vis l’embarcation disparaître dans les flots.

La rivière écumait de rage, découvrant les crocs noirs de sa mâchoire prête à écraser mon pauvre Rémi et son compagnon d’infortune. Des remous puissants, des tourniquets saisissants, des tourbillons d’écume, d’immenses jets naissaient au passage des eaux en colère, et la lumière scintillait en mille couleurs à travers les prismes d’embruns.

Je me mis à courir vers l’aval sur le chemin de portage. Je pleurais sans souci de cacher mes larmes. Au diable les mal-pensants... Là-bas, au loin, j'apercevais la fin du rapide. L’eau épuisée se calmait enfin, comme une possédée exorcisée. Ô Dieu, puisse la frêle coquille de noix de mon mari y parvenir aussi !

Mais il était dit que nous n’aurions pas ce bonheur. Le rapide furieux ne voulut pas laisser échapper ses proies. Une énorme vague se leva sur ces récifs mortels voilés d'écume, pour briser le canot dans sa main. Je vis le bras de Rémi surgir des vapeurs irisées puis disparaître. Je courus en pleurant, aveuglée par les larmes qui inondaient mes yeux, mêlées sur mon visage au sang de mes mains lacérées ; mes pieds saignaient aussi à travers mes mocassins en lambeaux.

Adrien, lui, reparut au moment où il heurtait un dernier rocher. Je me précipitai jusqu’au bord de cette eau enfin apaisée, et sautai dans les rides souillées d’écume pour le repêcher, espérant que mon Rémi serait au rendez-vous. Mais non ! Le sang d’Adrien se répandait en flot d’une blessure au front. Le corps avait dérivé dans une anse à mortes eaux. Je tirai en pleurant le haut de son corps sur une roche plate, en balayant d’un geste mes yeux qui fondaient en gouttes brûlantes et douloureuses.

L’horrible blessure à la tête d’Adrien indiquait que le crâne avait été défoncé par un récif. Il toussa faiblement et vomit du sang.

— Tu es sauvé, Adrien ! La sœur va t’soigner ! Repose-toi ! Essaie de dormir ! murmurai-je, pleine de mauvaise foi,

en surveillant la surface de l'eau pour retrouver mon homme.

Les yeux voilés de larmes – car la mort, c'est comme le soleil, on a du mal à la regarder en face – j'appelai à l'aide, et bientôt l'équipage arriva. Les autres canots s'étaient amarrés cent mètres plus bas.

Adrien enfin en de bonnes mains, je courus longtemps comme une démente le long du rivage, pour tâcher de découvrir mon pauvre Rémi. La Sœur Grise me fit plus tard remarquer qu'il n'aurait pas fallu laisser dormir Adrien, car si les blessés graves cessent de lutter, leur esprit s'empresse de fuir vers le ciel où il croit trouver le bonheur et la paix.

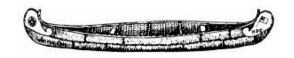
Quant à mon Rémi, il fut perdu corps et bien. Les recherches durèrent toute la soirée, vainement. J'étais désespérée. Le sort était donc bien cruel. C'était la première fois de ma vie que je souffrais tant, dans ma chair à vif, et aucune expérience de ce genre ne m'avait encore affermi le cœur et trempé l'âme. Nous avons campé sur place pour rechercher Rémi et enterrer Adrien. J'étais dans un état second. Je n'avais plus de larmes à verser. Je confectionnai deux croix avec des branches, et, sur le tumulus d'Adrien, je plantai les deux avirons sur lesquels étaient gravés au feu leurs noms respectifs : *Rémi Bernier de Cap-Saint-Ignace* et *Adrien Lafleur de Sainte-Anne-de-La-Pocatière.* J'aurais tellement voulu être ensevelie moi aussi.

Le bourgeois pour sa part ne décolérait pas ; il avait perdu ses effets personnels, et surtout son cher chapeau haut-de-forme, brillant et chatoyant comme la classe sociale à laquelle il aspirait si désespérément. Ce couvre-chef lui donnait tellement l'impression d'être sorti de son statut de prolétaire ! Il admonesta longuement, et à juste titre, le timonier du canot qui avait abandonné son poste et provoqué la panique, et le condamna à perdre le supplément salarial rattaché à sa fonction de guide. Je redoutai qu'il se souvint du jour où je lui avait fait prendre un bain forcé, car Rémi n'était plus là pour le garder dans l'esprit du compromis bienveillant.

Autour de la double tombe, on récita une longue prière à voix très haute pour dominer le tumulte. Mes longs sanglots me coupaient sans cesse le souffle. Tout le monde me regardait de travers lorsque j'essayais d'élever le ton pour dire mes prières, car de profonds hoquets brisaient sans cesse ma voix. La plupart des gens entrent et sortent de notre vie sans nous faire bien souffrir, mais certains laissent dans notre cœur des empreintes de pas qui nous brûlent longtemps. Je savais bien que les siennes ne se cicatriseraient jamais.

Avec des haches, l'équipage coupa quelques troncs d'arbre afin d'assembler un radeau assez grand pour transporter les bagages du canot détruit. Le bourgeois qui craignait de perdre son emploi de chef de poste, nous obligea à tenter de récupérer la marchandise au péril de notre vie. Je vis qu'il était prêt à se battre pour sa carrière jusqu'au dernier coureur-de-bois. Nous n'avons trouvé que cinq ou six pièces de 41 kilos et un tonneau de poudre, des toiles de lin et quelques outils de jardinage et de menuiserie.

La dernière descente, jusqu'au *Bas-de-la-Rivière* qui se trouve à l'entrée du Lac-Winnipeg, se fit en peu de temps. Le monde me paraissait désormais vide et sans intérêt. Dans cet Ouest si cruel, il me faudra du temps, beaucoup de temps, pour apprivoiser la souffrance. J'apprendrai, moi aussi, à confier mes drames et mes malheurs aux bons soins de la dérision, car ainsi, ils mordent moins les âmes sensibles.



Chapitre 24

## *Enfin, la Rivière-Rouge !*

Le *Lac-Winnipeg* se situait à 930 km du Lac Supérieur en suivant le sillage sinueux de nos canots. Au *Bas-de-la-Rivière*, la brigade se divisa. Quelques canots et le radeau poussèrent vers le nord pour livrer la marchandise de troc à plusieurs postes répartis sur le *Lac-Winnipeg*, la *Rivière-Saskatchewan* et la *Rivière-Assiniboine*, en prenant le raccourci de *Portage-la-Prairie*. Certains canots partirent ravitailler les postes du *Petit Nord*, qui comprenait la Baie d'Hudson et la Baie de James, ainsi que le nord du Lac Supérieur.

La *Baie-de-la-Traverse*[151] était un golfe qui devait être franchi pour rejoindre l'embouchure de la *Rivière-Rouge*.

Notre brigade campa ce soir-là sur la rive sud du *Lac-Winnipeg* bordée par endroits de plages de sable, blanc et fin comme du talc. Je sanglotai en silence toute la nuit, dans le secret des ténèbres. Même la lune tint à respecter mon chagrin en se dissimulant derrière une nuée.

L'embouchure de la Rivière-Rouge était très marécageuse, d'autant plus, nous dit-on, que des pluies abondantes venaient de tomber juste avant notre arrivée. Les deux rives de ce cours d'eau paraissaient, au début, densément boisées. On apercevait, à chaque méandre, des maisons de Métis-français de la Rivière-Rouge. Elles se succédèrent jusqu'à La Fourche[152] où se dressait le *Fort-Garry*, appelé aussi *Fort-d'en-Haut*.

Aux pauses horaires, j'escaladais la rive très haute pour admirer la "*Prairie-planche*[153]" qui, au-delà du rideau de

[151] ●Aujourd'hui anglicisée en *Traverse Bay*.
[152] ●Winnipeg aujourd'hui.
[153] ●Nom donné par les Métis français à la Prairie la plus plate.

forêt, s'étendait à perte de vue, plate, unie, et rarement coupée de quelques bosquets de saules ou de peupliers.

Parfois passaient des Métis-français avec leurs charrettes de la Rivière-Rouge. Ces véhicules ressemblaient un peu aux nôtres de la vallée du Saint-Laurent, mais ils étaient faits de bois, sans le moindre morceau de métal. Les Métis-français étaient vêtus de pantalons en peau d'orignal très décorée de fleurs multicolores, d'étoiles à cinq pointes, de fleurs-de-lys, de feuilles variées. Je vis par la suite que ces “broderies” étaient constituées de perles minuscules ou de petits coquillages cousus au cuir.

Les jeunes filles se paraient de cotonnades aux couleurs vives. Toutes, chamarrées de bijoux de coquillages peints, portaient aux pieds des mocassins à bords relevés en cuir doux. Elles me parurent très belles. Les femmes d'un certain âge –c'est à dire au-delà de 35 ans– rehaussaient d'un châle coloré leur robe presque toujours noire ; noire comme si elles portaient déjà le deuil de la jeunesse, si vite passée.

Un groupe de maisons de pierre, bien construites, se pressaient autour d'une grande et audacieuse église qui pouvait rassembler sous ses ailes quelque 500 personnes. Un cimetière clos de murs de pierre l'entourait. À environ 250 mètres au sud de l'église, se dressait le presbytère du curé, puis une grande école de bois.

À La Fourche[154], la Rivière Assiniboine venait aussi se joindre à la fête liquide. Certains coureurs-de-bois avaient terminé leur long voyage. Les autres – dont moi-même – devaient continuer vers le sud, vers Pembina, bourgade à l'embouchure de la rivière du même nom, que nous atteignîmes le lendemain, après quatre longs mois de voyage mouvementé à partir de Montréal. La ville se trouvait, par les hasards de l'Histoire, sur le territoire des États-Unis depuis près de 30 ans[155].

J'y arrivai sans joie aucune, car mon pauvre amour était

---

[154] ●Aujourd'hui site de la grande ville de Winnipeg.

[155] ●Depuis 1823, date où la frontière fut fixée au 49$^{e}$ parallèle au sud de ce qui est aujourd'hui la Province du Manitoba.

mort et mes rêves brisés. La pensée de Rémi pinçait désagréablement les cordes sensibles de mon chagrin. Je devais absolument apprivoiser et même dompter ce lourd cauchemar si dévastateur. Ce n'était pas le moment de me laisser aller au désespoir. J'avais besoin de toute mon énergie pour m'adapter à ce nouveau pays. À moins que je décide de repartir au printemps prochain !

— Bonne chance, Alexis ! murmura le Bourgeois tout ému, lorsque je le quittai. *Et que Dieu te garde !*

— Bonne chance, Bourgeois ! Bonne chance, les amis ! On se reverra sans doute au tournant d'une rivière !



Chapitre 25

## ***Pembina,***

*Capitale des Métis-français de l'Ouest*

Pembina ! Quel soulagement de voir enfin vivre et respirer cette ville mythique dont j'avais si souvent entendu parler durant le voyage, lorsque la voile nous accordait le loisir délectable de rêver d'aventures palpitantes, d'amour éternels et d'enfants, ou d'échanger des souvenirs passionnants et des projets périlleux. Elle était construite sur la rive gauche de la capricieuse Rivière-Rouge, à quatre kilomètres au sud de la frontière américaine.

J'étais heureuse d'avoir atteint le terme de mon terrifiant calvaire. Le sentiment de satisfaction qui aurait dû m'habiter avait été ravagé par la disparition de mon mari, l'amour de ma vie, avec qui j'avais construit dans ma tête tant de châteaux, en Espagne et dans la Rivière-Rouge. Savoir qu'il n'avait pas vu et que jamais il ne verrait la légendaire Pembina, me rendait plus malheureuse encore. Et même le sage conseil de ma chère mère : « *Oublie ce qui n'est plus, tes échecs et tes peines. C'est la simple sagesse ! Quant aux bons souvenirs, ne les pleure jamais ! Apprécie de les avoir vécus !* » non seulement ne pouvait entamer la lourde carapace de ma tristesse, mais me paraissait en cette circonstance une trahison tout à fait sacrilège, car je ne souhaitais pas l'oublier pour m'éviter la souffrance qui poignardait mon cœur. Rémi m'avait physiquement trompée, mais je me refusais à lui être infidèle en aucune façon. La brûlure de son absence était encore trop récente et trop vive pour que je désire l'adoucir et encore moins la cicatriser. Dans le ciel, le vent, artiste toujours insatisfait, retouchait sans cesse de son souffle chaud les nuages éclatants de blancheur pour embellir leurs formes éphémères.

Le nom “Pembina[156]” était une corruption phonique de *pain béni*. La *viorne trilobée,* qui égayait les rives de la Rivière-Rouge et de son affluent (la Rivière Pembina), servait alors à agrémenter l'insipide pemmican, nourriture traditionnelle de l’Ouest.

Je fus immédiatement logée dans l’une des maisons réservées aux employés de la Compagnie. Il y avait, là, des Canadiens-français avec leur femme indienne et leurs enfants, ou même des familles de Métis. Tout le monde se montra très accueillant, très fraternel, mais le manque d’intimité me gênait, car j’avais toujours peur de me trahir ; et je savais que personne ne me pardonnerait mon travestissement que je m'obstinais à ne pas abandonner, même s’il était devenu inutile. Certaines habitudes, bonnes ou mauvaises, finissent par s'incruster dans notre existence au point d'en faire partie intégrante. Désormais, je craignais de choquer ceux qui me connaissaient. Au fond, je me donnais mille raisons plus ou moins valables pour me permettre de continuer de mener la vie plus passionnante et plus libre d’un garçon. Des millions de femmes se contentaient d'en rêver à l'époque. Moi, je le vivais intensément.

Avec le plus grand des plaisirs, je reçus ma paye pour mon travail de coureur-de-bois. Le commis du comptoir m’annonça :

— Asteure, vous avez droit à 253 pelues[157] sans compter la prime en marchandises.

On m’expliqua que la peau de castor était la seule et véritable monnaie d’échange. Elle servait à donner l’équivalence de toutes les monnaies hétéroclites qui avaient

[156] ●*Pembina* ou *Pimbina*, en latin *Virburnum trilobum* est une corruption de *pain béni*. La viorne trilobée porte de petits fruits rouges comme le «pain d’oiseau», en anglais American Highbush cranberry. On peut en faire de la gelée. La viorne trilobée pousse même chez nous au Québec. [Note de l’auteur]

[157] ●*Asteure* = à cette heure, maintenant. *Pelu ou peau (d'animal à fourrure)* = *buck* en anglais. Pour donner quelques équivalences, disons que 1 $ américain de 1850 équivaut à 22 $ américains de 2012. Un policier de Londres gagnait alors 1 £ sterling par semaine, soit 5 $ américain par semaine, ou 260 $ par année. Un docker du port de Londres gagnait par contre 6 pences de l’heure; juste assez pour mourir de faim. Comme précisé plus haut, l'Angleterre ne voulait implanter aucune monnaie dans ses colonies pour contrecarrer en sa faveur le commerce avec les États-Unis.

officieusement cours dans la Rivière-Rouge : les "*pièces-de-8*" espagnoles, quelques rares livres sterling et leur subdivision le shilling, quelques livres du Régime français, le dollar américain et le cent, de même que les monnaies utilisées au Canada, bien que cette région ne fasse pas encore partie de ma patrie d'origine.

Peu auparavant, en 1835, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait commencé à mettre sa propre monnaie en circulation afin de s'assurer un contrôle absolu du commerce, à son profit exclusif. Ainsi, les chasseurs pouvaient en hiver recevoir autre chose que de la marchandise pour payer leurs peaux. Mais l'obstinée peau de castor servait encore d'étalon. Une chemise valait 12 pelues, une étoffe 3 pelues la verge[158], 500$^{gr}$ de sucre, ½ pelue. La Compagnie de la Baie d'Hudson pouvait faire crédit à un chasseur, c'est à dire lui donner plus de marchandise qu'il n'avait de pelues. Il devait alors combler la différence au voyage suivant. Pourtant, le système restait malhonnête par le fait que la Compagnie anglaise fixait les prix sans aucune restriction, et les chasseurs n'avaient pas le droit d'aller vendre leurs pelleteries à l'étranger (Canada et États-Unis) sans débourser une énorme taxe à l'exportation qui leur dévorait les bénéfices. Les profits des chasseurs étaient donc très minces. Cette situation suscitait l'insatisfaction de la population vis-à-vis des Anglais jugés trop avides :

— La Compagnie est maîtresse absolue de la région. Elle nous achète les peaux, à nous et aux Métis, bien plus cher qu'elle les paye aux Indiens, me dit un Canadien-français hivernant.

— Elle fait pareil au Canada, lui répondis-je. Mon père, à Chicoutimi, m'avait dit que la Compagnie payait très mal les Indiens de Tadoussac.

— C'est y pas des môtadits[159] voleurs.

---

[158] ●La verge ou yard équivalait à trois pieds, soit environ 90cm, plus précisément 91,44 cm, dans le Système impérial des Poids et Mesures de Georges IV, comme dans le système américain. Ils avaient conservé le Système de la Reine Anne qui était encore celui de l'Angleterre au moment de la Révolution américaine.

[159] ●*Môtadit* ou mautadit = maudit.

— Le pire de tout, c'est que, à Tadoussac, la Compagnie avait reçu le monopole du commerce à condition qu'elle installe des colons sur la Côte-Nord.

— Oui?

— Hé bien, elle profitait du monopole mais se gardait bien d'installer des colons car elle ne voulait pas trop de trappeurs blancs à qui elle devrait payer les fourrures plus cher.

— Et tout ça pour enrichir quelques gros bourgeois oisifs et aristocrates paresseux de Londres !

Dans la Rivière-Rouge, une peau était payée 20 shillings de livre sterling à un Métis ou à un Canadien-français, et *un seul* shilling à un Indien. Ces derniers les échangeaient donc à meilleur prix avec les Canadiens ou avec les Métis. Devant cela, la Compagnie qui forgeait les lois à son seul bénéfice, interdit ce qu'elle qualifiait intentionnellement de "*fraude*", sous peine de prison. Des *constables* armés avaient l'autorité de visiter les maisons soupçonnées de recéler des pelues achetées aux Indiens. Peu leur importait s'ils violaient ainsi la vie privée des Métis. Ce n'était pas sans colère que les Métis subissaient tous ces abus de pouvoir dans leur propre pays, de la part d'immigrants étrangers qui se décrétaient les maîtres absolus et imposaient leurs propres règles égoïstes. Lorsque la coupe fut trop pleine, ce fut essentiellement ce vice qui nous motiva pour les jeter dehors[160].

La coutume indienne du troc était un *échange de dons*. Par le don, on honorait celui qui recevait et celui qui donnait. Samuel de Champlain avait compris que les fourrures ne se vendaient pas ; elles se recevaient en cadeau. Il fallait mériter le cadeau, et offrir en retour ce dont le donneur avait besoin. Il était donc nécessaire de savoir quoi donner, et à qui. Le comportement mercantiliste de la Compagnie anglaise avait donc corrompu le système, en le commercialisant à outrance, car le commerce consiste à vendre le plus cher possible l'objet le plus médiocre.

---

[160] ●Les Métis-français devinrent ingouvernables, et la HBC vendit frauduleusement le territoire aux Canadiens.

Chapitre 26

## *Chevauchées fantastiques*

Dès que le commis de Pembina m'eût payé le reliquat de salaire que je n'avais pas perçu à Fort-William, je me trouvai riche, et après avoir vendu les peaux qui m'avaient été octroyées en primes, j'avais presque l'équivalent de 350 pelues en poche. La plupart des coureurs-de-bois avaient dépensé une bonne partie de leur paye dans les plaisirs toujours insatisfaits de Fort-William. Mais moi, qui ne ressentais pas l'exigence de me livrer à leurs délassements particuliers –à tel point qu'à la Rivière-aux-Rats, on me surnommait parfois un *casseux d'veillées*[161]–, je fus capable de m'acheter un cheval de chasse 15 livres sterling, et, pour 5 piastres, *un cayousse*, c'est à dire un cheval de trait métis ou indien. J'envisageais aussi d'acquérir une charrette de la Rivière-Rouge.

L'abbé Georges-Antoine Belcourt, qui avait pris à sa charge la paroisse de Pembina deux ans auparavant, en 1848, ne manquait pas du sens de l'à-propos. L'année-même où j'arrivai dans cette ville, un certain Charles Cavalier commença à ouvrir une première ferme à blé, et l'abbé Belcourt décida en 1851 de construire un moulin à Saint-Joseph, non par ambitions commerciales mais pour s'inscrire dans le processus de production de farine et desservir la population de la Rivière-Rouge[162].

— Au lieu d'acheter une charrette, vous devriez la

---

[161] ●Un rabat joie; une personne qui manque d'entrain au cours des veillées, et qui le plus souvent, ne reste pas jusqu'à la fin.

[162] ●Plus tard, beaucoup plus tard, le nom du village de Saint-Joseph fut transformé en Walhalla lorsqu'un groupe de Norvégiens vint s'y installer pour y créer leur paradis viking. L'abbé Georges-Antoine Belcourt, originaire du Québec, fut plus tard curé de Rustico dans l'Île du Prince Édouard, où il introduisit la première automobile à vapeur de toute l'île (1866) et fonda l'une des premières Caisses Populaires du Canada pour aider les Francophones, la *Banque des Cultivateurs*. Dans l'Ouest, il apprit plusieurs langues indiennes et écrivit des dictionnaires franco-indiens (saulteux). Une ville porte le nom de Charles Cavalierà 30km à l'ouest-sud-ouest de Pembina (Dakota-du-Nord), une autre célèbre Belcourt à 150km à l'Ouest de Pembina, ainsi qu'un lac.

construire vous-même avec l'aide d'un spécialiste, me conseilla l'ecclésiastique qui démontrait toujours un grand sens de l'opportunité. Ainsi aucun intermédiaire ne s'appropriera de quote-part inutile, à votre détriment. Certains êtres sont des ferments de progrès dans notre société humaine. D'autres ne rêvent que de dominer et d'en tirer profit.

Il me confia une lettre de recommandation pour un certain Paul Dagenais de la Rivière-aux-Rats, qui avait la réputation enviable de posséder une grande habileté dans la construction des charrettes.

— La Rivière-aux-Rats ! m'exclamai-je, en entendant ce nom familier. Mais je viens de la Rivière-aux-Rats au Canada[163].

— Des rats musqués, il y en a partout, me répondit-il laconiquement avec un sourire.

Il me fallut toutefois passer un bon mois à Pembina pour apprendre à monter à cheval de façon satisfaisante, sous le regard protecteur de mon cher Rémi, devenu mon ange gardien depuis sa douloureuse disparition. Il semblait faire bon ménage avec mon ange-gardien d'origine avec qui mes relations avaient toujours été distantes. Je demandais souvent conseil à Rémi en levant les yeux vers les nuées, et il ne manquait pas de me répondre gentiment et de m'inspirer une bonne décision. Les rancunes de la Pointe-au-Baptême s'étaient estompées et je ne voyais plus en mon mari qu'un saint-homme, toujours fidèle ; certes par nécessité, mais fidèle !

—Et mon cher Malou, que devait-il devenir ? Je l'imaginais parfois, couché sous le comptoir de sa taverne montréalaise, et prêt à défendre son nouveau maître avec loyauté. J'appelai mon cheval de chasse *Pompon*, un grand et fringant lapelouse. Ce n'était pas un nom bien martial, mais comme j'avais l'intention de redevenir une femme dans un avenir indéterminé (que je voulais *prochain*), car je

---

[163] ●Celui du Saguenay prit finalement le nom de *Chicoutimi* puis de *Saguenay*, tandis que celui de la Rivière-Rouge s'appela *Saint-Pierre-Jolys* du nom de son curé venu de France. [Note de l'auteur]

n'avais pas renoncé à avoir des enfants, je pensai que ce nom serait moins étrange que *Tempête, Dément, Tornade* ou *Vengeur*. Et puis Pompon était le nom du cheval de mon enfance à Trois-Pistoles, et, pour moi, c'était un lien dans mon cœur. Le premier Pompon avait disparu dans la banquise du Golfe Saint-Laurent, quand nous avions déménagé de Trois-Pistoles à Tadoussac, en janvier 1842. Le désir de retrouver des racines est puissant chez une expatriée.

En dehors de l'austère fort de traite, la charmante bourgade de Pembina se développait lentement, et des bistrots ne manquaient pas de proliférer, car ce sont de mauvaises herbes qui surgissent toujours au sein des groupes humains. Tout le monde savait que les coureurs-de-bois étaient payés en fin de course, et ces gens frustes et simples devenaient donc des riches d'un jour – des colombes naïves à filouter – lorsqu'ils revenaient à Pembina, en fin de contrat. Tous ces établissements de jeu et débits de boisson avaient vite surgi dans chaque rue de la petite agglomération qui formait, à l'extérieur du fort, un faubourg peuplé presque exclusivement de Français[164]. Ces débits de boissons et de rêve attiraient toute une faune de malandrins en provenance des 30 états américains et des territoires encore inorganisés. Ces aventuriers, souvent fugitifs, erraient en quête de mauvais coups, armés jusqu'aux dents de carabines et de pistolets dont les gaines de cuir battaient nonchalamment leurs cuisses. Ils évitaient de chercher noise aux Métis car ils savaient que, même si ces derniers étaient les plus pacifiques des hommes, ils n'avaient pas l'habitude de se laisser dominer et tiraient fort bien ; les insurrections de 1870 et de 1885, et la bataille de 1851 en furent les preuves irréfutables.

En tant que coureur-de-bois nouvellement débarqué, j'étais l'objet de beaucoup de sollicitations de la part des divers prédateurs de cette ville qui s'enrichissaient sans effort notable en s'appropriant l'argent de ceux qui l'avaient durement gagné à la sueur de leur front et au péril de leur

[164] ●Nous dirions aujourd'hui "*de Francophones*", tant Métis que Canadiens.

vie. Il en est toujours ainsi dans les métiers difficiles mais bien payés, auprès desquels fleurissent des multitudes de parasites tels que les tenanciers de maisons de jeu et de plaisir, les bistrotiers, les taverniers, où nous pouvions nous distraire et nous leurrer dans tous ces paradis artificiels. L'opium importé par les Britanniques de leur lointaine colonie bengalaise commençait à s'infiltrer en ces lieux et il n'était pas rare la nuit de rencontrer des opiomanes. Mais mon côté *casseux de veillée,* rabat-joie, n'était pas fait pour me faire perdre la tête. Il faut dire aussi que Rémi, mon ange gardien, me tenait encore, et pour longtemps, par le bout du cœur, et, comme je sentais sur mon front la caresse de son haleine quand il me parlait, il m'incitait plus à la mesure qu'à la démesure dans le domaine des délassements.

Avant la venue des missionnaires, les blancs et les Métis se mariaient "*à la façon du pays*". Certains chasseurs amérindiens à succès avaient même deux ou trois épouses. Mais les Canadiens-français et les Métis-français devaient se contenter d'une seule, pour ne pas subir les foudres de leur clergé, fort rigoureux dans le domaine matrimonial. Les compagnies commerciales, pour leur part, toléraient, par calcul, les épouses "à la façon du pays". Toutes les femmes étant indiennes, cela améliorait les rapports de la compagnie avec chacune des tribus, le français servant de lien universel.

— Les Métis font d'excellents agents de commerce multilingues ! me dit un jour l'abbé Belcourt

Le désir de faire des affaires agrémentait la tolérance que l'âpre puritanisme de l'ère victorienne avait mise à mal.

Je devais régler sans tarder mon hasardeux problème de transport d'argent. Quand je n'avais pas le moindre sou, ma seule et unique inquiétude était de trouver quelque chose à manger. J'imaginais à tort que l'aisance financière m'apporterait l'insouciance et l'oubli de toutes les craintes qui me taraudaient tant l'esprit depuis que j'avais vu mourir tous les pauvres imprévoyants de l'Hôtel Rosco à Montréal. Or, après avoir reçu mes 350 pelues de salaire pour mon

travail de coureur-de-bois, je me rendis compte avec étonnement que j'étais harcelée de mille peurs, de mille angoisses qu'un bandit puisse me les voler, me soustraire d'un seul geste le fruit de plusieurs mois de durs labeurs et de souffrances, et me replonger dans la phobie de la pauvreté. C'était une véritable hantise que seuls les anciens pauvres comme moi peuvent estimer à leur juste valeur, car je savais qu'une multitude d'hommes ou de femmes n'auraient pas un seul instant hésité à m'assassiner pour une telle fortune. On tuait dans l'Ouest non policé pour quelques malheureuses pelues, et je représentais en moi-même un véritable coffre-fort humain. Et rien –pas même la rapidité et la précision de mon tir–, n'aurait pu m'empêcher de succomber dans un traquenard. Le secret absolu restait donc la seule et ultime arme en faveur de ma survie.



Chapitre 27

## *Gâchettes trop huilées*

Les débits de boisson de Pembina étaient donc fréquentés par de nombreux commerçants itinérants comme par des cowboys errants en quête d'une bonne occasion de s'enrichir sans effort. Leur rictus de mauvais aloi tailladé de profondes cicatrices ne m'inspirait que crainte et mépris. J'évitais de les regarder en face avec trop d'insistance, car certains de ces gibiers de potence croyaient sans doute être reconnus quand on épiait un seul instant leur physionomie, et n'hésitaient pas à dégainer leur revolver au moindre doute, pour tuer celui qu'ils soupçonnaient d'être en mesure de les dénoncer ou de convoiter la prime qu'un lointain juge itinérant avait épinglée sur leur tête.

Tous ces fugitifs dont la gâchette semblait un peu trop huilée, affichaient des visages zébrés de cicatrices, des yeux de chacals traqués et de grandes dents jaunâtres à travers lesquelles devait filtrer une haleine fétide puant les blasphèmes. S'il est vrai que le visage est le miroir de l'âme, ces vagabonds, *batteux-de-buissons*[165], renégats de l'armée américaine ou mexicaine, pouvaient être de bien tristes sires.

— Tu veux-tu boére une tit'bière ? m'avait proposé Ti-Louis Latraverse, un Métis qui m'avait pris en amitié.

— Pourquoi pas ! avais-je répondu. Cré moé ! Y fait ben assez chaud pour ça !

Sans en avoir l'air, je l'avais soigneusement examiné pour jauger les qualités que j'estimais souhaitables pour mes futurs enfants. Il était assez beau et parlait avec intelligence. Il paraissait énergique ; que demander d'autre ? L'honnêteté

[165] ●L'expression "*batteux-de-buisson*" signifie journalier très mal payé, chemineau ou trimardeur. Ils battaient les buissons pour en chasser les oisillons ou le gibier que les chasseurs riches tuaient. La terminaison *eur* devenait *eux* pour accentuer le mépris. [cf. Juneau et Poirier, *Le livre de comptes d'un meunier québécois*, PUL Québec,1973, p.89 et Rodriguez, Liliane, *Mots d'hier, mots d'aujourd'hui*, Éditions des Plaines, St. Boniface, Manitoba, p.13]. Ti-Louis est l'abréviation de petit Louis, l'équivalent de l'anglais *Lil* (Little).

et la morale, ce serait à moi de leur en révéler les bienfaits. Nous nous étions, un vendredi après-midi, retrouvés assis à une table bancale dans un troquet sordide. Un épais nuage de tourtes bruyantes[166] nous avait chassés de la rue poussiéreuse par leurs vociférations frénétiques à l'encontre d'un gros chien Malamute qui aboyait après elles. Mon bon chien Malou n'aurait sans doute pas perdu son temps à hurler ainsi contre ces garnements ailés ; il était bien trop gentilhomme et trop bien élevé. Assis à l'une des tables de ce débit de boissons, un vagabond armé jusqu'aux dents et le visage aussi révélateur qu'un lourd dossier judiciaire, buvait avec une ardeur qui faisait l'admiration du tavernier, heureux d'anticiper de grasses recettes. Une abondante mèche de cheveux blonds délavés coulait de son chapeau de feutre noir à larges bords. Il semblait absorbé dans des pensées plus ou moins moroses qui cheminaient dans les vapeurs alcoolisées de son cerveau, prenant à peine le temps de chasser d'un geste chiche les mouches importunes. Je remarquai soudain qu'un billet de 2 $ avait glissé de sa poche arrière et gisait sous sa chaise, battant de l'aile à chaque courant d'air. Comme ces aventuriers ne parlaient généralement pas français, je pointai mon index vers le billet de banque. Il sortit de sa rêverie, observa mon doigt, et, soudain méfiant, ne détourna pas les yeux pour regarder sous sa chaise, de peur que mon geste ne soit un piège pour divertir son attention. Son regard devint agressif :

— What's up ? dit-il de sa grosse voix éraillée qui grinçait comme une porte de prison.

— Billet,... à terre ! répondis-je. Perdu !...

Il baissa les yeux puis les ramena sur moi pour me surveiller. Après quoi, il se pencha pour ramasser son argent.

— Merci ! répondit-il.

— Vous parlez français ?

— Ouais, chui Cadjun.

---

[166] ●Le pigeon migrateur ou colombe voyageuse ou tourte, en latin *Ectopistes migratorius* était appelé *tourte* par les Francophones de l'Ouest, à cause de son cri: «*Toute! Toute!*» La tourte a aujourd'hui complètement et mystérieusement disparu.

— Cajun ?

— Ouais, j'viens d'Bâton-Rouge en Louisiane.

Il prononçait : "*Bat'n-Rouge*"

— Et... où allez-vous?

Ma question était indiscrète et peut-être même dangereuse.

— J'va où me conduisent mes pas. Quand j'ai p'us d'sou ; faut que j'trouve d'la bonne ouvrage un mois dans une mine.

— Tu trouves-tu facilement d'l'ouvrage ?

— Pas facile ! Très mal ! Mes balafres font mauvais effet. On juge trop les inconnus à leur tête.

— C'est humain.

C'est à ce moment précis qu'une dispute éclata entre deux joueurs de cartes. Un cowboy texan grand et fort s'estimait lésé par un petit maigre qui venait de lui gagner une piastre et demie. Le costaud balaya la table d'un revers de main, la renversa et se jeta sur l'autre. Puis, il empoigna la bourse du petit et la glissa dans sa poche après avoir assommé l'homme d'un coup de poing sur le nez. La victime s'écroula sur le sol de terre battue. Le voleur allait sortir lorsque l'Acadien l'interpella dans la langue anglaise :

— *Hey ! Cowboy ! It's up to you to go if you wish, but leave this man's f* wallet behind*[167] *!*

Le fier-à-bras, interpellé de façon si cavalière, se retourna et revint sur ses pas. Peu soucieux de justifier son geste, il s'avança sur l'Acadien pour lui faire payer d'un seul coup de poing son impudence. Rapide comme la foudre, l'Acadien lança son pied contre les bottes du matamore tandis que, d'un geste de la main droite aussi vif que l'éclair, il saisit le poignet du cowboy et le tira. Comme entraîné par son propre poing, l'inconnu alla s'étaler de tout son long sur la terre battue.

— *Hoops! Watch out your bloody steps, cowboy, or you're gonna get hurt !* lança l'Acadien avec un sourire

---

[167] ●*Hé! Vacher! Tu peux partir si tu veux mais laisse ici le p* de portefeuille de cet homme.*

moqueur[168].

Personne ne rit de la plaisanterie, sachant que le scélérat, humilié, allait revenir à l'attaque. Mais curieusement, au lieu de revenir se battre, le cowboy se releva et dégaina son revolver. Puis il resta figé en voyant que plusieurs pistolets le regardaient d'un œil noir.

— *You'd better take off, cowboy, or your bloody bones are gonna feed my dogs*[169]*!*

Le Texan ramassa son chapeau, jeta le portefeuille sur le plancher, rengaina son pistolet et sortit sans mot dire.

— *Leave this town,* lui cria l'Acadien. *I don't want to see your bloody face around anymore*[170] *!*

L'homme disparut en un clin d'œil. Je me retournai vers le Cajun :

— J'ai bien aimé ta « jambette[171] », Cajun ! Pas mal, pantoute ! dis-je.

Je me promenais donc en permanence avec, comme la plupart de ces pendards, mon arsenal apparent –pistolet, fusil–, ou caché –poignard, hache–. Je dissimulai soigneusement ma grosse réserve de pelues, ou du moins l'équivalent en dollars américains, dans mes mitasses, qui étaient de longues guêtres de cuir semblables à des manchons que j'enfilais sur mes jambes en guise de bas jusqu'au haut des cuisses. Je les avais joliment brodées, comme mes mocassins, de coquillages peints et de perles, à la manière des Métis-français. À l'intérieur de mes mitasses, je cousis quatre poches en corduroy[172], dans lesquelles je cachai mes liasses de billets de banque. Au lieu de me rendre plus vulnérable, mon argent contribuait donc à me protéger en épaississant mes vêtements de cuir. Je ne gardai que quelques dollars dans ma bourse de cuir pendue à ma ceinture fléchée.

---

[168] ●*Oh! Attention où tu mets les pieds, cowboy, tu vas finir par te faire mal !*

[169] ●*Tu ferais mieux de déguerpir au plus vite, cowboy, si tu veux pas que ta carcasse serve à nourrir mes chiens.*

[170] ●*Leave this town. Et que je ne te revoie plus dans cette ville.* [Note de l'auteur]

[171] ●Jambette = coup de pied dans les jambes.

[172] ●En velours côtelé.

— Ah ! Si mon Rémi avait été avec moi ! pensais-je souvent. Ma confiance en la vie en aurait été décuplée !

Je ne manquais jamais de lui demander son avis en regardant les nuées mouchetées de tourtes qui, là-haut dans les cieux, jacassaient inlassablement. En fait, je ne me sentais plus en rivalité directe avec la volonté d'un mari, d'un homme. Désormais, mon Rémi ne faisait jamais la sourde oreille comme quand il était sur terre. Il me répondait toujours quelques mots pour m’inspirer la bonne solution que j'acceptais avec bonheur et reconnaissance. Ah! Que l'entente conjugale est donc plus douce et plus facile dans ces conditions exceptionnelles.

Ici, dans l'immense Prairie, le cheval était notre *canot des terres*. Il était donc indispensable de maîtriser l'art de l'équitation. Au galop dans la "Prairie-planche", j’avais fière allure avec mon fusil à la main et la hache passée dans ma ceinture fléchée. J’imaginais toujours mon aspect tel que devaient le percevoir et (peut-être) l'admirer les hommes. Certes, mon allure manquait de féminité, mais je restais vraiment une femme dans le cœur.

— Si maman me voyait ainsi habillée en homme Elle en trouverait une litanie de reproches à me faire !

Je me souvenais encore des paroles de ma chère mère à La Rivière-aux-Rats, lorsque je m'évertuais de bien élever mon chien Malou, dans mon enfance : "*Dresser les chiens, c’est une affaire d’hommes ! T’as pas à t’occuper de ce qui ne te regarde pas !*"

Lorsque ces lointaines pensées, moroses et un peu nostalgiques, venaient me hanter, Rémi me décochait un clin d'œil en souriant :

— *S*ois toi-même, chérie, et ne te préoccupe pas de l'opinion de qui que ce soit... même de ta chère maman !

Me rendant compte que c’était pour moi une question de vie ou de mort, je repris mon entraînement intensif pour améliorer ma dextérité au lancer de la hache et du poignard, de même qu'au tir de précision avec mon fusil charleville,

dont j'étais très fière, car j'imaginais qu'il avait participé à la libération des Américains. Peut-être avait-il fait le coup de feu à Yorktown ou à Saratoga entre les mains de volontaires canadiens-français, ou mieux : de mon arrière-grand-père ! Grâce à cet entraînement intensif, je retrouvai rapidement une dextérité assez exceptionnelle. Dans ces régions encore non policées, il fallait avoir l'air méchant pour ne pas être forcé de l'être, quand le premier scélérat venu, en quête de faiblesse, nous menaçait de mort.

Donc, comme les *vierges sages* qu'évoquait souvent ma mère pour nous inciter à rester toujours en état de grâce afin de bien mourir, je me tenais toujours sur mes gardes pour vivre plus longtemps. Ainsi, je me refusais à voyager seule dans la vaste Prairie-planche où je pouvais être aperçue à des kilomètres de distance par des guerriers sioux ou des malandrins de tout acabit, simplement par la poussière que les sabots de mon cheval soulevaient. Pour me rendre à la Rivière-aux-Rats où j'avais décidé de m'installer, le commis du fort de traite, Jean-Baptiste Lavoie, me fit savoir qu'un Métis-français nommé Napoléon Houde devait partir le lendemain matin à cheval vers Saint-Boniface, en passant non loin de mon lieu de destination. Je le contactai sans tarder et il accepta de voyager avec moi. Le trajet se fit au trot, et parfois au pas, afin de laisser souffler nos braves chevaux.

— D'où tenez-vous ce prénom ? lui demandai-je au cours du voyage. Je ne connais pas de Saint-Napoléon ! En tout cas, dans la forêt boréale du Lac Saint-Jean, je n'ai jamais entendu parler d'un tel saint !

— Napoléon n'était pas un saint, loin de là ! C'était un général français. Il a remporté de nombreuses victoires en Europe ; et comme les Anglais avaient très peur de lui, ils ont toujours évité de se battre contre lui, sauf à la fin, à Waterloo, avec plusieurs autres armées européennes, quand l'armée française était affaiblie par trente ans de guerre. C'est pour cette raison que Napoléon est devenu très

populaire chez nous, les Français de l'Ouest.

— Ah bon !

— Dis, j'ai remarqué que tu es armé d'un charleville de la Révolution américaine, me dit mon compagnon de voyage avec un sourire.

— Oui ! Tu connais ?

— Oui ! Bien sûr. Il y a dix ans, tout le monde avait un charleville par icitte dans sa version de Springfield. Aujourd'hui, ces mousquets commencent à être un peu démodés.

— Tu parlais de la Révolution américaine ; eh bien, mon père m'a toujours dit que son grand-père avait combattu dans l'armée des *Insurgents* américains.

— Ah !

— Oui, il a combattu à Lexington, Saratoga et Yorktown.

— Batoche ! C'est un véritable héros ! Y'avait-tu beaucoup de volontaires canadiens-français dans l'armée américaine ? demanda Napoléon.

— Deux régiments. Mais tous ont été excommuniés au Canada sur ordre de l'archevêque catholique. À cause de tsa[173], mon arrière-grand-père a été enterré en dehors du cimetière. Mais sa famille l'a transféré en secret dans la tombe familiale, pendant la nuit. Personne ne s'en est rendu compte. La tombe, dehors, est restée vide.

— Ah bon ? À ce point ? Le clergé catholique excommuniait ceux qui se révoltaient contre l'Angleterre anglicane ?

— Oui ! Mon père me l'a toujours affirmé[174]. C'est-y pas terrible, tabarouette ?

Dans la soirée nous avons dormi à Aubigny. Je fus surprise de trouver un village homonyme à la ville qui faisait face à Québec[175].

---

[173] ●Tsa = cela.

[174] ●En fait, dès la Conquête du Canada, les Anglais tentèrent d'évincer les Canadiens par des lois discriminatoires (Test Act, interdisant tout rôle aux catholiques excepté celui de soldats). Puis la menace de l'indépendance américaine força le gouvernement anglais à traiter avec le Clergé catholique. Le Test Act serait abrogé au Canada mais en contrepartie, tous les mutins seraient excommuniés.

[175] ●Dans le Livre I, Alexie, notre héroïne avait aperçu en face de Québec, une ville nommée Aubigny (Lévis aujourd'hui).

Chapitre 28

## *Je fais mon nid*

Le lendemain, j'atteignis la Rivière-aux-Rats. Paul Dagenais me loua une chambre dans sa grande et hospitalière maison familiale.

— L'hiver, je piège les rats musqués et autres animaux à fourrure, et l'été je construis des charrettes ou des maisons,... à la demande, m'expliqua-t-il.

— Et combien me coûterait une charrette?

— Quatre pelues. Mais en m'aidant, tu n'en débourseras que trois.

— C'est une bonne économie. J'accepte !

Paul se mit tout de suite à l'ouvrage. Il commença par abattre de gros liards blancs[176] afin d'avoir le plus de bois possible dans l'aubier.

— Il ne faut jamais couper le bois en travers des fibres. Ça le fragilise.

À l'exemple de toutes les charrettes de la Rivière-Rouge, la mienne ne comportait pas le moindre morceau de métal ; elle était faite de tenons, de mortaises et de chevilles. C'était bien pratique pour éviter la foudre pendant les orages et pour franchir les rivières. Il suffisait de la laisser flotter. Lorsqu'on voulait la ranger dans une grange, on pouvait la dresser verticalement sur le hayon arrière ; elle tenait debout, les timons dressés comme les mâts d'un petit navire. Elle n'était pas encombrante. Et en plus, ma charrette jouait du violon ; l'essieu de bois de peuplier non écorcé produisait un sifflement aigu et perçant. Lorsqu'un convoi de charrettes se déplaçait, on avait l'impression qu'un orchestre de violonistes déphasés nous suivait assidument. Si l'on graissait les essieux, l'épaisse poussière de la Prairie formait

[176] ●Liard = peuplier.

avec la graisse une colle bloquante.

— Je vais te fabriquer trois essieux de bois, car cette pièce a tendance à se briser lorsque le terrain cahote sous une charrette excessivement chargée, me dit Paul. Il faut les remplacer plusieurs fois durant un long trajet.

Pour ce qui était de la traction, les chevaux étant plus rapides et les bœufs plus forts, j'échangeai mon *cayousse* de trait contre un bon bœuf Charolais. Les ridelles et le hayon étaient faits d'étroites planches à claire-voie[177]. Nous avons terminé la charrette en une petite semaine de travail.

L'hiver se passa paisiblement. Paul Dagenais m'apprit à piéger les espèces trouvées sur place.

— Icitte tu trouves du castor et du rat musqué, ben sûr; et, dans un rayon de trente kilomètres, d'la martre, d'la loutre, du loup, du vison, d'la belette, du renard rouge et du loup-cervier.

— Ça fait-tu longtemps qu'vous habitez dans c'te région ?

— Non ! À peu près 3 ans. Avant ça, j'ai fait les vallées du Mississippi, du Missouri, d'la Pierre-Jaune, d'la Serpent. Toutes les rivières qui drainent les Rocheuses vers les Grandes Plaines.

— Comment savoir si c'est giboyeux ?

— Giboy... quoi?

— S'il y a beaucoup de gibier?

— Mautadit ! T'as une parlure de Québec, toé. Tu parles en termes… comme les Monsieurs et les Madames de Québec. Par icitte, on parl'pas d'même.

— C'est pas grave. L'important c'est de se comprendre.

— Il suffit d'suivre la ligne des saules et des aulnes qui bordent les ruisseaux avant qu'y s'jettent dans toutes ces rivières. Quand tu vois qu'y a du castor...

— À quoi repères-tu sa présence?

— Aux branches ou aux troncs dénudés, aux barrages....

— Ah ! Bon !

---

[177] ●Suivant les besoins, les ridelles pouvaient n'être qu'une simple barre soutenue par des montants.

— Tu approches en marchant dans l'eau pour pas laisser d'odeur. Le castor est très méfiant, s'i's'doute de que'que chose, y disparaît... Tu places ton piège de fer à 10 cm sous l'eau, sur une surface dure. T'attaches ton piège avec une chaîne d'un mètre. Tu fixes l'boute d'la chaîne dans la vase à un piquet qui sort d'l'eau et qui t'permettra de r'trouver ton piège après coup.

— Quel genre d'appât mets-tu?

— Un instant. J'y viens. T'es curieux comme un chien d'prairie!... À une quinzaine d'centimètres au-d'ssus du piège qui est dans l'eau, t'attaches une branche imprégnée de castoréum[178]. L'castor peut l'sentir de très loin. P'is, tu t'en vas sans faire de bruit en marchant dans l'eau.

— Et comment ça fonctionne?

— L'castor va s'approcher en nageant. Pour sentir le castoréum, y' va sortir la tête d'l'eau, et, pour se soulever plus haut, y'va appuyer sa patte sur le piège. Et vlan! Le piège y s'referme. Le castor meurt noyé sur place.

— Oh, le pauvre animal! dis-je.

Paul Dagenais me regarda avec des yeux pleins de surprise :

— Mautadit ! Si t'as un cœur aussi sensible, tu f'ras jamais rien d'bon.

— Non, non ! Excusez-moi ! Je veux m'endurcir. Continuez.

— C'est tout ! J't'ai tout dit... Une fois une région exploitée, tu déménages ailleurs. Tu dois avoir une dizaine de pièges dans ton sac. Et tu les marques à ton nom avec un signe, parce qu'il y a beaucoup de voleurs...

— Ah bon ?

— Les Indiens par exemple,...

— Ah! Les Indiens sont plus voleurs ?

— Non, pantoute ! Y'a autant de voleurs qu'chez nous, les Français. Mais les Indiens y ont pas le même sens de la

---

[178] ●Ce parfum était gardé dans un flacon de bois ou de verre. Le castoréum est une glande du castor, qui sécrète le liquide lui permettant de rendre sa fourrure imperméable. [Note de l'auteur]. *Parler en termes* = bien parler, comme une personne cultivée, ou même parfois "avec pédanterie, 'comme un snob".

propriété que nous autres. Et que'qu'fois y'faut négocier pour récupérer nos pièges. Une fois, j'ai dû suivre mes voleurs à la trace pendant trois jours, et je m'suis fait rendre mes pièges à la pointe du fusil.

— Il y a de l'action, je vois. J'aime ça !

— T'en auras, cré moé ! Dès qu't'as levé tes pièges, tu dois les nettoyer, les sécher et les graisser, car sinon y'rouillent. Puis, tu t'occupes du gibier. T'enlèves les peaux, et tu gardes la branche de castoréum.

— Tu ne manges pas la viande ?

— Tu prends quelques queues pour tes repas. Le reste, tu l'laisses aux carnivores, sauf si t'en as besoin... Faut s'entraider.

Durant tout cet hiver-là, je consacrai deux heures par jour à la trappe. Je m'entraînai au tir au fusil, à la hache et au poignard. Je parlais souvent à mon mari. Et je l'entendais me répondre... Vrai !... Du haut du Ciel !



Chapitre 29

## *Veillées inoubliables*

Certains samedis d'hiver, j'étais conviée chez des "Français" ; c'est ainsi qu'étaient désignés les Canadiens-français et les Métis-français. La plupart des hivernants ne revenaient au Canada[179] que tous les cinq ou six ans. Chez eux, les soirées du samedi soir ressemblaient à celles de chez nous, au Saguenay. Chez les Métis-français, ce n'était pas si différent.

— Viens donc rire, manger et t'amuser avec nous, Alexis ! On danse jusqu'à la barre du jour ! C'est bon en môôôdit ! insistaient mes nouveaux amis et, parmi eux, quelques jeunes filles plus intrépides.

Je décidai donc de m'autoriser à me distraire l'esprit, plus pour ne pas paraître immodeste et prétentieuse que pour noyer le chagrin de mon deuil. D'ailleurs, personne ne savait que j'avais perdu… mon mari. Et je ne m'en vantais pas, bien sûr ! Car autrement, le deuil n'aurait pas été laissé à mon seul choix ; il m'aurait été imposé par toute la communauté dont chaque membre était surveillé du coin de l'œil par les autres comme chez tous les peuples trop pieux. La mort est bien assez accablante sans s'infliger ces signes extérieurs de deuil qui amplifient l'amertume.

Dès le coucher du soleil, vers 16h30, donc, je me rendis chez mes hôtes d'un soir, un Métis-français jovial et sympathique, chamarré du somptueux nom de Jean-François Lajoie. La soirée débuta par un premier festin convivial accompagné de chansons françaises populaires. Puis, le banquet à peine clos, la danse commença par quelques rigodons[180] rythmés par des violons, des tambours, des accordéons, des guitares, des bombardes et, bien sûr, des

[179] ●Rappelons que l'Ouest, ou Terre de Rupert, n'appartenait pas encore au Canada.[Note de l'auteur]
[180] ●Rigodon = danse très vive et gaie. La bombarde était un instrument de musique à vent de la famille des hautbois. [Note de l'auteur]

ruine-babines comme nous appelions alors les harmonicas, très populaires dans tout l'Ouest. C'était à qui danserait, jouerait ou chanterait avec le plus d'entrain. Les *casseux-de-veillée* comme moi n'étaient pas populaires. Mais comme j'étais "nouveau", on me pardonnait. Chacun se sentait important. C'est beau d'être plein d'illusion.

Le bal évoluait dans l'unique pièce de la maison de Jean-François. Les commerçants, plus fortunés, habitaient de grandes maisons beaucoup plus élaborées et confortables. Quelques années plus tard, je visiterai la maison du fameux Gabriel Dumont qui tenait un magasin général à la *Traverse à Gabriel,* en Saskatchewan ; époustouflant ! Il y avait même un piano à queue… en pleine Prairie, au milieu de nulle part ! Il lui fut d'ailleurs volé par un officier anglais lors de l'attaque fédérale sur Batoche en 1885. Chez les Métis de condition modeste, par contre, il n'y avait pas de piano, bien sûr.

Une mèche, piquée dans une casserole de suif placée au-dessus du foyer, nous fournit, avec l'âtre de la cheminée, une lumière hésitante qui permettait de se déplacer sans trop se bousculer. Tous les participants, flattés par les jeux d'ombres et de lumière, paraissaient beaux. Les danses se succédèrent fidèlement sans interruption tout au long de la nuit. Les danseurs, épuisés, prenaient parfois quelque repos, tandis que d'autres entraient dans la danse avec entrain et pétulance.

La maison de Jean-François n'avait pas de plancher de bois, et nous respirions une poussière épaisse et suffocante, qui nous forçait à sortir par moment pour retrouver une bouffée d'air frais. Dans les maisons munies d'un plancher – ce qui était très rare chez les gens modestes–, il craquait continuellement sous les pieds des danseurs. Je le remarquerai à d'autres occasions.

— Viens donc "t'assir" avec nous autres ! me lança Jean-François mettant à profit une échancrure de silence dans le charivari général.

Je m'attablai confortablement avec les hommes, tandis que les femmes s'asseyaient sur le sol de terre battue le long des murs, en bavardant avec volubilité lorsque le niveau de tumulte le permettait. Les Métis-français choyaient les anecdotes et les blagues comme des perles de culture, et ils distribuaient généreusement dans la conversation ces "bouquets de plaisir". Dans l'âtre, le boueau[181] de pemmican mijotait à feu doux pour le réveillon, à vous en mettre l'eau à la bouche.

J'ébauchai quelques danses, mais y renonçai rapidement en constatant que, dans ce domaine, j'avais « *les deux pieds dans la même bottine*[182]. » Par contre, certains danseurs s'endiablaient, et leurs pieds trépignaient frénétiquement dans des claquettes compliquées. Je les regardais avec envie. Tous les spectateurs, parmi lesquelles, les femmes, assises par terre autour de la pièce, les accompagnaient en tapant des pieds et des mains avec des «*Ho! Ho!*», des «*Oui! Oui!*» ou des «*Hia! Hia!*» cadencés. Certains hommes s'agglutinaient avec enthousiasme autour des musiciens survoltés. D'autres, assis sur un ballot, un banc ou une chaise, se contentaient de frapper des mains et des pieds. On appelait cela des *danses assises*. Tous ces cris et ce tapage naviguaient sur des nuages de sanglots déchirants arrachés aux violons échevelés. Des bébés joufflus au visage impassible contemplaient, sur les murs blanchis à la chaux, les grandes ombres chinoises qui s'agitaient de plus en plus vite, emportées par les stridulations des cordes hystériques.

— Un jour peut-être, l'un d'eux sera à moi, observai-je à haute voix dans le brouhaha, en souriant à la frimousse d'un tout-petit.

— Je te le souhaite ! me chuchotait Rémi au creux de l'oreille. Je te le souhaite et je regrette qu'on n'ait pas fait ça en temps opportuns.

Je me sentais un peu nerveuse au milieu de tous ces hommes qui buvaient sans trop de modération et qui

---

[181] ●Boueau = ragoût. Vraisemblablement une corruption de brouet. [Note de l'auteur]
[182] ●Avoir les deux pieds dans la même bottine = être maladroit, peu dégourdi.

recherchaient des compagnes, plus pour la nuit que pour la vie. Certains couples s'enflammaient à force de se minoucher[183] furtivement dans l'ombre. Jaillissant parfois du flot de musique intarissable déversé par les violoneux, la voix du meneur de danse tonitruait :

*Amusons-nous, fillettes*
*Profitons des beaux jours*
*Le temps des amourettes*
*Ne dure pas toujours...*

ou d'autres chansons françaises fort invitantes. Dans la pénombre, certains danseurs, silencieux, évoluaient au mieux, soucieux d'éviter les faux pas. D'autres battaient des mains, en cadence avec l'assistance.

Les musiciens commettaient parfois des erreurs, mais elles étaient tout de suite balayées et emportées par la tornade de notes, de mots et d'exclamations, pour aller se noyer avec les ombres mouvantes, comme les baisers volés, dans les coins les plus obscurs. Une grande fille audacieuse m'embrassa à l'improviste et je lui souris amicalement pour lui faire croire que j'avais apprécié sa bienveillance.

Tout se déroulait dans l'ombre, dans la poussière et dans un épais nuage de fumée de *hart rouge*. C'est ainsi que nous appelions le cornouiller de l'Ouest qui nous servait de pétun. Cela durait jusqu'aux petites heures du matin. Ah ! Que ce peuple épanoui savait s'étourdir de vie et de bonheur !

Les airs qui nous donnaient des ailes papillonnaient souvent dans l'atmosphère si joyeuse : *V'la l'bon vent, v'la l'joli vent*, ou *Lève ton pied jolie bergère*, et encore *Les matelots s'en vont à leur vaisseau*[184].

J'eus aussi l'occasion d'être invitée à de nombreuses reprises chez les Canadiens-français, et je pus constater qu'ils avaient apporté leurs chaudes traditions des lointaines

---

[183] ●Se minoucher = se bécoter, se caresser.

[184] ●Je me souviens aussi de : « Dans Paris y avait une brune », « Trois Jeunes soldats sur le pont Henri IV », « Du temps que j'allais voir les filles », « Souviens-toi belle Canadienne, souviens-toi de ton ami voyageur », « Bercé par la vague plaintive », « À Venise par un beau soir », « T'en souviens-tu, Caroline? », « J'ai de la tristesse, moi dans ma maison », « La table est agréable », et bien d'autres chansons du folklore canadien-français.

rives du Saint-Laurent : cotillons et quadrilles en formations carrées, danses rondes ou en couples, et contredanses en rangées. Quelquefois, j'oubliais que j'étais un homme (enfin, vous me comprenez) et je me trompais de côté, pour le plus grand amusement de ceux qui s'en rendaient compte.

Même si les déchirements mélancoliques des violons accompagnaient habituellement nos soirées festives, on pouvait aussi bien danser sur les sanglots plaintifs d'une cornemuse, dans les chuchotements enroués d'un fifre ou aux modulations étranges d'une flûte de Pan, sans pour autant qu'il soit question d'apaiser la moindre panique. Pour ma part, mes "deux pieds dans la même bottine" m'empêchaient de profiter pleinement de toutes ces gigues, bourrées, farandoles, contredanses[185] ou cotillons. Dans la seconde moitié de ce XIX^e siècle nous arrivèrent de l'Est de nouvelles modes auxquelles il fallut bien s'habituer : les valses, les scottiches et les mazurkas. En ces premières années de deuil de mon pauvre Rémi, disparu si prématurément, je restais obsédée par un besoin insensé de lui rester fidèle, alors qu'il m'avait si lamentablement trompée à la Pointe-au-Baptême. Curieusement, je lui en voulais un peu de me tenir captive de mon deuil.

— La vie aurait été si belle en ta compagnie ! lui disais-je souvent. Mais pourquoi donc t'es-tu obstiné à vouloir sauver ce môôôdit canot de la Compagnie de la Baie d'Hudson ?

Ce soir-là, on m'offrit du thé noir, du pouding, de la tarte aux fruits-des-bois, du saumon de la Rivière-Rouge[186], du pain noir en grosse farine locale, des galettes de bannock[187], et enfin, de ce boueau de pemmican agrémenté de pommes de terre qui enjôlait si agréablement mes narines depuis mon arrivée.

---

185 ●Que les anglais appelèrent *Country Dance* par corruption des sons. [Note de l'auteur]

186 ●De la barbotte. [Note de l'auteur]

187 ●Le bannock des Métis était plus fin que le pain écossais aux grains de maïs (de blé ou autres] grossièrement moulus. [Note de l'auteur]

Chapitre 30

## *Chasse aux bisons*

Le printemps de l'année 1851 offrit enfin à mes yeux ravis ses beaux jours et son habituelle grande chasse au bison. J'étais aux anges, surtout quand le doux souvenir de Rémi peuplait mon esprit, car je l'imaginais toujours à mes côtés, me tendant la main dans les épreuves difficiles. J'en avais fait, en quelque sorte, mon compagnon de route. Il occupait, dans mon esprit, la première place dont il avait réussi à débusquer ma mère, elle qui, jusque-là ne manquait pas de me sermonner ou même de m'admonester chaque fois que mon comportement ne cadrait pas avec ses principes ternis par les ans.

Un dimanche printanier, les prêtres annoncèrent en chaire la fameuse date de la grande chasse au buffalo. Rendez-vous fut pris à Pembina, point de ralliement de tous les chasseurs métis-français d'Amérique du Nord. De partout affluèrent les convois. Nous étions approximativement 1 300 personnes accompagnés de 1 100 charrettes de type Rivière-Rouge. Quel enchantement pour tous ces “Français” de l'Ouest de se retrouver ainsi !

— Voilà un “MonOncle[188]” qui arrive avec les cousins de Fond-du-Lac. Quel bonheur ! entendait-on de toutes parts.

Comme beaucoup de mes amis chasseurs métis-français des Plaines de l'Ouest, je portais une veste de cuir de chevreuil, décorée de motifs de perles, par exemple des fleurs brillantes. Une culotte de laine noire s'arrêtait sous mes genoux, retenue par des jarretières. Des guêtres ou des jambières, de cuir ou de toile, protégeaient le bas de nos jambes. Une ceinture fléchée de *L'Assomption,* celle-là même qu'avaient adoptée les coureurs-de-bois, se nouait à la

[188] ●Un oncle. Une matante = une tante.

taille pour affermir ma culotte noire. On m'expliqua que *L'Assomption* était une ville du Canada où étaient tricotées ces ceintures de laine. À mes pieds, des mocassins ; sur ma tête, un feutre. De formes variées, généralement noirs, ces chapeaux se décoraient de plumes de couleurs vives ou d'un ruban coloré. Certains de mes compagnons se contentaient de la tuque traditionnelle ou d'un simple bandeau amérindien pour retenir leurs cheveux toujours longs jusqu'aux épaules. Avant de partir, je m'étais acheté un chapeau noir, plat et à larges bords. Comme chez les coureurs-de-bois, la ceinture fléchée soutenait en outre plusieurs pochettes, telles que la blague à pétun, le sac de poudre à fusil, les cartouches ou le nécessaire à feu : silex, marcassite et amadou.

Les femmes métisses se paraient avec goût et dignité d'une grande et longue robe de laine noire. Leur chevelure satinée était si magnifique qu'elles la dissimulaient sous un foulard de soie foncé pour ne pas enfiévrer les hommes. Dans les occasions spéciales, elles soulignaient l'ensemble d'un tablier brodé de couleurs vives ou d'un châle et de " bottines à l'Indienne[189]."

Notre longue colonne de chasse s'ébranla bientôt, environnée d'une multitude de chiens, radieux et frénétiques à l'idée de cette excursion qui laissait présager des montagnes de belle viande rouge… à humer de loin et à reluquer avec convoitise, mais à ne dévorer qu'en rêve ; ce qu'ils ne manquaient sans doute pas de faire. Tout autour, des cavaliers fort vigilants fouillaient inlassablement l'horizon.

Dès notre départ de Pembina, je fus frappée par l'aspect de la Prairie qui ressemblait à un immense océan, totalement immobile. Par contre, sa toison herbeuse, comme prise de folie certains jours, vibrait convulsivement sous les rafales incessantes de plusieurs vents violents, venus des quatre points cardinaux, qui tentaient, comme des chiens agressifs, de s'imposer aux autres. Ovide Pelletier, qui chevauchait

---

[189] ●«Bottines à l'Indienne» = mocassins rehaussés de revers de cuir souple de chevreuil; toujours décorés de nombreux motifs colorés.

près de moi, fusil rivé à la main, m'assura que cette rivalité se terminait parfois en tornades destructrices :

— Certaines années, une tornade dévaste tout ce que nous possédons. Mais ce n'est pas notre seule calamité. La Rivière Rouge, pour sa part, nous inonde presque chaque année, et on a même vu, périodiquement, des invasions de sauterelles ; comme dans la Bible.

— Tabarnouche, on est vraiment gâté par Mère Nature, par icitte ! lui répondis-je.

En ce premier jour de marche, ce fut une violente bourrasque du Sud qui finit par avoir le dessus sur les autres souffles. Toute la nuit elle nous assaillit sans relâche de ses rafales, si sèches et si brûlantes que dès le lendemain je pus constater que l'herbe encore bien verte avait déjà imperceptiblement commencé à se dessécher. De fugaces voiles roussâtres, intangibles, venaient troubler le vert profond de l'herbe printanière, puis disparaissaient comme d'éphémères mirages.

— Alexis ! annonça le crieur public Napoléon Jolicœur, en arrêtant son cheval auprès de moi. Ambroise Courtemanche te fait dire qu'il t'accepte comme pensionnaire dans sa famille jusqu'à la fin de la chasse, pour une pelue et dix sous par semaine.

— Merci, Nap, pour la bonne nouvelle. À la prochaine pause, j'irai remercier Ambroise en personne pour lui payer la première semaine !

Le crieur partit au galop pour transmettre d'autres messages publics et privés. J'avais demandé à la famille Courtemanche de me prendre en pension car je ne voulais pas cuisiner pour moi seule ; et puis Aurélie Courtemanche cuisinait comme un vrai cordon bleu. Satisfaite de la nouvelle, je retombai rapidement dans ma contemplation de la Prairie et dans mes éternelles rêveries.

Dans certaines régions, cet immense océan d'herbe paraissait plat et parfaitement calme, mais dans d'autres, de mystérieuses et immémoriales tempêtes plus ou moins

tumultueuses avaient figé sa houle et ses déferlements liquides en vastes reliefs pétrifiés : coteaux, croupes, pentes, rampes et saillies. Le vent, toujours coléreux[190], agitait en vagues frénétiques l'herbe longue. Seules les vibrations déchaînées de cette vaste chevelure d'herbe donnaient quelque vie à ce tableau immuable, car les tourtes, impuissantes face aux rafales intarissables du vent, avaient fui pour se mettre à l'abri ; Dieu seul savait dans quel refuge mystérieux.

— Bonjour Alexis, me dit gentiment le père Laflèche en réglant le pas de son cayousse sur le mien. J'ai remarqué que dimanche dernier, tu n'es pas venu à la messe. Est-ce que tu aurais eu un empêchement sérieux ?

— Eeeuuh... oui, mon père ! J'étais malade... Je suis resté couchée toute la journée !

— Ah ! Tu me rassures. Dans ce cas, tu sais que tu ne te charges pas la conscience ! Je m'inquiétais ! Les malades sont exemptés de tout... même de l'abstinence de viande les mercredis et les vendredis !

Oh ! Là ! Là ! Je devais prendre garde à ce pasteur pointilleux, toujours aux aguets, qui surveillait ses ouailles avec tant de vigilance. Il voulait tant que tous ses frères humains gagnent le Paradis, qu'il en devenait harassant. Si je négligeais mes devoirs religieux, peut-être me ferait-il radier de la confrérie des chasseurs de bisons. Et j'aspirais tant à devenir chasseur !... Bon, ma Mère aurait été bien fière de moi ce jour-là si elle avait lu dans mes pensées, car je pris la ferme résolution de ne plus jamais manquer la messe dominicale. C'était juré ! L'avertissement avait été clair. Il me fallut un bon moment pour que mon esprit, humilié par la semonce, s'apaise et retrouve sa sérénité.

Le spectacle grandiose de la Prairie finit par reprendre possession de mes yeux et de mon esprit. Ici ou là, un étang hérissé de joncs se nichait dans une dépression presque invisible. L'eau claire et coruscante se couronnait d'un

---

[190] ●Aujourd'hui ce secteur du Dakota-Nord est un paradis pour les fermes éoliennes.

bandeau de terre noire qui s'élargissait jour après jour sous l'effet de l'évaporation, pour finir en un grand cercle ténébreux lorsque la chaleur accablante, toujours assoiffée, avait absorbé toute l'eau. Mais aussi longtemps que la moindre flaque d'eau vivifiante rafraîchissait les bouquets de joncs, de petits canetons venaient exorciser ces grandes taches sinistres en s'y désaltérant paisiblement et en jouant dans les vaguelettes.

J'avais remarqué, dès le lendemain de notre départ de Pembina, que notre longue colonne de chasse avait pris le cap Est-Sud-Est[191].

— Nous suivons la ligne de partage des eaux entre le bassin hydrographique de la Baie d'Hudson et celui du Golfe du Mexique. Tu sais ce que ça veut dire ? me dit le père Lacombe en maîtrisant son cheval d'une main de fer.

— Oui, ça veut dire que toutes les rivières au nord de notre itinéraire coulent vers la Baie d'Hudson, et celles au sud drainent les eaux vers le Golfe du Mexique, répondis-je avec fierté.

Tout ce que nous avait appris sœur Jeanne d'Arc, lorsque j'étais coureur-de-bois, me revenait clairement à l'esprit.

— Pourquoi suivre la ligne de partage des eaux ? continuai-je.

— En marchant dans la zone des sources de toutes ces rivières, ca évite de devoir franchir des cours d'eau. On gagne du temps car il faudrait décharger puis recharger.

— Ah !

— Tu ne le sais peut-être pas, Alexis, mais ce sont tes frères, coureurs-de-bois canadiens-français, qui ont appelé les Plaines de l'Ouest ″la Prairie″ à cause de son herbe longue. Ils ont aussi appelé ″la Pelouse″ l'herbe courte des hauts-plateaux desséchés entre les chaînes des Montagnes rocheuses. Et la race des chevaux de lapelouse a été créée sur ces Hauts-Plateaux par les Indiens Nez-Percés.

---

[191] ●L'itinéraire parcouru aujourd'hui correspondrait au village d'Olga (50$^{km}$ de Pembina), → puis Rocklake, 75$^{km}$ plus loin → puis Nanson, 45$^{km}$ plus loin → puis Drake, 75$^{km}$ plus loin. Bien entendu, tous ces villages à populations germaniques (qui préfèrent se déclarer norvégiennes) n'existaient pas alors.

— Vous savez tellement de choses que c'est un plaisir de vous écouter, Monsieur l'Aumônier.

— Merci Alexis !... Dans une autre semaine nous arriverons à la Maison-du-Chien, une grosse colline très remarquable par sa solitude dans la Prairie. Avant d'y parvenir, notre Conseil élu devra choisir : ou bien nous continuerons de suivre la ligne de partage des eaux, pour remonter vers le N-O, vers la Montagne-des-Cyprès et la Rivière Saskatchewan...

— Vers la Terre de Rupert, donc ! Pourquoi ?

— Pour chasser le buffalo dans la Prairie-planche ; c'est plus plat, plus agréable et moins dangereux que dans la Prairie trop vallonnée avec des étangs partout.

— Ah. Je comprends !

— Ou bien, dans le second cas, si notre Conseil le juge préférable, nous descendrons plein sud pour atteindre les Coteaux-du-Missouri, où les terrains de chasse sont assez faciles[192], presque aussi faciles que dans la Prairie-planche.

— Et moins dangereux pour les chasseurs, ajoutai-je.

— Oui, c'est bien ça ! Mais pour atteindre les Coteaux-du-Missouri, nous devons franchir un ″passage-obligé″ étroit, une région très ondulée et criblée d'étangs, où la chasse au buffalo est presque impossible à cause de très nombreux accidents de terrain : étangs, coteaux parfois abrupts...

Quelques jours plus tard, le 19 juin, à plusieurs jours de marche du point de repère topographique appelé la Maison-du-Chien, il fallut prendre de graves décisions. Alors notre *Grand Conseil de Gouvernement* se réunit et parlementa longuement sur le parti à prendre. L'alternative dont m'avait parlé le père Laflèche, s'offrit à nous. Nous pouvions aller chasser le bison dans la Prairie-planche de la Rivière Saskatchewan ; et dans ce cas nous devions continuer de suivre la ligne de partage des eaux qui contournait le cours

[192] ●Cette deuxième région de grande chasse correspondait aux actuelles villes de Bismarck, Linton et Strasburg le long du Missouri. Toutes peuplées aussi d'Allemands. Selon les statistiques américaines de 2000, les Allemands sont le premier groupe ethnique aux États-Unis (50.000.000 de personnes), juste avant les Africains.Les Anglais sont en 5e place.

de la Rivière des Souris, pour remonter vers le Nord-Ouest[193].

La seconde option, la plus dangereuse, consistait à obliquer vers le sud, vers les Coteaux-du-Missouri, territoire très giboyeux aussi, mais fort dangereux car les redoutés Sioux-Tétons le considéraient comme le cœur de leur territoire de chasse ; une possession exclusive. Il n'était pas question qu'ils acceptent de partager avec *les Français*, comme ils nous appelaient, ce patrimoine enlevé jadis à des tribus moins guerrières. Dans ces régions non policées, la force tenait lieu de Droit sacré ; le Manitou semblait toujours prendre parti en faveur du plus fort.

Le plus dangereux de tout, si nous choisissions cette seconde option, était de devoir transiter par l'étroit passage-obligé de 60 $^{km}$ d'évasure, borné, du côté Ouest, par le grand méandre de la Souris, puis par le cours même du Missouri. Du côté Est, la limite était la tête de la Rivière Sheyenne[194]. Rien ne transpira des délibérations de ce *Grand-Conseil* du 19 juin, de la part de nos chefs, élus selon la tradition profondément démocratique des Métis. Par contre, les décisions sont connues puisqu'elles amenèrent les événements qui suivirent. Ce qui semble certain, c'est que notre Conseil décida ce jour-là d'imposer aux Sioux, qui dominaient la région de façon incontestée, la présence des chasseurs métis-français dans leurs territoires de chasse, ainsi que le partage du gros gibier.

En effet, au cours de cette fameuse séance parlementaire, il fut décidé que notre grosse colonne de 1 300 personnes et 1 200 charrettes se subdiviserait en deux caravanes de

---

[193] ●Nous dirions aujourd'hui vers les Plaines de l'Ouest canadienne. La rivière des Souris prend sa source au Canada (Saskatchewan), passe en territoire américain, puis revient au Canada (Manitoba) pour aller se jeter dans l'Assiniboine et la Baie d'Hudson.

[194] ●Ne pas confondre la Rivière Cheyenne, tributaire du Missouri, et celle dont il est question dans ces lignes, la Rivière Sheyenne, tributaire de la Rivière Rouge, qu'elle rejoint un peu au nord de Fargo (corruption du nom français Fargeau). La Sheyenne prend sa source à 24 km au nord de McClusky (Dakota-Nord), ne laissant qu'un passage de 140 km aux caravanes de chasseurs, entre le grand méandre du Missouri et la source de la Sheyenne pour passer des Prairies du Nord aux Coteaux-du-Missouri. Aujourd'hui, l'immense lac artificiel Audubon qui prolonge encore l'obstacle du Missouri vers l'Est, ne laisse plus qu'un passage de 50km. La trouée entre la courbe de la Souris et la source de la Sheyenne est encore plus étroite : 60$^{km}$.

chasseurs, l'une, la plus faible, celle de Pembina-Saint-Boniface, longerait le Grand-Coteau, à l'est, et la plus forte, celle de Saint-François-Xavier, marcherait à 30 km plus à l'ouest, le long du Missouri. La petite colonne était constituée d'habitants de Saint-Boniface et de sa région : 62 chasseurs accompagnés de 270 femmes incluant les bébés, et 200 charrettes. Ces chasseurs devaient jouer le rôle de l'appât. La grande colonne (celle de Saint-François-Xavier) qui devait constituer la force de frappe, comportait 968 personnes dont 385 chasseurs avec 583 femmes incluant les bébés, et 1.000 charrettes.

Dès le lendemain du Grand-Conseil du 19 juin, les deux colonnes de chasseurs se formèrent et progressèrent sur des axes parallèles à 200 ou 300 mètres de distance pour des raisons de sécurité. Du côté du Grand-Coteau, chevaucheraient soixante-deux chasseurs métis, dont moi-même, accompagnés d'un aumônier, le père Louis Laflèche, ainsi que 270 femmes avec leurs nourrissons. Le groupe Lacombe qui longerait la Souris puis le Missouri compterait 385 chasseurs originaires essentiellement de la Plaine du Cheval-Blanc et de son chef-lieu, la bourgade de Saint-François-Xavier.

Je me suis d'abord demandé pourquoi les chasseurs se fractionnaient ainsi au milieu même d'un territoire extrêmement dangereux. J'en suis venue à la conclusion que si les Sioux nous attendaient, ce ne pouvait être que sur le Grand-Coteau qui était la seule éminence respectable de la région (en exceptant la Maison-du-Chien), le seul endroit où ils avaient la possibilité de dissimuler une véritable armée dans le but de tendre une embuscade. Donc, si notre Conseil faisait défiler le long de ce traquenard potentiel la colonne la plus faible, ce ne pouvait être que pour nous donner le rôle d'appât, dans le but de provoquer une attaque des Sioux. Ils seraient, selon toute vraisemblance, dissimulés au sommet du Grand-Coteau, où ils avaient chaque année l'habitude d'établir quelques villages de tipis. Ainsi, en cas

d'embuscade sur le petit convoi, l'intervention inopinée de notre grosse colonne, pouvait faire pencher la victoire de notre côté. Dix ans plus tard, un missionnaire me confiera :

— À mon humble avis, nos chefs militaires de l'époque avaient été fortement influencés par la haute stratégie de Napoléon I^er^, attaque par colonnes, intervention d'une autre colonne pour faire pencher la balance… Bien que les Anglais aient désespérément essayé de dissimuler les exploits de l'Empire français, des livres commençaient à circuler sous la manche, et nos chefs pouvaient s'en inspirer. Une telle tactique était risquée. L'intervalle entre les deux colonnes devait rester inférieur à 30 km pour que les secours puissent nous prêter main forte dans un délai raisonnable lorsque l'attaque siouse se serait produite. Plusieurs incidents, les années précédentes, nous avaient laissé entrevoir que notre passage dans ce secteur en direction des Coteaux-du-Missouri, contrariait les Sioux au plus haut point. Et si ces redoutables guerriers nous avaient respectés jusque-là, eux qui terrifiaient toutes les tribus voisines par leur courage et leur cruauté, c'était que nos convois de chasse, hérissés de fusils et ceinturés de centaures caracolants, semblaient peu enclins à se laisser intimider et expulser de ces territoires de chasse que nous tenions absolument à partager pour ne pas mourir de faim. Le peuple Métis-français devait forcer les Sioux au partage sous peine de périr de famine. Certes nous aurions pu cesser la chasse et nous lancer dans l'agriculture comme nous le faisions déjà de façon subsidiaire et comme nous le ferons 25 ans plus tard, lorsque, pour établir des colons et des cultivateurs, les bisons auront été exterminés avec l'encouragement des autorités coloniales[195]. Mais aucun peuple digne de ce nom ne renonce de gaité de cœur à ses coutumes ancestrales s'il n'y est obligé par la force des circonstances.

Pour toutes ces raisons de haute sécurité, il était prévu

[195] ●Le Gouvernement canadien accordera alors l'aide publique aux Indiens pour leur permettre de survivre sans la chasse au bison. Mais les Métis, considérés comme des Blancs, ne profitèrent pas de cette aide jusqu'à l'année 2016 (Gouvernement Trudeau).

que nos deux colonnes de chasseurs échangeraient de façon régulière des courriers à cheval dans le but de nous prêter main forte au plus vite en cas de besoin impératif. Sans en parler ouvertement, le *Grand Conseil* du 19 juin avait aussi immédiatement dépêché des messagers vers le Nord pour avertir quelques lointains villages saulteux[196] de venir à notre aide, si, d'aventure, ils souhaitaient régler quelques comptes en souffrance avec les Sioux, qu'ils détestaient souverainement pour avoir été jadis leurs souffre-douleurs. Sans que nous le sachions, 385 Saulteux venus du nord, se mirent immédiatement en marche en direction de la grande courbe[197] du Missouri afin de s'y adjoindre à notre colonne de Saint-François-Xavier.

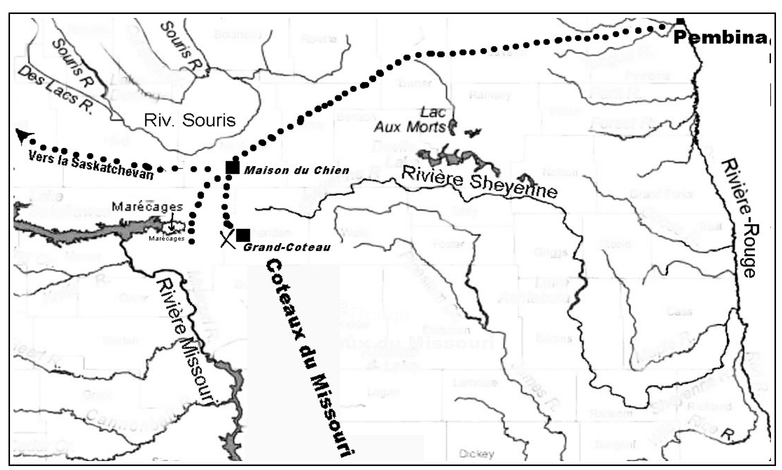
Seuls les membres du Grand Conseil savaient que nous allions servir d'appât aux Indiens, et de fausses raisons plus ou moins fantaisistes furent immédiatement invoquées et divulguées qui souhaitaient laisser croire que nous nous étions fractionnés en deux groupes pour la raison suivante : *un immense troupeau de bisons avait été localisé plein sud dans la région du Grand-Coteau et comme l'ensemble de la colonne était ralentie par la masse, 62 chasseurs rapides étaient envoyés en avant*. Ce prétexte en apparence logique ne résistait pas à l'analyse de ceux qui voulaient bien se donner la peine de réfléchir sur cette étrange tactique. En effet, la colonne allégée ne pouvait pas être plus rapide que la grande, puisqu'elle était elle-même ralentie par ses 200 charrettes à bœufs. Et le bétail ne se laissait pas facilement persuader de hâter le pas au-delà de sa vitesse habituelle : 2 à 3 km/h. D'ailleurs, l'intervalle entre les deux colonnes ne devait pas dépasser 30 km. De plus, pourquoi donc avoir confié à la colonne dite "rapide", 270 mères dont la plupart allaitaient des nourrissons ? N'était-ce pas une autre entrave à la rapidité de notre marche ? Certes, les femmes étaient

[196] ●Les Saulteux sont des Ojibouais de langue algonquine, appelés ainsi parce qu'ils proviennent de la région de Sault-Sainte-Marie, entre le Lac Huron et le Lac Supérieur. Un sault était un rapide de faible longueur ou une petite chute. [Note de l'auteur]

[197] ●La Grande-Courbe du Missouri est la région actuelle du Lac Audubon, lac qui n'existait pas au moment où se déroulaient ces événements authentiques. C'était jadis une zone marécageuse.

spécialisées dans les travaux de boucherie qui faisaient partie intégrante des grandes chasses, et leur absence aurait mis la puce à l'oreille des Sioux. La conservation de longue durée dans le climat très chaud et aride des Prairies, exigeait de traiter immédiatement les viandes pour éviter toute corruption.

— À n'en pas douter, me dis-je, on veut donner à cette petite colonne l'aspect d'un convoi normal de chasseurs avec ses mères, ses bébés, ses charrettes et son bétail, afin que les Sioux, appâtés par cette proie facile à subjuguer, tombent dans le piège. La surprise sera plus grande encore pour les Sioux !



**Itinéraire suivi par les deux colonnes de Métis-Français jusqu'au Grand-Coteau.**

Quatre jours après ce *Grand Conseil* du 19 juin et 100 km plus au sud, apparut devant mes yeux un peu déçus le fameux repère topographique de *la Maison-du-Chien.* Cette colline surgit de la Prairie le 23 comme un chien-de-prairie curieux qui se dresse sur ses pattes arrière pour observer l'horizon circulaire. En fait, ce n'était qu'un modeste

renflement de 120 m de hauteur sur deux kilomètres de base, dans un terrain environnant relativement plat[198].

Là, chaque colonne de chasseurs forma son propre camp retranché, l'un à côté de l'autre. Le bruit courut que nous attendions l'arrivée de 385 guerriers Saulteux qui voulaient venir chasser en notre compagnie, pour un surcroît de sécurité. Pendant une semaine complète nous avons lentement progressé, de conserve avec la caravane de chasse de Saint-François-Xavier. Chaque matin et chaque après-midi, nous nous mettions en ordre de marche. Les deux colonnes avançaient parallèlement sur 500 mètres. Soudain, à l'improviste, le capitaine de jour criait en dessinant un cercle avec sa main :

— *Faites le rond !*

Et alors c'était la course folle entre les deux colonnes pour savoir laquelle réussirait la première à ériger son camp retranché le plus parfait, le mieux défendu, et le mieux approvisionné en eau potable en encerclant un ou plusieurs étangs d'eau claire. La caravane de Saint-Boniface-Pembina gagnait toujours.

— C'est normal vous n'avez que 200 charrettes, vous ! criaient les jeunes de la colonne de Saint-François-Xavier.

Certes nous étions fortement stimulés par nos chefs qui savaient, eux, que nous allions servir d'appât, de «boëtte», d'agnelet chevrotant de frayeur. L'émulation était excellente pour se rapprocher de la perfection, à tel point que vers la fin de la semaine d'exercice en commun, nous réussissions à nous mettre en état de défense en 20 mn à peine. Le 28 juin 1851, pourtant, notre petit jeu cessa. Nos itinéraires s'écartèrent l'un de l'autre. La grande colonne de Saint-François-Xavier mit le cap vers le sud-ouest[199] pour adopter

[198] ●Cette *Maison-du-Chien*, appelée aujourd'hui de son nom américain *Dogden Butte*, peut s'observer sur Google-map en copiant-collant l'adresse suivante : *802 29th St NW, Ruso, ND, États-Unis*. Puis en plaçant le petit observateur jaune sur la route actuelle, tourné vers le sud. La Maison-du-Chien est aujourd'hui boisée, et son accès est privé comme tout terrain aux États-Unis. Ses coordonnées sont : 47° 49' 07.86" Nord et 100° 45' 17.75" Ouest. Cette élévation se situe dans la municipalité de Ruso (corruption de Rousseau, comme Fargo était Fargeau), mais tout près de la municipalité de Butte (North Dakota).

[199] ● ●Nous dirions aujourd'hui en direction du Lac Audubon qui n'existait pas encore.

sa position latérale au Missouri. Notre colonne, celle de Saint-Boniface-Pembina resta aux abords de la Maison-du-Chien pour continuer l’exercice une dizaine de jours supplémentaires. Tout le monde était fatigué car on ne comprenait pas l’utilité de ces fatigues répétitives et d'aspect si futile. Finalement, le camp fut levé le 11 juillet au matin pour nous diriger vers le sud, dans la direction du Grand-Coteau qui était l'objectif final de nos chefs. Mais le capitaine de jour décida de reformer le camp 15 km plus au sud de la Maison-du-Chien afin de ne pas arriver trop tôt sur les lieux présumés du combat.

Nos deux colonnes de chasseurs étaient désormais profondément enfoncées dans l'étroit territoire situé entre la source de la Rivière Cheyenne et le grand méandre de la Rivière Souris[200]. Dans ce secteur, le paysage légèrement grisâtre, tout à fait lunaire, se criblait littéralement d’une multitude d’étangs à l’eau plus ou moins renouvelée.

— Le sol est couvert d'une épaisse couche de marne argileuse[201], m'apprit le père Laflèche qui accompagnait notre groupe en tant qu’aumônier de la chasse. C'est pourquoi il y a tant de mares à canards.

Cette multitude d'étangs rendait notre marche de plus en plus sinueuse et il aurait été impossible de chasser le bison en ces lieux, sachant que la poussière d'une chasse provoquerait des chutes dangereuses. L’eau de ces étangs était dans bien des cas de bonne qualité, en tout cas au moment où nous avons effectué notre progression, car c’était le début de la saison chaude semi-aride. On voyait des canards sauvages s’ébattre joyeusement dans l’eau claire. Chaque soir, des chœurs de ouaouarons accompagnés de leur fidèles grenouilles barytonnaient avec enthousiasme leurs vocalises printanières. C’était certes un climat semi-aride en dépit des violents et brefs orages qui éclataient brusquement, et surprenaient le voyageur étourdi, peu soucieux de

[200] ●C’est à dire la région située entre Minot, capitale du Nord-Dakota, et Martin au sud-est de cette ville. Ces villes n’existaient pas encore lorsque ces événements se produisirent. [Note de l’auteur]

[201] ●Cette argile grisâtre, déposée en fin de la dernière glaciation est nommée *illite* (de Illinois)

surveiller le ciel qui s'assombrissait sans crier garde. Mais l'eau s'évaporait vite ou ruisselait dans les nombreux étangs. De ce fait, chaque jour, l'herbe de la Prairie prenait un aspect un peu plus roussâtre pour finir dans les tons flavescents des steppes desséchées de l'été.

Le lendemain matin, 12 juin, dans le vacarme des essieux de nos charrettes, rehaussé par les hurlements des chiens surexcités et par les chœurs de tourtes qui zébraient le ciel sans nuage, notre petite colonne auxiliaire s'éloigna à très petite vitesse vers le rendez-vous prévu, bien que les chefs seuls aient connaissance de cette audacieuse stratégie. Pour ma part, je portais toujours à la bretelle ou en bandoulière mon charleville, modèle 1777, vétéran de la Guerre d'Indépendance, encore muni de sa vénérable baïonnette. Bien que je ne me sois jamais servie jusque-là de cette arme blanche, je la gardais en prévision d'une nécessité que j'espérais improbable.

— C'est fou ce qu'on peut musarder. On campe sans arrêt, on traîne. On dirait qu'on attend quelque chose. Les grandes chasses sont toujours aussi lentes ? demandai-je au père Laflèche.

— Non ! Habituellement on traverse cette région beaucoup plus rapidement ! Les grandes chasses sont ici impossibles à cause des trop nombreux étangs.

— Alors qu'est-ce qu'on attend ?

— Tu es bien curieux, Alexis ? On doit obéir à nos chefs sans discuter. Ils sont les représentants de Dieu et on doit leur faire confiance ! me répondit-il simplement, mettant fin à tout questionnement embarrassant.

L'impression me resta qu'il ne me révélait pas tout ce qu'il savait. Tandis que, 30 km plus à l'Ouest, la grande caravane Lacombe de Saint-François-Xavier longeait de loin la rive gauche du Missouri, notre propre colonne commença à admirer avec une certaine appréhension sur notre gauche la fameuse élévation de terrain que nous appelions alors le

*Grand-Coteau*[202]. En dépit de son nom flatteur, ce coteau d'une centaine de mètres n'était grand que par l'absence de reliefs dans la région. À Chicoutimi, ma mère répétait souvent : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois*.

— Cet ensemble de collines s'appelle le Grand-Coteau, me confirma le père Laflèche en balayant l'Est d'un geste pontifiant. En fait, le Grand-Coteau est la pente de ces collines qui s'abaisse vers nous. Le coteau culmine à 100 ou 120 m seulement, mais, comme tu peux le voir par toi-même, il se voit de très loin dans cette région de faibles ondulations. En fait, il est à peine plus élevé que la Maison-du-Chien. C'est une région très argileuse ; c'est pour cela que tu vois tant de mares ! Le Grand-Coteau fait partie des premiers contreforts des Coteaux-du-Missouri.

— Et ces Coteaux-du-Missouri, ils sont hauts ?

— Non, c'est une rangée de modestes bourrelets qui suivent la rive gauche de ce grand cours d'eau.

— Ah !

— Mais toi, Alexis, comment vas-tu ? me demanda en souriant le père Laflèche qui se montrait soucieux de mon bien-être. Tu t'adaptes bien ? C'est pas le confort de Québec, ici ! N'est-ce pas ?

— Certainement pas, mais j'adore ma nouvelle vie, répondis-je.

— Il va falloir te trouver une jeune épouse, par ici. Tu n'auras que l'embarras du choix, répéta-t-il suivant son habitude.

— Je suis bien trop jeune, mon père, pour me mettre sur le dos toutes ces responsabilités, répondis-je en riant.

— Il n'est jamais trop tôt, Alexis !

---

[202] ●Ce Grand-Coteau est aujourd'hui appelé Prophet Mountains, située 30 km plus au sud, légèrement en dehors du triangle Minot-Martin-Lac Audubon, selon l'auteur de ce texte et aussi selon le Domestic Names Office, U.S. Geological Survey. Department of the Interior, Washington, DC. Le Projet du centenaire du Comté de Sheridan (1989) publié par le journal McClusky Gazette, contenait un article qui tâchait d'expliquer pourquoi le Grand Coteau s'appelait Prophet Mountains. "Selon cet article, un sorcier de la nation Gros Ventres eut un jour la vision d'une inondation qui viendrait du nord et qui noierait tout dans la région sauf les deux buttes mentionnées ici (La Maison-du-Chien et le Grand-Coteau). L'inondation se produisit. Et ceux qui avaient su profiter de son avertissement furent sauvés. Pour honorer le prophète, le Grand-Coteau fut appelé "les Montagnes du Prophète." Elles s'élèvent approximativement à 100 mètres au dessus du paysage environnant et s'étendent sur 40 000 hectares. À signaler que les routes visibles (sur Google) à travers ces collines ne sont que des pistes de terre meuble pour véhicules tout terrain et ne sont pas du tout adaptées à une voiture de tourisme. L'auteur de ces lignes en a fait la désagréable expérience lorsqu'il explora les lieux de la bataille.

«*...pour mal faire !*» pensai-je, en souriant, sans oser le dire à haute voix, de peur de paraître insolente. J'avais réussi à m'échapper des griffes impériales de ma mère, ce n'était pas pour retomber dans celles, divines, du père Laflèche. Les prêtres jouissaient d'un prestige suprême chez les Métis-français ; une autorité, sans aucun doute, supérieure à ce qu'elle était à Québec et à Montréal.

— Comment s'appelle votre cheval, Monsieur l'Aumônier ? demandai-je pour changer de conversation.

— "Bayard", car c'est un cheval sans peur et sans reproche comme un chevalier français de la Renaissance, qui portait ce même nom !

Pourquoi nos chefs avaient-ils décidé de n'atteindre ce point stratégique que ce jour-là, alors que nous aurions pu y arriver dix jours plus tôt ? Je ne le savais pas. Et aujourd'hui, je ne peux que supposer que les messagers de la grande colonne de Saint-François-Xavier avaient signalé à nos chefs que les 385 guerriers Saulteux les avaient rejoints. Rien n'est certain !



Chapitre 31

## *Les Sioux nous contestent notre territoire de chasse*

Ce qui aujourd’hui me semble incontestable, c’est que, tandis que nous traversions sans trop d’épouvante une région réputée dangereuse, nos chefs savaient très bien que nous tenions le rôle du chevreau qui doit attirer le loup. De ce fait, nous redoublions de lenteur sans doute pour mieux provoquer l’impatience des Sioux. Nous nous efforcions aussi de respecter toutes les consignes de sécurité pour éviter de nous faire surprendre. D'ailleurs, quelques patrouilles de guerriers de cette nation siouse aperçues de très loin au hasard d'une croupe de terrain, nous incitaient fortement à la circonspection. Deux traînards, dont l'un de mes amis, Alphonse Dumont, faillirent bien se laisser capturer un dimanche, car en dépit du repos dominical des plus sacrés, le père-aumônier Laflèche nous avait donné la permission de poursuivre notre route. Lui seul pouvait nous transmettre l'acquiescement du Très-Haut dans ce domaine. Dans le cas contraire, certains n'auraient pas manqué de voir dans cet incident des représailles divines pour sanctionner la rupture du repos sabbatique.

Dans le courant de la journée du samedi 12 juillet, nos "découvreurs[203]" qui épiaient eux aussi l'horizon oriental, gravirent le Grand-Coteau. De cet observatoire, ils tombèrent en arrêt, vers l'Est, sur un gigantesque camp Sioux d’environ 2 000 à 2 500 guerriers. La multitude de tipis occupait le haut du plateau fortement ondulé. Ils le signalèrent immédiatement par geste à notre petit convoi qui serpentait au loin entre les étangs noirâtres, dans la partie la plus basse de la Prairie.

---

203 ●Les éclaireurs. [Note de l’auteur]

— *Formez le rond !* ordonna notre chef élu Jean-Baptiste Falcon d'un geste de la main, après avoir choisi un bon emplacement de défense autour de l'une de ces mares dont l'eau était restée limpide.

Ainsi ma conviction était confirmée. L'importance de la ville indienne indiquait qu'ils nous attendaient, car, comme je pus le vérifier en interrogeant les chasseurs de bisons, seuls quelques modestes bouquets de tipis occupaient les sommets de ce coteau les années précédentes. Tel était pris qui croyait prendre. Les Sioux pensaient nous avoir tendu une embuscade, mais ils ignoraient que nous n'étions que l'appât du piège. Un cavalier métis-français partit immédiatement, ventre à terre, pour avertir la colonne de Saint-François-Xavier de se porter au plus vite à notre aide. Je suppose que les chefs qui étaient au courant de notre stratégie firent une petite prière pour que ce ne soit pas nous qui soyons les jocrisses de cette partie d'échecs, de ce *coup fourré* un peu compliqué.

Pendant que je me livrais à ces pensées inquiétantes, notre convoi se formait rapidement en camp retranché. Heureusement, nous nous étions tellement exercés les jours précédents à former le fameux *cercle retranché* avec rapidité et sans confusion, que la palissade fut exécutée en un clin d'œil. Les charrettes de la Rivière-Rouge prirent immédiatement une formation circulaire, dressées verticalement sur le hayon arrière, brancards ou timon vers le ciel. Tandis que les hommes renforçaient la palissade du camp retranché, les femmes et les familles construisaient les loges[204], allumaient les feux et commençaient à préparer le repas, car on combat toujours mieux "le ventre plein". Pour ma part, j'avais, comme je l'ai déjà mentionné, pris pension avec la famille Courtemanche pour une pelue et dix sous par semaine. Cela m'évitait l'inconvénient de préparer un repas pour moi seule. Je l'aurais fait pour mon mari et mes enfants, mais je n'avais pas le goût de cuisiner sans cette sublime

---

[204] ●Les tentes. Les loges peuvent aussi être des cabanes.[Note de l'auteur]

finalité. Habituellement, les bœufs et les chevaux restaient à l'extérieur de la palissade pour paître, sous l'œil vigilant de gardes à cheval, fusil en main. Mais ce jour-là, nos bons quadrupèdes furent bien entendu parqués à l'intérieur. Ils durent se contenter de brouter l'herbe du camp, déjà à demi sèche mais savoureuse, et de boire dans la mare qui nous servait de point d'eau.

Chacun s'activa, avec entrain et cœur, à renforcer notre camp retranché, sachant que les Sioux allaient inéluctablement en venir aux mains. Pour ma part j'en étais intimement convaincue après avoir réfléchi aux décisions de nos chefs. À coup sûr, on allait se battre ! Tous ceux qui n'étaient pas dans le secret des dieux pouvaient aussi le supputer, car la trop grande puissance des Sioux les privait encore de la volonté d'accepter le moindre compromis avec un ennemi qui paraissait plus faible. Chaque différend avec les tribus voisines était réglé à coups de fusil ; leurs seuls arguments :

— *Ultima ratio regum !* lança le père Laflèche en passant à cheval près de moi.

— Que m'avez-vous dit, mon père ? J'ai mal entendu ! lui-répondis-je.

— Ce n'est rien, c'est du latin. Le roi de France avait fait graver sur ses canons : *Ultima ratio regum*, ce qui signifie : *Dernier argument des rois*.

— Les Sioux pourraient l'écrire sur leurs armes !

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que eux aussi font la loi par la violence dans les Plaines de l'Ouest. Mais... cette phrase ne paraît pas très... catholique pour un roi de France qui se disait Très-Chrétien.

— Veux-tu bien te taire ! Qui te permet de critiquer les rois ? Ils sont les représentants de Dieu !

Je souris en moi-même. On attacha les charrettes ensemble ; on creusa des trous individuels à l'extérieur, au pied de la “palissade”. Certains préférèrent percer une meurtrière à hauteur de tir dans le plancher de leur charrette

qui formait l'enceinte. Le drapeau fleurdelisé fut solidement attaché à un timon.

Jean-Baptiste Falcon dépêcha en direction du camp sioux une patrouille de cinq cavaliers Métis, dont je faisais partie, pour demander aux Indiens quelles étaient leurs intentions. Voulaient-ils nous chercher querelle ou nous laisser chasser en paix ? Dès que nous avons atteint le sommet du Grand-Coteau, une troupe de 20 cavaliers sioux, armés jusqu'aux dents, se mit à galoper à bride abattue à notre rencontre, et, avant qu'on ait eu le temps de réagir, nous étions encerclés. Leur chef, couvert de sa magnifique coiffe de plumes d'aigles, nous invita en français-chinouk à venir à leur camp.

— On est prisonnier, murmurai-je à Joseph Beaulieu qui ne répondit que par un regard d'effroi. Au signal, je file par la gauche. Fuis par la droite. Rendez-vous à notre camp !

Soudain je criai : « *Allons-y !* » en détalant par la gauche avec la vivacité d'un lièvre bondissant. Joseph me suivit par la droite. Plusieurs guerriers s'élancèrent dans la pente, à notre poursuite, en tirant. Flèches et balles sifflaient à nos oreilles. Mais en approchant de notre camp les poursuivants hésitèrent à la vue des mousquets qui hérissaient déjà notre cercle de charrettes dressées en solide palissade. L'une d'elles, encore sur ses roues, fut reculée sur deux mètres pour ouvrir une chicane dans le cercle, et immédiatement remise en place. Les rusés Sioux s'arrêtèrent à bonne distance, et, immobiles, levèrent leur main droite en signe de paix, ouverte afin de nous montrer qu'elle était vide et désarmée, donc pacifique.

— Tabarnouche ! Il faudrait être aveugle pour ne pas voir ton fusil dans ta main gauche, gros malin ! murmurai-je en ricanant.

Leur chef affirma, dans le même français[205], qu'ils n'avaient aucune intention hostile et que les Français seraient libérés dès le lendemain contre quelques caisses de vivres.

[205] ●Alors que, dans la plupart des provinces de France, la population ne parlait encore que les différents patois régionaux, le français était depuis des siècles déjà la seule langue des Canadiens et la *lingua franca* de l'Ouest. [Note de l'auteur]

— C’est des menteries ! murmura mon voisin. On est pris en otage !

Quelques minutes après, trois cavaliers sioux, dont celui qui paraissait le chef, se détachèrent du groupe immobile et commencèrent à approcher du camp.

— François Beauregard. Va à leur rencontre avec tes hommes. Empêche-les d’approcher. Ils viennent observer nos défenses.

Notre porte fut ouverte de nouveau, et dix cavaliers métis-français sortirent en coup de vent en direction des trois Sioux. De toute évidence, une attaque était imminente. Les membres de notre Grand Conseil, momentanément regroupés pour délibérer, décidèrent de refuser catégoriquement l'accès de tout parlementaire dans notre camp retranché, même si cela signifiait la mort des trois prisonniers. Je frémis d’effroi en pensant que j’aurais pu être à leur place, si je n’avais pas pris l’initiative et le risque de m’échapper. Je creusai en vitesse la glaise desséchée et emménageai ma courte tranchée individuelle au pied de ma charrette dressée.

Notre palissade de défense formait un cercle presque parfait de près de 120 mètres de diamètre – 360 mètres de circonférence, ce qui ne faisait qu’un seul homme tous les 5 mètres – roue contre roue, timon ou brancards dressés verticalement. La moitié d'entre nous avaient creusé à l'extérieur de la palissade un trou individuel dont on entassait la terre argileuse à l’avant, en un solide parapet. Ainsi, nous pouvions, non seulement tirer, mais aussi éteindre toute flèche enflammée qui viendrait se ficher dans la palissade derrière nous. Les autres avaient préféré percer une meurtrière dans la palissade même. Ces derniers pouvaient en même temps se déplacer vers les côtés plus menacés. Derrière chaque charrette, à l’intérieur du camp, une autre tranchée, un peu plus grande, abritait les femmes et leurs bébés.

— Plantez des poteaux au bord de l'étang pour attacher le

bétail et les chevaux et les tenir aussi éloignés que possible de l'ennemi, ordonna un capitaine.

L'ordre fut immédiatement exécuté. Les chevaux et les bœufs, *nos canots des Prairies*, furent solidement attachés, afin qu'ils ne s'emballent pas sous l'effet de la frayeur, ou qu'ils ne s'approchent pas trop des retranchements. Ils auraient risqué d'être tués par les Sioux ou tout simplement de tomber dans l'une des tranchées familiales au risque de blesser femmes et nourrissons. Si nos animaux de trait disparaissaient, nous étions condamnés à périr dans la Prairie, aussi sûrement que sous les flèches et les balles des Sioux. Nous serions comme des naufragés livrés à eux mêmes qui avaient perdu leur chaloupe en haute mer.

Dans le but de renforcer l'enceinte formée par nos charrettes, nous utilisions les longues perches destinées à dresser les claies de séchage de la viande de bison. Ces perches s'enfilaient entre les rayons de bois ou les ridelles à claire-voie des différentes charrettes. Nous les attachions avec des lanières de cuir. Les roues furent aussi liées entre elles et les chevilles qui retenaient les roues solidement enfoncées dans l'essieu. Ainsi, une brèche dans notre mur d'enceinte devenait impossible à créer en arrachant quelques charrettes, pour le cas où des cavaliers sioux auraient eu l'idée d'envoyer un lasso sur l'une d'elles et de la tirer avec leurs chevaux. Après avoir réussi une telle manœuvre, si audacieuse, il aurait suffi d'un assaut de masse de cavaliers sioux pour pénétrer dans le camp retranché et enlever les chevaux et le bétail, but ultime et butin suprême de l'attaque, si l'on excepte le désir de nous détruire et de nous interdire leurs territoires de chasse.

Les grosses pièces : bagages, peaux et ravitaillement, les tonneaux d'eau fraîche, tout fut entassé sur le hayon arrière qui reposait sur le sol, de même qu'à la jonction des charrettes qui laissait un vide non protégé. La plupart des défenseurs recouvrirent même l'ensemble des bagages de terre argileuse meuble, pour prévenir tout incendie. Nous

étions fin prêts !

Personnellement, je trouvais regrettable que les femmes qui n'avaient pas d'enfant ne puissent faire le coup de feu avec nous. La plupart d'entre elles étaient assez solides pour tenir une arme, et aussi adroites que les hommes. Le poids de la tradition ! Un jour peut-être...

À la brunante, un autre courrier fut envoyé vers l'Ouest, vers la courbe du Missouri. Il fallait s'assurer que l'autre convoi de chasseurs, celui du village de Saint-François-Xavier, serait averti ; pour le cas où les premiers courriers auraient été interceptés ou tués.

— Va, bonne route et que Dieu te garde ! murmura l'aumônier en esquissant, de la main ouverte, une chaleureuse bénédiction.

Toute la nuit, la garde fut doublée, d'autant plus qu'une éclipse de lune, cette nuit-là, vint effacer totalement le moindre reflet. L'astre de la nuit semblait complice des Sioux. Malgré cela, ils n'osèrent pas en profiter, sans doute par crainte d'une embuscade, car ils nous appelaient "*les Français*", et ce nom jouissait partout d'un panache prestigieux depuis les glorieuses victoires des hordes napoléoniennes.



Chapitre 32

## *Veillée d'armes dans la Prairie*

Le lendemain était un dimanche, un « 13 » précisément ! En prévision d'un combat qui allait peut-être se terminer par notre massacre, chacun avait tenu, la veille au soir, à se "mettre en règle avec sa conscience", comme nous disions. Aussi, le père Laflèche[206] avait entendu en confession tous ceux qui le désiraient et leur avait distribué la communion. Nous étions déterminés à vendre très chèrement notre peau. Bien entendu nous n'avions pas la moindre idée que la provocation avait été fomentée par nos stratèges et ils ne l'avouèrent jamais, car c'était un coup de dés fort aventureux. Personne n'avait prévu une telle concentration de guerriers qui pouvait faire échouer la bonne réussite du traquenard et entraîner notre perte. Toute la Nation des Sioux-Tétons semblait s'être donné rendez-vous sur le Grand-Coteau[207]. Moi-même, ce ne fut que bien plus tard, en repassant "cent fois sur le métier" de ma réflexion les circonstances de cette fameuse bataille, et en discutant avec plusieurs exécutants –y compris Gabriel Dumont qui n'était alors qu'un adolescent mais qui réfléchira longuement par la suite aux circonstances troublantes de cette rencontre–, que je pus reconstituer le curieux enchaînement des décisions qui amenèrent cette bataille.

— *Regardez !* lança une sentinelle au lever du jour.

La ligne de crête du Grand-Coteau, brisée par de nombreuses coulées[208], s'illumina soudain, enflammée par les premiers rayons du soleil levant. Elle se mit à frémir et à

---

[206] ●Le père Louis-François Laflèche naquit en 1818 à Sainte-Anne-de-la-Pérade, Québec. Il mourut en 1898 à Trois-Rivières. Une ville porte son nom en son honneur en Saskatchewan.

[207] ●Il y a, dans l'actuel État de Louisiane, une ville de *Grand Coteau* où se déroula une bataille célèbre durant la Guerre de Sécession (en 1863). Bien entendu, il ne s'agit pas de cette bataille, laquelle eut lieu dans l'actuel État du Nord-Dakota.

[208] ●Une coulée = un talweg, une ravine. Le mot franco-chinouk "coulée" est passé dans la langue anglaise nord-américaine.

se boursouffler de petites protubérances d'ombres indistinctes. Bientôt se profila sur le ciel froid de l'aube, une longue et inquiétante rangée de cavaliers Sioux ; une ligne de 3 km, ondulante comme un crotale cornu[209] et fractionnée par les ravines. Le spectacle avait de quoi donner des frissons d'épouvante. Dans les Plaines de l'Ouest, les Sioux étaient aussi redoutés que les Cinq Nations iroquoises chez nous, dans l'Est. Hypnotisés par le spectacle, mes yeux étaient littéralement rivés à la ligne de bataille, mouvante, qui glissait lentement et silencieusement le long des différents flancs du Grand-Coteau. Bientôt nos pupilles dilatées virent que la ligne était hérissée de lances décorées de plumes d'aigles et d'armes à feu des plus menaçantes dont l'acier nu lançait parfois des éclats de lumière.

— Ta-bar-nouche ! martela un Métis, debout derrière la palissade. J'en ai jamais vu autant ! Ils sont in-nom-bra-bles ! Ils nous attendaient. C'est évident, môôôdit !

Au moins 2 000 guerriers armés jusqu'aux dents formaient cette terrifiante ligne de bataille. Les ferventes prières des femmes et les projectiles de nos fusils allaient devoir se conjuguer avec efficacité pour résister à leur assaut ; les premières pour garder le moral aussi haut que possible, et les secondes pour arrêter cette horde d'intrépides combattants.

Les Sioux avançaient à pas comptés, comme des lynx qui se glissent silencieusement vers leur proie. Leur ligne se fractionnait et se reformait, au gré des nombreux talwegs ou des mares qui parsemaient, même à flanc de coteau, cette région fort argileuse. Le père Laflèche m'avait raconté que la plupart des armées du monde criaient en donnant l'assaut, pour impressionner l'ennemi et évacuer leur propre peur. Les Sioux, quant à eux, gardaient un calme olympien qui nous terrorisait plus encore. J'étais fortement impressionnée, mais déterminée à me battre jusqu'à la mort, avec l'aide de Rémi qui gardait sur moi un œil vigilant. Nous étions peut-être sur

---

[209] ●Le crotale cornu de l'Ouest, ou *Crotalus cerastes*, est un serpent à sonnette.

leurs terres – c'est à dire sur l'espace qu'ils avaient pris aux tribus plus faibles – mais nous avions aussi besoin d'un territoire, et, ce qui est sûr, c'est qu'il y avait encore assez de bisons pour tout le monde. Mais les nations se comportent toujours avec un égoïsme forcené, qui cause tant de guerres et de malheurs. Je le pense encore plus aujourd'hui[210]. Notre passage, en si petit nombre, auprès du Grand-Coteau n'était manifestement qu'une provocation de notre part, un piège destiné à montrer aux Sioux que nous étions forts et courageux, et qu'ils devaient partager leur territoire de chasse avec nous, de gré ou de force. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'ils envoient des effectifs aussi considérables. Si la colonne Lacombe n'intervenait pas assez tôt, le piège allait sans pitié se refermer sur nous, et des centaines de scalps allaient décorer les lances des guerriers Sioux, à côté des plumes d'aigle.

J'en étais là de ma méditation et de mes spéculations, les yeux fascinés par cette multitude de cavaliers, lorsqu'ils atteignirent le pied du coteau. Ils ébauchèrent alors leurs premiers pas sur le glacis renversé, la pente douce de 500 mètres qui s'abaissait doucement jusqu'à nous. Soudain le grand chef, tout empanaché de plumes d'aigle, leva sa longue lance vers le ciel avec toute l'autorité et le prestige que lui octroyaient les centaines de plumes de son ample coiffe. À ce geste d'autorité, la ligne de bataille de 3 km commença à s'immobiliser.

— La cavalerie de réserve ! En selle ! Allez immédiatement leur demander ce que signifie ce déploiement d'hostilité ! ordonna Jean-Baptiste Falcon, notre capitaine de jour. Et surtout mettez-les en demeure de rester loin de notre camp pour les empêcher d'observer nos défenses !

Trente hommes sautèrent en selle. C'était notre réserve, prélevée de-ci de-là, et destinée à effectuer une contre-

[210] ●Alexie a écrit ce texte à partir de 1900, et jusqu'en 1909 année de sa mort, alors que couvait la Première Guerre mondiale entre 6 empires : les Empires français, allemands, autrichiens, anglais, russes et ottomans.

attaque surprise si nécessaire. Tous chevauchaient des pur-sangs de chasse : nokotas, pintos, mustangs et surtout les meilleurs, les lapelouses à la robe bariolée[211]. Fusil chargé à la main, nos trente cavaliers s'écoulèrent par une porte étroite qui s'ouvrit dans notre palissade. Ils avancèrent au trot en soulevant une épaisse poussière, qui fut immédiatement balayée vers le Nord par une brise assez vive du S-S-E. Dans la ligne indienne, on pouvait maintenant distinguer nos trois amis prisonniers, curieusement à cheval eux aussi.

Soudain, l'un des trois captifs frappa l'encolure de sa bête, lui talonna les flancs, et détala comme le vent en direction de l'escadron métis qu'il traversa, épouvanté, pour se réfugier dans notre camp retranché dont on avait laissé la porte ouverte. Choqué par les rires de ceux qui occupaient les trous individuels de part et d'autre de la porte –dont moi-même–, le rescapé s'écria :

— Arrêtez de ricaner comme des niaiseux ! C'est pas drôle ! On va r'cevoir sur la gueule l'assaut de 2 000 guerriers ben armés.

Voyant approcher nos cavaliers, une formation de 200 guerriers se détacha de la ligne de bataille siouse[212] pour se porter à leur rencontre. Le commandant métis leur proposa quelques cadeaux, puis les exhorta en français-chinouk à sauvegarder la paix entre leurs deux peuples.

Affectant un mépris ostensible et une superbe arrogance, les Sioux ignorèrent totalement les cadeaux et la requête. Les fusils étaient dirigés vers le ciel mais l'index de chacun restait sur la queue de détente. L'offre fut alors faite en lakota et en plusieurs langues indiennes sans pour autant attirer l'intérêt des guerriers. Au contraire, leur chef déclara en français que « *le seul cadeau qu'ils accepteraient serait...*

---

[211] ●Les Lapelouse, aujourd'hui Appaloosa ou Apalousa, sont une race hybride créée par les Indiens Nez-Percés sur les hauts plateaux que les coureurs-de-bois canadiens-français avaient appelés *La Pelouse* à cause de leur herbe rase. Une rivière de cette région fut aussi appelée La Pelouse. Ils avaient appelé les Plaines centrales *La Prairie* pour son herbe longue. En français Chinouk, l'article reste agglutiné au substantif. Le premier A de Appaloosa est ce qui reste de l'article LA.

[212] ●Bien que l'adjectif féminin *siouse* n'ait pas encore été accepté par les dictionnaires européens, il était largement utilisé dans les milieux francophones nord-américains au XIX[e] siècle, et de ce fait s'en trouve légitimé.

*le camp français tout entier, et que s'ils n'avaient pas pris soin de se munir de charrettes pour rapporter le butin jusqu'à leur camp, c'était parce qu'ils se proposaient d'utiliser les charrettes des Français !* »

Par excès d'outrecuidance, ils vendaient la peau de l'ours avant de l'avoir tué ! Devant cette impudence présomptueuse, notre escadron fit subitement un abrupt demi-tour, poursuivi par l'avant-garde indienne, laquelle, abandonnant sa lenteur calculée, se lança ventre à terre derrière nos cavaliers pour tenter de les intercepter et de leur interdire le refuge du camp retranché. Toutefois, personne n'ouvrit le feu prématurément. Cette manœuvre semblait plutôt une espèce de bravade comme font les lutteurs qui se défient par des gestes brusques pour se forcer à baisser les yeux.

Les armes allaient parler ; c'était inévitable. Je me sentais à la fois effrayée et surexcitée par cette perspective. Ma tranchée individuelle était à gauche de la charrette amovible encore sur ses roues, qui servait de porte à la façade orientale de notre camp. Nos cavaliers entrèrent en trombe dans le camp fortifié, à peine retardés par le goulot d'étranglement de la porte étroite qui fut immédiatement relevée et fermée, juste devant les premiers cavaliers Sioux. Ces derniers firent demi-tour à 100 $^{m}$ d'un seul mouvement pour rejoindre leur ligne de bataille, à l'exception d'une poignée de guerriers outrageusement téméraires. Voulant résolument narguer la mort et les Métis-français, ce groupe de *Braves parmi les Braves* mit les chevaux au pas et continua d'avancer dans un silence impressionnant. Ils bravaient la mort avec mépris pour ressentir sans doute l'excitation de l'effroi, comme un toréador qui se retourne devant un puissant taureau afin de lui signifier qu'il ne craint pas ses cornes redoutables. Ce peuple qui n'avait jamais subi de revers se croyait décidemment invincible ! À la tête de cette cohorte de héros, marchait un jeune chef, beau comme le Manitou, joues noircies pour exprimer son grand courage,

si magnifique sous sa glorieuse coiffe de plumes d'aigles, que mon cœur se révoltait à l'idée de devoir lui ôter la vie, la seule vie que Dieu lui avait donnée, car il venait vers la porte, c'est à dire vers moi. On a toujours davantage pitié des jeunes gens au physique attrayant que des vieillards flétris par les ans. C'est humain !

— Dernier avertissement ! Rentrez chez vous ! hurla Jean-Baptiste Falcon, qui, en tant que chef suprême, était celui qui devait donner le signal du feu.



Chapitre 33

## *Le combat fait rage*

Le champ de bataille demeurait silencieux car les tourtes elles-mêmes, comme des commères distraites par un incident, semblaient avoir suspendu leur jabotage incessant pour se repaître de ce divertissement inouï. Seul résonnait le crépitement sourd des sabots sur le sol durci, amorti par le bruissement de l'herbe foulée. Mon fusil était approvisionné et posé bien horizontalement sur le parapet pour que la platine ne se vide pas. J'avais piqué la baïonnette, verticalement, dans la terre.

— *Sois tranquille, Alexie, chui ben là !* murmura Rémi au creux de mon cœur.

— *Merci mon chéri. J'compte ben sur toé !*

— *Mais j'te conseille tout de même d'épauler ton fusil au lieu de pétuner, car ça va mal tourner avant longtemps !*

J'avais d'abord pris une pincée de tabac hart rouge dans mon sac à pétun pour me rouler une cigarette afin de maîtriser ma fébrilité. Bien que totalement fascinée par ce jeune chef tout auréolé de plumes comme un paon magnifique, je suivis tout de même le conseil de mon mari. Je posai ma cigarette sur le parapet pour me saisir de mon fusil que j'épaulai en murmurant des : « *Tabarnouche ! Rémi ! Tabarnouche !*» d'admiration, tant le spectacle me saisissait. J'allais peut-être mourir dans une minute, mais j'avais le privilège de partir avec les yeux remplis du tableau magnifique de ce jeune *Akichita* qui se croyait invulnérable[213].

---

[213] ●Les coiffes de plumes d'aigle étaient portées par les hommes les plus braves. Les chefs s'efforçaient d'être ces hommes-là. Chaque plume d'aigle représentait un exploit de bravoure. Chez les Sioux, les guerriers qui portaient ces coiffes étaient membres de l'Ordre Akichita, club d'élite comme la *Légion d'Honneur* des Français, le *Cœur de Pourpre* des Américains ou la *Croix de Victoria* des Canadiens. Cette coiffe était investie de pouvoirs surnaturels qui protégeaient son porteur lors des combats, comme un talisman ou comme la *Médaille Miraculeuse* de Catherine Labouré qui existait déjà depuis plus de 20 ans et que, d'ailleurs, de nombreux Métis-Français portaient sur la poitrine ou dans la poche.

— *Voilà comment j'aimerais mourir !* pensai-je. *Comme une héroïne inutile mais sublime !*

— *Arrête donc de penser des sottises, Alexie ! Ce jeune est victime de sa vanité. Il y a tant de personnes qui se mésestiment qu'elles feraient n'importe quelle folie pour savourer la satisfaction de se croire admirées ! Alexie, glorifier le dévouement et le courage jusqu'à la vanité, c'est créer des héros, c'est pousser les gens à se sacrifier inutilement. Prépare-toi à te battre, plutôt !*

Mon homme paraissait un peu jaloux de l'admiration que je portais à ce jeune chef. Je n'insistai pas. J'évitai de fermer un œil aussi longtemps que je ne voulais pas tirer, pour ne pas fatiguer et troubler ma vision. La poussière s'éloignait rapidement vers le nord comme la fumée d'un feu de Prairie. Jean-Baptiste Falcon cria de nouveau sa sommation, en lakota cette fois. On le sentait réticent à tuer le jeune homme inconscient qui venait offrir sa vie pour la vaine gloire d'une plume d'aigle. Rien n'y fit. Le jeune garçon, téméraire jusqu'au déraisonnable, continua d'avancer. Dans son orgueil puéril, il imaginait sans doute les yeux de sa tribu fixés sur lui et se trouvait peut-être pris à son propre piège de bravoure insensée, de témérité irrationnelle. Comme à regret, un coup de feu retentit ; un seul. Le jeune paon tomba sans vie, les bras en croix, la face contre terre, couvert de ses belles plumes d'aigles en guise de linceul. Jean-Baptiste Falcon, debout derrière ma charrette, l'avait abattu à contrecœur d'une seule balle dans le front.

— *Triple idiot !* murmura notre capitaine élu, furieux d'avoir été contraint de procéder à l'exécution capitale de ce jeune chef qui avait bradé sa vie pour une vaine gloire. *Môôôdit gamin téméraire !*

Le coup de feu de Jean-Baptiste déclencha une bataille acharnée. Je pus voir la longue ligne indienne de 3 km onduler dans le paysage, comme un lasso de chanvre, s'approcher de notre palissade et s'enrouler, serpent furieux, autour de notre camp retranché pour nous étouffer et nous

pendre. Les 2 000 cavaliers Sioux se mirent à tourner autour de nos défenses en nous arrosant de flèches et surtout de coups de feu. Certains s'abattaient brutalement dans l'herbe de la Prairie sous les projectiles des combattants métis qui prenaient le temps de viser pour que chaque balle porte, même si nous ne risquions pas de manquer de munitions, étant au tout début de notre grande chasse au bison.

À l'intérieur du camp retranché, l'aumônier de la chasse, le père Laflèche avait revêtu ses vêtements sacerdotaux. Pour fouetter notre détermination et conjurer nos angoisses, il brandissait un grand crucifix de bois. Non sans courage, il s'approchait de chaque charrette et consolait les enfants, tassés au fond de leur tranchée de famille, de même que certaines femmes dont les nerfs craquaient. Durant tout le combat, il déclama littéralement ses prières au sommet de sa voix, pour être entendu de tous, en se déplaçant le long des tranchées intérieures :

— *Je vous salue, Marie, pleine de grâce...*

Le premier assaut fut suivi d'une pause par les Sioux, surpris de ne pas avoir emporté la position d'emblée. Voyant revenir les Indiens fatigués ou blessés, l'un des deux derniers Métis-français prisonniers, jugea avec quelque raison qu'ils allaient se venger sur eux de leur échec. Il invita par bribes de phrases discrètes son codétenu à fuir et s'élança dans la pente du coteau en direction du camp français. Il montait un lapelouse, le meilleur coursier de l'Ouest, et il arriva effectivement à bon port, heureux de s'en être tiré à si bon compte. Jean-François Malaterre, le dernier prisonnier, qui savait que son cheval était une méchante rosse, un très mauvais coureur, se contenta de couvrir la fuite de son ami, en tirant sur ses gardiens avec un pistolet qu'il avait dissimulé dans ses vêtements. Il en abattit trois avant de prendre la fuite en guise de diversion et d'être lui-même rattrapé et mis à mort par une volée de flèches et de balles.

Son corps, percé de plusieurs dizaines de flèches, fut ensuite démembré en pleine vue. Le tronc, les bras et les

jambes disloqués furent exposés de loin à nos yeux terrifiés ; grossière erreur psychologique des Sioux qui renforcèrent ainsi, si besoin était, notre détermination à combattre jusqu'à la mort.

Nos assaillants avaient ainsi laissé échapper tous leurs prisonniers sauf un. Leur incompétence dans ce domaine n'avait malheureusement rien à voir avec leur bravoure qui était indiscutable. Leurs perpétuelles victoires dans chacun des conflits avec les autres nations indiennes leur donnaient un moral de bronze et l'intime conviction d'être le peuple élu du Manitou. Mais les Métis-français possédaient aussi un moral d'acier, car ils savaient que dans leurs veines coulait le sang de ces grognards de la Grande-Armée. D'ailleurs, le prénom de leur fameux chef, Napoléon, fleurissait chez eux comme églantines sauvages[214]. Les Anglais avaient tenté en vain, par dépit, de dissimuler les victoires européennes des Français ; je l'ai déjà mentionné. Mais ils n'avaient réussi qu'à grossir leur légende.

Entendant des exclamations dans mon dos, je me retournai pour regarder entre deux charrettes. C'était une femme, la mère du Métis-français qui avait réussi à s'arracher aux serres des Sioux et à se réfugier dans notre camp. Je ne me souviens plus précisément de son nom ; je crois qu'il s'appelait Bellehumeur, Isidore Bellehumeur. Elle pleurait à chaudes larmes depuis le début du combat, car elle le croyait condamné à périr. En voyant surgir son cher enfant qui revenait presque de l'Au-delà, elle oublia tout danger, sortit de sa tranchée de protection et se précipita dans ses bras pour l'étreindre. Il s'était déjà muni d'un mousquet. Elle lui murmura entre ses sanglots :

— Mon cher fils, comme tu dois être fatigué ! Donne-moi ton mousquet et va dormir un peu pour te reposer. Laisse-moi tirer quelques cartouches sur ces niaiseux !

Je ris de bon cœur en entendant cette femme si impétueuse. Mais les Sioux, écumant de rage et d'humiliation, n'appréciaient pas du tout de s'être laissé

[214] ●L'églantine est aujourd'hui le symbole floral d'une des trois province des Prairies.

berner par leurs prisonniers. Décidés à en finir au plus vite, ils reprirent leur ronde meurtrière autour de notre petit camp, dans une furieuse attaque générale, mais heureusement un peu décousue. À la façon indienne, ils n'attaquèrent jamais en masse sur un seul point. C'est ce qui nous sauva. Deux assauts simultanés de mille hommes chacun, à l'Est et à l'Ouest de notre camp retranché, aurait immédiatement eu raison de notre résistance et enlevé notre position, surtout en utilisant l'écran de poussière qu'auraient créé leurs mouvements.

Les guerriers indiens, quoiqu'extrêmement intrépides, avaient un dangereux talon d'Achille. Ils considéraient qu'ils devaient décider par eux-mêmes de leur tactique à la guerre. Si le chef n'arrivait pas à les convaincre d'une stratégie commune, il était impossible de les faire obéir, et certains, mécontents de la tactique préconisée, pouvaient même abandonner le combat et rentrer chez eux sans être, pour autant, taxés de trahison ou de lâcheté. Cette liberté individuelle absolue restait solidement ancrée dans l'esprit de chaque Amérindien.

La fusillade crépitait comme une grêle par soir d'orage. Dans l'air, sifflaient et bourdonnaient des milliers de projectiles comme des frelons furieux, et les détonations hachaient les prières du père Laflèche au nom si adéquat, lequel, revêtu de son surplis, aube, étole et chasuble, brandissait inlassablement son crucifix, talisman invincible, comme pour dominer la tempête, en hurlant à pleins poumons :

— *...Ô Dieu ! Aidez-nous à lutter... ces ennemis qui veulent détruire vos enfants !*

Il exhortait ses gens à se battre pour leurs femmes et leurs enfants :

— *Mourez s'il le faut, mais mourez en braves ! déclamait-il au sommet de sa voix.*

—*Prenez-garde à vous, mon père,* criaient des femmes. *Si vous êtes tué, on est perdu !*

*—Ne vous en faites pas, mes enfants, Dieu nous garde ! Les Sioux les plus braves ne peuvent rien contre Dieu !*

Et ces mots chimériques prononcés avec tant de conviction, nous comblaient d'une confiance infinie et nous rassasiaient d'audace présomptueuse. Quelques guerriers sioux, désespérés de notre résistance acharnée et de leur impuissance, se jetèrent courageusement à plein galop contre nos fortifications. Ils se couchaient sur l'encolure de l'animal ou sur son flanc pour éviter nos balles qui sifflaient à leurs oreilles. D'autres s'approchaient en rampant dans l'herbe pour présenter moins de surface à nos fusils. De temps à autre, ils s'arrêtaient, épaulaient, tiraient et rechargeaient. Les balles de plomb et les flèches pleuvaient comme giboulées.

— *... Donnez nous... courage... jusqu'à la mort !...* hurlait le pasteur de sa voix tonnante, comme Dieu dictant ses dix Commandements sur le Mont Sinaï. Il émergeait par moment de la poussière comme un fantôme d'outre-tombe.

— Baptiste Fournier, va renforcer le côté Ouest avec trois hommes ! hurla Jean-Baptiste Falcon de sa voix calme de ténor.

Comme nous ne présentions que notre tête et le haut de nos épaules à leurs projectiles de plomb ou de bois, nous étions presque invulnérables face à leurs armes épaulées au triple galop. Par contre, nous pouvions bien ajuster nos coups sur ces cibles mouvantes. Les Sioux se précipitaient sur nous sans pouvoir se dissimuler sérieusement sur ce glacis immense qui fuyait à perte de vue jusqu'au Grand-Coteau d'un côté, et à l'Ouest jusqu'au Missouri que nous devinions au-delà de l'horizon, à l'Ouest, quand, par moment, la poussière nous permettait d'entrevoir le paysage. Beaucoup de nos balles faisaient mouche. Quelquefois, un cheval s'écroulait dans l'herbe, envoyant rouler son cavalier qui devait retraiter en rampant sur le sol, comme un gros animal démembré.

Durant les six heures que dura la bataille de Grand-

Coteau ce jour-là, je pus tirer une centaine de balles que je jugeai bien ajustées, dans les meilleures conditions de vision. Mais je tirai aussi une centaine de projectiles presque au juger, sur des ombres fugitives trop rapides que j'étais assurée d'avoir manquées, ou bien sous l'effet de l'émotion, lorsqu'un cavalier m'approchait de trop près. Un lapelouse emballé, démonté de son cavalier, vint, comme un fantôme blanc tacheté de noir et de brun, mettre un sabot dans ma tranchée individuelle et s'écrouler sur moi. Je me trouvai enfermée dans mon trou comme une taupe dans sa tanière. Mais l'animal terrifié réussit à se redresser, d'un violent coup de rein, et disparut en un clin d'œil, non sans m'avoir gratifié d'un hématome sur l'épaule.

Ma première victime, en tout cas celle dont je suis totalement sûre, fut un immense guerrier, visage peint aux couleurs de la guerre, joues noircies en signe de courage. Il sauta de son cheval à cinq mètres à peine de ma tranchée individuelle et se précipita sur moi en brandissant une formidable hache d'acier dont la lame brillait comme une *pièce-de-huit* espagnole en pur argent. À n'en pas douter, il l'avait achetée au comptoir local de l'*American Fur Company*. Je vis d'ailleurs par la suite la mention SHEFFIELD CUTLERS, ENGLAND, gravée sur le plat. Je crus ma dernière seconde venue. Je hurlai de toutes mes forces :

—Rémi, aide-moi ! Donne-moi ta grande force et ton courage !

Mon cri se perdit dans le tohu-bohu et la confusion du combat. Je visai et tirai, à bout portant, sur cette cible géante. Je pouvais difficilement la manquer. Je sentis un choc violent sur la tête et me crus morte, poussée jusqu'au fond de ma tranchée individuelle par cette masse d'homme[215]. Quand j'ouvris les yeux, je me trouvai nez à nez avec le guerrier dont les yeux exorbités me terrifièrent. Sa tête pendait contre mon visage. Il était bel et bien mort. Son sang ruisselait sur ma tête et mes épaules. J'eus la surprise de voir qu'il avait

---

[215] ●Une tranchée qui était plutôt un trou individuel. [Note de l'auteur.]

des yeux étranges, plutôt bleu foncé, sans aucune caractéristique amérindienne. Curieux ! Peut-être était-il un Européen prisonnier de guerre et "adopté" par la tribu siouse ? Ce fut mon impression.

Après le combat, je vis qu'il avait reçu mon projectile en pleine poitrine. J'ai souvent songé à cet homme à qui j'avais enlevé la vie. Qui était-il ? D'où venait-il ? Avait-il des enfants ? Ce fut ma première victime certaine[216].

— Il a l'air d'un blanc, celui-là !... Tu as du noir de ses joues sur ton front ! Qu'avez-vous fait dans la tranchée ? ricana mon voisin, Napoléon Gaudreau après la bataille[217].

Après être revenue de mes émotions, et avoir repoussé hors du trou et au-delà de mon parapet cette immense tête, dont les yeux grand ouverts me fixaient obstinément comme pour me reprocher de l'avoir tué, je jetai un coup d'œil furtif aux autres défenseurs. Ce faisant, je déchirai entre mes dents une cartouche destinée à recharger mon *charleville.* Notre camp retranché paraissait imprenable. La plupart des balles ou des flèches des Sioux se perdaient dans les charrettes ou les parapets. Nous n'avions que des blessés, si l'on fait abstraction du pauvre Jean-François Malaterre.

Quelques-uns de nos animaux, regroupés au centre du cercle près de l'étang, avaient toutefois été touchés. Mais pour les Indiens peu habitués à subir de lourdes pertes, contrairement aux Européens, c'en était trop. Ce n'était pas une question de courage mais de coutume.

Les Sioux suspendirent donc le combat durant un moment. Ils se rendaient compte qu'il était tout à fait intolérable et même ridicule que cette poignée de Français, comme ils nous appelaient, puisse tenir tête si longtemps à deux mille courageux guerriers sioux, considérés comme invincibles dans l'Ouest. Mais nous luttions pour notre survie, tandis que les Sioux-Tétons ne se battaient que pour maintenir l'intégrité d'un territoire de chasse et pour

[216] ●Si l'on fait exception de ses parents qu'elle avait quittés sans vergogne et sans se soucier de leur souffrance morale.

[217] ●Beaucoup d'Anglais et surtout de Français allèrent vivre avec les Indiens. Ils prirent les coutumes indiennes. On les appelait les *Indiens blancs*. [Note de l'auteur]

s'approprier du butin. Nous avions donc l'avantage d'une vraie motivation. Plusieurs de leurs chevaux agonisaient pitoyablement de-ci de-là. On les acheva pour leur éviter les affres ultimes et douloureuses de l'agonie. La honte et la colère envahirent sans doute l'esprit de nombre de ces guerriers, car j'en vis soudain tout un groupe se précipiter sur nous en hurlant de rage, et tenter d'atteindre notre dérisoire palissade de charrettes, ridiculement mince. Mais leurs chevaux étaient épuisés. De nouveau on entendit les exhortations et les prières du père Laflèche, de même que les ordres du capitaine Falcon interrompus par le tapage du combat, par les cris, les râles de colère et d'agonie, les coups de feu, par le bourdonnement des balles et le sifflement des flèches. Je vis aussi que Marie-Isabelle Falcon, la sœur de notre chef, debout derrière une meurtrière percée dans le plancher d'une charrette, faisait le coup de feu avec nous, chaque fois que son frère lui abandonnait son arme pour aller encourager les combattants du geste et de la voix au niveau de la palissade.

Le deuxième assaut des Sioux vint, comme le premier, se briser contre notre résistance opiniâtre et même désespérée, comme les vagues furieuses de la tempête sur un récif granitique. Tout le monde priait pour que les Indiens n'aient pas l'idée de lancer un assaut de masse qui aurait tout submergé. Toutes nos invocations furent exaucées ; mieux encore, petit à petit, les Sioux, découragés, abandonnaient le combat, individuellement ou par petits groupes, pour se retirer sur le Grand-Coteau. Leurs traditions d'individualisme minaient totalement leurs chances de succès. Ils auraient été redoutables s'ils avaient combattu avec ensemble et discipline, comme ils le firent 25 ans plus tard, durant la bataille de la Petite-Rivière-du-Mouflon[218]. Leur échec au Grand-Coteau leur avait sans doute appris une leçon des plus utiles dans l'art de la guerre !

Notre combat avait duré six longues heures. À l'aide de

---

[218]Plus connue aujourd'hui sous le nom américain de *Bataille de Little Big Horn*.

quelques chariots, que les Indiens durent aller chercher dans leur camp puisqu'ils avaient prévu d'utiliser les nôtres pour rapporter le butin, ils chargèrent leurs morts et leurs blessés les plus accessibles. Puis, découragés, ils retraitèrent vers leur ville de tentes, loin derrière les premières hauteurs du Grand-Coteau. Par miracle, nous n'avions qu'un seul tué et plusieurs blessés légers, quoique nous ayons perdu quelques bœufs, indispensables pour haler nos véhicules.



Chapitre 34

## *Décrochage*

Dans le grand silence qui suivit la bataille, durant lequel nous étions tous restés en position de combat, fusil chargé, souffle suspendu, tous les sens aux aguets, épiant dans les herbes hautes les mouvements des Indiens qui abandonnaient petit à petit le champ de bataille, n'osant espérer que l'épreuve était enfin terminée, un Métis qui comprenait le lakota parlé par les Tétons, entendit, grâce à un courant d'air complice, un chef se lamenter au loin :

— Les Français ont le Manitou de leur côté. On n'en arrivera jamais à bout. Les tuer est impossible !

Ce n'était pas le père Laflèche qui nous aurait dit le contraire. Et pour couronner et mettre définitivement un terme à cette journée de combat, un violent orage vint détremper le champ de bataille et remplir nos retranchements argileux. Le ciel, assombri de colère, semblait vouloir imposer la paix. Quant à la brume –créée par l'évaporation dans cette chaleur intense–, elle perturba la visibilité nécessaire au tir à longue portée. Dans la soirée, un guetteur métis-français s'écria soudain :

— Je vois des cavaliers... Là-bas !... Ce sont nos éclaireurs qui reviennent !

C'était bien nos messagers. Ils nous annoncèrent que la colonne principale avait été avertie, et qu'en arrivant à marche forcée vers ici, elle avait intercepté deux éclaireurs sioux à qui elle avait fait savoir –à dessein– qu'elle accourait à la rescousse. Le camp indien avait donc été vraisemblablement avisé que les secours allaient intervenir dans la soirée du lendemain. Cette nouvelle avait dû contribuer à abaisser le moral des Sioux qui se voyaient limités dans le temps, pour le cas où ils auraient envisagé d'assiéger notre camp retranché et de le réduire par épuisement de nos munitions de bouche ou de guerre.

Dès que les Indiens eurent retraité vers leur camp sur le plateau fort ondulé qui couronnait le Grand-Coteau, je sortis avec quelques autres pour inspecter le champ de bataille. Nous pûmes estimer, par l'importance des taches de sang dans l'herbe, que huit Sioux au moins avaient été tués, et plusieurs autres blessés. Les diverses parties du corps de Jean-François Malaterre furent retrouvées, mutilées et hérissées de 67 flèches. Trois blessures par balles furent aussi constatées. Nous l'avons enterré sur place dans cette Prairie qu'il avait tant aimée, afin qu'il renaisse et refleurisse dans les pâquerettes blanches à cœur jaune et les lotus orange. Quelques cadavres sioux – dont celui de mon grand assaillant dont j'avais tout d'abord renforcé mon parapet, et celui du jeune chef téméraire – trop proches de notre ligne, n'avaient pas été ramassés. Sur les conseils judicieux du père Laflèche, ils furent transportés à quatre-cents mètres à l'est de notre enceinte défensive, sur le glacis ouvert, pour que la tribu puisse leur donner une sépulture honorable selon leur rite.

Enfin la nuit vint étendre son linceul de mystère et d'effroi sur notre camp retranché. Ce fut une nuit horrible pour moi et pour mes compagnons. Des hurlements menaçants jaillissaient des ténèbres comme des monstres hideux. Dispersés tout autour à bonne distance de notre camp, les Sioux cherchaient à user nos nerfs. Et ils y parvenaient.

Nous nous attendions à ce que le combat se ranime le lendemain puisque nos renforts n'arriveraient qu'en fin d'après-midi. Notre *Conseil de guerre* s'assembla donc durant la nuit. Il décida de décrocher et de retraiter vers l'ouest, vers le Missouri, pour nous porter à la rencontre de notre colonne de secours. C'était, une opération très délicate et des plus dangereuses dans les ténèbres, sur un terrain relativement plat, certes, mais parsemé d'une multitude d'étangs pas plus grands que des mares. Ces dépressions liquides restaient invisibles la nuit, soigneusement tapies

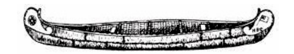
dans les ténèbres quand la lune avait la fantaisie de se cacher derrière un nuage propice. La manœuvre était périlleuse, surtout, en présence d'un ennemi intrépide, plus fort numériquement et presque aussi déterminé à nous détruire que nous l'étions à survivre. Néanmoins, en dépit du péril menaçant, nos chefs nous firent exécuter la manœuvre avec une grande ingéniosité et une lucidité remarquable. La perspicacité et le sens de l'improvisation font partie des qualités qui créent les grands stratèges. Et le jeune Gabriel Dumont qui deviendra lui-même un grand capitaine vingt ans plus tard, était à bonne école, ici au Grand-Coteau. Avec ses 13 printemps et demi, il était le plus jeune de nos combattants, et l'un des plus impétueux.

Bien avant que l'aube ne vienne effacer une à une les constellations et rosir l'horizon, quatre formations de cavaliers furent envoyées en éclaireurs à un kilomètre de la colonne, aux quatre points cardinaux, afin de signaler tout mouvement belliqueux de la part des Sioux. Chacune de ces patrouilles posta deux guetteurs à cheval au sommet d'élévations, si modestes dans notre chère Prairie. Ils devaient rester en vue de notre colonne afin de donner l'alerte, si le danger se précisait, par des signaux à la torche d'abord, puis au geste dès que le soleil glisserait ses flèches de lumière par dessus l'horizon inquiétant du Grand-Coteau. Les charrettes se formèrent en quatre colonnes de 50 chacune, une devant, une derrière et deux colonnes parallèles au centre. Au moindre danger, elles formeraient un cercle ou un carré retranché : les deux colonnes centrales s'écarteraient un peu et les colonnes de tête et de queue pivoteraient sur elles-mêmes pour colmater l'avant et l'arrière.

Les stridentes mélodies "stradivariennes" de nos essieux de bois ne nous laissaient aucune possibilité de filer à l'anglaise sans nous faire repérer, même la nuit. Toutefois, les Sioux, déjà fort méfiants, et désormais échaudés par notre combativité indomptable et désespérée, se gardèrent de lancer une attaque nocturne de peur de tomber eux-mêmes

dans un mortel traquenard.

— La peur que leur inspirent nos chasseurs est le commencement de la sagesse ! Remercions le Seigneur ! dit simplement le père La Flèche qui ne perdait jamais son sang froid, tant sa confiance en Dieu restait remarquablement inébranlable.



Chapitre 35

## *Le combat se rallume*

Les vents nocturnes avaient rapidement séché la boue superficielle dont l'orage de la veille avait englué le sol. Apparemment, dès le matin la poussière avait repris ses droits sous nos roues de bois et nos mocassins ; ou peut-être n'avait-il pas plu ici ! Dès le lever du jour, une dense poussière nous enveloppa et nous aveugla par moment. Elle aurait pu nous servir de camouflage si elle n'avait été très vite enlevée par les bourrasques d'un perfide vent du sud-est. En hâte, notre arrière-garde nous rattrapa pour nous signaler que les Sioux reprenaient l'offensive. Nous n'avions marché qu'une heure avant le crépuscule en nous faufilant précautionneusement entre les étangs presque invisibles qui encombraient notre chemin de retraite[219].

— *Formez le rond !* ordonna notre chef élu en ébauchant un cercle avec sa torche, dans le ciel blanchâtre qui s'éveillait lentement. Il souhaitait ainsi transmettre le message à distance. Il y ajouta quelques énergiques jurons, inutiles à la compréhension du message, mais qui soulignaient pour son entourage l'urgence de la manœuvre.

Le cercle fut exécuté en un clin d'œil. Désireux d'éviter de perdre plus de bêtes de trait, notre chef changea de tactique. Il nous fit former deux cercles concentriques. Les bœufs et les chevaux furent soigneusement attachés au bord d'une grande mare qui occupait le centre du premier cercle de défense, constitué de nos charrettes dressées en palissade dont chacune était cette fois percée d'une meurtrière. Le deuxième était composé d'avant-postes à 60 m en avant du camp retranché. Ces avant-postes étaient des trous

[219] ●La deuxième phase de la bataille se déroula vraisemblablement au sud-est du Lac Bleu, à l'intersection actuelle de la 9th Avenue NW et de la 9th Street NW qui ne sont, en fait, que de simples chemins de terre.

individuels, renforcés de parapets et de parados de terre. J'étais moi-même dans l'un de ces trous destinés à tenir les Indiens à distance respectable de notre palissade de charrettes, et, à plus forte raison, de nos animaux de trait ou de chasse. Dans l'aube fraîche, le creusement me prit beaucoup de temps car seule la surface avait séché. L'argile encore humide en sous-sol exsudait son eau qui formait une flaque de boue au fond de ma tranchée. Chaque pelletée de glaise exigeait un grand effort musculaire avec un "c*hlouch*" caractéristique.

— Môôdite boue, tabarouette ! maugréaient mes voisins Paul Lachance et Cléophas Grondin à environ quinze mètres de part et d'autre.

— Si la tranchée se remplit complètement, plaisantai-je, il va falloir combattre en nageant.

On se sentait vraiment isolés, ainsi dispersés dans cette deuxième ligne de plus de 700 m de long, tenue par 50 combattants seulement, tandis qu'une poignée d'hommes seulement tenait les meurtrières de la palissade et devait changer de place constamment pour se porter sur les côtés les plus exposés.

— Salut, Paul ! Ça va péter avant longtemps. Es-tu prêt ?

— Je suis prêt à les accueillir, répondit-il avec un sourire un peu crispé.

— Et toi Cléophas ? As-tu peur ?

— Pantoute! Chui tanné d'ces caves ! Et toi ?

— Chui aussi prêt qu'on peut l'être, tabarnouche ! Et j'ai pas l'intention de jouer le rôle du mort avant longtemps !

— Moé itou ! Cré moé [220]!

Mon commentaire, exprimé spontanément, me fit frémir. Je savais que si j'étais tuée, je serais enterrée dans ma tranchée individuelle. Dans ce trou-même que j'avais creusé.

— J'ai peut-être creusé ma propre tombe,… et j'y suis déjà dedans ! pensai-je lugubrement.

— Mais non, Alexie ! Arrête donc de penser à tout ça !

---

[220] ●Moé itou ! Cré-moé ! Moi aussi (ou moi non plus), crois-moi.

murmura Rémi au creux de mon oreille.

Mon parapet et mon parados me serviraient de tumulus. Je pouvais imaginer ma tombe, là, seule, perdue dans la vaste Prairie. Mes parents ne sauraient jamais quel avait été mon singulier destin. Curieux ! J'entendais ma mère :

— Je m'demande c'qu'on f'ra de toé ! Alexie !... Tu vas aller te perdre dans le vaste monde !

Je souris sans plaisir. « *Elle avait raison, ma chère Maman !* pensai-je. *J'allais peut-être mourir jeune, mais je ne devais cette infortune qu'à moi-même, tabarnouche !*» De toute façon, mon pauvre Rémi était mort, et je ne lui aurais survécu qu'une seule année. Son absence exaltait ma tendresse à son égard. Je l'ennoblissais à outrance, ce coquin ! Au moins, j'avais la consolation d'aller le retrouver de l'autre côté. Il serait très surpris de me voir arriver si vite !

— J'espère que ce ne sera pas moi qui serai surprise, par exemple en le trouvant en mauvaise compagnie !

Par une trouée de poussière, je regardai le ciel, vide comme si les tourtes nous avaient totalement abandonné l'espace, pour nous laisser régler nos comptes absurdes dans notre champ clos :

—Alexie ! Tu m'rejoins déjà ? T'as pas pu vivre sans moé ? T'as donc pardonné mon incartade de la Pointe-au-Baptême ?

—Mon p'tit mauzus, c'était plus qu'une incartade. C'était une trahison ! Une môôôdite trahison ! J'avais ben l'intention de t'faire payer cette insulte au prix fort ! Mais… j't'ai pardonné pour que tu puisses entrer au paradis sans traîner ce chaudron derrière toé ; et je t'aime !

Le sol était sec en surface. De ce fait, la poussière étouffante soulevée par toute cette agitation guerrière me tira par les pieds pour me faire revenir sur terre, en lice sur le champ de bataille. « *Tabarnouche ! Comme j'étais loin de tout ça, face à cette multitude de Sioux ! Au milieu de cette poussière épaisse... comme un navigateur dans la brume !* »

Soudain la poussière s’écarta un peu pour me laisser entrevoir un autre fragment de ciel bleu. Je regardai autour de moi ; mes compagnons étaient si loin, si loin ! Je me sentais vraiment seule, abandonnée face à ces ennemis jurés, prêts à venger leur humiliation de la veille. Silence lourd et menaçant ! Bizarre, les tourtes avaient encore filé ; seul un geai bleu s'obstinait à nous réprimander de sa voix de crécelle :

— Alors, les Hommes ! Vous vous croyez des dieux mais vous n'êtes vraiment que des imbéciles et des *minus habens !* criait-il, furieux.

J'aimais cette expression favorite du père Laflèche, que je prononçais «*minousabins*» et qui me paraissait très mystérieuse. J'ignorais que c'était du latin. J’alignai quelques cartouches de papier sur mon accoudoir ; de même que ma pipe et mon mauvais pétun de hart-rouge. J’avais commencé à pétuner la pipe, comme la plupart des femmes et des hommes de la Rivière-Rouge. Mon fusil, chargé et prêt à tirer, était posé sur le parapet, et j’avais piqué ma baïonnette dans la glaise des paracôtés pour pouvoir m’en saisir au besoin ; et la hache aussi. Je gardais sur moi mon poignard et un pistolet à barillet chargé, car j’avais pu constater, par la malheureuse affaire de Jean-François Malaterre, que les Sioux ne fouillaient pas leurs prisonniers et leur laissaient même les moyens de fuir. Seraient-ils aussi négligents la prochaine fois ? J'en doutais un peu, mais à tout hasard ! L’avantage avec eux c’est que, parmi les qualités qui font la force d’une armée : le courage et la discipline, ils avaient certes du courage à revendre, mais pour la discipline, les Sioux étaient sans doute absents le jour où le Manitou l’avait distribuée aux hommes ! Je ris de ma pensée ; elle me donnait quelque espoir de survivre à cette bataille qui n’en finissait plus. Deux papillons écervelés vinrent voleter sur mon parapet. Ils tournoyaient, cabriolaient :

—Aller vous compter fleurette ailleurs, les amis ! Sinon vous risquez de vous attirer quelques déboires !

J'étais fin prête. À peine mes préparatifs étaient-ils terminés que les Indiens commencèrent à tourbillonner autour de nous comme des derviches déments en hurlant de farouches : « *Whoup !* » « *Whoup !* » « *Whoup !* » Ce nouveau combat dura cinq interminables heures. Les projectiles, balles et flèches, se mirent de nouveau à pleuvoir comme grêle ; tout cela dans une chaleur infernale, une poussière étouffante. La surface du sol était très sèche tandis que mes pieds baignaient dans une boue liquide. Les cris de guerre nous déchiraient l'échine et le moral. Heureusement, au loin, nous entendions les prières déclamées par notre bon pasteur en vêtements sacerdotaux. Elles fouettaient notre courage et notre combativité, en nous apportant le petit regain d'obstination qui venait de la certitude intime d'avoir Dieu de notre côté. Tous les combattants de toutes les nations et de toutes les religions pensent avoir Dieu de leur côté, car les rois mobilisent toujours les dieux en même temps que leurs armées pour que les hommes n'hésitent pas à offrir ce qu'ils ont de plus cher au monde : leur vie. Et ils reçoivent en même temps la certitude d'obtenir une autre vie en échange, celle de l'Au-Delà, qu'on leur promet non seulement *éternelle* mais bien plus agréable que celle qu'ils acceptent d'offrir si généreusement... si inconsidérément, devrais-je dire. Ainsi ils peuvent avoir l'impression d'y gagner au change. Mais seuls les rois et leurs fidèles acolytes, les financiers, gagnent vraiment, dans ce marché de dupes ; et sans aucun risque pour eux.

Debout au fond de mon trou individuel, les mocassins pleins d'eau, je chargeais mon fusil avec fièvre, puis attendais, l'esprit toujours aux aguets, qu'une trouée se fasse dans la poussière qui nous emmurait totalement dans un monde d'ombres. Des silhouettes de cavaliers passaient en trombe, floues comme des fantômes. Mes yeux pris d'hystérie sautaient d'une ombre à l'autre. Ma tête se retournait souvent, comme sous l'effet d'un tic irrépressible, pour tenter de surprendre un guerrier sioux qui aurait eu

l’idée de se glisser entre nos deux lignes de défense pour m’attaquer par derrière. Au milieu du crépitement des armes à feu, des gémissements de douleur des blessés et des mourants, des cris de guerre des guerriers sioux déchaînés, du tumulte de l’assaut en masse, des hennissements des chevaux blessés ou surexcités, des mugissements du bétail affolé par tout ce tintamarre, de toute cette confusion dominée par moments par les prières hurlées au Très-Haut par le père Laflèche, je tâchais de ne pas perdre le contrôle de mes nerfs.

— *Aide-moi, mon Rémi ! Mon Dieu, aidez-moi !*

J’invoquais le Ciel tout entier, y compris mon mari ; je les mobilisais pour m’aider à lutter et à garder courage. Je ne doutais plus que Rémi était au Paradis, parmi les Élus… ce polisson ! Il devait bien s'y sentir un peu mal à l'aise !

Toutes les trois ou quatre minutes, une ouverture se faisait dans la poussière, assez longtemps pour que je puisse épauler mon fusil et tirer sur un cavalier sioux. Les attaques furent, ce jour-là comme hier, extrêmement opiniâtres, mais les Sioux apparurent moins nombreux que la veille. Nous espérions que c’était leur détermination qui fléchissait. Et le père Laflèche ne cessa de nous encourager en ce sens, en nous rappelant notre foi, nos enfants, nos ancêtres et les grognards de la Grande-Armée, si courageux, si "français" comme nous ; tout ce qui pouvait éperonner notre énergie. Quant à Isabelle Falcon, ce jour-là aussi, elle mania le fusil comme un vétéran des Compagnies franches de Trois-Rivières. Elle y prenait goût... comme moi. L’odeur de la poudre est enivrante ; si ensorcelante qu’elle me fait penser à l’opium : on sait que ces deux drogues sont mortelles et qu’elles nous détruisent, mais on ne peut plus s’en passer quand on s'y abandonne une fois.

Enfin, le combat fut suspendu par une brève averse. L’un des chefs sioux profita de la trêve forcée pour s’approcher de nos avant-postes afin de parlementer en brandissant une main ouverte en signe de paix et de réconciliation. Mais

Pierre Tremblay qui combattait dans une tranchée avancée, sur ma gauche, le somma, d'une voix forte, de « *ne pas approcher du camp sinon il serait forcé de le tuer !* » Il venait sans doute nous observer. Alors, l'Indien éleva la voix et annonça dans un français-chinouk de pelletier.

— *Heuh*[221] *! Salut !* Vous faites un bon combat, Français ! Toi et ton peuple très courageux ! Si capitulez tout de suite, la vie de tous sauvée !

— Merci, grand chef ! Tu nous as attaqués alors que nos intentions étaient de chasser, lui cria Pierre. On veut simplement chasser le buffalo que le Manitou a placé dans la Prairie pour faire manger tout le monde ! Pourquoi cherches-tu à nous en empêcher ?

— Français, vous et votre peuple sont courageux, vous pouvez chasser sur les terres des Sioux.

— Les terres des Sioux s'arrêtent au Grand-Coteau, là-bas ! C'est toi qui es sur les terres des Métis ! cria Pierre Tremblay pour le provoquer en lui désignant de l'index la direction du Grand-Coteau, à l'Est.

— Non ! Non ! Les terres des Sioux vont jusqu'à l'horizon dans toutes directions ! Vous êtes très courageux, Français, et on ne vous attaquera plus jamais !

Le chef, courroucé, fit brusquement demi-tour et s'éloigna. Ses gestes fulgurants trahissaient sa fureur et son impatience. Je criai à Pierre Tremblay :

— Tu l'as fait grimper dans les rideaux[222],... par ta provocation !

Pierre n'était pas d'humeur à rire. Il ne me répondit pas. L'hommage du parlementaire et sa promesse finale n'étaient destinés qu'à nous empêcher de l'abattre sur place. De toute façon, nous n'aurions jamais tué un parlementaire, même arrogant ou hypocrite. C'est sacré ! Pourtant, les doigts nous démangeaient. La ruse fourbe a toujours été une tactique guerrière. Lorsqu'il fut hors de portée de nos fusils, il leva sa lance chargée de plumes d'aigles et de longues chevelures

---

[221] ●Heuh ! est la vraie prononciation du son anglais Hugh!

[222] ●Grimper dans les rideaux, se mettre en colère.

humaines brunes ; l'une était blonde. C’était un signal. Immédiatement, les guerriers restés en retrait, qui, sournoisement, avaient profité de la trêve pour s’approcher insensiblement, se lancèrent dans un assaut terrible au triple galop, toutes plumes aux vents, en vociférant à pleins poumons leurs « *Whoup ! Whoup !* » terrifiants. Heureusement pour nous, rares furent ceux qui s'aventurèrent derrière notre ligne d'avant-postes, sans doute par crainte d'être pris entre deux feux. Les Indiens commençaient vraiment à croire que notre Manitou nous protégeait mieux que le-leur.

Un guerrier en plein galop tira sur moi, sans aucune précision, et sauta de son cheval pour se précipiter vers ma tranchée avec sa terrible hache brandie. Je tirai sur lui à quinze pieds. Il s’abattit comme une masse, mais il n’était que blessé ou peut-être n’était-ce qu’une ruse, car il se mit à ramper dans l’herbe haute et la boue. Je sentis une chaleur épaisse s'écouler sur mon cou et envahir mon épaule droite. Alors que mon attention était captivée par les gestes précis, nécessaires pour recharger fébrilement mon arme, il se releva soudain et surgit comme un diable à dix pieds de ma tranchée. Je saisis ma hache et lui lançai à toute volée. Il la reçut en plein visage, tomba, et demeura immobile après quelques soubresauts, tandis que la boue buvait son sang. Je repris dans ma main ma cartouche de papier ; je tremblais de plus en plus ; la poudre noire se répandit dans la terre humide de mon parapet. Je saisis une cartouche sèche et, avec les dents, en déchirai le papier pour recharger mon arme.

— Bon, tabarnouche ! Il faut absolument que je me calme ! Rémi… aide-moi à garder la tête froide !

À ce moment précis, j’entendis un grand cri, me retournai et vis qu’un Sioux s’était jeté sur Cléophas. Ils s’empoignaient dans une lutte à mort. On ne voyait même plus le Métis qui disparaissait totalement dans le trou, entièrement recouvert par le grand corps du guerrier. En

dernier ressort, je saisis ma baïonnette. "*Avec une baïonnette on peut tout faire*, *sauf s'asseoir dessus*", a dit un farceur. Je la fixai en un instant au bout de mon fusil déchargé, arrachai mes pieds à la boue avec un "*chlouch*" d'aspiration, et jaillis d'un bond hors de ma tranchée, en hurlant comme une possédée pour chasser de mes poumons l'oppressante peur :

—Rémi ! Aide-moi, tabarnouche, à sauver Cléophas !

Penchée en avant comme un vieux briscard, j'enjambai, en prenant garde de glisser, l'espace de quinze mètres qui me séparait de la tranchée de mon voisin. D'un geste brusque, je plantai la baïonnette dans le dos musculeux du Sioux, tandis que les cris étouffés de mon compagnon sourdaient de la tranchée. Je transperçai à deux ou trois reprises son dos ruisselant de sueur, de sang et de boue. Le guerrier cessa de bouger.

— Coudon ! Pousse-le, Cléo ! Repousse-le dehors ! criai-je.

— Il est ben trop lourd, osti ! Chu trop fatigué, tabarnac !

— Attends, j'va t'aider. Pousse, pousse fort, calvaire !

Je tirai de toutes mes forces par un pied dont le mocassin boueux et déchiré laissait entrevoir l'orteil du guerrier, et je vis apparaître la tête ensanglantée du Métis-français.

Après la bataille, je me rendis compte que mes coups de baïonnette avaient sans doute blessé ce pauvre Cléophas :

— Tabarnouche ! J'ai bien failli t'embrocher avec ma sapré baïonnette, mon pauvre ami. Ta blessure à l'épaule, c'est sans doute moi qui te l'ai faite.

— En tout cas, merci Alexie. Sans ton intervention, ç'aurait été plus grave ! Je serais sans doute quelque part entre ces nuages ! dit-il en pointant son doigt vers le ciel.

Partout, le long de la première ligne se poursuivait le combat, acharné dans la boue. Dès que la tranchée de Cléophas fut dégagée, je courus récupérer ma hache plantée dans le corps du Sioux en avant de ma position. Je sautai ensuite dans mon trou individuel comme un chien de Prairie poursuivi par un vautour, en m'éclaboussant de boue

blanchâtre, décrochai ma baïonnette et terminai d’approvisionner mon fusil. J’étais littéralement couverte de sang, de sueur et d'argile grise. Mes doigts poisseux souillaient mes armes. Mes mains tremblaient de surexcitation et sans doute de peur. Mais je ne sentais aucune douleur tellement l’agitation et l’angoisse raidissaient jusqu’au point de rupture chaque muscle de mon corps.

Dans les accalmies du combat, j’entendais parfois les clameurs et les exhortations du père Laflèche, qui, comme la veille, exaltait à grands cris la résistance, par ses encouragements hurlés dans la brume légère créée par l’évaporation rapide.

— Battons-nous courageusement pour nos femmes et pour nos enfants... la victoire est proche... Les ennemis s'épuisent... Les renforts arrivent… Dieu est avec nous... criait-il à pleins poumons, en brandissant sans doute son crucifix de bois que je ne pouvais apercevoir.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant sa phrase dont il n'avait sans doute pas mesuré la portée. Si nous survivions à cette bataille, je me proposai d'en rire avec lui-même. Par mon imagination, je le voyais avec son crucifix dressé. J’aimais mieux savoir sa croix de bois au bout de son bras plutôt que sur ma tombe. On sentait qu’il aurait souhaité lui-même faire le coup de feu avec nous, si son état ecclésiastique ne le lui avait interdit. Comme pour lui donner raison, les Sioux firent trois ou quatre tours, puis s’éloignèrent et disparurent au loin, dans la direction du Grand-Coteau, dont les hauteurs semblaient s'être dissoutes dans le paysage. Poursuivis et encouragés sur une certaine distance par nos balles qui vrombissaient à leurs oreilles comme des frelons mortels, ils ne revinrent pas. C’est alors qu’un torrent de pluie se mit à tomber, détrempant de nouveau la Prairie qui devint rapidement un impraticable bourbier. Ma tranchée se remplit presque entièrement de boue et d’eau blanchâtre ; j'en sortis au plus vite.

Chapitre 36

## *Une fière et décisive victoire*

Nous étions fiers d'avoir tenu 2 000 Sioux en échec, à deux reprises en moins de 24 heures. Mais ce plaisir était amoindri par la mort du pauvre Jean-François Malaterre. C'était miracle que nous n'ayons que des blessés ; nombreux il est vrai ! J'avais moi-même été assommée la veille par la chute du guerrier sur ma tête. Au cours du deuxième combat, une balle m'avait assez profondément labouré le cuir chevelu et je compris pourquoi j'avais senti un liquide chaud envahir mon cou et mon épaule droite. Le sang m'avait souillé avant de disparaître sous mes vêtements. L'aumônier me soigna. Il avait quelques notions de premiers soins. Il fallut me dénuder la tempe droite avec un rasoir-couteau sur quelques centimètres carrés, car mes cheveux étaient trop sales et emmêlés. Heureusement, cette blessure ne m'obligea pas à me déshabiller bien que le sang ait taché mon épaule et mon sein droit. J'avais en outre, sous la boue qui maculait ma peau, deux plaies au bras, quelques éraflures et plusieurs meurtrissures dont celle que m'avait infligée le lapelouse. Des balles perdues m'avaient aussi légèrement balafré une épaule, déchirant ma chemise.

Les Sioux, on l'apprit plus tard, avaient perdu 80 combattants, auxquels s'ajoutaient 300 blessés. De plus, 65 de leurs chevaux avaient été tués. Au cours du deuxième combat, mon voisin Cléophas remarqua au moins deux chevaux dont la crinière avait été rasée.

— Ils coupent la crinière de ceux qui ont perdu leur maître, m'expliqua-t-il.

C'était une perte immense dans l'Ouest où le vol de chevaux était le mobile de la plupart des crimes. Le sort s'était chargé d'infliger à leur morgue un cuisant châtiment. Quant à nos stratèges, après les sueurs froides du combat, ils

durent jubiler de voir que, en définitive, nous avions fini par vaincre l'obstination de ces fiers et intrépides guerriers.

Une demi-heure après la fin de ce combat épique, surgit l'avant-garde de notre colonne de secours, composée de 385 chasseurs auxquels s'étaient joints les trois-cents Indiens Saulteux venus du Lac Manitoba. Ces derniers furent fort déçus de ne pouvoir administrer une bonne leçon aux Sioux qu'ils craignaient et haïssaient tant. Finalement, leur colonne tout entière fit sa jonction avec nous en s'engluant dans l'épaisse et collante boue de la Prairie. Cette intervention était la véritable cause de la retraite précipitée des Sioux, et nous devions nous abstenir de nous considérer comme des héros invincibles. Avec ce renfort de 685 fusils, nos ennemis n'avaient qu'à bien se tenir, d'autant plus qu'ils manquaient de cartouches ; nous nous en étions rendu compte à la fin du combat par l'utilisation de plus en plus généralisée de leurs arcs. J'aurais voulu, comme quelques Métis-français, et surtout comme les Saulteux avides d'en découdre, que nous exploitions notre avantage en poursuivant les guerriers sioux, afin de leur infliger une punition bien méritée qui les aurait dissuadés de recommencer, mais, d'une seule voix, les deux aumôniers, les pères Laflèche et Lacombe, peu soucieux de stratégie terrestre ni de tactique humaine, refusèrent de nous laisser exercer des représailles qui auraient pu mettre à mal cette tribu et l'équilibre instable des forces intertribales de l'Ouest ; ce qui aurait sans doute réactivé les nombreuses petites guerres destinées à rétablir un équilibre harmonieux dans la hiérarchie des familles indiennes ; une harmonie uniquement basée sur la force et la puissance de feu de chaque tribu.

— Trop de dommages ont été faits par les armes. Remercions Dieu de nous avoir sauvés et prions pour l'âme de Jean-François Malaterre et de nos frères indiens tués ou blessés.

Cette bataille fut le "*Camerone*" des Métis-français de l'Ouest, douze ans avant l'heure, puisque ce combat de la

Légion-Étrangère au Mexique eut lieu le 30 avril 1863 à 3 500 km à vol d'oiseau plus au sud, non loin de Puebla. Je l'appris bien plus tard par les journaux. Mais à la différence de la Légion Étrangère, nous avons remporté la victoire ; contrairement aussi au général Custer dont les 300 soldats perdront la bataille de Little Big Horn, 25 ans plus tard, contre les 2 500 Sioux de Sitting Bull que nous appelions *Taureau-Assis*.

Le soir-même, j'aperçus le père Laflèche sur un cheval qui n'était pas le sien.

— Que se passe-t-il, mon père. Ne me dites pas que votre "Bayard" a été tué !

— Non, Alexis. Il n'a été que blessé légèrement. Mais sa blessure l'a totalement commotionné. Au point qu'il ne supporte plus les coups de feu. Il s'emballe dès qu'il entend un bruit qui ressemble à une détonation.

— Il ne veut plus être le cheval sans peur et sans reproche, comme vous l'appeliez ?

— Je suppose que tu as raison, répondit l'aumônier de la chasse en souriant tristement.

Ayant imposé notre force et notre détermination, nous avons pu continuer notre chasse au bison, après avoir érigé un long poteau dans la Prairie et attaché une lettre au sommet. Cette lettre disait en français que *ce territoire de chasse appartenait à tous les hommes sans exception, et surtout aux Français et aux Sioux*. En partant, j'eus une pensée amicale pour mon cher Rémi qui, du haut du Ciel, avait si bien su me réconforter dans ce combat sans merci. Je pensais qu'en m'évitant de mourir, il avait été vraiment très désintéressé, car, pour me revoir,... il fallait que je meure. Ou bien... peut-être… ne tenait-il pas à ce que je vienne le surprendre !

— T'en fais pas, mon grand chéri, si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera la prochaine, pensai-je en lui adressant un sourire vers les nuées. La question n'est pas "si" mais "quand" !

J'imaginai qu'il me répondait par un clin d'œil, comme à son habitude. Jamais plus, nous ne fûmes attaqués par une tribu entière de Sioux, les Indiens les plus redoutables des Grandes Plaines de l'Ouest. J'ai déjà insisté sur ce détail valorisant. Nous l'avons été par des individus qui tentaient de nous voler des chevaux ou du pemmican, mais, grâce au sacrifice de Jean-François Malaterre, nos chasses se déroulèrent toujours paisiblement, désormais.

*La cavalerie métisse* devint la première de l'Ouest et nous en étions si fiers qu'en 1870, alors que faisait rage en Europe la première guerre franco-prussienne, un capitaine métis nommé Napoléon Guay, qui avait servi sous Riel lors de la première insurrection de la Rivière-Rouge, commença à former une unité de cavalerie qu'il voulait amener en France pour aider ses frères français. Les volontaires étaient nombreux et enthousiastes. Mais la guerre se termina trop vite et cela évita sans doute bien des déboires aux... Prussiens ! La deuxième complication serait sans doute venue de Napoléon III qui n'aurait pas vu sans dépit ni contrariété un rival de même nom. Mais de toute façon, si je ne me trompe, il fut capturé par les Allemands et immédiatement détrôné et exilé par les Français !



Chapitre 37

## *Je prends une concession à Aubigny*

Grâce aux conseils éclairés et aux encouragements cordiaux et stimulants du bon Paul Dagenais qui me prit quelques mois comme "engagé[223]", je pus construire ma maison. Il faut dire que –comme je m'en rendis compte par la suite–, il espérait me marier à sa fille cadette Hortense. Mais je dois admettre que j'aurais fait un bien piètre mari, même avec la meilleure femme du monde, et que notre couple n'aurait pas eu la fécondité de la « Terre Promise gorgée de lait et de miel. » En fait, j'étais taraudée par le mal d'amour éperdu que m'inspirait encore et toujours mon cher Rémi. Et, sans avoir moi-même l'œil sur Augustin, le fils puîné de Paul, je considérais ce garçon comme un ami cher avec qui j'aurais aimé passer tout mon temps. Lui-même semblait s'être bien attaché à moi car il trouvait plaisir à me confier presque tous ses secrets que je m'efforçais d'écouter ; tant il est vrai que l'on peut se faire beaucoup plus d'amis par l'ouïe que par la parole. Son humour m'aidait à me remettre de mon chagrin car la fantaisie est un puissant cordial. Mais je n'osais pas, bien entendu, lui faire la moindre avance, car tout geste en ce sens aurait été jugé déplacé et même scabreux. C'était une situation des plus cocasses mais elle ne me portait pas à sourire, car elle me semblait tout à fait embarrassante et sans issue.

Dans l'Ouest francophone et plus particulièrement dans la Rivière-Rouge, la concession des terres suivait le mode du régime seigneurial de la Nouvelle-France. Ma concession avait 3 000 mètres de longueur, et 200 mètres seulement[224]

[223] ●*Engagé* = employé. Le mot venait de la Nouvelle-France où les immigrants payaient ainsi à leur employeur les frais de leur transport. À ce moment-là, le statut de l'engagé ressemblait à s'y méprendre à celui de l'esclave. Par contre, Alexie recevait un modeste salaire de Paul Dagenais, comme tous les "engagés" de cette époque.

[224] ●8 à 21 chaînes, en mesures de l'époque.

de façade sur la Rivière-aux-Rats. Ainsi, grâce à ce modèle intelligent, je pus, comme tous les colons de la Rivière-Rouge, avoir accès à l'eau vitale, pour le transport, l'irrigation et la consommation familiale. J'avais ainsi, comme tout le monde, une portion de terre alluviale fertile pour la culture du blé, de l'orge, du maïs, de l'avoine, des pommes de terre et des légumes en général, ainsi qu'un espace à l'arrière pour le foin et le pâturage des animaux que j'envisageais d'acquérir par la suite.

Grâce à mes amis Dagenais, je me construisis une maison selon le style canadien-français traditionnel dit "*en pièces de charpente*[225]". Dans la Terre de Rupert, cette technique de construction avait reçu le nom de "*Style Rivière-Rouge*". Selon ce modèle, Paul Dagenais m'exhorta à construire toute la charpente des murs en grosses poutres taillées à la hache. Je fermai les vides avec des rondins horizontaux.

— Maintenant, me dit Paul, tu dois bousiller les murs.

— Que veux-tu dire?

— Ça veut dire que tu dois remplir tous les espaces entre les rondins avec du torchis, c'est à dire du mortier d'argile mêlé à de la paille. Ça ressemble un peu à de la bouse de bison.

Je recouvris la surface extérieure et intérieure des murs d'un crépi d'argile, blanchi à la chaux. La deuxième maison que je construisis avec mon mari, beaucoup plus tard dans les années 1880, je la recouvris d'un revêtement extérieur de planches. C'était alors la grande mode. Il me fallut un été complet pour construire ma maison, et tout l'hiver pour en fignoler l'intérieur. Je soignais particulièrement la toiture de chaume; car c'est la clé de toute construction. D'autres avaient un toit d'écorce ou d'argile. Les bardeaux de cèdre ne vinrent que plus tard. Pour me reposer et me nourrir, je trappais avec énergie.

Sur les conseils de Paul Dagenais, je ne fis qu'une seule

---

[225] ●Appelé aussi *en poteau sur sol*. Les colons anglophones l'appelèrent "Red River Frame".

porte, au centre, et deux fenêtres recouvertes de peau parcheminée qui laissaient entrer une faible lueur. Je n’avais pas les moyens d’acheter des vitres. De toute façon, mes parents étaient trop pauvres pour en avoir au Canada même. Je n’y avais donc pas été habituée. La perte du confort affecte davantage ceux qui en ont joui. La richesse, c’est comme l’amour et la santé; on n’en souffre que lorsqu’on les a perdus.

Trop d’ouvertures entraînent une grande déperdition de chaleur en hiver, surtout dans la Rivière-Rouge qui est la région la plus venteuse du continent. Je n’avais qu’une unique pièce sans plancher comme la plupart des maisons modestes de cette région, à cette époque. Je construisis un foyer d’argile qui couvrait une partie de l’un des quatre murs. C’est tout ce dont je disposais en guise de chauffage jusqu’à l’apparition des poêles en fonte provenant du Canada ou de Saint-Paul-du-Minnesota.

Durant l’hiver, j’arrangeai un lit à rideaux pour mon futur mari et moi-même, car je comptais bien en dénicher un pour qu'il me fasse mes enfants.

— Je sais que Rémi le souhaite, me disais-je.

C’est ce qu’on se dit toujours quand on désire quelque chose qui nous inspire la culpabilité. Je devenais vraiment habile de mes mains, et je pus fabriquer une table massive avec ses deux bancs, une chaise berceuse et des coffres. Nous n'avions pas de "banc d'quêteux" comme au Québec. Car les dangers de l'Ouest non policé ne permettaient pas encore l'errance des vagabonds ou des voyageurs non armés.

J’achetai au comptoir de la Compagnie de la Baie d’Hudson quelques casseroles et surtout un petit miroir, un vrai luxe pour la femme que j’étais, un instrument plus efficace que le miroir en fer blanc poli que j’avais jusque-là, car même si je n’étais pas des plus coquettes, j’aimais me regarder longuement ; et je vis que je pouvais être belle avec quelque *ajustement*[226]. Ce miroir me rassurait et me libérait

---

[226] ●Ajustement : Selon le Dictionnaire de l'Académie française, le mot *ajustement* signifiait dans son sens archaïque le fait d'apporter du soin à sa toilette; autrement dit, le maquillage et la coquetterie.

de mes angoisses secrètes, car je voulais, plus que jamais, fonder une famille. Ma mère aurait été satisfaite de ce désir qui m'habitait et me taraudait de plus en plus.

D'ailleurs, certains soirs d'hiver, je m'amusais à m'habiller en femme, après avoir bien fermé portes et fenêtres car je devinais sans effort les commérages qui se répandraient dans la contrée si je me faisais surprendre en vêtements féminins :

— Y paraît qu'Alexis de La Durantaye s'habille en créature dans le secret de sa maison. C'est encore un lunatique, un "fifi sodomite !"

À la lumière chétive et titubante de mon feu, je tâchais de m'entrevoir dans mon minuscule miroir, de me scruter et de deviner quel effet je pourrais faire sur un homme. Étais-je assez belle pour lui plaire, pour attirer son intérêt, son affection et, pourquoi pas, sa passion impérieuse, au point qu'il accepterait de sacrifier sa liberté et de me l'offrir sur un plateau d'argent ; comme avec mon premier mari Rémi Bernier. J'avais tellement comprimé et malmené mes pauvres seins avec des bandes de tissu extrêmement serrées, que je me demandais avec inquiétude s'ils tiendraient leurs promesses lorsque je voudrais séduire un mari et nourrir un bébé. Les seins sont comme les enfants, si on cherche trop à leur faire baisser le nez, ça les marque pour la vie. À Montréal, mon cher Rémi semblait autrefois bien séduit par les attraits de mon corps et de ma poitrine. Et dans ma naïveté, je croyais bien que sa fascination pour eux réussirait à le retenir fermement et définitivement à mes pieds. (J'avoue cette préméditation aujourd'hui, parce que je suis âgée et plus sincère avec moi-même, mais je ne l'aurais jamais admise autrefois.) Aussi peut-on imaginer mon désarroi et ma colère à la Pointe-au-Baptême, lorsque mon mari me trahit ? Aujourd'hui, tout devait être repensé, car les blessures qui avaient été infligées à mes seins et à mon corps en général, lors des portages exténuants et de la bataille du Grand-Coteau, n'en avaient pas raffermi le charme, au

moment où j'en avais le plus besoin.

— Tu vois Alexis ! me dit un jour Paul Dagenais. Tu as maintenant un nid; il ne te manque plus que l'oiselle pour y pondre des œufs.

— Euh !... Oui !... dis-je simplement, n'osant pas trop m'avancer dans les sables mouvants où il tentait de m'attirer.

— Est-ce que mon Hortense a vu ta maison ?

— Euh !... Non !...

— Veux-tu lui faire visiter ?

— Euh !... Oui !...

— Eh bien, si tu veux lui faire visiter, je l'amènerai en revenant !

J'étais des plus embarrassées car je savais où il voulait en venir avec ses gros mocassins. L'intention était bonne. Me croyant timide, il voulait me faciliter la tâche.

À table, durant le dîner, Paul se tourna vers sa fille et annonça à la cantonade :

— Cet après-midi, Hortense, tu viendras avec nous. Alexis voudrait te faire visiter sa nouvelle maison.

L'invitation était si directe qu'Hortense devint rouge comme un coquelicot. Moi-même, j'aurais voulu me cacher dans un trou de souris, quand treize ou quatorze paires d'yeux inquisiteurs fouillèrent mon visage qui prit lui aussi un air de pivoine. Tout le monde attendait un commentaire de ma part, une déclaration... peut-être même une demande en mariage... qui sait ? Tout le monde interpellait avec insistance mes yeux effarés et fugitifs qui s'esquivaient en panique.

— Heeeeuuu ! Touttt… Toute la famille... est invitée... à voir ma maison... Pas seulement Hortense..., bégayai-je.

— Oui, oui, ajouta Paul en s'apercevant qu'il avait jeté un pavé dans la mare et un malaise sur toute la tablée. J'allais le dire... Pas seulement Hortense !

J'avais tout aménagé au mieux. L'armoire de mon coin-cuisine n'était qu'un ensemble d'étagères cachées par un rideau de cuir souple. Elle contenait peu de choses : deux

livres de farine, un peu de viande séchée, cuite ou boucanée, un demi taureau de pemmican[227], quelques poissons boucanés ou cuits pour les vendredis et les jours d'abstinence, du thé, du sucre d'érable, quelques onces de confiture ou de gelée de fruits sauvages : pembinas, groseilles, fraises, framboises, canneberges, saskatounes ou airelles que j'aimais cueillir à la saison ; de la tisane de coquelicot pour pallier le manque de laudanum, des feuilles d'aubépine sèches pour le cœur, de l'eau de mélisse pour la migraine et du *vinaigre-des-quatre-voleurs* pour désinfecter les plaies. Ah ! Puisse mon Rémi tant aimé avoir lui aussi profité de ces bonnes choses pour se sucrer le bec ou soigner ses maux !

Dans la petite chambre, j'ajoutai une robe de buffalo comme descente de lit et une autre comme couvre-pieds. Je suspendis au mur mon fusil à baïonnette qui m'avait été si utile durant ce fameux combat sans merci, mais dont je souhaitais ne jamais plus me servir, car l'idée seule d'utiliser cette baïonnette me donnait la nausée. À un clou, j'accrochai ma giberne pleine de cartouches de papier pour pouvoir m'en saisir rapidement en cas d'attaque de Sioux et plus tard d'Orangistes ou de Féniens[228]. Ma hache et le poignard restèrent dans ma ceinture fléchée. Les silex pour allumer le feu avec quelque étoupe trouvèrent place dans un coffre. Les allumettes n'avaient pas fait leur apparition dans l'Ouest car elles commençaient à peine à être fabriquées au Canada, à Hull. Je n'avais pas non plus d'eau à la champelure[229], comme j'en avais vu chez Monsieur Légaré, mais il ne fallait pas *ambitionner su'l' pain béni*.

Je me procurai quelques images pieuses –dont l'une représentait un crucifix–, au comptoir de la Compagnie de la

---

[227] ●Boucaner = fumer. Le taureau de pemmican est un contenant standard de 50 litres, ou environ 100 livres.

[228] ●Les Orangistes étaient les WASPS (White Anglo-Saxons Protestants) qui, comme Guillaume d'Orange, persécutaient dans les colonies anglaises (y compris l'Irlande et l'Écosse) tout ceux qui étaient catholiques. Les Féniens, étaient des groupes de combat irlandais installés aux États-Unis, qui se vengeaient du nettoyage ethnique que l'Angleterre infligeait à l'Irlande, en attaquant le Canada, colonie anglaise. L'Ouest fut aussi attaqué lorsqu'il devint canadien.

[229] ●*Champelure* = robinet. *Ambitionner sur le pain béni* = trop exiger.

Baie d'Hudson qui n'était pas étroite d'esprit quand ça lui rapportait quelques sous. Il faut dire que c'était vendu sous la table, car l'esprit du *Test Act* qui sévissait encore en Angleterre et dans les colonies en dépit de son abolition officielle, ne permettait pas ces symboles du papisme. Une statuette était encore trop chère. Dès que, sur les murs de ma chaumière, les gravures dévotes commencèrent à battre de l'aile au souffle brûlant de la Prairie, je décidai que mon nid était prêt. Il ne me restait qu'à trouver, non pas une oiselle, comme le pensait si naturellement Paul Dagenais, mais un oiseau ; puis, comme la mésange, je n'aurais plus qu'à pondre mes chers œufs dans ce nid confortable. Certes, Augustin Dagenais ne m'aurait pas déplu pour fonder une famille si je n'avais été encore troublée par la mort de mon cher Rémi auquel je me cramponnais désespérément comme une huitre à son rocher. J'avais fini par lui pardonner, et découvrais encore et toujours que le pardon est la plus efficace des libérations ; pour soi-même plus que pour celui qui nous a blessés.

Peu soucieuse de logique –puisque je persistais à m'habiller en vêtements de garçon–, j'attendais que les avances matrimoniales d'Augustin, ou de tout autre prince charmant plus intrépide que ce dernier, se manifestent plus clairement et apparaissent dans une trouée de poussière de la Prairie. Dans cette douce illusion, je cultivais sagement mon jardin potager planté de pommes de terre et de quelques céréales. Et je cueillais chaque année plusieurs chaudières[230] de baies pour agrémenter mes desserts et mon pemmican. Au fond du jardin, à côté de la bécosse. je construisis une petite étable-écurie pour mes chevaux et mes bœufs, car je comptais bien acquérir plusieurs charrettes pour les chasses au bison ou pour les expéditions de contrebande ; deux pour moi et deux pour celui qui serait mon mari. Mais, bonté divine ! Qu'il était long à se faire connaître, cet oiseau rare !

À travers la longue-vue apaisée de mes vieux jours[231],

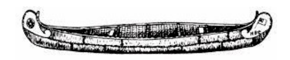
---

[230] ●Chaudière = seau.

[231] ●Alexie a écrit ces souvenirs à la toute fin de sa vie.

mon comportement me semble illogique et même un peu absurde. Mais je n'arrivais pas à me résoudre à m'habiller en fille car il m'aurait fallu renoncer à ma liberté d'être chasseur, comme à courir la Prairie à bride abattue sans en rendre compte à quiconque. De ce fait, je me garde bien de rejeter sur les autres la responsabilité de mon manque de succès matrimonial. Habillée en fille, j’aurais sans doute attiré d’autres avances que celles d’Hortense. L'ambiguïté de mon aspect ne pouvait incomber qu'à moi-même. Je repoussais jour après jour l'heure où je me déclarerais ouvertement une... créature, puisqu’on réservait à notre sexe ce curieux nom, comme si les hommes n’avaient jamais été créés.

La vie me prenait à mon propre piège.



Chapitre 38

## *Préparatifs pour la chasse aux bisons*

Ce ne fut que l'année suivante, au printemps de 1852, que je pus véritablement participer à ma première chasse au bison. Jusque-là, j'avais certes chassé, mais mon équilibre instable, en croupe, ne me permettait pas de me considérer comme un vrai chasseur. J'avais donc passé tous mes rares loisirs à chevaucher sans selle et à tirer sur des cibles au triple galop, à tel point que les voisins me prenaient pour un original un peu excentrique, sinon pire. Ils prenaient bien soin de s'assurer que leurs nombreux enfants –en ce temps-là les Métis-français avaient 10 ou 12 enfants, comme les Canadiens– ne viennent musarder dans la trajectoire de mes projectiles.

J'avais aussi profité de la dernière chasse plus ou moins gâchée par l'attaque siouse, pour apprendre à survivre dans la Prairie, et je savais désormais coller mon oreille contre un terrier de *chien de Prairie* pour ausculter la terre, comme un docteur, et ainsi capter le martèlement d'une harde de bisons en marche à 50 $^{km}$ de là. Je savais que ces troupeaux se déplaçaient en ligne droite, indifférents à tout obstacle, excepté aux montagnes. Malheur aux campements imprudents, aux champs de blé ondulants, aux fermiers distraits ou à l'arbre solitaire car la plupart des buffalos se sentaient subitement des démangeaisons et voulaient s'y gratter les flancs[232] ! C'est d'ailleurs à des causes similaires qu'ils durent, vingt-cinq ans plus tard, leur disparition de l'Ouest. Les itinéraires des hardes s'imprimaient pour longtemps dans l'herbe haute de la Prairie, et l'homme égaré pouvait les suivre pour trouver des points d'eau où

---

[232] ●Et plus tard aux poteaux télégraphiques que les bisons usaient et abattaient en se grattant, au grand dam des compagnies télégraphiques.

s'abreuver.

Cette année-là, grâce à la fonte des abondantes neiges printanières dont l'eau avait rassasié l'humus argileux, la belle saison déversa ses mille tonalités de vert sur la Prairie-planche dès que le souffle du tiède chinouk[233] eut fondu les derniers bancs de neige qui encombraient les rares replis du sol. Les Métis de la Rivière-Rouge s'étaient donc fébrilement mis, dès le 1er juin, aux préparatifs pour leur grande chasse de printemps. Pour la première fois, je trouvai le courage de demander à mon ami Augustin Dagenais de participer en tant que chasseur à part entière.

— Tu sais, Augustin, je me sens maintenant un véritable Métis de la Rivière-Rouge. D'ailleurs, je t'ai déjà dit que mon arrière grand-père était un Algonquin de Pointe-Bleue. Penses-tu que je pourrai devenir un chasseur ?

— Je n'en doute pas. Ton seul problème est que tu n'as aucune véritable famille de sang ici, et s'il t'arrive de te blesser ou de t'estropier, tu n'auras personne pour te prendre en charge et s'occuper de toi. C'est très dangereux, tu sais ! Il vaudrait mieux que tu viennes assister en tant que spectateur à la grande-chasse de juin et que tu participes à celle de septembre-octobre.

— Mais je ne dois pas être un cas unique, tout de même !

— Que veux-tu dire ?

— Il doit bien arriver qu'un Métis sans famille en ressorte estropié... Qu'arrive-t-il alors ?

— La communauté le prend en charge. Le partage se fait avec lui. Mais sa part est minime et ne lui permet pas les veaux gras.

— De toute façon j'ai toujours vécu de vaches maigres, et je n'attends aucun veau gras.

J'étais une femme déterminée et volontaire et il n'était pas question que je suive des conseils qui allaient à l'encontre de mes désirs personnels, même si je sentais que

---

[233] ●Le nom Chinouk avait aussi été donné à un vent qui provenait du Pacifique, franchissait les Montagnes Rocheuses dans lesquelles il perdait toute son humidité maritime, et, devenu sec et tiède, venait fondre les neiges des Prairies.

le conseilleur avait raison. Cet entêtement m'occasionna souvent des problèmes au cours de ma vie. Je ne le nie pas. Mais je suis ainsi.

Au début du mois de juin, donc, comme chaque année, le retour de la belle saison insuffla chez les Métis de la Rivière-Rouge la fièvre des Grandes Chasses. Toutes les personnes valides se lancèrent dans les grands préparatifs de transhumance. Les femmes, même, qui habituellement s'occupaient des tâches ménagères complétées de travaux de maroquinerie, abandonnèrent leur rôle traditionnel aux infirmes et aux vieillards, pour se consacrer entièrement aux préparatifs de la chasse. Les villages francophones de l'Ouest bourdonnaient littéralement d'activité, tandis que les quelques villages anglophones poursuivaient avec calme leur routine habituelle, se contentant de ricaner :

— Ça y est ! Les Français s'excitent. Comment peut-on abandonner le travail de la ferme et laisser tout en plan pour aller courir la Prairie, commentaient-ils, sans se rendre compte que durant ces préparatifs et ces chasses, les Métis fournissaient plus d'énergie et de labeur qu'eux-mêmes durant toute leur année de travail.

Mes amis métis, peu soucieux de l'opinion de ces Européens sous-éduqués, s'activaient en préparatifs. Tandis que les vieux et les handicapés tenaient les maisons, les hommes, les femmes et les enfants valides fourbissaient les armes, réparaient les équipements, ravaudaient les tentes, astiquaient les ustensiles de cuisine, reprisaient les vêtements de chasse, fabriquaient des mocassins – car ils s'usaient vite et il leur en fallait plusieurs paires pour une seule saison –, faisaient provision de vivres et de munitions auprès du comptoir le plus proche de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui en gardait jalousement le monopole ; à crédit en général.

Autour de moi, les familles investissaient de grosses sommes d'argent pour s'équiper à la Compagnie qui faisait largement crédit, connaissant l'honnêteté foncière des Métis.

Taraudée par l'émulation et la fierté, chaque famille rivalisait de panache pour ne pas paraître le parent pauvre. Chacune avait sa tente, ses charrettes et ses fusils. Il fallait pour une chasse moyenne : 700 litres de poudre noire à fusil ; 1,5 tonne de balles de plomb ; 1 400 couteaux de boucherie ; 6 240 pierres à fusil pour ceux qui avaient ce genre de mousquet ; 150 haches pour assurer les provisions de bois ; 450 chevaux de selle – l'expression est ironique puisque, précisément, les chasseurs n'utilisaient pas de selles –, 650 chevaux de trait ; 600 bœufs domestiques…

Ces chasses étaient une vraie manne pour cette compagnie qui, avec la complicité du Gouvernement anglais dont les membres étaient actionnaires, s'était octroyé le monopole du commerce dans la région, et interdisait toute transaction avec d'autres, comme un mari jaloux et soupçonneux. Elle pouvait ainsi baisser ou accroître ses prix avec à peine la concurrence du marché noir. La Compagnie serait payée au retour en pemmican, ce qui lui permettrait de nourrir son monde, et en peaux de bison exportables en Europe à des prix défiant toute compétition puisqu'elle établissait elle-même les tarifs à des niveaux dérisoires. Dieu sait qu'elle en abusait, car l'esprit de thésaurisation était sans borne chez ces pseudo-aristocrates toujours prêts à nous étrangler sans vergogne pour accroître leur immense fortune.

En délégation avec les chefs présumés de l'expédition, je me rendis chez l'évêque de Saint-Boniface, Mgr. Joseph-Norbert Provencher[234] :

— Monseigneur, nous venons vous demander de détacher un aumônier pour suivre notre chasse.

— Pour combien de chasseurs?

— Nous serons aux environs de 400 chasseurs et 1 200 charrettes.

— Bon, alors vous avez raison. Il vous faut sans aucun doute un aumônier, car les accidents ne sont pas rares et vous

---

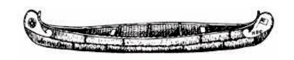
[234] ●Mgr Joseph-Norbert Provencher, fut le premier évêque de Saint-Boniface de 1847 à 1853. Venu du Bas-Canada (Québec) en 1818, il s'installa à La Fourche (qui devint Winnipeg) et fit construire la première église.

voulez être capables de mourir en règle avec le Bon Dieu.

Les munitions étaient en grande partie dépensées à la chasse, mais les Métis en gardaient toujours une bonne provision pour le retour, en cas d'attaque siouse, même si ces derniers gardaient le profil très bas depuis leur défaite récente.

Les coursiers de chasse étaient évalués à 15 livres. Le prix d'un bon cheval ne baissa jamais en dessous de 15 livres en 40 ans et monta jusqu'à 250, surtout les lapelouses. Le vol de cheval fut, de tout temps, la principale motivation des attaques des Indiens et il entraîna le marquage au fer rouge inventé par les blancs.

Cette année-là, une semaine de préparatifs suffit.



Chapitre 39

## *Départ pour la grande chasse d'été*

Vers la mi-juin, chaque village francophone de la Rivière-Rouge se vidait traditionnellement de sa population valide. De longs convois de charrettes tirées par des bœufs, plus forts, ou bien par des chevaux, plus rapides, des centaines de pur-sang de chasse en bride, des foules de fringants cavaliers, des kyrielles de joyeux piétons accompagnés d'une multitude de chiens surexcités, convergeaient vers Pembina, *de l'autre bord de la Ligne*[235].

« *Ah Pembina ! ville de tous les fantasmes !* »

Chaque convoi devenait une immense bête apocalyptique qui crachait des flammes de poussière et chantait en stridulations perçantes de violonistes désaxés. Cet orphéon hystérique de charrettes vociférait en notes suraiguës sur les archets de leurs essieux de bois. Et la poussière ! Phénoménale ! Il m'arrivait de penser que toute cette poussière avait, à un moment ou à un autre, été une partie des milliards d'humains qui avaient vécu sur terre ; poussière d'âmes ! En respirant involontairement, j'avalais des parcelles de mes ancêtres !

La caravane s'éloignait lentement, trop lentement, au grand dam des villageois européens qui avaient construit leur bourgade le long de nos chemins. Les nourrissons et les femmes en gestation voyageaient assis sur du foin ou de la paille, ou sur une pile de couvertures, au fond des charrettes dont on avait retiré les bancs.

— *Ça y est, les Français s'en vont !* lançaient tous ces nouveaux habitants en entendant voguer ces joyeuses caravanes sur les chemins cahoteux.

Après notre combat du Grand-Coteau, j'avais considéré comme une priorité de m'acheter une arme plus efficace, car,

---

[235] ●De l'autre côté de la frontière.

se trouver en présence d'un ennemi et devoir déposer dans le bassinet de la platine un cinquième de la poudre contenue dans la cartouche de papier, et quatre cinquièmes dans le canon, était une perte de temps carrément suicidaire. J'avais donc fait la folie d'acheter à un trafiquant du Montana un fusil tout récent, une carabine Colt à barillet de 6 coups, Modèle 1850. C'était peut-être pour moi la différence entre la vie et la mort, dans le cas où je ferais une mauvaise rencontre. Et j'en fis !

Pembina était la capitale culturelle des Métis-français de l'Ouest, je l'ai dit, et, donc, le centre de regroupement des chasses du Grand-Ouest américain. Les chasseurs francophones affluaient de partout, de la Rivière-Rouge, des Dakotas, de la Saskatchewan, du Missouri, des Montagnes des Bois ou des Cyprès...

En marge du petit bourg de Pembina[236] fleurissait alors une immense ville de tentes ; un camp circulaire avec une grande place centrale, des rangées concentriques de milliers de tentes, protégées contre les dangers de la Prairie environnante et de possibles agressions de Sioux, par une longue palissade de charrettes de la Rivière-Rouge, brancards ou timon en l'air.

Les familles, séparées tout l'hiver, se retrouvaient dans un indicible bonheur, mangeaient leurs plats favoris, buvaient et chantaient leur joie, célébraient leurs naissances et pleuraient leurs disparus. Des centaines d'idylles se nouaient entre les jeunes.

— Mais c'est Achille Labonté de Fort-Pierre ! Quel plaisir de te revoir !

— Bonjour Aurélien Gagnon de Saint-Paul !

Et on voyait arriver avec des larmes de joie, les Jolicœur de Saint-Louis-du-Missouri, les Sanschagrain de Notre-Dame-du-Détroit, les LaFrance de Belle-Fourche dans les

---

[236] ●Le musée historique de Pembina, visité par l'auteur de ce roman historique, ne fait qu'effleurer le rôle culturel de cette petite ville pour les Métis de l'Ouest. Par contre, les colons, venus habituellement d'Europe germanique, jouissent d'une faveur sans partage. Certains villages francophones ont même perdu leurs noms au profit de noms nordiques; par exemple Saint-Joseph devenu Walhalla, du nom du paradis des walkyries germaniques.

Dakotas, les Debellefeuille de Prairie-du-Chien en Wisconsin, les Brindamour de Cœur-d'Alène en Idaho, les Tranchemontagne de Marais-des-Cygnes au Kansas, les Vadeboncœur de Bellefontaine en Indiana... Là, s'allumaient des amours qui aboutissaient à d'heureux mariages et à de beaux bébés pleins de santé. Les veuves, elles aussi, ne manquaient pas de mendigoter des bribes de bonheur au Destin, et elles finissaient par festoyer au banquet des amoureux. Elles prenaient l'initiative, et les garçons en étaient fort contents. Nous retrouvions des membres de la famille, la fille Françoise, la "matante" Amazelée, le "mononcle" Oniséphore, les grands-parents ; et notre lien à tous était la langue française. Dans notre société fraternelle, il suffisait de parler français et d'avoir échangé des chiots ou des chatons pour être parents.

Telle était la bonne vie de cette époque bénite aujourd'hui disparue, fondue dans l'abstraction du temps avec les bisons et les charrettes de la Rivière-Rouge. Mes joues ridées et vieillies, mes yeux affaiblis par l'âge pleurent ma jeunesse et ce temps merveilleux que j'ai parfois l'impression de n'avoir que rêvé.

— Alexis, viens sur la Grand'Place, nous allons élire les chefs de la chasse ! m'avertit Albert Gamache, le crieur du camp qui passait à cheval. Tu dois participer aux élections si tu veux devenir un chasseur de bison.

— J'arrive, répondis-je en sautant sur mon cher lapelouse et en me joignant au cavalier.

Sur la place centrale, tous les hommes adultes avaient le droit de vote. On élisait à main levée un chef appelé *Président*, puis 12 Conseillers qui formaient *le Conseil provisoire*[237]. Ce Conseil détenait le pouvoir législatif et judiciaire. Il était provisoire car il ne durait que le temps de la chasse ou de la crise politique[238].

---

[237] ●Au moment de l'Insurrection de 1885, l'intellectuel Louis Riel appellera ce Conseil provisoire l'*Exovedate*, du latin **ex** (qui provient de) et **ovis** (moutons), c'est-à-dire ceux qui proviennent du troupeau (les députés qui proviennent du peuple), et non pas "ceux qui ont quitté le troupeau", comme le traduit faussement la version française de Wikipedia. Exovedate est aujourd'hui un groupe musical.

[238] ●Par exemple l'insurrection de 1870 et celle de 1885. [Note de l'auteur]

— Le président doit être bon chasseur et populaire, me dit Albert. Étant des hommes libres, nous obéissons parce que nous le voulons bien ; comme les Indiens, dont nos mères sont issues.

Le chef de la chasse n'était pas nécessairement le chef politique, souvent plus âgé. Par exemple notre grand Louis Riel ne sera jamais général d'une chasse aux bisons ou d'une guerre contre les Anglais. Gabriel Dumont jouera fort bien ce rôle. On n'avait pas peur de ce mélange de pouvoirs à l'époque ; comme les Romains qui, en période de crise, élisaient un dictateur pour six mois au maximum ; le père Laflèche me l'a dit.

Le Conseil désigna un nouveau *crieur public,* un héraut officiel, chargé de proclamer les règlements, les ordres et les décisions devant le peuple. Ce fut Rodolphe LaBoucane qui remplaça Albert Gamache à ce poste.

Après quoi, l'élection des dix capitaines commença. Ces derniers étaient proposés par n'importe quel chasseur, et ceux qui voulaient se ranger sous leurs ordres pouvaient faire partie de leur section de 10 hommes. Chaque capitaine devait prendre son jour de service et ainsi diriger l'ensemble de la chasse une journée entière, ou plusieurs si la chasse s'éternisait.

—Les capitaines doivent démontrer de l'autorité, savoir ce qu'ils font en tout temps, et surtout ne pas avoir les deux pieds dans la même bottine ! expliqua Robert Gamache.

Les hommes qui ne se rangeaient pas sous la bannière d'un capitaine retournaient à leurs affaires privées. Les sections de 10 hommes (on disait 10 *soldats*) devaient aider leur chef à maintenir l'ordre et la sécurité du camp, et veiller à ce que les règlements soient respectés. Ils étaient les Miliciens du camp. En période de guerre contre les Sioux ou contre les troupes coloniales anglaises, comme cela fut le cas en 1870 et en 1885, cette hiérarchisation toute militaire, empruntée aux Français, se révéla très efficace. Mais le “ soldat ” gardait tout de même la liberté d'abandonner la

chasse ou le combat, et de rentrer dans son village si les ordres lui déplaisaient. Cela arriva en 1885, durant notre ultime combat de Batoche, car la plupart des Métis mirent leur honneur à vivre pour améliorer l'avenir de leur famille et de leur peuple, plutôt qu'à mourir pour une cause perdue. Ce fut notre faiblesse ; elle entraîna notre élimination par les troupes coloniales anglaises, car une poignée seulement combattit jusqu'à la fin, à un contre treize.

Chaque capitaine se choisit un guide de grande expérience, chargé de conduire la caravane vers les terrains les plus giboyeux. Il devait déterminer l'itinéraire dans le but de trouver et poursuivre le troupeau de bisons, en tenant compte de l'emplacement des villages sioux, afin d'éviter de heurter leur susceptibilité en s'approchant trop près de leur campement. Ils auraient pu se sentir inutilement menacés alors que nous recherchions simplement leur amitié, ou, à défaut, le même respect que celui qu'ils nous inspiraient. À tour de rôle, l'un des capitaines hissait le drapeau fleurdelisé sur sa propre charrette pour montrer que c'était son tour de diriger l'ensemble de la chasse durant une journée entière. Dès que le fleurdelisé était amené, on savait que c'était le signal du bivouac. Alors le Président, aidé du *Capitaine de Jour* et de ses dix soldats (ou gendarmes ou miliciens), reprenait le contrôle du maintien de l'ordre et de l'organisation du nouveau camp.

J'observais tout cela avec grand intérêt. J'étais stupéfaite de voir une organisation militaire aussi sophistiquée. C'était la Démocratie la plus limpide du Nouveau Monde[239]. Notre conception de la liberté individuelle, fortement développée chez nous comme chez les Indiens, était nuancée par notre notion du bien commun que seul le sens de la Démocratie de nos pères les Français pouvait apporter.



[239] ●Quoiqu'elle ne prévoyait pas la *séparation des pouvoirs*, lesquels étaient tous réunis entre les mains de notre Gouvernement provisoire élu pour une période très limitée dans le temps.

Chapitre 40

## *Les règles que nous nous imposons*

Tandis que les femmes et les jeunes filles s'activaient autour des tentes, les jeunes garçons menèrent le bétail et les chevaux brouter dans la prairie, à l'extérieur mais dans le voisinage immédiat du cercle de charrettes.

— Ne vous éloignez pas, crièrent des gardes de l'équipe de jour aux enfants qui allaient galoper à l'extérieur du camp retranché, car les attaques-surprise de Sioux sont toujours à redouter.

C'était improbable, mais la prudence reste la mère de la sûreté.

Après l'élection des chefs et de leurs sections de 10 hommes, les 600 hommes du camp[240] adoptèrent les règlements de la chasse, ainsi que les règles destinées à résoudre les contestations, toujours inévitables durant les chasses. Les règlements étaient simples. D'une façon générale, il fallait de l'ordre et éviter les initiatives individuelles qui auraient mené à l'anarchie, et, de ce fait, au danger.

Le premier règlement adopté interdit l'alcool qui entraînait généralement les accidents et la violation des lois. Le deuxième prohiba la chasse du dimanche, jour du sabbat. Le troisième proscrivit l'immoralité sous toutes ses formes ainsi que le blasphème. Cela restait bien entendu un idéal. Le quatrième ordonna à chacun d'obtenir une autorisation du Conseil pour quitter le camp; ceci pour des raisons de sécurité. Le cinquième, très important, exigea que les chasseurs attendent le signal de l'assaut pour commencer la chasse. Quelle que soit la qualité de notre cheval, nous

---

[240] ●Il ne faut pas s'étonner de ce que les femmes métis n'aient pas eu le droit de vote. Aucun pays du monde n'avait encore donné ce droit démocratique aux femmes, même pas la France, pays des Droits de l'Homme.

devions entrer ensemble dans le troupeau pour éviter de déclencher le stampède – le grand *martellement,* la panique[241] – avant que les mauvais coursiers ne soient sur place. Nous devions donc attendre le signal général pour attaquer les bisons afin de ne pas défavoriser ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer un lapelouse ou un mustang.

La pénalité qui nous frappait, pour une première transgression de l'un de ces règlements, se limitait à la destruction d'une selle et d'une bride du cheval. Une récidive entraînait la confiscation de la veste de cuir du contrevenant. À la deuxième récidive, on appliquait la peine du fouet. Pour les délits de vol, le coupable était mené sur la Grand'Place du camp et le crieur public annonçait par trois fois son nom accompagné du qualificatif infamant de « *voleur* ».

— *Anatole Fournier, voleur !... Anatole Fournier, voleur !... Anatole Fournier, voleur !*

Les soirs de préparation de grande chasse, à la brunante, nous avions droit à des veillées sociales de jeux, de chant et de danses, grâce à des *violoneux* pleins de virtuosité et d'enthousiasme ; le tout à la lueur de grands feux de camp qui me font encore rêver, cinquante cinq ans après, tant ils exhalent un puissant parfum de nostalgie.

— Viens, Augustin, on va voir danser les gens ! lui dis-je en le prenant par l'épaule.

Il vint, mais s'écarta un peu de moi pour me faire lâcher prise. Timidité, sans doute ! Je passai donc cette soirée et les suivantes à danser des bourrées, des danses carrées et des rondes, des farandoles et des gigues avec les jeunes filles du camp, mais je me gardais d'inviter la même "cavalière" plusieurs fois de suite, de façon à n'attiser, chez aucune d'entre elles, des sentiments d'amour, et un attachement qui risquait de me coller aux mocassins comme la résine d'un sapin. J'étais jeune mais j'appris rapidement à déceler dans les yeux des jeunes filles l'éclat de lumière qui révèle

---

[241] ●De l'espagnol mexicain (1828) : estampida, marteller, frapper du sabot ; français "estamper", "étamper", "tampon" ; anglais "to stamp".

l’amour ; il métamorphose leur regard et les rend plus belles. Je devinais donc que je resterais populaire auprès des jeunes, tant et aussi longtemps qu'aucune ne pourrait penser, à tort, que j'avais jeté mon dévolu sur l’une ou l’autre. Je me rendais compte combien la douceur de mes traits, comparée à la virilité très masculine de ceux des autres hommes, la couleur mordorée de mes yeux et de mes cheveux, peu ordinaire dans les *Pays-d’en-Haut*, et la qualité de mon français que je parlais avec le doux accent de Trois-Pistoles, sans rouler les *R* aucunement, m’accordaient un avantage certain par rapport aux autres hommes de la Rivière-Rouge. Cela m’agrémentait d'un parfum d'exotisme qui les séduisait rapidement sans pour autant que je leur accorde la moindre attention particulière. Même si, en vérité, j’aurais préféré gagner les faveurs des beaux garçons, je me gardais bien de trahir ma condition, car j’étais assurée que, pour la simple raison que j’étais une fille, le Conseil m’interdirait ma fonction de chasseur. Le poids de la tradition ! Augustin pour sa part montrait quelque réticence à danser avec moi, même si toutes ces danses de groupe ne pouvaient prêter à confusion des genres. Il semblait assez mal dans sa peau.

— Tant pis pour lui ! pensai-je. Moi, j'en profite !

Mon ami ne semblait pas jaloux, aussi en profitais-je pour danser comme une folle. À la plus insignifiante amabilité de ma part, les yeux de certaines se mettaient à lancer des étoiles plus brillantes que celles des nuits d’été, car, comme je l’ai dit, le regard des filles parle plus clairement que leur bouche, et il dévoile plus sûrement que leurs paroles, les vrais penchants de leur cœur.

D’autres, plus audacieuses, allaient jusqu’à profiter des frôlements corporels assez habituels dans les danses de foule, surtout dans l’obscurité, pour ajouter de petits signaux à leur langage visuel. Car c’était au cours de ces soirées sociales, entre nos jeunes des divers villages de la Rivière-Rouge, des Dakotas, de l'Idaho ou du Missouri, que naissaient des amours éternelles qui allaient mener à des

mariages et à de nombreux enfants, lesquels, à leur tour, viendraient avec bonheur danser à Pembina.

Festins plantureux, bals inoubliables, noces de rêve, conteurs d'histoires passionnantes, chanteurs de charme, musiciens infatigables, refrains de la Vieille France ou de la Nouvelle; nous avons pu admirer un coin du Paradis. Bienheureux temps aujourd'hui envolé comme un V nostalgique d'oies sauvages !

Le soir, le président faisait à pied le tour du grand camp, un cercle de 4 à 500 mètres de diamètre, quelquefois plus. Il marchait en faisant tinter une cloche pour appeler les gens à la prière sur la Place d'Armes ou Grand'Place.

— Victorin, François, Anastase, la prière du soir ne va pas tarder ! lançait-il joyeusement aux uns et aux autres.

Là, l'aumônier de la chasse attendait devant sa tente dont les pans, relevés comme les coins d'un manteau militaire, laissaient entrevoir un autel décoré de toutes les fleurs de la Prairie : de blanches anémones, de rouges ancolies, des campanules violettes, de roses centaurées, des lotus orange... Quels sublimes bouquets illuminaient notre oraison du soir !

Quand tout le monde était là, silencieux et recueilli devant l'autel multicolore et odorant, l'aumônier récitait l'*Acte d'Adoration* pour dire un "*Je t'aime*" à notre Créateur, un "*Merci*" pour notre vie pleine de bonheur et de bienfaits, puis le *Pater,* l'*Ave*, le *Credo* et le *Confiteor* :

— *Ave Maria gratia plena dominus tecum...*

Moi qui ai perdu la foi après les événements de 1885, lorsque notre Clergé nous a trahis en obéissance à un Gouvernement canadien raciste et corrompu[242], je pensais alors que la langue latine ne semblait pas incongrue dans nos vastes Prairies et les tourtes même[243], habituellement si bavardes, gardaient par respect un déférent silence. Heureusement, nous n'avions aucune idée des malheurs qui s'accumulaient comme des nuages obscurs. Ils allaient

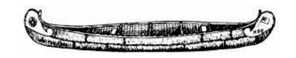
[242] ●Il s'agit du Gouvernement du premier Premier Ministre du Canada, John A. Macdonald, un immigrant écossais qui devint le véritable annihilateur de la nation Métis, alors que sa propre nation écossaise avait souffert de nettoyage ethnique dans les Highlands d'Écosse.

[243] ●Les tourterelles.

s'abattre sur nous à partir de 1870 ; et notre paradis allait s'évaporer dans le temps. Mais il m'arrive souvent, aujourd'hui encore, de me remémorer ces lointaines et ferventes prières latines éteintes depuis si longtemps derrière l'horizon de mes regrets, et de sentir encore l'haleine consolante de ces fleurs des Grandes Plaines.

À la brunante, la foule se dispersait pour aller se reformer autour de feux de boucane[244] –ravivés à l'aide de branches apportées en abondance des régions boisées– et soigneusement entretenus pour chasser les insectes importuns.

Notre dernière soirée d'attente se termina ainsi, comme les précédentes. Le lendemain, commencerait la chasse proprement dite.



[244] ●Feu de fumée. Dans les Caraïbes, les boucaniers fumaient la viande.

Chapitre 41

## *Enfin, nous partons !*

Cette ultime nuit fut brève. L'aube nous extirpa du lit bien avant que la lune fatiguée ne se retire sur la pointe des cornes pour aller s'accorder un repos bien gagné. Il fallut assister à la messe, célébrée avec pompe par l'aumônier sur la Grand'Place. Pour ma part, j'étais passablement somnolente. Le gruau et le bol de thé eurent du mal à aviver mon esprit. Dans son sermon, le prêtre nous parla plus particulièrement à nous, les chasseurs, pour nous rappeler la prudence :

— Certains d'entre vous ne verront peut-être pas ce même soleil se coucher, et se retrouveront devant le Très-Haut pour le Jugement dernier... J'espère, conclut-il, que vous vous êtes bien confessés, hier soir.

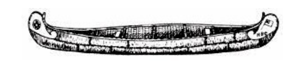
Il avait le don de trouver les mots qui portent. Je me sentis fautive, car en dépit des appels du crieur public et des exhortations du Président du Conseil en faveur de la Pénitence, je n'avais écouté que mes penchants plus vifs pour la danse. Les Métis-français étaient des êtres profondément religieux. Malgré leur attitude rude et bourrue, ils craignaient Dieu comme des enfants et cherchaient toujours à se conformer aux directives de leur religion, par la bouche de leurs prêtres.

Vers 6h00 du matin, en cette matinée de chasse, le drapeau fleurdelisé fut hissé sur la charrette de l'un des capitaines dont c'était le jour de commandement. Pour être capable de s'infiltrer au plus vite dans l'énorme troupeau de bisons que l'on rencontrerait, la chasse tout entière se divisa en cinq colonnes qui prirent des positions parallèles sur un front de 1 500 mètres. La mienne occupait le centre. Comme notre chasse comportait 600 hommes dont 400 chasseurs, 80 chasseurs se tenaient à la tête de chaque colonne de charrettes.

Tout en chevauchant fièrement sur Pompon, mon fringant lapelouse, tandis qu'Augustin aidé de quelques gamines, menait nos quatre charrettes brinquebalantes, j'essayai d'évaluer la longueur totale de notre caravane de 1 200 véhicules tirés par un bœuf ou un cheval. Chacune des cinq colonnes pouvait bien s'étendre sur deux kilomètres, donc un total de dix kilomètres. À l'intérieur de chaque colonne, les charrettes (en quinconce) n'étaient pas totalement alignées, ni en longueur ni en largeur en fonction de la direction du vent, afin de donner à la poussière le temps de s'élever avant d'atteindre la charrette suivante. Cette formation en plusieurs colonnes parallèles était aussi un gage de sécurité, car nous pouvions former un camp retranché en vingt ou trente minutes seulement, alors qu'il nous aurait fallu deux bonnes heures avec une colonne de 10 km de long. Les Sioux auraient eu amplement le loisir de nous détruire avant.

Une demi-heure après le début de la manœuvre, le guide de permanence, Anastase Dumont, le père du grand « Gabriel » qui occupe encore aujourd'hui une place privilégiée dans le cœur de tous les Francophones d'Amérique, mit en marche sa caravane centrale, la mienne. Les autres colonnes, menées par leurs propres capitaines, s'ébranlèrent aussi. Les cris de joie des enfants, le hennissement des chevaux qui se cabraient de plaisir, les aboiements dissonants des chiens gagnés par la fièvre, qui se pourléchaient à la perspective de l'odeur du sang, et les commandements criés aux animaux de trait par les cochers : tout ce brouhaha fut immédiatement couvert par les milliers de coups d'archets sur les violons discordants des essieux de bois.

Le soir venu, le camp se reconstitua rapidement en quelque 30 $^{mn}$.



Chapitre 42
## *À la recherche du bison*

Le matin suivant, nos "découvreurs" revinrent de leurs courses nocturnes pour annoncer qu'un troupeau avait été signalé par des cavaliers de passage, loin vers l'Ouest-Nord-Ouest. Le crieur chevaucha entre les tentes pour avertir le camp de se préparer. Rapidement, les chevaux qui venaient d'être relâchés aux abords du camp furent rappelés. Des centaines de cavaliers aux larges coiffures de l'Ouest ou aux tuques colorées, aux habits étincelants à rassades[245] multicolores, se mirent à caracoler. Les chevaux emportés par le délire général, s'agitaient, hennissaient et trépignaient d'impatience.

— *En avant !*

À l'heure dite, notre guide sauta sur son cheval et se mit en marche, suivi du chef qui brandissait le pavillon blanc fleurdelisé, couleur qui se voyait mieux de loin et qui ressemblait étrangement aux anciens drapeaux royaux de la Vieille France si chère au cœur de chacun. Chaque matin, dès que le chef de permanence hissait le drapeau au vent de la Prairie-planche, les files se reformaient dans le même ordre que la veille, et la caravane s'ébranlait. Une multitude de chevaux montés par des hommes en armes faisaient escorte, fusil en main, déployés en tirailleurs à quelque distance des chariots, en avant-garde, garde-flancs ou serre-file. Sur notre front de marche, les éclaireurs –que nous appelions *les découvreurs*– couraient en avant-garde, loin devant nos caravanes. Ils allaient reconnaître chaque anfractuosité du terrain, chaque colline, chaque coulée[246], étang, bosquet ou rocher, chaque zone où les herbes, très hautes, auraient pu dissimuler un guerrier sioux. Le côté « sous le vent » qui se dissolvait sous l'épaisse poussière

[245] ●Perles ou coquillages colorés, utilisés autrefois pour faire des colliers, des bracelets, ou décorer des vêtements.
[246] ●Une coulée = un talweg.

soulevée par la caravane était particulièrement surveillé par des cavaliers au visage masqué d'un foulard. De temps en temps, les cavaliers revenaient en direction du front des colonnes en brandissant les bras en V pour signaler le message attendu :

— Rien à signaler ! Vous pouvez continuer la progression !

Notre caravane avançait ainsi en colonnes de marche comme une formidable machine de guerre hérissée de fusils et de mousquets[247]. Elle pouvait forcer tout passage ou même anéantir ceux qui s'opposeraient à sa marche irrésistible. L'aumônier qui, d'une main de fer, retenait sa monture au pas de la mienne, me dit avec des éclats dans les yeux :

— On a l'impression de voir avancer les colonnes napoléoniennes d'Austerlitz.

— Austerlitz ?... C'était un général ?

— Non ! Ce fut une grande bataille que les Français remportèrent contre les deux plus grandes puissances d'Europe.

— Lesquelles ?

— L'Empire de Russie et l'Empire d'Autriche !

— Ah !

— Et il se trouve que c'est un Bonaparte qui est président de la République en France en ce moment. Peut-être un jour...

L'aumônier semblait rêver d'épopée et de gloire. Se sachant bien protégés et sûrs de la sécurité de tous, les jeunes cavaliers Métis, désireux de tirer quelque agrément de la lenteur des bœufs de trait, s'amusaient comme des adolescents qu'ils étaient. Parfois, un lièvre des Prairies détalait à l'improviste et se retrouvait dans le champ de vision des tirailleurs latéraux. La première fois que cela arriva, François me cria :

— Viens, Alexis ! Notre souper se sauve, là-bas !

Plusieurs dizaines de jeunes cavaliers Métis s'élancèrent

---

[247] ●Les mousquets étaient en général à mèche et les fusils à silex.

sur le lièvre qui prit la fuite en bondissant. Les cavaliers galopaient en poussant des cris de joie qui se mêlaient aux aboiements des nombreux chiens et aux stridulations des essieux. Les chevaux se croisaient et s'entrecroisaient en arabesques de ballet cosaque. À travers eux couraient des centaines de chiens. Des coups de feu ponctuaient cette sarabande sous l'œil amusé des adultes. C'était une immense farandole de joie qui se termina lorsque le lapin réussit à disparaître dans son terrier. Mais le plus souvent, l'animal culbutait sous les balles invisibles des jeunes cavaliers.

J'aurais eu envie de sauver cet animal affolé, le seul à n'avoir pas trouvé amusant ce divertissement. Mais je me gardais bien de le dire, de peur de me faire traiter de petite nature. Quand je voyais le petit lièvre à queue blanche culbuter sous les balles, je savais qu'il avait gagné les Grands Pâturages des léporidés où les belles carottes poussent en abondance.

Le lapin ramassé, les jeunes cavaliers continuaient de virevolter et de s'entrecroiser en criant de joie. Ils lançaient un objet sur le sol et, avec virtuosité, le ramassaient en un éclair, sans ralentir le moindrement. Entre chaque prouesse, ils jetaient des regards rapides vers les charrettes, d'où les jeunes filles les observaient avec intérêt. Et je lisais dans certains regards féminins plus d'envie de participer que d'admiration pour ces voltiges. D'autres cavaliers sautaient du cheval, touchaient le sol et du même rebond se retrouvaient miraculeusement assis en croupe, et cela à des vitesses vertigineuses.

— Tu veux essayer ? me cria Augustin dans le brouhaha incroyable de la marche.

— Ma parole tu veux te débarrasser de moi, Augustin ! lui répondis-je en riant.

— Non ! Au contraire ! Mais je trouve que tu es bien prudent pour un jeune !

— Sage,... tu veux dire. C'est peut-être que j'ai vu trop d'accidents. Je n'ai aucune famille, comme tu le sais. Qui

prendra soin de moi si je me retrouve handicapée ?

— Tu penses bien que je ne te laisserai jamais tomber !

— Tant que tu es célibataire, Augustin, oui ! Mais quand tu seras marié, ta femme ne voudra pas s'occuper d'un éclopé qui n'a aucun lien de parenté avec elle. Tu auras besoin de ton argent pour faire manger tes enfants.

— Non, tu peux compter sur moi. Je ne me marierai jamais.

Je riais en moi-même. On aurait dit que ce brave Augustin aimait ma nature de femme à travers mon aspect masculin.

Après les sauts et les culbutes, les jeunes lançaient habituellement le lasso. Nous appelions cela *câbresser*[248], ou *câblesser* car la prononciation du [*r*] roulé de Montréal, qui avait influencé la *lingua franca* de l'Ouest, était proche du son [*l*] et il y avait confusion d'orthographe. Le câble était notre façon habituelle de désigner la corde, le lasso lui-même. Le câblessage était une pratique qui venait des ranchos mexicains, et que l'Ouest avait adopté avec enthousiasme. Certains Métis-français étaient capables de chasser le bison au câble, au lasso. Mais c'était rare. Je n'en ai vu qu'une poignée dans ma vie.

C'étaient tous ces plaisirs radieux que savourait notre jeunesse heureuse, lorsque les caravanes de chasseurs avançaient nonchalamment au pas serein des placides bovidés. Au delà, caracolaient des cavaliers exubérants, œil aux aguets, fusil d'une main, fouet de l'autre. Ils ne jouaient pas, eux, et ne se laissaient pas distraire par la jeunesse effervescente. Ils scrutaient et fouillaient l'horizon mystérieux avec minutie, et allaient examiner et interroger les moindres nuages de poussière.



[248] ●*Câbresser* ou *jeter le câbresse.* Du verbe *câbrer* ou de *câble* pour le lasso. Le son *R roulé* à la façon de Montréal était en vogue dans l'Ouest chez les Métis-français.

Chapitre 43

## ***Pause-canicule***

Après trois ou quatre heures de marche, surtout par chaleur accablante, s'il y avait des taons agressifs, des mouches voraces, des maringouins horripilants ou d'agaçantes fourmis, on s'arrêtait au premier point d'eau. Je dételais, comme tous les charretiers, pour faire boire mes bœufs et mes chevaux. Des feux de "grosse boucane" s'allumaient aussitôt pour chasser tous ces insectes indésirables et réchauffer le thé, boisson que la *British East India Company* avait réussi à rendre aussi indispensable aux Métis et aux Indiens que le tabac hart-rouge. On pétunait une pipe. Quel plaisir ! Quel silence délectable quand les hurlements des essieux de bois étaient muselés et forcés au silence ! Les tourtes pouvaient alors reprendre leurs caquetages avec des "*toute !*" "*toute !*" "*toute !*" incessants[249]. Ah ! Qu'elles en avaient des papotages à se raconter !

Durant ces arrêts, on ne formait pas nécessairement le camp retranché mais on se campait en position d'arrêt, vaguement circulaire, pour pouvoir fortifier rapidement le cercle si nécessaire. Aussitôt, les éclaireurs de jour galopaient sur les butes les plus voisines pour passer l'horizon à la question et au peigne fin, et le forcer à avouer toutes les embûches qu'il manigançait, le fourbe. Par signaux, on nous avertissait que rien n'était à signaler, que la vie était belle et que nous pouvions apprécier en toute quiétude le solide repas, et la sieste qui suivait. Dès lors, on déchargeait les chaudrons de cuisine et les provisions, pour préparer le dîner et *manger une bouchée*, comme nous disions dans la *parlure* des Prairies. J'avais pris pension pour une piastre et demie par semaine avec la famille Guèvremont qui venait de Prairie-du-Rocher dans l'Illinois. Ainsi je

[249] ●Leurs noms venaient de leurs cris.

n’avais pas à me soucier de cuisine.

En face de chaque tente familiale, nous creusions un trou au fond duquel nous disposions des pierres qui allaient servir d'âtre. Il fallait se méfier des feux de Prairie dévastateurs. Chaque famille allumait son feu. Au-dessus du trou, nous dressions un trépied de perches auquel nous pendions la marmite qui ne tardait pas à exhaler le parfum d’un gibier rencontré en cours de marche. L’homme ou la femme pétrissait de la pâte pour cuire une galette de pain. L’autre préparait la soupe ou le bouilli de canard, une poule de Prairie, un boueau de pemmican mijoté à point ou autre spécialité française des Prairies. Les enfants jouaient. Après quoi, nous mangions sur l’herbe par familles, ou par groupes d’amis ou de paroisses. La sieste qui suivait durait jusqu’au moment du départ, lorsque les bœufs étaient repus et le soleil moins accablant, vers 14 ou 15 h.

Nous repartions en colonnes de marche, et les jeunes cavaliers reprenaient leurs concours de voltige et de prestige sous l’œil sémillant des jeunes filles.

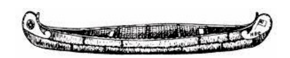
— On approche des Monts-des-Cyprès*,* me dit Augustin en me mettant la main sur la nuque pour rapprocher mon visage du sien[250].

Il avait pris cette habitude singulière lorsque, dans un bruit d'enfer, le convoi avançait dans la Prairie. Son haleine chaleureuse semblait mieux porter ses mots et ses messages verbaux. Un jour, dans l'anonymat d'un nuage de poussière, l'idée me prit d'embrasser ses belles lèvres bien dessinée. Mais je me retins, de peur de l'irriter et d'être obligé, pour calmer sa fureur, de lui découvrir mon sexe (mon Dieu, que les mots prennent parfois une connotation étrange lorsqu'on les assemble !) La marche de l’après midi durait aussi 3 ou 4 heures ; puis, nous retrouvions un étang d’eau potable ou une source, et nos chefs décidaient d’établir le camp pour la nuit.

[250] ●Donc notre caravane, partie de Pembina avait suivi la ligne de partage des eaux vers le sud-ouest (L’itinéraire parcouru aujourd’hui correspondrait au village de Martin. Bien entendu, tous ces villages n'existaient pas). Arrivée au niveau de la Maison-du-Chien, au lieu de descendre plein sud vers le Grand-Coteau et les Coteaux du Missouri, la caravane remontait vers le nord-ouest (Minot) en suivant la Rivière de la Souris, et repassait la frontière de la Terre de Rupert (plus précisément de la province actuelle de Saskatchewan) en direction de la Prairie-planche vers les Monts-des-Cyprès.

Alors, la descente du fleurdelisé avertissait les colonnes, et, aussitôt, le camp retranché se formait en une petite demi-heure. Nous avions "ratissé" ou fouillé vingt-cinq kilomètres de Prairie sans apercevoir le moindre bison. Pour être plus précis, nous rencontrions continuellement de petits troupeaux, mais rien qui puisse justifier le déploiement d'une chasse en règle.

Tandis que les hommes, les femmes et les enfants – environ 1 500 personnes – érigeaient le camp, notre Conseil provisoire – Président, Conseillers, commandant en chef de jour, capitaines et guides – se réunissait en Conseil exécutif, législatif et judiciaire, à l’extérieur du camp pour ne pas que l’activité fébrile dérange leurs délibérations. Loin du bruit et des odeurs de cuisine, la vingtaine de personnes s’asseyait en cercle dans l’herbe drue et sèche de la Prairie, pour inventorier et examiner les événements de la journée. Je les observais de loin du coin de mes paupières sans cesser de travailler. Pipe fumante à la bouche et fusil de guerre posé à côté d’eux, à portée de main, ils passaient en revue les événements notables, décidaient de pénalités pour les violations du règlement, et envisageaient l’itinéraire du lendemain en fonction du rapport des éclaireurs.



Chapitre 44

## *Le stampède*

Le nombre de jours de recherche variait avec chaque grande chasse. Cette année-là, en 1852, elle se prolongea durant dix harassantes journées. Tout le monde était à bout de nerfs. Nous avions parcouru quelque 250 kilomètres sur un terrain en général très plat mais occasionnellement vallonné. L'enthousiasme des enfants avait, depuis bien longtemps, dégénéré en fatigue et en pleurs. En fait, tout le monde était épuisé. Nous avions beau fouiller l'horizon comme des guetteurs dans leur nid-de-pie, la fameuse ligne bleue s'obstinait à rester désespérément silencieuse.

Et puis le onzième jour, une lointaine colonne de poussière signala à nos éclaireurs une présence insolite au nord-ouest, au-delà de l'horizon.

— Colonne de poussière au nord-ouest... André Morin, Jules Thibault et Anastase Bélanger, allez voir de quoi il s'agit, ordonna sans trop y croire le capitaine de permanence.

Des éclaireurs se précipitèrent au galop et découvrirent un immense troupeau sagement occupé à brouter. Sans y avoir été invité, un mâle entreprenant avait poursuivi de sa pressante assiduité quelque femelle récalcitrante. Par sa hardiesse, il avait involontairement trahi la présence de l'ensemble. La foudre et la dévastation allaient s'abattre sur la paisible multitude.

Notre quintuple convoi s'arrêta à deux ou trois kilomètres des buffalos, lorsque notre chef donna le signal de la pause. Il scruta longuement à la longue-vue le troupeau et le terrain d'accès. Tout l'horizon était noir. Comme les autres chasseurs, je remerciai Dieu de l'aubaine. À l'appel du crieur qui parcourut les colonnes, les chasseurs se rassemblèrent devant la ligne de front, prêts à l'assaut lent. L'aumônier vint nous bénir en prononçant des formules

latines que je ne compris pas, et qui, de ce fait, me parurent plus mystérieuses encore.

— *In Nomine Patris***,** *et Filii, et Spiritus Sancti. Amen*[251] *!*

Chacun, excepté moi-même –et je m'en repens–, s'était confessé la veille car la chasse proprement dite impliquait des dangers, presque aussi mortels pour les chasseurs que pour les chassés.

Je m'étais longuement entraînée à recharger le barillet de mon fusil en pleine course et à me pencher sur le côté pour tirer au juger, et j'avoue sans prétention que la qualité de mes tirs n'était pas négligeable. Tous les chasseurs m'avaient généreusement encouragée et donné de multiples conseils.

— Tu seras bientôt un parfait Métis ! me lançaient-ils en riant.

— Mais pourquoi donc faut-il se pencher si bas pour tirer?

— Ce n'est pas nécessaire avec les carabines Colt à barillet et à balles de métal, mais autrefois nous n'avions que des tromblons et des fusils à chargement par le canon. Dans la course folle, il arrivait que la charge se vide lorsque le fusil penchait vers l'avant. Les habitudes sont dures à changer...

— Compris !

— Mais vise quand même l'épaule pour être sûr d'atteindre le cœur ! Si tu ne te penches pas, tu dois viser au-dessus du défaut de l'épaule !

Pendant ce temps, les femmes et les hommes qui restaient auprès de leurs charrettes dont le hayon arrière avait été baissé, vidèrent la moitié des 1 200 véhicules, car certains devaient suivre les chasseurs pour recueillir la viande débitée en quartiers. Notre camp fut laissé à la garde d'une centaine d'hommes bien armés et déterminés. Les Pieds-Noirs[252] auraient pu se faire un malin plaisir de nous

---

[251] ●Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

[252] ●Les Pieds-Noirs n'étaient pas des Sioux, comme les Tétons, mais des Algonquins. Les Algonquins occupaient, sous différentes dénominations, la plus grande partie du Canada.

dérober nos biens, encore impayés à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

— *Ho-o-o! Ho-o-o !* fit soudain entendre le capitaine de jour en levant la main.

Puis il se mit en marche lente, au pas de son coursier. Tous les chasseurs montés s'alignèrent sur lui avec grande discipline, car les stricts règlements leur interdisaient de le dépasser avant l'assaut final, afin de ne pas déclencher prématurément le stampède, c'est à dire la fuite des bisons. Seuls les meilleurs chevaux auraient été capables de rattraper la harde. Accompagnée du prêtre à pied, la ligne de cavaliers avança lentement, au pas, dans le plus grand silence pour ne pas alarmer les buffalos. Pour la même raison, les bruyantes charrettes restaient parfaitement immobiles. Vu sous notre angle, c'était une vaste plaine noire, formée par les dizaines de milliers de dos ; une plaine sur laquelle flottaient une multitude de bosses crépues et noires. Soudain, alors que nous arrivions à quelques dizaines de mètres du troupeau, les premiers bisons levèrent la tête, comme saisis d'appréhension, humèrent l'air et fouillèrent le vide de leurs petits yeux myopes. Sur le champ, les chasseurs s'immobilisèrent sur un geste du chef. Ils mirent pied à terre sans bruit, se regroupèrent autour du prêtre. À voix basse, le prêtre récita un *Notre Père qui êtes aux Cieux*... avec tout le monde.

Dès que la prière fut terminée, ceux qui avaient des fusils à chargement par le canon se passèrent en sautoir la corne de poudre, non fermée, et emplirent leur bouche de balles de plomb. Pour ma part, je préparai les balles de métal de mon colt à barillet dans un sac pendu autour de mon cou. Je pris trois balles supplémentaires dans ma bouche. Les chevaux de chasse ne portaient aucun harnais, aucun étrier, aucune selle. Ils n'étaient bridés que d'une simple corde passée dans leur bouche. Tout le monde sauta en croupe dans le plus grand silence et s'aligna de nouveau. Les fusils étaient chargés. La longue ligne de quatre cents chasseurs, qui s'étendait sur près

d'un kilomètre, tâchait avec peine de retenir les chevaux secoués de soubresauts d’impatience. Par de violents coups de tête ils tentaient d’arracher la bride de la main ferme des cavaliers qui avaient pris soin de l’enrouler autour de leurs doigts. La plupart des coursiers saignaient de la bouche tant les chasseurs devaient tirer avec ardeur sur la bride pour refréner leurs pulsions incontrôlées et les maintenir dans la ligne. *Pompon,* mon élégant lapelouse, vibrait lui-même comme un chien frénétique. Je m'épuisais à tirer sur la bride. Tandis que l'aumônier revenait, à pied mais d'un pas rapide, vers les colonnes de charrettes, la longue rangée de cavaliers reprit lentement sa marche silencieuse vers le rivage de cet océan de bisons.

Le patriarche de cette multitude, assez malin pour avoir survécu à de multiples et meurtrières charges, connaissait bien tous ces signaux presque imperceptibles qui l’alertaient d'un danger imminent. Il les interpréta et comprit le péril que courait sa horde, avant même de percevoir le martèlement des cavaliers sur le sol. Tourmenté par ces bruits légers, il leva un museau circonspect comme pour humer les sinistres vibrations, puis, fulminant, chassa de ses nasaux un souffle rageur.

— Attention, les amis ! semblait dire l'ancêtre. Je crois que le ciel va nous tomber sur la tête !

À ce signal, les bisons les plus proches levèrent le mufle et aperçurent soudain la ligne menaçante des chevaux, au moment où ceux-ci fondaient sur eux comme des vautours sur une nichée d’oisillons. Ils voltèrent d'un violent coup de rein et s’élancèrent alors aveuglément vers les autres animaux pour fuir au plus vite, les bousculant et communiquant ainsi la folie à l’ensemble de la harde.

En quelques secondes, la panique se propagea comme une houle, et atteignit le fin fond de l’horizon. La gigantesque harde ne fut plus, désormais, qu'un nuage de poussière, un tsunami déchaîné, une fuite éperdue sur un axe rectiligne, brisé seulement par les brusques changements de

directions infligés par les rares collines ou par des îlots[253] de hautes futaies. La longue ligne des chasseurs, au triple galop, ondulait selon la puissance des coursiers, créant un long "brasier" de poussière que le vent tourbillonnant enlevait aussitôt vers les nuées. Ainsi commença notre *stampède*, dans tout son déchaînement de violence[254] tandis que l'aumônier rejoignait son cayousse.

Cou tendu dans le vent comme des jars furieux, bouche béante, les coursiers frénétiques, oreilles pointées vers l'arrière, galopaient à perdre haleine. Ils gardèrent sans ralentir, jusqu'à leur épuisement total, ce rythme effréné, tant l'odeur de la poudre les dopait. La plupart des cavaliers s'infiltrèrent dans le troupeau. D'autres en remontèrent les flancs pour repérer les bêtes les plus belles. Quelquefois, un bison vengeur chargeait brusquement un chasseur, le désarçonnait pour le piétiner avec furie.

La plupart des fusils ne comportaient qu'une seule charge de poudre. Les chasseurs devaient immédiatement recharger leur arme après chaque coup de feu. Dans leur course folle, ils versaient de la poudre dans le canon et dans le bassinet. Certains modèles devaient recevoir une capsule de fulminate dans le téton de lumière. Le fusil était tenu verticalement, canon en l'air, pour ne pas qu'il se vide. Pour tirer, les Métis-français se penchaient très bas sur la croupe ou le flanc de leur coursier pour garder le fusil au moins horizontal ; d'autres abaissaient brusquement leur arme et tiraient du même geste, avant que la balle de plomb ne tombe, car ils n'avaient plus le temps de bourrer. Le chargement de certains fusils représentait un tour de force absolument stupéfiant dans lequel les Métis-français se montraient des virtuoses.

Pour ma part, je m'estimais heureuse de pouvoir tirer mes six balles avant de réapprovisionner le barillet de ma

---

[253] ●Dans les Prairies les bosquets isolés s'appellent des îles ou des îlots, comme au Moyen-Âge en France, les zones de terre ferme entourées de marécages (*cf.* la ville de Lille en France ou Ely – corruption du français l'Île, en Angleterre.)

[254] ●L'origine étymologique espagnole de stampède marque la bousculade et le martellement sous l'effet de la panique.

carabine Colt. Mon seul problème découlait de cette facilité même : nous savions qu'on atteignait le cœur en frappant le défaut de l'épaule en position penchée; mais comme j'épaulais à un angle de 45°, je devais tirer bien au-dessus du défaut de l'épaule pour atteindre cet organe vital. C'est pourquoi certains chasseurs préféraient se pencher sur le flanc de leur cheval, même si leur arme leur permettait de rester droits.

Après la première bousculade du stampède, *l'océan de bisons* tout entier atteignit une vitesse hallucinante. La Prairie semblait fuir dans la poussière. Les chevaux de chasse, et en particulier les lapelouses qui aimaient ce défi impossible, produisaient alors toute leur puissance. La plupart ahanaient et écumaient sous l'immense effort. Le sol tremblait et bourdonnait de plus en plus, au fur et à mesure que le troupeau atteignait les limites d'une folie incontrôlable, tandis qu'à l'arrière, les charrettes désignées avaient repris leurs stridences suraiguës pour suivre le mouvement général des chasseurs et ramasser le gibier. Une poussière dense, impénétrable à l'œil, enveloppait l'ensemble et s'élevait haut dans le ciel comme les flammes d'une conflagration gigantesque. L'Ouest tout entier brûlait.

Je galopais au plus vite, sachant qu'une chute me romprait les os et me laisserait probablement handicapée pour la vie. Nous, les femmes avons une grande conscience de notre corps. Tant pis ! Ce n'était plus le moment de penser à tout cela !

Le troupeau, en plein embrasement, lançait dans le vent ses flamboiements de poussière. Je dépassai plusieurs chasseurs qui, penchés sur le côté, quelquefois contre le flanc même de leur coursier, tiraient au juger, fusil à la hanche, sur les bisons terrifiés et écumants. Mètre après mètre, mon cheval gagna insensiblement du terrain, s'enfonça plus profondément dans la harde, et je me trouvai dans un océan de dos terrifiants sur lesquels gigotaient et s'affolaient les bosses noires, au-devant desquelles

pointaient des cornes massives et redoutables. Comme Augustin Dagenais me l'avait conseillé, je cherchai à dépasser les lourds mâles des lisières, à la viande âpre et déplaisante comme de la carne, pour atteindre les femelles à la chair délicate.

Parmi les beuglements affolés, les stridences des charrettes et le martellement sourd du sol, s'entrecroisaient des cris et des jurons :

— Tabarnouche !... Batoche !... Côôôlisse !... Osti !

Dès que j'eus choisi ma bête, je me portai à son niveau, et me penchai sur le côté en verrouillant bien mes jambes sur le dos et le flanc de mon cheval, car, comme je l'ai mentionné, je n'avais ni selle ni étrier pour garder mon équilibre. Mon cheval sentit que sa cavalière penchait d'un côté : il s'arc-bouta de l'autre pour compenser mon poids. Je me baissai le plus possible pour viser le défaut de l'épaule derrière laquelle s'affolait le cœur de l'animal en pleine panique. Au bruit sec de la détonation, mon cheval de chasse fit spontanément un écart soudain à l'opposé du bison. L'animal blessé essaya sans succès d'éperonner Pompon et de l'encorner. Mais il s'écroula dans cet ultime effort et culbuta deux ou trois fois sur lui-même. Je jetai un foulard vert lesté d'une pierre. Les chasseurs lançaient des objets leur appartenant pour marquer leur gibier, un gant, un foulard, son chapeau, un morceau de tissu identifié à leur nom; ou alors ils ne jetaient rien car ils avaient utilisé des balles marquées. Je poursuivis ma course à un train d'enfer. D'autres chasseurs saisissaient par le canon leur fusil déchargé, y vidaient tant bien que mal une charge de poudre et y crachaient une balle de plomb. Après quoi, ils tâchaient de verser, autant que faire se pouvait, de la poudre dans le bassinet ou mettaient une capsule de fulminate si leur fusil l'exigeait, puis ils partaient en quête d'un autre bison.

J'avisai une autre belle femelle. À la pression de mes genoux et de la bride, ma monture prit sa direction, ahanant d'effort, totalement enivrée par l'odeur de la poudre, du

sang, de la sueur et de la mort. Je tirai cette fois sans me pencher, au juger, bien au-dessus du défaut de l'épaule. Mon cheval obliqua de lui-même vers la droite, manquant de peu m'expulser de sa croupe par la simple force centrifuge. Toutefois, je vis mon bison culbuter sur lui-même à deux reprises, tourner comme une roue avant de disparaître dans la poussière épaisse derrière moi. Je jetai un autre foulard vert qui tomba une dizaine de mètres plus loin. Avec grande fierté, j'avais réussi à tuer mes deux premiers buffalos. Les coups de feu crépitaient comme des giboulées de printemps. Les meuglements affolés des bêtes en fuite, les cris d'horreur de certains chasseurs qui culbutaient sur des bisons écroulés ou sur les vieux squelettes blanchis de buffalos qui constellaient alors la Prairie; tous ces bruits hideux jaillissaient du martèlement vibrant et roulant de la fuite éperdue. Les chevaux de chasse galopaient la bride sur le cou à des vitesses vertigineuses, évitaient les mastodontes terrifiés et haletants qui allaient droit devant eux, aveuglés par l'effroi et la colère. Certains bisons, tués net, s'effondraient lourdement et le coursier devait l'éviter ou le sauter sans recevoir le coup de bride habituel, car le cavalier était occupé à recharger sa carabine.

Soudain, alors que je me préparais à tirer mon troisième projectile, je sentis que je m'envolais et que je rebondissais sur le dos musculeux d'un animal, en arrière de la bosse charnue. J'atterris violemment sur le sol durci, et, avant de perdre connaissance, je vis défiler autour de moi d'énormes masses animales de plusieurs tonnes qui m'écraseraient à coup sûr si elles me piétinaient.



Chapitre 45

## *Blessée*

Je me réveillai, longtemps après, en sentant contre mes lèvres un contact très doux, doux comme de la soie. Étais-je au Ciel ? J'ouvris les yeux et vis le visage harmonieux et satiné d'une jeune fille. Non ! Ce n'était pas un ange.

— *Q*u'est ce qu'il se passe ? murmurai-je dans un souffle.

La jeune fille se retira vivement, et, rouge de honte, bégaya :

— Tu avais... une mouche... oui, une mouche... sur la bouche... Je t'ai touché les lèvres... avec ma main... pour la chasser... On m'a chargée de te soigner... Excuse-moi de t'avoir réveillé !

—Tu as parfaitement bien fait, Geneviève. Je te remercie de prendre soin de moi.

C'était Geneviève Goulet, l'une de celles que j'avais fait danser aux soirées sociales. Je vérifiai que ni ma chemise ni ma veste n'avaient été ouvertes.

— J'ai mal à la tête, tu n'aurais pas une décoction, s'il te plaît ?

— Oui, je vais plutôt te préparer un cataplasme.

— Oh non ! Surtout pas de cataplasme !

— Pourquoi donc ? C'est excellent !

— Oui, mais j'aime mieux les décoctions ! J'ai... horreur des cataplasmes !

Dieu seul savait sur quelle partie du corps elle aurait voulu m'appliquer son cataplasme !

— Bon ! Si tu veux une décoction de saule blanc, je vais te la faire, ta décoction. C'est toi qui souffres !

— Merci. Que m'est-il donc arrivé ?

— Ton cheval doit s'être enfargé[255] les sabots dans le

---

[255] ●*S'enfarger* = s'empêtrer, s'emmêler les pieds, *trébucher. S'écrapoutir* = s'écraser.

terrier d'un chien de Prairie ou dans des os de bison. On a failli te passer dessus avec les charrettes. Et c'est miracle si tu n'as pas été piétiné par un buffalo quand tu t'es écrapouti.

— J'ai été maladroit, et je n'ai tué que deux bisons...

— Rassure-toi t'es pas le seul. Le terrain n'était pas parfait et on a eu cinq chasseurs blessés ; pas de mort, grâce à Dieu ! De plus, six chevaux ont été contusionnés et un tué par un buffalo furieux. Au total 25 chevaux et cavaliers ont fait la même chute que toi. La plupart se sont pris les pattes dans des terriers de blaireaux, de chiens de Prairie ou dans des ossements de bisons. Plusieurs se sont brisé une patte.

Je me sentis moins ridicule. Je me levai en tenant ma tête entre les mains.

— Non ! Ne bouge pas. Reste couché, Alexis, je m'occupe de ton cataplasme... ou plutôt de ta décoction, me dit Geneviève.

Son insistance pour un cataplasme me mettait la puce à l'oreille. Je devais me méfier de sa hardiesse. Ce n'était pas sans regret et sans réticence qu'elle se soumettait à ma... décoction. Elle ouvrit sur le champ un sachet de cuir et en tira une pincée de feuilles et d'écorce de saule blanc[256] réduites en fines particules, et les saupoudra dans un petit chaudron d'eau.

— Je laisse bouillir trente minutes et tu iras beaucoup mieux, me dit-elle avec un sourire en me passant une main compatissante dans les cheveux.

La poussière avait disparu. Devant nous s'étendait un véritable « champ de bataille ». La Prairie était jonchée de-ci de-là d'une multitude de cadavres de bisons à une trentaine de mètres les uns des autres, sur une largeur de 1 500 mètres et une profondeur de près d'un kilomètre. Non loin d'eux, des fanions lestés (ou autres objets) indiquaient le propriétaire. Les bêtes gisaient, mortes ou agonisantes, en attendant que les femmes et les jeunes filles viennent s'occuper d'elles avec leurs charrettes tirées par un bœuf.

[256] ●Le saule blanc, en latin *Salix alba*, en anglais Willow. Il est à l'origine de l'aspirine naturelle. C'était un remède dit «de bonne femme» bien avant que les chimistes ne fabriquent l'aspirine.

Maniés par des mains habiles, les coutelas des femmes découpaient le gibier en quartiers transportables et les chargeaient sur leurs véhicules. Au total, je le sus par la suite, 1 400 buffalos avaient été abattus ; ils furent ramenés au camp.

Là, les charrettes furent vidées de leurs quartiers de viande pour reprendre immédiatement place dans la palissade du camp retranché, édentée par leur absence, car les Indiens fort avisés étaient hommes à profiter de tels moments d'inattention. Et notre défaite aurait entraîné un holocauste définitif.

Pendant ce temps, les *soldats* s'occupaient de la sécurité générale du camp. Les chevaux blessés étaient minutieusement soignés. De son côté, le Conseil élu des Métis se transformait en tribunal pour délibérer sur les contestations, évaluer la gravité des infractions et infliger les pénalités dont les chasseurs étaient passibles. Mes bisons me furent attribués sans aucune objection. Geneviève me les débita en quartiers puis en tranches que j'étendis sur mes longues barres de bois comme du linge lavé de frais destiné à sécher au plus vite. Albert Archambault et Pierre LaFrance prétendaient tous deux avoir abattu le même bison. Le foulard de l'un d'eux se trouvait effectivement à quatre ou cinq mètres de l'animal, mais un témoin se rappelait avoir vu Julien Laliberté abattre le bison, lequel était tombé à proximité d'un petit rocher qui affleurait. Je me tournai vers Geneviève:

— Ils vont avoir beaucoup de mal à décider !

— À mon avis, ils vont mettre l'animal au compte des « courses libres », me répondit-elle.

— Des courses libres ?

— Oui ! Quand une famille a plusieurs chasseurs, parce que les garçons ne sont pas mariés, une partie du gibier est attribuée aux familles nécessiteuses, me dit-elle. Certains le font spontanément parce qu'ils veulent montrer leur générosité envers les plus défavorisés.

— Quel grand sens de la solidarité ! répondis-je avec admiration.

— On est obligé de développer cette qualité si on veut survivre ici. On ne peut pas compter sur la Compagnie de la Baie d'Hudson qui ne cherche qu'à faire des sous sur notre dos. Elle ne donne qu'à ceux qui lui rapportent. Les Indiens aussi s'entraident. Seuls les blancs sont plus indépendants les uns des autres. Ils comptent sur la simple charité. Mais nous ne voulons pas de la charité humiliante. Nous voulons la justice. Notre gouvernement prend aux possédants pour donner à ceux qui n'ont rien. Bon, si tu vas bien, je vais m'arrêter de parler pour me concentrer sur tes bisons. Chez nous, chacun doit fournir son effort au profit de tout le monde.

Loin de perdre leur temps, les femmes et les fillettes s'étaient transformées en d'habiles bouchères. Munies de grands coutelas bien aiguisés, elles découpaient soigneusement la langue, la grosse bosse de 15 kilos et "*les dépouilles*[257]", autant de morceaux de choix. Elles débitaient les quartiers de viande en belles tranches de 60 cm de largeur, 1,20 m de longueur et 6 mm d'épaisseur. Ces fines tranches étaient immédiatement étendues comme du linge sur de grandes perches de bois et exposées ainsi au vent brûlant et sec de la Prairie. C'était les perches mêmes qui servaient à renforcer l'enceinte du camp en cas d'attaque.

— Interdiction de galoper au vent de la viande exposée, à cause de la poussière ! annonça le crieur public.

Nos meilleurs cavaliers avaient tué huit et même dix bisons chacun, en deux heures. Les adolescents les plus jeunes ramassaient du bois mort car la réserve apportée des régions boisées ne suffisait plus. Ils s'occupaient aussi à tenir les chiens loin de la viande de boucherie. Certains de ces derniers avaient du mal à obéir. Ils savaient pourtant très bien qu'ils devaient se contenter de regarder, les chenapans !

Dès que la viande fut prête, on leva le camp pour

---

[257] ●Les dépouilles = délicieux filets de viande, le long des côtes.

reprendre la poursuite du troupeau qui avait dû s'arrêter cinq ou dix kilomètres plus loin, à bout de souffle.

—Demain se déroulera le prochain stampède, me dit Geneviève.

En deux jours, la viande fut sèche comme du carton. Geneviève empila les tranches destinées à la fabrication de mon pemmican dans l'une des bâches de mes charrettes ou de celles d'Augustin Dagenais qui caracolait autour du camp pour monter la garde. Elle les réduisit en graines et en poussière par "bastonnage" à l'aide d'un gros maillet de bois rond qu'elle emprunta à sa mère.

D'autres femmes mélangèrent immédiatement cette viande déchiquetée à de la graisse de bison qu'elles avaient au préalable fait fondre dans de grands chaudrons de cuivre ou de fonte. Le liquide brûlant était ensuite versé dans des outres de cuir d'une contenance de cinquante litres.

— Tu vois, Alexis, il faut absolument éviter de mélanger la viande des mâles, d'un goût acre, à celle des femelles, ben ben meilleure, m'expliqua Geneviève.

Quand le mélange fut partiellement refroidi et comprimé, les bouchères refermèrent les outres et les cousirent bien serré pour que l'air en soit exclus, et, de ce fait, la conservation assurée. Certaines femmes ajoutaient de la moelle et des baies de painbéni (pembina) ou autres pour donner quelque saveur à leur pemmican qui, sans ces arômes, n'offrait qu'un goût bien fade. Chaque sac de cinquante litres s'appelait un « *taureau* ».

—Tu sais, Alexis, un taureau se conserve durant des années, surtout si on prend soin de l'entreposer dans un endroit frais et aéré, ajouta Geneviève tout en s'activant avec mes deux buffalos.

Au début août, après plusieurs autres stampèdes destinés à compléter la cargaison de l'ensemble des charrettes, notre long convoi, lourdement chargé de viande séchée, de pemmican et de robes de buffalos, prit le chemin du retour vers le Nord-Est. Il se subdivisa rapidement en petites

colonnes qui mirent le cap sur les différents villages francophones de l'Ouest. Il ne nous restait qu'un mois avant de repartir pour la chasse d'automne. J'espérais que la prochaine serait plus fructueuse pour moi qui n'avais totalisé que huit bisons à la clôture de cette chasse de printemps.

Ce fut, bien sûr, la *Compagnie de la Baie d'Hudson* qui fit les plus gros profits, sans prendre le moindre risque. Elle acheta la viande séchée, les cuirs, les peaux tannées, le pemmican, à son propre barème de prix. Quant aux os, selon la tradition, nous les avons abandonnés dans la Prairie. Bien plus tard, lorsque le bison eut complètement disparu, et que le chemin de fer permit un transport peu coûteux pour ces matières pondéreuses, après 1883, ces millions de tonnes d'ossements furent ramassés par des familles d'Indiens errants. Ils les vendaient pour quelques bouchées de pemmican à des intermédiaires blancs qui bâtirent là-dessus des fortunes colossales en les expédiant vers les usines chimiques de l'Est. Tout était bon dans le bison.

Notre retour dans le village de la Rivière-aux-Rats fut célébré par des fêtes et des bals. En ce temps-là, la chasse au bison des Métis rapportait beaucoup plus que l'ensemble des travaux agricoles des colons européens de la région, et il fut des années où, pour des raisons d'intempérie ou d'inondation –la Rivière Rouge étant inconstante et capricieuse– les maigres récoltes laissèrent les colons européens totalement démunis, au point qu'ils firent appel à notre générosité et à notre sens de la charité chrétienne pour ne pas mourir de faim. L'inverse ne se produisit jamais.



Chapitre 46

## *Les aléas de l'Amour*

Au cours de ma vie dans l'Ouest, je pus constater que les Indiens chassaient aussi le bison de mille façons. L'une d'elles consistait à pousser le troupeau vers une falaise. Nous appelions cela le « *piskun* ». Mais vers les années 1860, voyant que le buffalo commençait à se raréfier, des chamans furent avertis en songe que les tueries des piskuns offensaient le Manitou. S'ils continuaient ces hécatombes de troupeaux entiers, non seulement dans les piskuns mais aussi dans les enclos-pièges où des milliers de bêtes étaient inutilement abattues en masse, le Manitou allait carrément retirer les buffalos de la surface de la terre. Les Indiens se mirent donc docilement à tuer les bisons, un par un ; comme nous faisions, nous, les Métis-français. Mais cela n'empêcha pas le Manitou d'extirper le bison de l'Ouest, avec les fusils des colons européens qui ne voulaient pas que leur blé et leur seigle soient piétinés.

Avant mon arrivée dans la Rivière-Rouge, la fourrure de l'Ouest allait vers l'Est : Montréal puis Londres. Mais les abus de la Compagnie à notre encontre nous amenèrent à nous tourner vers le Sud, vers les États-Unis où cet injuste monopole commercial n'existait pas. Par cette voie, nous pouvions obtenir des prix décents pour nos magnifiques fourrures. Ainsi, une part de plus en plus grande de notre production de pelleterie fut détournée vers les « États », comme nous disions, violant ainsi le monopole que s'arrogeait, au mépris de toute justice, la Compagnie britannique.

Au sud, l'*American Fur Company*, représentée à Pembina par Joseph Rolette, offrait de bien meilleurs prix. Aussi, pour contrer la pingrerie de la compagnie londonienne, nous organisions vers le sud de véritables

convois de contrebande. Il y eut jusqu'à 2 500 charrettes qui descendaient vers les marchés méridionaux le long de la Rivière-Rouge. Et ces convois de contrebandiers durèrent jusqu'à 1873, date à laquelle les premiers bateaux à roue descendirent notre Rivière-Rouge jusqu'à Saint-Boniface-La Fourche. Le chemin de fer suivit peu après en 1877.

Au printemps de 1854, alors que je me préparais à la grande chasse au bison en attendant que les curés de paroisses de la Rivière-Rouge divulguent en chaire la date du rassemblement général à Pembina, Augustin Dagenais, mon cher ami, m'annonça un jour en baissant la voix :

— Alexis ! Un convoi de contrebande se prépare pour Saint-Paul. Veux-tu y venir avec moi ?

Toujours prête à de nouvelles aventures, je posai sur la table ma pipe de hart-rouge qui m'avait depuis longtemps jauni les incisives et empuanti l'haleine, chassai de la main deux mouches qui me harcelaient obstinément en dépit de mes gesticulations désordonnées, et répondis avec un sourire qui exprimait bien toute l'affection que j'éprouvais pour mon ami Augustin :

— Avec plaisir, mon ami ! Avec toi, j'irais au bout du monde !

Il rougit comme un coquelicot en balayant l'alentour d'un regard inquiet pour s'assurer que personne n'avait entendu ma déclaration d'amour. Mes rapports avec Augustin étaient étranges. Pour ma part, à 22 ans, je m'étais attachée à lui et il semblait ressentir à mon égard des sentiments similaires. Il était plein d'attentions et de prévenances, bien que nous n'ayons jamais eu de gestes ambigus. Depuis bien longtemps, j'en étais venue à la conclusion qu'il avait tout à fait conscience que j'étais une fille et qu'il s'était lié à moi en dépit de sa grande timidité avec le sexe opposé. Cela me paraissait indubitable.

Le jour de mes 22 ans, le 13 mai 1854, nous étions allés fêter mon anniversaire dans une taverne de La Fourche. Après avoir commandé deux cafés, je décidai de mettre

cartes sur table et de lui avouer mon attachement. Tandis que, à coups de maillet, le cafetier écrasait les grains de café dans un sac de toile, je me mis à parler de notre avenir commun. Certes, ma passion à son égard souffrait beaucoup de mon tenace attachement à mon défunt Rémi, mais j'espérais que le temps finirait par se montrer indulgent et miséricordieux en soufflant sur les braises de mes pauvres sentiments pour Augustin, comme il guérit généralement le mal d'amour et bien d'autres désolations qui affligent notre existence et rongent notre âme. Mon Rémi resterait sans doute le seul amour de ma vie mais si je voulais des enfants et une famille, je ne voyais pas d'autre solution pratique que d'épouser le gentil Augustin en tâchant de ne pas lui faire regretter amèrement de m'avoir accordé sa main et sa vie toute entière. Confortablement assise face à lui dans un coin obscur de la taverne, au milieu de plantes vertes agrémentées de fleurs multicolores, je lui parlai à mi-voix. Il m'écouta religieusement, les mains jointes, doigts croisés. Il semblait percevoir ma gêne et vouloir l'attiser en lui opposant un mutisme obstiné.

Quelques verres d'une bonne cervoise brassée localement furent nécessaires pour faire fondre ses dernières défenses. Il finit par écouter avec fascination mes paroles qui s'épanchaient de mes lèvres comme une source bienfaisante –du moins si j'en juge par l'émotion qui émana bientôt de son visage. Au fil des mots, ses yeux légèrement brumeux se remplirent d'un bonheur indicible. Je sentais passer sur mon visage et surtout sur mes lèvres la chaude caresse de son regard :

— Je savais que tu m'aimais, dit-il dans un souffle. Je le savais, mais j'attendais le jour où tu oserais me l'avouer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas révélé toi-même que tu m'aimais ? demandai-je.

— Parce que je n'étais pas complètement sûr de toi. J'en étais sûr à… disons… 99%, mais il restait toujours un doute, et je ne voulais pas prendre le risque de te perdre...

— Tu sais, dans la vie, rien n'est jamais une certitude à 100%. J'ai eu le courage de te l'avouer. Maintenant tout va être différent.

— Tu as raison. On va pouvoir se donner un peu d'affection.

— Oui, mon chéri, lui dis-je, en lui prenant la main.

Ses joues déjà rosies virèrent à l'écarlate dès que son regard de lièvre craintif trébucha sur le mien. Soudain, il se pencha sur le côté pour ne pas être aperçu, m'embrassa la main avec effusion et se mit à sangloter de joie.

— C'est merveilleux, dit-il. Merveilleux ! Je t'aime moi-même comme un fou !

— Merveilleux ! répétai-je, peu soucieuse de varier mes effets. On devrait aller voir ton père pour lui demander l'autorisation de nous marier. On va pouvoir rendre notre amour public.

Ses larmes se figèrent de stupéfaction. Il me regarda d'un air effaré qui me fit peur, bouche ouverte, yeux arrondis de surprise. Puis, d'un geste brusque et violent, il saisit le col de ma chemise écossaise et le tira si fort qu'il fit sauter deux boutons, découvrant ainsi mes très modestes seins, lesquels pour une fois, n'étaient pas opprimés par des bandages ou par une camisole étriquée.

— Tabarnouche !... Batoche de tabarnouche !... dit-il. J'aurais jamais cru ça, osti !... Jamais... Jamais, osti !...

Il était effondré, la tête dans les mains, à deux hoquets de nouvelles larmes. Et moi aussi. Car nous devions tous deux renoncer à nous aimer. Dégrisée, je retrouvai rapidement mes esprits ; lui demandai de ne pas révéler mon secret et lui assurai que le sien était déjà oublié.

Je m'étais trompée ; il n'avait pas deviné jusque-là que j'étais une fille !



Chapitre 47

## *Avec les contrebandiers*

Quelques jours après cet événement grotesque et affligeant, en cette même année 1854, alors que je ne nourrissais plus aucune illusion matrimoniale dans laquelle le bon et bel Augustin Dagenais jouerait un rôle indispensable, et que notre passion réciproque était retombée comme un soufflé raté, il me réitéra son offre de me joindre à une caravane de contrebandiers. N'étant plus des promis inavoués, nous pouvions toutefois rester des amis avoués. Deux mille charrettes de la Rivière-Rouge allaient descendre vers Saint-Paul du Minnesota afin de contourner les douanes de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, sans aucune vergogne, ne nous offrait, pour nos belles pelleteries et notre pemmican de qualité supérieure, que des prix absolument dérisoires.

Un commerçant qui s'arroge le droit de légiférer ne peut manquer de se favoriser à outrance, et cela seul justifiait nos gigantesques caravanes de contrebande qui se formaient une fois ou deux par année.

Cette année-là comme à l'accoutumée, le lieu de rassemblement se fit à Pembina, donc en territoire étatsunien où la Compagnie ne gardait plus aucune juridiction depuis la fixation de la frontière au 49e parallèle, c'est à dire à 4 km au nord de cette ville. Les 2 000 charrettes participantes ondulèrent lentement, au pas de leur attelage. Comme une longue chenille sinueuse, la caravane serpenta par monts et par vaux pendant plus d'un mois et demi par des pistes poudreuses, sur plus de 700 km.

Les jours de pluie, il fallait se battre contre le bourbier infâme dans lequel s'enlisaient les roues de nos charrettes et les sabots des animaux. En d'autres lieux, les inondations ne manquaient pas d'effacer les berges de cette Rivière Rouge

que nous suivions fidèlement, mais qui se révélait perfide et même traîtresse lors des débordements excessifs.

En cas d'enlisement, il fallait décharger les charrettes, les arracher à la boue, remplir les ornières de cailloux ou de branches puis recharger les marchandises. À ce rythme, nous ne faisions jamais plus de 25 à 30 km par jour et le voyage durait bien plus d'une lunaison, sans parler du retour.

— *En avant!* cria le Président du Conseil nouvellement élu pour l'occasion en hissant le fleurdelisé.

Chaque jour, nous partions à l'aube, au moment où le jour déborde sur la nuit, quand la chouette se réfugie dans son aire pour savourer quelque repos, tandis que le tétras et la saturnelle s'envolent pour affronter leur journée de travail. Nous établissions le camp de pause vers dix ou onze heures, repartions dans l'après-midi après les fortes chaleurs du zénith, pour bivouaquer dans la soirée, à l'issue d'une marche harassante de dix longues heures d'effort.

Les jours secs, l'intense poussière nous suffoquait, surtout lorsque le vent soufflait dans la mauvaise direction, même si nous mettions nos charrettes en quinconce pour donner le temps à la poussière de prendre de l'altitude avant de nous persécuter.

Telle une fanfare discordante, les sifflements stridents émis par les roues des charrettes nous assourdissaient ; impossible de se parler de façon normale dans un tel tintamarre. Il fallait s'approcher tout contre l'oreille de celui avec qui nous voulions communiquer. Le geste devenait la base de notre langage. Augustin avait une façon toute particulière de me parler ; il prenait ma tête dans ses mains et collait son nez sous mon chapeau plat à larges bords, pour mieux glisser ses mots dans mon oreille. Et cela, en dépit du fait qu'il savait que j'étais une fille. Mais je suis sûre que son amitié pour moi était sincère. Il aimait en moi l'apparence masculine.

Les rivières trop turbulentes pour être franchies à gué, l'étaient à la nage, grâce à nos charrettes flottantes. Parfois

nous assemblions un radeau, et, par endroit, lancions un pont de troncs d'arbres pour esquiver des flots réputés sournois.

Les Métis-français qui manifestaient toujours un excellent sens de l'organisation, formaient comme d'habitude des brigades de 10 charrettes. Chaque contrebandier bien armé dirigeait et surveillait donc en moyenne trois véhicules en file indienne, parfois quatre. Avec Augustin, nous menions six charrettes dont deux m'appartenaient, de même que leur chargement de marchandises à vendre.

Le ciel se zébrait de tourtes glapissantes qui becquetaient l'azur avec gourmandise et passion. Nos véhicules chargés de 250 kg de fret étaient tirés par un *cayousse*, et ceux qui transportaient 450 kg étaient attelés à un puissant bœuf charolais. Nous transportions des peaux que nous appelions des *robes de buffalo*, des fourrures soyeuses, des *taureaux* de pemmican, de la maroquinerie artistiquement brodée de perles fines multicolores. Au retour, nous rapportions des marchandises générales : épicerie, tabac, outils de métal, clous, alcool, armes, poudres et matériels divers ; tout ce que l'Angleterre nous interdisait de fabriquer sur place pour nous contraindre à acheter sa production. Les bœufs en longe et les chevaux frais qui représentaient 10 à 20% du bétail attelé, cheminaient le long du convoi hors des tourbillons de poussière, c'est à dire «au vent» de la piste, assez loin pour que nous ne subissions pas la poussière qu'ils soulevaient. Nous, les femmes, étions nombreuses, et nos charrettes s'ornementaient toujours de frises peintes, de dessins de fleurs et d'étoiles. Nous voulions des attelages plus confortables, avec des bâches de cuir ou de lin, décorées avec grâce. Pour ma part, j'essayais de ne pas tomber dans l'excès pour ne pas m'attirer d'injustes critiques.

Notre piste suivait la *Rivière-Rouge* à partir de Pembina, puis longeait la *Rivière-Bois-de-Sioux*. Au niveau des *Coteaux-des-Prairies*, nous suivions le *Lac-Qui-Parle* lequel donnait naissance à la *Rivière-Saint-Pierre*[258].

[258] ●La Rivière Saint-Pierre est aujourd'hui appelée Minnesota River. La ville elle-même de Saint-Pierre a d'abord pris le nom de St. Peter puis de Mendota. Tous les autres noms français sont restés inchangés dans la toponymie américaine.

— C'est dans un méandre de cette rivière que se situe le village de Saint-Pierre. Dans ce village vient d'être signé, il y a 3 ans, en 1851, le Traité de la Traverse-des-Sioux.

— C'est quoi, ce traité, et avec qui a-t-il été signé ? demandai-je à Augustin.

— C'est un traité de paix entre les Indiens Dakotas et le Gouvernement fédéral américain. Par ce traité, les Indiens ont abandonné, contre des indemnités financières, des millions d'hectares aux colons européens.

— Et ces indemnités, comme tu dis. Est-ce qu'elles ont été payées, à ce jour ?

— Non ! Jamais ! En tout cas, pas encore. Et j'ai bien peur qu'elles ne le soient jamais[259].

— Avant l'arrivée des blancs, me confia un Pied-Noir, quelques années plus tard, nous avions la terre, et les blancs avaient la Bible. Les blancs nous ont enseigné à prier les yeux fermés... Quand nous avons ouvert les yeux, nous avions la Bible, et les blancs la terre.

Je n'ai pas pu m'empêcher de bien rire en écoutant cette cynique tirade. Après notre étape de Saint-Pierre, la longue caravane de contrebande continua vers la ville de Saint-Paul, désormais toute proche.

Le gigantesque nuage de poussière et le bruit notable faisaient repérer le convoi à des kilomètres dans le silence de la Prairie, et si les Indiens, les voleurs ou les agents des douanes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ne nous ont jamais pris sur le fait en nous tendant une embuscade avant que nous franchissions la frontière, ce fut grâce au grand nombre de fusils qui hérissaient le convoi comme un porc-épic prêt à combattre.

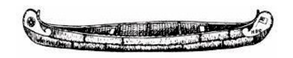
— Qui s'y frotte, s'y pique ! me disait Augustin en riant.

Nous, les Métis, nous savions nous battre. Nous l'avons prouvé au Grand-Coteau, et nous le démontrerons encore en 1885 contre les troupes coloniales du général Middleton en

---

[259] ●En fait les promesses du Gouvernement de Washington n'ont jamais été tenues. Plus d'information dans ce domaine pourra être trouvée sur la toile à "Traité de la Traverse-de-Sioux" ou en anglais "Traverse de Sioux Treaty."

remportant plusieurs batailles malgré notre grande infériorité numérique. Je sais de quoi je parle ; j'y étais ! La Compagnie de la Baie d'Hudson essaya bien d'embaucher un régiment complet de mercenaires suisses. Cela faisait partie de la stratégie machiavélique des tacticiens londoniens de mettre face à face, au seul profit de la Compagnie, des Francophones ou des peuples persécutés[260]. Ainsi débarqua dans l'Ouest canadien le *Régiment des Meurons*, mais les propriétaires londoniens de la Compagnie trouvèrent son entretien trop dispendieux. En fait, les Suisses leur coûtèrent plus cher que la contrebande elle-même et ce fut avec délice que nous les vîmes décamper pour retourner en Angleterre. Certains de ces mercenaires décidèrent de faire souche dans la Rivière-Rouge.



[260] ●Ainsi, durant l'Insurrection du chef indien Pontiac pour le retour des Français (1763-1764), un régiment canadien-français fut envoyé contre lui. Contre l'insurrection des Métis-français de l'Ouest (1885), un régiment francophone fut envoyé dans l'Ouest (finalement, il ne combattit que contre les Indiens). Durant l'insurrection des Canadiens-français (1837) ce furent des Écossais, eux-mêmes expulsés de Haute-Écosse, qui reçurent l'ordre d'écraser l'insurrection…

Chapitre 48

## *Feu de prairie*

Un mercredi matin, alors que je dormais en chien de fusil dans les bras de Rémi (je vivais avec lui dans une telle fusion durant le jour, qu'il ne pouvait se résoudre à me quitter la nuit, et peuplait ainsi la plupart de mes rêves de douceurs et d'amour) quelques contrebandiers nous réveillèrent par leurs cris d'alarme :

— Au feu !... Feu de prairie au Nord-Ouest !

Augustin se leva d'un bond, sortit de la tente et s'écria :

— Vite, Alexie, il faut faire un contre-feu !

— Un contre-feu ?

— Oui, on met le feu “sous le vent” de l'autre côté de la colonne de charrette. Et ainsi, quand le feu arrivera, on pourra entrer dans la Prairie brûlée, et le feu mourra ici, de lui-même.

Il était nécessaire de prendre des mesures rapides pour ne pas être victimes des flammes, nous-mêmes, le bétail et la marchandise de contrebande. En fait, le capitaine de jour avait déjà tout organisé. À un signal, ses dix hommes enflammèrent simultanément la Prairie, "sous-le-vent" par rapport à notre camp circulaire, et, en 10 minutes, notre convoi put se réfugier dans le secteur brûlé par notre contre-feu, contre lequel vinrent mourir les flammes du premier incendie. Inutile de préciser que nos mocassins étaient noircis par l'herbe calcinée. Selon la tradition, le curieux nom des Pieds-Noirs leur vient justement de leur habitude de faire des brûlis.

— La foudre est dangereuse aussi, les soirs d'orage. Elle allume facilement des incendies d'herbe sèche.

— Ah ! Que faire contre elle ?

— Pas grand chose ! C'est pour ça, et pour d'autres raisons que le métal n'entre pas dans la fabrication de nos

charrettes de la Rivière-Rouge[261]. Quand on a du métal dans le chargement, on l'entrepose, pendant les orages, sous le véhicule, à même le sol.

Cette absence de métal facilitait, par ailleurs, les réparations le long de la route. En dehors de la foudre, le feu pouvait aussi être déterminé par des Indiens qui voulaient rabattre les troupeaux de bisons vers un enclos ou une falaise. Lorsque le bison se raréfia, quelques années plus tard, certains chasseurs du Montana et des Dakotas essayèrent de garder les derniers troupeaux aux États-Unis, au sud du 49e parallèle. Ils venaient donc au printemps enflammer nos territoires, au nord de la frontière, avant que les troupeaux ne transhument vers le Canada. Les bisons effrayés restaient donc dans leurs zones d'hivernage.

En dépit de l'âpreté de la vie, les Métis-français gardaient toujours leur bonne humeur, sans se plaindre le moindrement, comme leurs pères et leurs ancêtres coureurs-de-bois.

Pour tâcher de nous maintenir en servitude économique, la Compagnie disposait, outre les mercenaires suisses, d'hommes de main, fiers à bras sans scrupules, butors, paltoquets et malotrus sans foi ni loi, qui proliféraient à cette époque non-policée dans tout l'Ouest. Elle leur confiait des armes de guerre pour imposer "*sa*" loi aux populations. Ces canailles, travesties d'un uniforme, jouaient le rôle de douaniers et venaient perquisitionner sans vergogne chez nous dans nos villages pour nous confisquer nos biens, pemmican et peaux, en prétextant sans la moindre preuve que nous les avions obtenues des Indiens. Cette incapacité de contrôler la population francophone fut l'une des raisons qui entraîna l'agitation des Métis-français, et finalement la vente en 1870 par l'Angleterre de la *Terre de Rupert* au Gouvernement du Canada; vente qui fut la plus vaste escroquerie dont les contribuables canadiens durent bon gré

---

[261] ●La principale raison était que tout matériel de métal devait obligatoirement être importé d'Angleterre puisque sa fabrication restait prohibée dans la *Terre de Rupert* comme dans toutes les autres colonies de l'Empire britannique. Le prix des charrettes aurait été hors de portée des Métis.

mal gré défrayer le coût prohibitif[262].

En dépit de tous ces inconvénients –ou plutôt pour ces raisons mêmes–, notre voyage de contrebande se poursuivait imperturbablement en direction de Saint-Paul. Partout dans cette région du Minnesota affleuraient des escarpements calcaires de pierre à chaux. Notre arrivée dans cette ville, en cette belle année 1854, fut décevante pour moi qui nourrissais l'illusoire désir de revoir une grande ville aussi belle que Québec ou Montréal. Saint-Paul n'était qu'une petite bourgade du nouveau territoire du Minnesota; une ville qui devait toute sa vitalité à la contrebande. Les lois fédérales américaines, contrôlées par les lobbies financiers, ont de tout temps marqué une grande bienveillance pour les combines, tripotages et maquignonnages douteux, pourvu qu'ils puissent s'intégrer de près ou de loin dans le mot *business.* Saint-Paul s'enorgueillissait donc du titre un peu usurpé de *cité*, qu'elle venait juste d'acquérir alors qu'elle n'était qu'un gros bourg.

À gauche de la petite ville, un imposant fort, tout gris comme le ciel maussade qui nous accueillit, surveillait la confluence de la Rivière-Saint-Pierre avec le fleuve Mississippi.

— C'est le Fort-Saint-Antoine que tout le monde appelle Fort-Snelling du nom du premier Agent indien de la région[263]. Le colonel Snelling a construit ce fort de 1819 à 1824.

— Ah ! Et l'église ?

— Là-bas, le clocher que tu vois est celui de l'église catholique Saint-Paul qui a donné son nom à la paroisse francophone puis à la ville.

Partout des drapeaux américains flottaient joyeusement.

---

262 ●Douze ans plus tôt, en 1858, la *British East India Co*, qui n'arrivait plus à contrôler les régiments de Cipayes de son armée privée, offrit *gratuitement* les Indes au Gouvernement anglais. En 1870, la Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson, qui, elle, ne pouvait plus contrôler les Métis-français, fut l'actrice de la plus grande escroquerie du monde en réussissant à vendre la Terre de Rupert, qui ne lui appartenait pas (elle n'était que concessionnaire de ce vaste territoire pour y exploiter la fourrure comme aujourd'hui les Compagnies pétrolières sont concessionnaires des régions pétrolifères d'Arabie saoudites). Le peuple canadien se vit contraint de payer sous la pression politique du Gouvernement colonial anglais, en empruntant l'argent... aux banques d'Angleterre, à un taux qui n'avait rien de préférentiel, pour acheter cette terre dont il était naturellement propriétaire.

263 ●Le colonel Josiah Snelling.

— Combien y a-t-il d'étoiles ?

— S'ils sont à jour, ils devraient avoir 31 étoiles puisque la Californie a rejoint l'Union en 1850, et elle était le 31e état, me répondit un habitant de Saint-Paul d'origine allemande.

— Ah, il y a autant d'étoiles que d'états. C'est une bonne idée.

— Oui !... Et le Minnesota sera sans doute sa prochaine étoile[264], puisqu'on parle beaucoup d'en faire un état sous ce nom qui est le nom indien de cette Rivière-Saint-Pierre. Vous voyez, là-bas, le grand bâtiment en construction ? Ce sera le capitole de cet état.

— Ce sera donc le 32e.

— Oui. À condition qu'il ne soit pas pris de vitesse par un autre état.

— Quelle est la population?

— Six ou sept mille Européens seulement, sans compter les Indiens. Mais les colons arrivent à pleins chariots, des centaines de colons par semaine[265]. Surtout des Allemands comme moi, d'ailleurs ! Nous venons de lancer un journal en langue allemande prussienne « Die Minnesota Deutsche Zeitung ».

— Mais qu'est-ce qui attire tous ces immigrants allemands dans cette région ?

— Le bois, mon ami. Le bois. Et aussi, sans doute, le désir de ne pas être vendu comme mercenaire aux Anglais qui ont besoin de sang neuf pour construire et maintenir leur Empire.

—Vendu par qui ?

—Vendus par les princes allemands locaux qui recrutent des régiments par la force et les vendent à l'Angleterre car le recrutement en Angleterre est très faible.

—Les Anglais sont des commerçants plus que des soldats !

Saint-Paul était encore le terminus des lignes de

---

[264] ●Il fallut attendre le 11 mai 1858 pour que le Minnesota devienne le 32e état de l'union.

[265] ●La population du Minnesota passa de 5000 en 1849 à 40 000 en 1853 et 150 000 en 1857.

transports fluviaux sur le Mississipi entre la Nouvelle-Orléans et le Nord de l'ancienne Louisiane française.

Le soir-même dans une taverne, j'eus une bonne surprise. Un homme s'approcha de moi et s'exclama en français :

— J'te connais toé ! T'étais dans la brigade Montréal-Rivière-Rouge en 1850 !

— Gaétan Larochelle ! m'écriai-je. Et que fais-tu icitte ?

— C'est quoi ton nom ?

— Alexis de La Durantaye.

— Alexis de La Durantaye de la Rivière-aux-Rats. Chui ben content de te r'trouver !

Il me serra chaleureusement la main. Nous avons longuement parlé du bon vieux temps. Il travaillait pour l'*American Fur Company* et se rendait souvent à Saint-Paul pour se procurer de la marchandise. Il était venu cette semaine-là après avoir appris dans le journal qu'un convoi de contrebandiers Métis-français était sur le point d'arriver de la Rivière-Rouge. Il espérait faire quelques bonnes affaires. Il me donna des nouvelles des uns et des autres. Plusieurs de nos compagnons coureurs-de-bois de la fameuse brigade de 1850 étaient morts dans des accidents.

— Tu connaissais Rodolphe Vadeboncœur, eh ben, y s'est tué dans un rapide sur la Rivière d'la Pierre-Jaune.

— Oui, je le connaissais. Il était "boute" dans un canot de Maistre. C'était un blond à barbe rousse.

— C'est ça. Il est mort y'a huit mois... Et Paul Beauregard... un "gouvernail"... Y s'est noyé dans l'Mississippi... Et le "milieu" qui avait disparu dans l'dernier rapide d'la Rivière-Winnipeg quand Adrien Lafleur de Sainte-Anne de La Pocatière s'est noyé. Tu te rappelles ? Comment s'appelait-il ? Rémi... Rémi...

— Rémi Bernier de Cap Saint-Ignace ?

— C'est ça. Rémi Bernier. Eh ben il a ben failli s'noyer de nouveau y'a un an sur la Rivière-Platte, dans le Nebraska. C'est un affluent du Missouri... Mais... qu'est-ce que t'as, Alexis... Tu t'sens pas ben ben ?

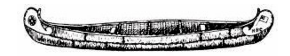
— Non... Non... Ça va ! En fait, j'ai la tête qui tourne. Chui fatigué en môôôdit !

— Ah bon !

— Mais... où est Rémi Bernier asteure[266] ?

— J'sais qu'y travaille à Fort-Pierre, pour l'American Fur Company.

— Coudon ! J'peux pas l'croére !



[266] ●Asteur = à cette heure, maintenant, aujourd'hui.

Chapitre 49

## *Rémi est vivant !*

Incroyable ! Mon Rémi était revenu sur terre, dans le monde des vivants ! La nouvelle me mit dans un émoi phénoménal. J’étais éperdue. Le choc, trop rude, me foudroya. Le sol se liquéfia sous mes pieds. Je m’écroulai d’un bloc mais le coup violent et l’hématome sur la pommette que me dessina le coin d’une table, m’empêchèrent de perdre conscience.

— Oh ! Que chui maladroit !

— Tu t’es-tu blessé !

— Non ! Non ! C’est rien ! Pantoute !

— Assieds-toi, t’es fatigué, tabarnouche !

Je me relevai et, d’un seul élan, m’assis sur un banc de bois. Gaétan Larochelle prit place sur une chaise, face à moi. En un instant, tous mes rêves d’amour reprirent leur essor avec l’impétuosité d’un cygne blanc –l’oiseau de la passion éternelle– bousculé par un coup de fusil. Rémi était vivant ! Stupéfiant... Il me fallut un long moment pour m’en remettre. Et, tandis que Gaétan avait repris son monologue, je n’écoutais plus. Je réfléchissais. Je brûlais de savoir ce qui lui était arrivé sur la Rivière-Winnipeg. Je fus immédiatement envahie par le désir de le retrouver ; une force irrépressible ! Impossible de me concentrer, d’écouter ce que me disait ce pauvre Gaétan Larochelle. Je voyais remuer ses lèvres rougeâtres ; elles apparaissaient à peine dans les longs poils de sa moustache et de sa barbe, se déformaient, se distordaient, mâchaient la bouillie de mots et le flot de phrases incompréhensibles qui se déversaient sans interruption. J'entendais ses paroles mais je ne les comprenais plus. Peut-être s’était-il remarié ? Cette idée m’oppressa, m’écrasa comme un assommoir. Je sentais une question enfler démesurément dans ma poitrine, remplir mon

estomac, mon cou, ma tête. J'essayais de l'endiguer comme on refoule le vomi qu'on sent monter dans la bouche quand on est malade. Finalement, ma question jaillit d'elle-même :

— Il est-tu marié ?

— Marié ?... Qui ?

— Rémi Bernier, côôôliss ! Il est-tu marié ?... Ou… en t'ca, y vit-tu avec une femme ?

— Aucune idée pantoute, osti[267] ! J'vois pas en quoi ça t'regarde !

Pourquoi n'est-il pas venu me rechercher dans la Rivière-Rouge ? Pourquoi ? Gaétan Larochelle me parlait et je ne l'écoutais plus. Finalement, offensé de ma désinvolture, il tourna brusquement les talons et, furieux, me planta là… Je ramassai mon fusil, payai les consommations et sortis de la taverne.

Il faisait nuit. J'allai, au petit trot de mon lapelouse, dans la poussière, vers la sortie du bourg où les Métis avaient érigé leur camp tout près d'un faubourg de « Français» réfugiés de la Terre-de-Rupert. Après avoir montré patte blanche à la sentinelle à cheval, j'allai me coucher dans ma tente érigée à la hâte la veille au soir.

Cette nuit-là, je ne pus amadouer le sommeil intraitable qui bouda malicieusement toutes mes avances. Les idées se bousculaient dans ma pauvre tête. Je devais retrouver au plus vite mon mari bien aimé pour… savoir s'il m'aimait encore, pour me rendre compte où il en était dans sa vie sentimentale,... pour déterminer s'il y avait encore une place pour moi, un petit strapontin, dans son cœur, dans sa vie, dans son destin. L'inquiétude avait complètement muré dans l'oubli l'incartade de la Pointe-au-Baptême.

—Mais pourquoi diable ne m'a-t-il pas recherchée ? pensais-je. Peut-être l'a-t-il fait ! Le pays est si grand, si vaste, si démesuré[268] !

---

[267] ●*En t'ca* = en tout cas. *Pantoute* = pas du tout. *Sti ou osti* = hostie (juron). *Côôôliss* = calice..

[268] ●La *Terre de Rupert*, c'est à dire tout le *Bassin hydrographique de la Baie d'Hudson*, aussi appelé *Bouclier canadien* (y compris la plus grande partie des Plaines de l'Ouest qui se déversent dans la Baie d'Hudson) s'étendent sur près de 4 millions de km$^2$.Ce fameux prince était un cousin du roi d'Angleterre, à qui on avait offert la première gouvernance de *la Compagnie de la Baie d'Hudson* fondée par le Français

J’avais désespérément besoin de lui trouver des excuses pour ne pas me sentir dévalorisée par son indifférence, ravalée au niveau d'un vieux mocassin déchiré qu'on abandonne aux dents voraces des rats. Ma décision fut vite prise. Je devais impérativement me débarrasser de mes entraves matérielles ici, pour rejoindre Fort-Pierre "au plus sacrant[269]", en espérant que Rémi y serait encore. Rongée d’inquiétude, je me levai plusieurs fois durant la nuit pour m’examiner dans un fragment de miroir cassé, au timide reflet d’une chandelle. Je ne pouvais discerner que mon œil en approchant la flamme tout près de mon visage ; si près que je brûlai une mèche de cheveux. Je l'éteignis d'une claque, aussi retentissante que celles que ma mère m’infligeait parfois, à Trois-Pistoles et à Chicoutimi, pour quelque peccadille. Étais-je encore assez belle pour lui plaire ? Ce fâcheux hématome sur ma pauvre pommette me parut plus disgracieux et me renfrogna. La frustration me rendait plus laide encore. Je me forçai à sourire tristement et mon œil me parut moins ingrat.

— Il faut que je pense à sourire ; surtout penser à sourire !

La vie est comme un miroir; si on lui sourit, elle nous sourit. Ma mère m’avait bien dit que le sourire est le plus beau des maquillages, et que les filles deviennent belles quand un garçon les aime. Mais je ne pouvais tout de même pas sourire en permanence !

J’avais si hâte de revoir mon homme et de vérifier s’il m'aimait encore... et s'il me trouvait encore belle. Peut-être mon immense amour pour lui allait-il m'embellir, illuminer mes yeux éteints par la fatigue, effacer mon malencontreux hématome, lisser et rosir mon front, pâle et plissé par l'anxiété, transformer en gracieuses fossettes les creux de mes joues efflanquées. Miracles impossibles ! Comment allait-il accueillir mon corps ravaudé de cicatrices comme un

---

Radisson pour le compte de l'Angleterre (il avait voulu faire du commerce au profit de la France mais l'Administration française le lui avait interdit et avait saisi ses biens). Le prince Rupert était aussi duc de Bavière, comte palatin du Rhin, duc de Cumberland et comte du Holderness.

[269] ●Au plus sacrant ! = Au plus vite !

mutilé de guerre, mes hanches en croupe de guitare pour lui inspirer une mélodie d'amour. Peut-être la douceur de la mélodie lui estomperait-t-elle le délabrement de la guitare !

À l'aube, je réveillai mon ami Augustin Dagenais qui dormait paisiblement dans ma loge.

— Augustin, j'ai retrouvé la trace de mon mari de Montréal.

— Quoi ? Tu étais mariée au Canada ? Tu m'avais rien dit !

— Oui… je sais. Excuse-moi. Je croyais mon mari mort dans un accident ! Je vais partir aujourd'hui même, pour aller le rejoindre à Fort-Pierre, au pays des Dakotas.

— Mais tu es folle, et ta marchandise, que vas-tu en faire ?

— Si tu pouvais t'en occuper et me garder 66% de la vente que tu me donneras quand je te reverrai un de ces jours. J'apprécierais que tu me donnes une avance de 200 piastres qui sera déduite des 66%

— Pourquoi 66% ?

— Parce que je te fais cadeau de 34% pour le service que tu me rends.

— Non ! Je te vendrai tout, sans aucune commission.

— Pas question. J'y tiens. Tout travail mérite salaire.

— Alors tu me quittes pour aller rejoindre ton mari. Si je comprends bien, je vais te perdre ?

— Oui, mon pauvre Augustin. Je voudrais des enfants. Toi, je t'aime beaucoup ; tu es mon meilleur ami... mais tu ne peux me donner que de l'amitié sincère… Je suis désolée, Augustin. Je te souhaite de trouver l'amour.

— Merci, Alexie. Je comprends... Ne t'en fais pas pour moi... Mais tu as vraiment de la chance de pouvoir suivre ton destin. Le mien est complètement barré. Môôôdit ! La vie m'a enfermé dans une prison de mensonge et je suis condamné à toujours jouer le rôle d'un autre.

Ce jour-là, tandis qu'Augustin et les autres Métis s'affairaient à bien accueillir les négociants de Saint-Paul, et

ceux qui, alertés par *Le Moniteur de la Louisiane* de l'arrivée imminente du convoi de contrebande, étaient montés de Saint-Louis du Missouri et même de La Nouvelle-Orléans par voie fluviale pour commercer avec les contrebandiers, je pris moi-même le bateau sur le Mississipi vers Saint-Louis, capitale de l'ancienne Haute-Louisiane, où j'arrivai deux jours après. Là, je trouvai un vapeur à pales du Missouri, lequel, en quatre jours et demi me déposa à Fort-Pierre après avoir longé les Coteaux du Missouri où nous avions livré notre fameuse bataille du Grand-Coteau. Quand je pense qu'il m'aurait fallu des semaines et peut-être des mois pour y parvenir en canot ! Le monde naviguait de plus en plus vite; aussi vite que ces vaisseaux à vapeur et à aubes qui remontaient alors nos grands fleuves. Et dire que les chemins de fer allaient, 15 ans plus tard à peine, multiplier encore la vitesse et rendre ces navires obsolètes ! Un voyageur francophone me dit :

— Le monde avance à pas de géant; mais tout a une limite, quand même. Les pigeons-voyageurs iront toujours plus vite que nous !

— C'est évident !

J'arrivai à Fort-Pierre en fin d'après-midi. C'était un immense fort de traite construit à l'embouchure de la Rivière-des-Tétons[270], sur la rive sud de ce puissant cours d'eau qu'est le Missouri. La vaste plaine côtière dans laquelle se dressait le fort était piquetée, comme des fleurs des champs, de centaines de tipis indiens de toutes nations. La rive nord sur laquelle se développa un peu plus tard —à cause de l'emplacement de la gare ferroviaire— la ville de Pierre, capitale du futur Dakotas-du-Sud, semblait plus montagneuse. Le même passager m'expliqua :

— Un premier fort de traite a été construit en 1817 par

---

[270] ●Aujourd'hui la Bad River. Les Tétons étaient le nom des Indiens-Téton, de la grande famille Sioux, qui habitaient ses rives, à sa confluence avec le Missouri. C'était cette tribu des Tétons qui avait voulu interdire ses territoires de chasse aux Métis-français. La chaîne de montagnes des Tétons, au sud du secteur de la Pierre-Jaune, avait été nommée par un coureur-de-bois canadien-français, pour la forme de ses sommets. Ce voyageur avait sans doute une puissante imagination, ou n'avait aucune notion de l'anatomie féminine.

un coureur-de-bois français nommé Joseph Laframboise[271]. Le fort a été agrandi à sa taille actuelle en 1831 par Pierre Chouteau, un millionnaire de l'Ouest qui se trouve être le propriétaire actuel de *l'American Fur Company !*

Fort-Pierre se ceinturait d'une haute palissade presque carrée, flanquée de deux grands bastions à deux étages. À l'intérieur de la palissade, de nombreux bâtiments, logements de coureurs-de-bois et de leur famille, casernements de la troupe, magasins, étables et écuries, abris, entrepôts, scieries, laiterie, porcherie, et même une glacerie, s'écartaient avec courtoisie pour céder la place à une cour d'honneur centrale. La grande porte du fort restait toujours ouverte le jour. Trois drapeaux américains égayaient l'ensemble ; un sur chacun des bastions situés en diagonale, et l'autre sur le toit du casernement qui servait aussi de résidence au gouverneur du fort et à son détachement de troupes. Presque tout le monde parlait français, à l'exception des soldats américains.

Je pus constater que les magasins de Fort-Pierre regorgeaient littéralement de tabac, de poudre, d'armes à feu de toutes catégories et de tout calibre, de munitions de guerre et de chasse, de couvertures de laine, de vêtements, de sucre et de sel, de perles de rassades, de whisky frelaté ou pas, de poêles de fonte, de chaudrons de cuivre, de café et de mille autres objets... Et contre cela, des milliers et des milliers de robes de bison[272], des dizaines de milliers de pièces de fourrure transitaient par ses murs.

À peine arrivée, je me précipitai, le cœur battant à se rompre, dans le bâtiment des familles :

— Bonjour. Je recherche un ami d'autrefois, nommé Rémi Bernier, originaire de Cap-Saint-Ignace au Canada. Savez-vous où je pourrais le trouver ?

Je n'osai pas dire qu'il était mon mari de peur qu'il ne soit remarié.

---

[271] ●Dont le nom a été donné à une rue de la ville et à une grande île qui sépare les deux rives du Missouri.

[272] ●17 000 par année. [Note de l'auteur]

## 425

— Il était bien ici le mois dernier, répondit un homme, mais je crois qu'il est reparti, et je ne pourrais vous dire où. Vous devriez demander au bureau de la Compagnie.

Je courus aussi vite que je pus au bureau administratif de l'*American Fur* où un commis aux écritures consulta un grand livre à quadrillage compliqué avant de me répondre:

— Il est parti il y a quarante quatre jours exactement pour aller visiter les dépôts et les caches de la Pierre-Jaune. Il devrait revenir la semaine prochaine.



Chapitre 50

## *Retrouvailles*

La semaine d'attente me parut un siècle. Le temps pervers, jaloux de mon bonheur incertain et fragile, paraissait suspendre son vol au lieu de le hâter. Mes rancunes tenaces de la Pointe-aux-Baptêmes semblaient évanouies, disparues, noyées dans la crainte de le perdre, crainte née de son indifférence apparente à me rechercher dans la Rivière-Rouge.

— Qu'est-ce que tu t'imagines, Alexie ? me murmurait ma mère, incrustée dans un coin de ma tête. Les hommes sont faibles. Il a trouvé une autre femme moins sourcilleuse que toi vis-à-vis de ses faiblesses, et te voilà délaissée et solitaire !

C'était toujours la même ritournelle : les femmes ont tous les torts, et les hommes toutes les excuses.

— Mais enfin ! s'insurgeait violemment mon esprit. Je ne vais quand même pas me sentir coupable parce qu'il m'a trahie ! C'est lui le môôdit salaud !

— Je sais, je sais, mais je te conseille la tolérance et l'oubli. Tu as vu ta gueule avec ton coquard ? Mais, est-ce que tu l'as vue, ta gueule ?

— Qu'est-ce qu'elle a ma gueule, tabarouette ?

— Tu ferais mieux de lui faire ingurgiter un bon gallon de bière assez forte, brassée sur place. La bière rend beau.

Oh non ! Maintenant elle ricanait devant ma souffrance morale ! C'était un comble. Que faire ? Et je reprenais mon fragment de miroir pour scruter mon visage avec accablement et consternation. Mais je ne pouvais m'empêcher de conserver au fond de mon cœur une petite lueur d'espoir. Tous les deux jours, j'allais assister à l'arrivée d'un vapeur qui redescendait de l'amont et qui faisait escale à Fort-Pierre, tandis qu'un autre remontait le Missouri. Les

bateaux repartaient en éclaboussant joyeusement l'eau de leurs grandes pales avec des "*Paf ! Paf ! Paf ! Paf !*" qui s'estompaient ensuite pour aller s'éteindre au dos d'un méandre de cette grande rivière. Les quelques vaisseaux qui remontaient au-delà de Fort-Pierre vers le Haut-Missouri, s'arrêtaient tout au long du trajet devant les nombreux camps forestiers ou bien aux embouchures de petits affluents pour embarquer des trappeurs et surtout leurs magnifiques fourrures de lynx, rat musqué, renard, vison, mouffette et martre, qui allaient bientôt revêtir les plus riches femmes de Paris, de la Nouvelle-Orléans, de New York ou de Londres. Le courrier suivait aussi. De nombreux radeaux de bois de sciage descendaient le cours de cette grande rivière jusqu'aux scieries de l'aval.

Enfin, un jour, d'un modeste vaisseau à pales, tout blanc comme les cigognes qui apportent les bonnes nouvelles, débarqua mon cher géant que je mourrais de serrer dans mes bras aimants. Il était toujours aussi beau. Je tremblais de bonheur... ou d'appréhension ; je ne sais. Ses muscles s'étaient à peine enrobés de quelque superflu. Je le souhaitais un peu enlaidi, flétri par l'âpreté de la vie. J'espérais que cela le rendrait plus tolérant pour les outrages que le temps et les cicatrices avaient infligés à mon corps. J'avais tenu à me présenter à lui habillée en fille, comme à Montréal. Mon hématome mal dissimulé sous une épaisse couche de poudre, semblait le héler pour se faire remarquer :

— Coucou, Rémi ! Regarde ce bleu sous le rose à joue ! Elle s'est plâtrée la face au point d'en être ridicule ! Et avec çà, elle a la prétention de te plaire !

Pour éviter qu'il me dévisage avec trop d'insistance, je me jetai dans ses bras en m'écriant :

— Mais c'est toé mon chéri !...Quelle chance inouïe ! Quel plaisir de t'revoir vivant quand j'te croyais mort depuis si longtemps !

J'avais l'impression d'être une spectatrice et de me regarder jouer un rôle. Rémi hésita un instant avant de

s'écrier :

— Alexie ! Bonjour ma femme ! J'peux pas croére qu' t'es là d'vant moé !

J'avais prévu mes paroles d'accueil depuis l'avant-veille, en redoutant qu'une autre femme ne soit à côté de moi sur le quai pour l'attendre. J'avais d'ailleurs bien surveillé les gens en attente. Une jeune et jolie indienne avec cinq marmots en bas âge m'avait d'abord infligé quelques sueurs froides. Mais, à mon grand soulagement, elle avait embarqué dans une chaloupe. Après la première effusion, j'amenai Rémi manger à la cuisine du fort.

— Raconte-moi donc ta vie! Que t'est-il arrivé sur la Rivière-Winnipeg ?

— Eh ben! Mon canot s'est r'tourné. J'ai callé ! J'ai essayé d'surnager mais malheureusement, j'ai sans doute frappé une roche, car j'ai complètement perdu connaissance,... et je me suis réveillé le lend'main dans un camp indien. Les Indiens m'ont recueilli et soigné. J'ai été ben soigné, et... en quinze jours au maximum, j'étais sur pied…

— Continue ton récit... C'est très intéressant !... Jusqu'à quand tu es-tu resté avec eux ?

— Jusqu'au printemps suivant, quand je m'suis joint à une brigade d'hivernants qui descendait vers Fort-William et qui passait par là.

— Donc tu ne connais pas la Rivière-Rouge?

— Non, pantoute. Chui r'tourné à Montréal. La saison suivante, j'ai été embauché par l'agent montréalais de l'American Fur Company, et chui descendu vers Notre-Dame-du-Détroit. Après ça, chui allé à la Baie-Verte sur le Lac Michigan. Et là, monsieur Chouteau, le grand patron, m'a chargé de m'occuper du fort Des-Moines. Et cette année, j'ai été mis en charge des postes du Missouri et d'la Pierre-Jaune.

— Qu'est-ce que tu fais exactement ?

— J'remonte le Missouri et la Pierre-Jaune quatre fois

par année, pour rencontrer les trappeurs et les chefs de poste qui centralisent la fourrure et les robes de bison. En plus, j'vide toutes les caches le long du chemin.

— Les caches ?

— Oui, certains trappeurs mettent leurs prises dans des caves creusées dans la terre. Elles ont la forme de bouteilles de sept pieds de profondeur. J'les ferme et cache la trappe avec des feuilles et d'l'herbe. J'va les ramasser,... et à la place, j'y mets du pemmican...

— Et tu aimes-tu faire ça ?

— J'gagne ben ma vie, mais j'trouve ça tannant... Et toi-même, ma chérie ? Qu'as-tu fait ?

— Eh ben! Comme tu t'en doutes, je me suis rendue jusqu'à la Rivière-Rouge et j'ai vécu des aventures assez extraordinaires... Par, exemple, j'ai combattu les Sioux à la bataille du Grand-Coteau...

— T'étais au Grand-Coteau? J'peux pas l'croére! J'en ai ben ben entendu parler. Tu sais qu'c'est les savages[273] de par icitte. Y ont mangé une sacrée volée !

— Oui, et ça leur a servi d'leçon. Ils laissent les Métis en paix, maintenant. D'ailleurs, ils commencent à avoir des problèmes avec l'armée américaine... Mais... j'ai aussi fait une chasse au bison.

— Et t'en as-tu tué ?

— Oui, huit seulement,... malheureusement ; mais j'ai pourtant essayé très fort,... et j'ai failli me tuer.

— Hou Là ! Chu passé proche de p'us t'revoir !

Oh ! L'haïssable ! Il jouait bien de son violon à sanglots ! L'idée me frôla l'esprit de profiter de son commentaire pour lui demander pourquoi il ne m'avait pas recherchée. Mais je n'osai, de peur que sa réponse échappatoire ou ses balbutiements défensifs me transpercent le cœur.

— Oui! Il s'en est fallu de peu… Et puis j'ai construit une

---

[273] ●Savage = sauvage = littéralement *homme des bois*. De sylva : forêt. Le mot désignait alors d'une façon assez générale les autochtones amérindiens. Littré : «Se dit des hommes qui vivent en petites sociétés, dans des huttes, et qui, n'ayant ni agriculture proprement dite ni troupeaux, ne s'entretiennent guère que du produit de la chasse.» En tant que synonyme d'Amérindien, le terme était partiellement péjoratif, bien que tout Canadien ait, à plus ou moins long terme, du sang amérindien.

maison, mais maintenant que j't'ai r'trouvé nous bâtirons une belle maison moderne à Saint-Vital...

Mieux valait le prendre au culot :

— Où?

— À Saint-Vital,... C'est près de Saint-Boniface de la Rivière-Rouge.

— Mais, qu'est-ce que j'va faire, par là-bas, moé?

— La chasse au bison, comme tout le monde... Et on pourra cultiver notre ferme.

Il n'osa pas ergoter pour esquiver mon hardi coup de lasso, de câble. Il capitula sans résistance, le lâche, comme devant les tentations de la Pointe-aux-Baptêmes. Il se laissa capturer sans combat comme un évadé résigné repris par son Destin. Toutefois, je résistai à la tentation, qui me brûlait les lèvres, de lui demander s'il avait une femme et des enfants, ici à Fort-Pierre, par peur de lui donner un prétexte "moral" de ne pas me suivre.

Ce fut donc en septembre de l'année 1854 que notre vie de couple reprit. Ma fameuse *question* tourmentait mon esprit et corrodait chaque fibre de mon cœur (pourquoi ne m'avait-il pas recherchée dans la Rivière-Rouge?), mais je n'osai la lui jeter à la figure comme une tarte à la crème. Je craignais le pire. Je remis ce problème à plus tard afin que Rémi ne se rende pas compte que l'ivraie de ma rancune bourgeonnait de plus belle. Comme il était difficile et fort long de nous procurer un certificat de mariage de notre paroisse montréalaise, notre union fut de nouveau bénite sous les deux flèches vertigineuses de la belle cathédrale de Saint-Boniface érigée vingt-deux ans plus tôt par M$^{gr}$ Provencher. En y réfléchissant honnêtement, je crois que je voulais raffermir ses chaînes et me rassurer. C'était en quelque sorte un second tour de corde, un licou neuf. Ce fut le père oblat Pierre Aubert qui bénit notre mariage. Il venait d'arriver de France, de la Maison-mère de Marseille. Je me souviens qu'il parlait français avec un curieux accent chantant.

Mon changement apparent de sexe ne manqua pas de faire beaucoup de vagues dans notre plat pays. La rumeur, colportée par les bavardages qui ne manquaient pas, ici comme partout ailleurs, rebondit de village en village, et grâce aux caravanes de chasseurs et de contrebandiers, de régions en régions jusqu'au fin fond des coteaux du Missouri, de l'Illinois et même de la Californie. Partout où vivaient des Métis-français.

Je devins donc célèbre, car, jamais au grand jamais, on n'aurait pu imaginer qu'une femme fût capable de s'accrocher aussi fermement à sa tranchée sous les attaques des Sioux, de passer un robuste guerrier au fil de la baïonnette, de portager des fardeaux éreintants, de ramer des journées entières comme les voyageurs du Nord, de dévaler les rapides comme un casse-cou téméraire, de courir avec audace les bois hostiles, et enfin, de chasser le bison comme les meilleurs cavaliers de la Rivière-Rouge... “meilleurs” ou presque.

Certains ne purent faire autrement que de m'imaginer comme une dangereuse sorcière, ou une femme pourvue d'attributs indécis. Seul mon premier accouchement, qui se déroula le 25 juin de l'année 1856, contribua grandement à faire cesser les persiflages saugrenus.

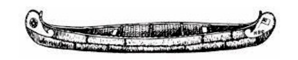
— *Alexis de la Durantaye, doit-on dire* il *ou* elle?

Ce fut effectivement ma fille Élisabeth qui commença à me laver de toute suspicion. L'année suivante, Lucas vint confirmer et quinze mois plus tard Albertine surgit pour convaincre les derniers sceptiques qui s'occupaient de ce qui ne les regardait pas. Je dus malgré tout m'habiller parfois en robe pour satisfaire les esprits chagrins qui trouvaient normal d'imposer leurs traditions aux autres. Pourtant, rien ni personne ne put me convaincre de renoncer à m'affubler de mon déguisement masculin auquel j'étais si attachée, surtout lorsque mes enfants eurent grandi et que je pus me déplacer avec Rémi.

Longtemps après la naissance de mes trois enfants, je

rencontrai un gentilhomme voyageur européen qui explorait notre Ouest à demi-sauvage. En apprenant que j'étais une femme, il me conta que, à travers les siècles, de nombreuses femmes avaient fait de même afin de pouvoir s'autoriser la vie aventureuse et libre d'un homme : soldats, explorateurs, une papesse même, dont la légende avait été créée, nourrie et amplifiée par les leaders Réformés d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre pour discréditer le Vatican.

Nous consacrions désormais le printemps et l'automne à l'agriculture, l'été à la chasse au bison à laquelle Rémi devint rapidement un expert, et l'hiver à construire des meubles et à créer de la maroquinerie que nous vendions à Saint-Paul du Minnesota au grand dam de la Compagnie de la Baie d'Hudson.



Chapitre 51

## *Le loup-garou*

La vie suivit donc son cours normal et les années s'écoulèrent plus rapidement encore dans le Grand Sablier de la Vie, un sablier qu'on ne peut retourner quand le sable arrive à son terme ; et c'est sans doute mieux ainsi. Notre vie de parents s'écoula plus vite en apparence, car nos enfants étaient des jalons qui marquaient de façon précise le temps qui passe, insaisissable et fugitif par nature ; comme des bouteilles jetées au milieu d'un lac qui donnent l'impression de mouvement au lent canot. Nos trois enfants, fruit de notre grand amour passionné, nous avaient donc rejoints en ce bas monde, l'un à la suite de l'autre; grâce à Dieu ! Tous ensembles, nous faisions de belles courses à travers notre immense Prairie, qui, malheureusement se vidait petit à petit de ses innombrables hardes de bisons. Je me rappelais du jour déjà ancien où, en se perchant sur l'une des rares collines de la "Prairie-planche", on était assuré d'apercevoir au moins quelques bisons broutant l'herbe épaisse.

Malgré mon mariage avec l'homme de mon existence, j'étais devenue, à 40 ans, une femme rude –les habitants plutôt sophistiqués de Québec me qualifieraient même de vulgaire–, car à force de me comporter comme un homme, j'en étais venue à parler et à agir comme eux. Je jurais beaucoup, comme pour accentuer mes phrases, et fumais du matin jusqu'au soir ma pipe de pétun puant. Mon mari souriait avec complaisance, lorsque mon poignard devenait mon cure-dents à la fin de mes repas quotidiens, et il riait quand, au lieu de le poser comme «tout un chacun», je l'envoyais d'un mouvement brusque se ficher en vibrant dans l'un des rondins du mur. J'étais encore redoutable à la hache et au poignard, et je l'étais devenue au pistolet et au fusil. En dépit de mon allure tout à fait fruste et garçonnière,

j'étais une vraie mère de famille, et je fis toujours mon possible pour bien élever mes chers enfants. Nous leur enseignions la bonté et la générosité, mais ce n'était pas parce que nous allions peut-être avoir besoin d'eux dans nos vieux jours. J'essayais d'être plus désintéressée. Notre aîné était gaucher. À cette époque lointaine, les gauchers étaient considérés comme des gens inférieurs, maladroits et même pervers... Certains soi-disant « experts » – vous savez, l'un de ces hommes vains qui croient pouvoir montrer la juste voie à l'Humanité – pensaient qu'ils avaient des tendances criminelles innées. Il n'en fut rien, grâce à Dieu !

Je revois très clairement leurs premiers pas, leur entrée à l'école qu'ils fréquentèrent aussi souvent que possible, en tenant compte de nos activités de chasse et de voyages contractuels, car nous devions, Rémi et moi, arrondir notre revenu de chasseurs et de colons en remplissant des contrats de *fréteurs* au profit du Gouvernement fédéral, pour livrer les colis et le courrier des Postes canadiennes. Parfois je regrettais amèrement de lui avoir fait abandonner son poste de responsable régional dans le Missouri au service de l'*American Fur Co*.

Nous nous entendions très bien mon mari et moi-même. Au fond, la vie de couple est un peu comme les danses carrées. Pour évoluer convenablement, il faut éviter de se marcher sur les pieds. Certains pestent toujours parce que le mariage et les roses ont des épines ; alors qu'ils devraient apprécier que les épines, comme le mariage, portent aussi des roses.

En 1867, année où le Canada devint une fédération de provinces, j'eus l'occasion d'acheter cinq fusils Henry à levier, Modèle 1860, de calibre .45. Un fusil qui ne pesait que 4 kg et qui pouvait tirer 13 coups en 13 mouvements de pompe, c'est à dire en 13 secondes. Oliver Winchester n'aura plus qu'à racheter la compagnie pour en tirer gloire et fortune. Le Henry .45 était une petite merveille, surtout si on le comparait à nos vieilles pétoires à silex. Dans notre pays

où nous ne pouvions nous cacher du danger en nous dissimulant derrière des arbres inexistants, il faisait toute la différence entre la vie et la mort, car, dans l'Ouest, rares étaient encore ceux qui mouraient dans leur lit, même si le fameux Samuel L. Clemens[274], un voisin Missourien, avait pu écrire avec humour que le lit est assurément l'endroit le plus dangereux du monde puisque 99 % des gens y meurent. Quand on se trouvait nez à nez avec un ennemi dangereux – et Dieu sait s'ils proliféraient dans les Plaines de l'Ouest– il était de bon ton de tirer rapidement si l'on ne voulait pas jouer le mauvais rôle.

— Que ces armes, mes enfants, ne vous servent qu'à respecter le Bien et la Justice et à lutter contre le Mal et l'Injustice !

Certains humains se comportent parfois comme des loups; mais c'est à nous de refuser de jouer les agneaux. Le plus difficile dans ces conditions était de garder le sens de la justice, du devoir et du respect des autres; qualités que nous nous sommes efforcés de transmettre à nos chers enfants.

J'ai toujours essayé de donner le meilleur de moi-même à ma famille, particulièrement dans le domaine de la religion. À partir de 1858, alors que j'étais enceinte d'Albertine, je me rendis compte que si je voulais que mes enfants, qui n'avaient alors qu'un et deux ans, reçoivent quelques notions de religion, je devais m'appliquer à leur montrer l'exemple. Jusque-là, j'avais fait preuve d'un certain laxisme dans ce domaine et je ne baillais que de rares *pater* et moins encore d'*ave* ; peut-être par sexisme ! Jusqu'au jour où, un dimanche de la Quasimodo[275], j'entendis le glas qui sonnait au clocher de notre église paroissiale de Saint-Vital.

— Savez-vous qui est mort, Madame Laboucane ? demandai-je à ma voisine.

— C'est votre âme, Madame Bernier, qui est morte. Vous n'avez pas fait vos Pâques, je crois !

— Que voulez-vous dire, Madame Laboucane ?

---

[274] ●Plus connu sous le pseudonyme de *Mark Twain,* qui est, en fait un cri de sondeur.

[275] ●11 avril 1858. Pâques était cette année-là le 4 avril.

— Je veux dire que si vous n'avez pas communié au moins le jour de Pâques, votre âme meurt, et le glas sonne pour vous rappeler, à vous-même ainsi qu'à tous ceux qui n'ont pas fait leurs Pâques, que leur âme est morte. Mais… vous ne savez pas ça, au Canada ?

— Si, si, Madame Laboucane. Au Canada, on a les mêmes croyances, vous savez ! Mais à vrai dire,… personnellement, j'y crois pas ben ben !

— Vous n'y croyez pas ? Mais c'est terrible, vous allez être damnée, si vous mourez, Monsieur… heu… Madame Bernier. Et si vous négligez de faire vos Pâques durant sept ans de suite, vous allez être transformée en loup-garou !

Je me rappelai effectivement que ma mère nous disait cela chaque année le jour de Pâques, sans doute pour nous faire peur et nous forcer à aller communier.

— Vous y croyez, vous, à cette histoire de loup-garou ? lui rétorquai-je en souriant.

— Ah ! Mais j'en suis convaincue. Une personne de confiance m'a conté qu'un habitant de Pembina avait été transformé en loup-garou pas plus tard que l'an passé, et un autre à Saint-Pierre ! Vous devriez aller tout de suite, avant la nuit, à la messe du soir.

Cette dame Laboucane me paraissait bien crédule.

—Bon ben, j'va y aller pour vous faire plaisir, Madame Laboucane !

Après tout, je n'y croyais pas à cette légende ridicule, mais… en cas !



Chapitre 52

## *L'horreur du Fort Whoop-up*

Nous avions donc, comme je l'ai dit plus haut, obtenu en l'année 1868, un contrat de frétage de gros courrier entre La Fourche et plusieurs places de l'Ouest-profond dont le Fort-Whoop-Up[276]. Lucas avait 12 ans, Élisabeth 11 et Albertine 9. C'était de beaux enfants dont je soignais l'éducation avec grand soin. Les trois savaient lire, écrire et tirer au fusil avec grande précision ; ce qui était, ici dans l'Ouest, un gage de longévité. Ils avaient fait leur communion et parlaient couramment le français et l'anglais. En 1861, alors que Lucas n'alignait que cinq petits printemps, je l'avais inscrit à l'école francophone des Frères des Écoles chrétiennes de Saint-Boniface, et en 1862, ce fut le tour d'Élisabeth qui fréquenta l'école des Sœurs Grises. Cette Communauté[277] religieuse avait ouvert un établissement à Saint-Boniface aussi. Albertine la suivit dans cette voie deux ans plus tard.

Durant toute leur scolarité, je les retirais périodiquement du Collège de Saint-Boniface où ils poursuivaient avec succès leurs études classiques, pour les emmener en voyage avec nous, car je n'aimais pas les laisser derrière. Mille incertitudes et dangers politiques semblaient se développer dans l'Ouest où l'afflux d'Européens menaçait l'existence même de notre peuple francophone. Cela nous rendait très nerveux. Nos enfants, par contre, grandissaient en taille, en sagesse et en habileté.

Fort-Whoop-Up où nous devions livrer des caisses et du courrier, avait été érigé à la jonction des rivières Sainte-Marie et Belley, à peu de distance de Lethbridge. Le fort, précédemment nommé Fort-Hamilton, avait été construit par

[276] ●Situé à Lethbridge, dans la province actuelle de l'Alberta. Le fort peut encore être visité. 49°41'42,88'' de latitude Nord ; 112°50'48,48' de longitude Ouest. Fort Whoop-Up signifierait *.Fort-C'est Super!* ou *Fort-Youpi !* Le fort est aujourd'hui englobé dans l'agglomération de Lethbridge.
[277] ●Communauté = Congrégation.

un trafiquant d'alcool américain. Il fut renommé Fort-Whoop-Up après un incendie, pour le rendre plus attractif aux Indiens. C'était un mauvais fortin presque carré, constitué d'une palissade de troncs verticaux, aiguisés en pointes acérées à 4,20 m de hauteur.

Deux des coins étaient renforcés de bastions sur l'un desquels flottait un vieux drapeau américain périmé. Les deux bastions étaient percés de meurtrières pour armes à feu. L'un était armé d'un petit canon et d'un obusier qui pouvait envoyer des projectiles par-dessus les replis du terrain ou même les arbres, au cas où un ennemi qui nourrissait des intentions hostiles – comme c'est généralement le cas – voudrait s'y cacher. L'espace intérieur était partiellement occupé par quelques bâtiments de bois, dont les portes, les fenêtres et la cheminée étaient obstruées par de solides barreaux de fer. La grande porte cochère qui donnait accès à la petite cour intérieure se perçait d'un guichet. Les occupants me parurent particulièrement méfiants et je compris rapidement pourquoi.

En ce 13 mai 1868, j'arrêtai mes quatre charrettes devant cette porte cochère, et frappai le montant de bois avec la crosse de mon fusil Henry à pompe, bien approvisionné de ses treize balles en cuivre luisant. Quelques canards sauvages caquetaient avec animation dans le ciel serein. Je criai :

— Héï ! Là dedans. Ouvrez !

En attendant que quelqu'un vienne, je comptai le nombre d'étoiles sur le drapeau : 35.

— Tiens, ils ne sont pas à jour. Ils devraient en avoir 37.

Rémi sourit en coin :

— Décidément, rien ne t'échappe.

— Non ! Tu as raison ! Tu en as fait toi-même l'expérience ! répondis-je en riant.

Il ne sourit pas. Le guichet s'ouvrit bientôt et apparut avec quelque méfiance une tête patibulaire, aux joues mal rasées et au nez aquilin, qui s'abaissait comme pour aller à la

rencontre du menton en galoche ; le tout surmonté d'un chapeau de feutre noir. L'homme ne parlait pas français.

— *What's up ?*

Rémi qui avait glané un peu d'anglais à travers les États, répondit que nous étions fréteurs et que nous venions livrer de la marchandise de la part du Service des Postes canadiennes. Le portail s'ouvrit lentement, en grinçant sur ses gonds de métal comme une porte de prison. Les charrettes entrèrent. Le fort était tenu par deux « commerçants » américains dont la physionomie avait de quoi donner des sueurs froides à un banquier honnête ; si, d'aventure, il s'en trouve encore. Ils portaient chemises écossaises grises et pantalons en grosse toile bleue de Nîmes. Deux Colt battaient leurs cuisses et leur main gauche paraissait soudée à la carabine qu'ils ne posaient jamais. Le seul et unique objectif de leur existence était de vendre aux Indiens de la marchandise interdite : alcool frelaté, munitions et armes à feu, contre de belles fourrures bien soyeuses. Pour nous tous, dans les Prairies, ces lieux symbolisaient la débauche, le crime et le trafic illicite. Ils étaient tenus par des bandits, des trafiquants, anciens soldats de fortune, ex-combattants de différentes guerres, hors-la-loi, vagabonds et batteux de buissons du Missouri ou du Kansas. Hormis les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui arboraient le drapeau britannique en canton, et qui vendaient illégalement aussi de l'alcool frelaté aux Amérindiens[278], on comptait une bonne douzaine d'établissements similaires dans l'Ouest canadien sur lesquels flottaient toujours les mêmes constellations, à quelques étoiles près.

Le guichet dans le portail d'entrée, les barreaux, les meurtrières, les canons, les pointes durcies au feu au sommet des palissades, tout cela était indispensable, car les Indiens, séduits par les démons de ces paradis artificiels, attaquaient souvent ces établissements par surprise, pour s'emparer de

[278] ●De 1800 à 1860 la British Hudson's Bay Company vendit environ 100 000 litres d'alcool plus ou moins frelaté par année ; ce qui était illégal, mais la compagnie stipendiait ses solides appuis au Parlement d'Angleterre ; elle était donc intouchable.

l'alcool et des armes, et pour envoyer en enfer, sans atermoiement judiciaire, les scélérats qui les vendaient. Pour des raisons inconnues — ou plutôt trop bien connues — la police et l'armée américaines ne parvenaient pas à faire cesser le trafic d'alcool en provenance des États-Unis, en prétextant que le crime se commettait en territoire canadien. Malheureusement, nous n'avions encore aucune force policière dans l'Ouest. D'où l'intérêt, pour nous, de rester lourdement armés lorsque nous devions nous déplacer dans ces régions mal dégrossies et inciviles.

Les Indiens eux-mêmes se rendaient bien compte des dégâts que perpétraient ces hors-la-loi ; et si, d'aventure, ils en rencontraient un dans la Prairie, on retrouvait son corps hérissé de cinquante flèches, comme un lamentable porc-épic frappé par l'infortune et en partie dévoré par les animaux sauvages. La vie humaine, aux abords de ces établissements de débauche, n'avait aucune valeur.

L'un des Américains nous proposa de nous installer pour la nuit dans le bastion Nord-Ouest, afin de garder le fort par notre présence. On ne trouvait pas, en ces régions inhospitalières, d'hôtelleries semblables à celles que j'avais connues le long du Chemin du Roy entre Québec et Montréal. Notre simple présence paierait notre bref séjour en ces lieux. Le bastion Nord-Ouest, qui couvrait le portail d'entrée et la façade Nord, devint donc pour une ou deux nuitées notre chambre d'hôtel. Avec nos cinq fusils à pompe, le portail ne pouvait en aucun cas être mieux défendu.

Vers 9h00, le lendemain matin, un bruit de voix me réveilla.

*—Heuhh ! Quelqu'un ?*

Par une meurtrière, j'aperçus un groupe d'Indiens, à pied, mais accompagnés d'un unique cayousse qui traînait un travois lourdement chargé de marchandise. Rémi alla avertir les Américains qui arrivèrent immédiatement, fusil toujours rivé à la paume de la main.

— Je me demande s'ils le lâchent pour dormir, leur fusil, murmura Rémi en français avec son sourire en coin.

C'était un groupe d'Indiens du Sang[279] en quête d'alcool et d'armes. Ils apportaient un chargement de pelleteries, de viande séchée et de pemmican, qui, comme nous l'avons dit, servaient d'aliment de base dans tout l'Ouest, aux Indiens, aux Métis et même aux blancs dans le besoin.

Devant le portail du fort, les Indiens esquissèrent une *Danse du Troc* destinée à annoncer leur désir d'échanger loyalement des marchandises. Dans le ciel, cinq corbeaux excités s'invectivaient avec impétuosité pour quelque peccadille. Afin d'accueillir au mieux les Amérindiens, les deux Étatsuniens armèrent le chien de leur fusil puis entrouvrirent un côté du portail. Ils laissèrent entrer les chefs les plus importants, ou du moins ceux qui le paraissaient. Un apéritif leur fut servi en guise de bienvenue; un premier verre d'alcool non mouillé. Les deux trafiquants leur souhaitèrent le bonjour avec politesse et même quelque flatterie. Les autres Indiens patientèrent dehors. Pour ma part, je suivis les chefs à l'apéritif avec ordre de veiller au bon déroulement de l'opération qui consistait officiellement, pour les commerçants, à convaincre les chefs de la qualité supérieure de leur alcool frelaté.

Le premier verre ingurgité, les chefs demandèrent poliment une deuxième gorgée d'eau-de-feu avant de sortir. Ils conservèrent soigneusement l'alcool dans leur bouche, à l'entrée de leur gosier gourmand, sans laisser la moindre goutte y pénétrer ; ou presque. Rendus dehors, ils le recrachèrent à regret dans la bouche béante d'un sous-chef, grande ouverte comme le bec d'un oisillon affamé, lequel n'avait pas eu la « chance » de venir trinquer à l'intérieur de la palissade.

On était loin des valeureux guerriers sioux du Grand-Coteau. L'alcool de la CBH avait déjà fait son œuvre destructrice sur certaines tribus. Mais d'autres se préparaient

[279] ●La tribu des Indiens du Sang appartient à la Nation Pied-Noir, comme les Arapaho et les Cheyennes.

à relever la tête, comme ce fut le cas 8 ans plus tard à la Petite-Rivière-du-Mouflon[280].

Après la « *santé* » initiale, les trafiquants offrirent ce qu'on appelait une « *régale* », une tournée générale, car les pelleteries semblaient de qualité. Je me rendis compte que les deux bandits étaient des commerçants avisés et même très rusés en dépit de leur apparence fruste et primitive. Ils cherchaient à vendre le plus cher possible leur marchandise de médiocre qualité. Mais n'est-ce pas là un condensé de l'éthique du commerce ? Les rasades d'alcool étaient destinées à troubler le jugement des Indiens. Ces derniers ne l'ignoraient pas. Mais la gourmandise et l'addiction sont des chiens tenaces qui se cramponnent aux mollets des alcooliques.

Les femmes aussi étaient invitées à boire outre mesure, afin qu'elles ne restent pas lucides dans les "transactions" qui allaient se dérouler durant plusieurs heures. Elles se montraient d'ailleurs spontanément plus méfiantes, plus récalcitrantes à se laisser entraîner dans l'ivresse et le délire. Elles préféraient en général s'abstenir pour pouvoir cacher les armes à feu, les couteaux et les haches de la vue de leurs hommes, et, ainsi, éviter toute effusion de sang après les transactions, car, comme disait si sagement mon père, «sans armes, les cowboys et les Indiens ne sont pas dangereux ; ils ne peuvent que se tirer les cheveux.»

Les trafiquants américains, eux, se gardaient bien de boire, pour rester vigilants et avoir le dessus en cas de rixe ou de combat.

— Surtout, tu restes à jeun, criai-je à Rémi, pour être capable de défendre les Indiens si ces deux écœurants utilisent leurs armes à feu ! Il faudra les neutraliser d'une façon ou d'une autre, ou bien les envoyer en enfer.

Mes paroles étaient horribles dans la bouche d'une chrétienne. Je le reconnais et je bats ma coulpe avec amertume. D'autant plus que je suis vieille et malade,

---

[280] ●Connue aujourd'hui sous le nom de *Bataille de Little Big Horn, 1876*, au cours de laquelle les cavaliers du 7e Régiment de Cavalerie américaine furent exterminés par les Sioux de Taureau-Assis.

aujourd'hui, sur le point de franchir les Portes de l'Éternité. Peut-être est-ce pour cela que je jette ces mots mortifiants de repentir pénitentiel sur ce papier de souvenirs. Et je sais que d'ici peu je devrai « payer la note finale », comme disait mon père, car mon avenir est dans mon dos, prêt à me poignarder. Je me suis toujours crue justifiée d'utiliser la violence alors que je la condamnais chez les autres. Quelle audace ! Le spectacle était affreux pour les enfants, et je regrettais fort de les avoir amenés en ces lieux corrompus, mais c'était trop tard ; ils étaient là et ils allaient être témoins de la grande misère humaine. Je savais que *l'eau de feu* –le *whisky indien*[281] frelaté– était composée d'un litre d'alcool pur pour trois litres d'eau. Les trafiquants coloraient le mélange avec du thé ou du tabac à chiquer, du gingembre et du poivre rouge. Ils y ajoutaient parfois de la mélasse noire pour lui donner l'aspect engageant du rhum de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce mélange était dangereux pour la santé des Indiens que les trafiquants abreuvaient sans vergogne. Les profits de ces scélérats étaient énormes. Une bouteille d'une pinte de ce mélange destructeur, coûtait officiellement une *pelu*, une peau de castor ou son équivalent. Mais après quelques pintes, le consommateur ne savait plus combien il en avait bu.

La *régale* suivit son cours à l'extérieur du fort, prudemment, à travers le guichet, mais seule fut gratuite la première « bouchée » destinée à leur mettre l'eau –de vie– à la bouche. Pour obtenir un deuxième verre, il fallut y introduire des pelleteries et du pemmican. Puis, lorsque leur stock de marchandises fut épuisé, les pochards désespérés passèrent tous leurs biens à travers la petite fenêtre : leur nourriture, leur tipi, leurs objets personnels ; et puis les trafiquants entrebâillèrent le portail pour faire entrer leur cayousse.

— And sometimes, they force their daughters and squaws in ! dit le trafiquant en riant aux éclats.

[281] ●Aussi appelé *whisky de traite*. *Cayousse* = cheval de trait indien.

J'eus envie de vomir de dégoût, lorsque mon mari m'eut traduit ce commentaire. Quelques heures après, le deuxième trafiquant s'écria :

— Ils n'ont plus rien pour payer ! Il faut préparer les perches-repoussoirs ! Tenez-vous prêts à l'assaut !

— Ça veut dire quoi ? demandai-je.

— Quand on ne peut plus leur vendre d'alcool, les hommes ivres, furieux, essayent d'escalader la palissade, et il faut les repousser au plus vite avec ces perches pour les faire dégringoler.

Au moment de partir, les femmes rendirent les armes à leurs hommes, et ces derniers, humiliés, leur arrachèrent aussi les cartouches et se mirent à tirailler. Quelques coups de canon par-dessus leur tête les chassèrent. Les trafiquants évitaient de les tuer sans nécessité, car, après, viendrait le besoin de revanche. La vendetta pouvait ainsi durer longtemps, et perturber le sacro-saint *business* illicite.

— Si les Indiens lancent des flèches enflammées, ou s'obstinent à tirer des coups de fusil, il faudra faire du tir à tuer ! cria l'un des deux bandits.

Rémi me jeta un coup d'œil de connivence que je ne compris pas, n'ayant pas saisi le sens du commentaire. Nous avions prévu d'abattre les deux vauriens s'ils en venaient à mitrailler les Indiens. Quelques-unes des pauvres femmes qui en étaient capables, traînèrent les hommes ivres derrière des buissons pour les laisser dormir.

Le lendemain, avec, pour tout bien, un solide mal de tête, ceux qui n'étaient pas partis la veille, reprirent, humiliés, le chemin du retour après avoir reçu de quoi manger. Les scélérats ne tenaient pas à ce qu'ils s'incrustent.

Dès l'après-midi, le contrat de livraison rempli, nous avons nous-mêmes repris le chemin de la Rivière-Rouge, la gorge nouée par un profond dégoût.

Après quelques semaines d'efforts, la vie reprit son cours normal pour nous, et nos enfants retournèrent à l'école avec courage et persévérance. Un jour de 1870, Albertine qui

fréquentait assidûment l'École des Sœurs Grises de Saint-Boniface nous annonça :

—Maman et papa, à l'occasion de la visite de M$^{gr}$ Clut[282], la troupe de théâtre de notre école joue " Un dernier Souvenir de la Patrie ", une pièce écrite par la sœur Malvina Colette.

— Et je suppose que tu voudrais y aller ?

— Oui, surtout que mes amies Élise Delorme et Henriette Bruyère jouent des rôles.

— Ah, je vois !

— Mais… j'aimerais bien que vous veniez, vous aussi !

C'est ainsi que notre famille assista à la première pièce de théâtre qui fut donnée dans l'Ouest. Et elle était française.



282 ●Isidore Clut était un prêtre oblat de Marie-Immaculée de Marseille. Il naquit le 4 février 1832 à Saint-Rambert-d'Albon (Drôme), France. Il était le fils de Nicolas Clut, et d'Élisabeth Guillermet, agriculteurs. Il mourut le 9 juillet 1903 à la mission de Saint-Bernard, à Grouard, au bord du Petit Lac des Esclaves, à 450km au NNE d'Edmonton, Alberta.

Chapitre 53

## *Les hors-la-loi du Montana*

En 1873, alors que nous traversions les Monts-des-Cyprès pour satisfaire un contrat de frétage postal, nous avions décidé de camper auprès de tipis assiniboines, à quelque distance de maisons Métis dont les occupants, très hospitaliers, étaient rattachés à la famille de Rémi, je ne me souviens plus précisément par quel biais, vraisemblablement par un coureur-de-bois venu vingt ans plus tôt dans l'Ouest sauvage, et qui avait jeté sa gourme dans la région avant d'y prendre femme indienne *à la façon du pays*. Lucas avait alors 17 ans, et c'était un solide gaillard comme son père. Élisabeth, d'un an plus âgée, n'était pas moins agile. Quant à Albertine, 14 ans, ses yeux de lynx, bleus et pétillants de vie, ainsi que la précision de son tir pouvaient nous fournir en cas de nécessité un appui non négligeable.

À l'aube, nous dormions dans nos deux charrettes attachées horizontalement à des arbres pour plus de stabilité. Nos animaux étaient eux-mêmes retenus par des longes de dix mètres qui leur permettaient de brouter confortablement l'herbe grasse. Nous avions mis la capote de cuir à l'une et de toile à l'autre, pour le cas improbable ou la pluie se serait invitée. Soudain, un bruit me réveilla. Je rejetai d'un coup de pied ma robe de buffalo qui me servait de couverture et regardai par une fente entre les planches disjointes des ridelles en bois plein que j'avais ajoutées aux ridelles à clairevoies de la Rivière-Rouge. C'était une bande de seize trafiquants vraisemblablement venus du Montana. Ils étaient armés jusqu'aux dents. La bande de malfrats avait établi ce qui ressemblait à un «comptoir volant» surmonté d'une bannière étoilée, à proximité immédiate des tipis. Deux grands chariots bâchés auxquels les cayousses restaient attelés, attendaient là. Ils étaient probablement chargés d'une

lourde cargaison d'eau-de-feu frelatée, mais, peut-être aussi, totalement vides, afin de transporter le butin qu'ils se proposaient de voler aux Indiens.

— Luc ! Élise ! Albertine ! Réveillez-vous ! murmurai-je à destination de la charrette voisine dans laquelle dormaient nos enfants.

— Oui ! répondit immédiatement Lucas dont le sommeil avait toujours été plus léger.

— Il y a des trafiquants ambulants. Préparons les armes. Ils sont seize et nous sommes cinq, mais nous avons le bénéfice de la surprise. Ne vous montrez pas ! Préparez vos armes !

— Oui, sa-mère ! répondirent trois souffles, dans la charrette voisine.

Je savais que ces individus fournissaient leur mauvais alcool à tout le monde, jusqu'à ce qu'ils soient ivres-morts. Après quoi, ils faisaient main basse sur tout ce qui se trouvait dans les tipis et en dehors : pemmican, pelleteries, armes, chevaux, bœufs... et ils disparaissaient dans la Prairie sans laisser la moindre adresse, bien entendu. Nos cinq chevaux et nos deux bœufs de trait allaient être vraisemblablement volés par la même occasion. Notre objectif était donc, en même temps que la protection de ces Indiens inoffensifs, un authentique cas de légitime défense, car, rester sans monture dans l'Ouest désertique ressemblait fort à une inéluctable condamnation à mort.

Ce genre de vol n'était pas rare dans les marges les plus occidentales de ce pays, encore non policées, car la Police Montée ne fut créée que cette année-là, à la suite de cette affaire précisément. Le mot "*volant*" de l'expression *comptoir volant* signifiait *ambulant*, mais il pouvait aussi bien prendre l'autre sens, comme me le fit remarquer Albertine qui aimait bien jouer sur les mots dans notre langue française. Pourtant, dans cet événement précis, l'objectif des Montanais était différent. Je le sus par la suite. Ces gens se faisaient passer pour des trafiquants afin de

faciliter leur vengeance. En réalité, ils venaient exercer des représailles sanglantes sur des Indiens, qui, selon leur opinion erronée, leur avaient volé quelques chevaux, la veille, dans le Montana voisin.

Lorsque les Indiens furent tous en état d'ébriété, les Montanais, qui pour la plupart n'avaient pu s'empêcher de boire eux-aussi, commencèrent à les insulter et à les accuser de vol. Étant arrivés la veille dans l'après-midi, nous savions que ce groupe n'avait commis aucun méfait ce soir-là dans le Montana voisin, puisque nous avions passé la veillée avec eux. En quelques secondes, nous étions tous en position de tir, mais nous prenions bien garde de tenir caché le canon de nos fusils. Peut-être l'un de nous serait-il tué ! C'était un risque à prendre. Si nous en avions eu la certitude, nous aurions sans doute tenté de fuir ; probablement sans succès. Je pensais souvent à cette horrible éventualité. Surtout quand nous avions nos trois enfants avec nous. C'est pourquoi, il est souhaitable d'ignorer l'heure de notre mort. On peut donc se lever, ce jour-là, avec autant de plaisir qu'un autre. Quelle torture si nous savions que nous allions trépasser à 11h45 !

Alors que mon esprit vagabondait en ces garennes fantaisistes, les Montanais ouvrirent un feu d'enfer sur les Assiniboines ivres, et commencèrent ainsi à les massacrer.

— Feu à volonté sur ces maudits fous ! Écrasons cette racaille,… ces môôôdites punaises ! criai-je, ivre de rage, tout en sentant confusément que nous n'étions pas tout à fait dans les traces du Seigneur qui prêchait la non-violence.

C'est alors que j'entendis, venant du chariot voisin, la voix critique d'Albertine :

— Maman, tu devrais avoir honte de parler ainsi d'êtres humains !

— J'ai dit feu à volonté ! J'tai pas donné la permission de m'faire la morale, Albertine !

Je jetai un coup d'œil à Rémi. Il ricanait en chargeant son arme.

— Oh toi tu peux rire. Quand je pense que je te priais comme un saint homme... au temps où j'te croyais mort, toi l'infidèle !

— Allez, Alexie, lâche-moi les mocassins, une bonne fois pour toutes, môôôdit !

— Feu à volonté ! répondis-je seulement. Car je n'aime pas reconnaître mes défauts ; surtout lorsqu'ils sont évidents.

Nos cinq fusils Henry à tir rapide déversèrent immédiatement une mortelle pluie de projectiles dans le dos des cowboys. L'alcool aidant, il se passa un bon moment avant qu'ils ne se rendent compte qu'ils étaient eux-mêmes la cible de plusieurs fusils. Ils voyaient tomber leurs amis les uns après les autres et leur esprit embrumé par les vapeurs d'alcool croyait sans doute que *Jupiter Fulgurator* avait sorti sa foudre pour les châtier tous de leurs crimes. La moitié de leurs effectifs, huit sur seize, mordait déjà la poussière – avec des balles dans le dos, comme des lâches – lorsque les survivants réalisèrent, un peu dessoûlés par l'hécatombe, qu'ils devaient mettre leur fierté en berne et fuir au plus vite en abandonnant leurs morts, s'ils voulaient qu'il en restât au moins un pour porter la triste nouvelle dans le Montana.

— *What the hell*[283] *!* hurla celui qui paraissait être leur chef, avant de tomber raide mort à son tour d'une balle dans la tempe.

Les six derniers finirent par repérer d'où provenait notre tir. Trois d'entre eux nous retournèrent un feu nourri durant quelques minutes, tandis que les autres décrochaient en catastrophe. Puis, comprenant que nous étions bien armés et très déterminés à les exterminer jusqu'au dernier si nécessaire, les quatre hors-la-loi qui n'avaient pas succombé jugèrent prudent d'embarquer en hâte deux blessés sur les chevaux, et de fuir en abandonnant sur le terrain leurs huit tués, une quarantaine d'Assiniboines, morts pour rien, leurs chariots qui, en définitive, étaient vides, les cayousses et trois ou quatre pintos d'excellente qualité, que je remis aux

---

[283] ●Diable, qu'est ce qui se passe?

quelques survivants assiniboines en leur recommandant de décamper au plus vite, car cette racaille n'allait pas tarder à revenir pour poursuivre la vendetta de leur vendetta.

Quelques jours plus tard, je voulus me rendre à Fort-Benton au Montana pour porter plainte auprès des autorités américaines. À nos risques et périls.

— J'pense pas qu'y s'ront punis, murmura laconiquement Rémi en hochant la tête.

—Pourquoi pas ? demanda notre jeune Albertine. C'est pas juste !

—Oui, je sais. C'est pas juste, et on doit toujours se battre pour la justice, même si c'est décourageant, dis-je. Il y a trois ans, en plein mois de janvier, la cavalerie américaine, commandée par un ivrogne invétéré, est venue le long de la Rivière-à-Maria[284], tout près d'ici pour massacrer plusieurs centaines d'Indiens.

—Pourquoi ? demanda Lucas.

—Parce qu'un colon nommé Clarke avait été tué par un jeune Indien. Clarke l'avait escroqué de plusieurs chevaux.

—Oh le niaiseux ! avait conclu Élisabeth. Alors, c'est certainement pas cette fois-ci qu'ils vont punir des blancs, j'pense ben !

Fort-Benton était un grand rectangle fait de briques argileuses, renforcé de deux bastions diagonaux. C'était l'ancien Fort-Lewis de bois, érigé sur la rive sud du Missouri, qui avait été acheté par la famille Auguste et Pierre Chouteau, puis remorqué par flottage en 1846 trente kilomètres en amont, jusqu'à la limite des eaux navigables du Haut-Missouri, sur la rive nord, où il avait été reconstruit pour recueillir les fourrures des trappeurs Pieds-Noirs. Puis les Chouteau avaient remplacé la palissade par des briques d'argile. Ce fort de Traite comportait une grande porte, près du bastion nord-est, et une petite porte à l'arrière avec guichet, pour échanger les pelleteries avec les Pieds-Noirs.

---

[284] ●Le major Eugene Baker envoyé en service commandé par le général Sheridan. Aujourd'hui Maria's River ou même Marias River sans l'apostrophe.

Quoi qu'il en fut, nos plaintes et nos efforts ne donnèrent aucun résultat notable. Les autorités américaines ne semblaient pas souhaiter punir leurs colons pour des crimes contre les Indiens. Quelques hors-la-loi furent arrêtés, puis vite relâchés pour insuffisance de preuves. On parla même de légitime défense, étant donné leurs lourdes pertes.

— On retourne au Canada, mais, pour tromper ces assassins, on va marcher assez loin vers l'Est, en suivant le Missouri jusqu'à la Rivière-à-Maria, suggéra Rémi.

— Ça servira de diversion, conclut Albertine.

Nous souhaitions leurrer d'éventuels poursuivants, car nous craignions une vengeance de la part de ces hors-la-loi. Nous avons alors suivi la Rivière-à-Maria le long de laquelle avait eu lieu précisément le massacre de l'Affaire Clarke. Nos enfants chevauchaient loin devant. Rémi et moi avancions, côte à côte, en amoureux, au pas de nos chevaux. Et un petit poème me traversa l'esprit dont j'avais lu les jolis versets à l'école de l'un de mes enfants. Je ne me souviens plus de son auteur :

« *Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,*
*Lui et moi, les cheveux et la pensée au vent*[285]. »

Nous pensions que les Montanais n'oseraient pas nous suivre en ces lieux odieux par crainte de représailles justifiées de la part des Pieds-Noirs. Mais nous nous trompions. Les quatre survivants Montanais avaient bien l'intention de nous faire payer notre intervention qui avait été mise en lumière lors du procès avorté. Ils nous suivirent et, une nuit, attaquèrent notre camp le long de la Rivière-à-Maria. Ce soir-là, Lucas qui n'avait que 17 ans avait pris son tour de garde entre minuit et 2h00. Il était tenu de conserver son esprit en éveil pour la sauvegarde de tous, mais un sommeil bien légitime le harcelait sans relâche. La crainte de représailles nous avait forcés à une surveillance permanente, nuit et jour, depuis notre arrivée à Fort-Benton. Nous savions que lesdits hors-la-loi éprouveraient un besoin irrésistible de

[285] ●Il s'agit d'un poème de Paul Verlaine (Poèmes saturniens, 1866), qu'Alexie modifiait un peu pour l'adapter à elle-même.

nous massacrer puisque nous avions pris le bord des Indiens, ce que leur esprit rudimentaire et instinctif considérait comme pure trahison.

Vers 01h00 du matin, donc, mon grand Lucas aperçut une braise de cigare qui flottait dans la nuit comme un feu follet indélicat, suivi d'une grande ombre noire. La lueur rougeoyante approchait, là-bas. Toutes les trente secondes, la braise devenait plus brillante encore, sans doute lorsque l'ombre sinistre qui suivait la lueur tirait sur son cigare. Grâce au silence de la nuit et à un courant d'air complice, Lucas entendit l'une des ombres confirmer, si besoin était, leurs intentions criminelles :

— These motherfucker Canucks, I am gonna blow their heads off[286] *!*

Les scélérats avaient sans doute bu plus que de raison pour se donner du courage, et, trop confiants dans les vertus dissimulatrices des ténèbres, ils approchaient sans prendre aucune autre précaution.

— Papa ! murmura Lucas en secouant l'épaule de Rémi. Papa ! Les bandits montanais approchent. Je vois quatre ombres et l'une a un cigare ! J'ai entendu que l'un disait à l'autre qu'ils allaient " tuer ces maudits Canadiens-Français ! "

— Tire ! répondit Rémi.

Tandis que nous empoignions nos armes chargées et prêtes à tirer, Lucas épaula, visa la braise, et, au moment où elle s'aviva, appuya sur la queue de détente : *"Bang!"*. Un long cri et plusieurs jurons *"Damned !"* prolongèrent la détonation. La braise s'effaça et les ombres disparurent ensemble. Plusieurs coups de feu claquèrent dans l'obscurité : *"Bang !"* *"Bang !"* *"Bang !"*. Ils ripostaient au juger dans notre direction. Nos chevaux hennirent longuement. Loin, très loin, les chevaux des Montanais

---

[286] ●«Ces "nique-ta-mère" de Canucks, je vais leur exploser la gueule !» Les Montanais avaient appris l'origine de leurs ennemis lors du procès de Fort-Benton. Canucks était autrefois un terme péjoratif désignant les Canadiens. Il désigne encore aujourd'hui les Canadiens. Pour exorciser le sobriquet, l'équipe de hockey de Vancouver porte ce nom.

répondirent. Je m'éloignai sur le côté en chuchotant en français :

— Je vais les déborder par la droite pour les prendre de flanc. Ne tirez pas dans ma direction... Sous aucun prétexte ! Compris ?

— Compris ! Sois prudente Sa-Mère !

— Mais oui !

Dans le ciel d'argent, un nuage embrasé par la lune se disloquait sur des récifs d'étoiles, comme un brulot en perdition. Les détonations rageuses profanaient cette beauté nocturne sans cesse renouvelée, ainsi que le calme des ténèbres. Des Pieds-Noirs dressaient sans doute l'oreille dans leurs tipis distants en se demandant si le général Sheridan n'était pas repris par une nouvelle folie éthylique et meurtrière. Sur notre champ de bataille aveugle, chacun tâchait de discerner son ennemi dans l’ombre. J'avais appris à mes enfants à observer la nuit en regardant à côté de la lueur pour mieux la distinguer. Mais avec un fusil, il n'était pas question de viser à côté de la cible pour mieux l’atteindre. Je m'étais postée à vingt mètres sur la gauche des tueurs. Totalement immobile pour ne pas trahir ma présence, je gardais mon fusil en joue en attendant la flamme révélatrice de l'ennemi. Soudain, une lueur, je tirai une seule cartouche à chevrotines sur son arrière avant de me laisser choir dans l'herbe sèche pour changer de place. La riposte fut immédiate. Une balle passa non loin de moi, en sifflant comme un serpent. D'une nouvelle position, je tirai une deuxième cartouche à l’arrière de la flamme d'une autre carabine. Quelques secondes après, une ombre à demi courbée prit la fuite.

—Cessez le feu ! dis-je à voix haute, en français, dans la nuit.

—Je crois qu'ils ont leur compte ; partons, répondit Rémi. Levons le camp pour aller dormir un peu plus loin. Ils ne doivent avoir qu'un seul survivant. Partons !

—On pourrait le poursuivre pour lui faire payer sa tentative de massacre ?

—Non, on ne peut le punir pour ses intentions, répondis-je. On n'a plus le prétexte de la légitime défense ! C'est carrément immoral !

—Pourtant on dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions, rétorqua Albertine. Alors je suppose que pour les mauvaises, c'est pire !

Son commentaire me rappela ma mère et ses paroles édifiantes. En dépit de ses 14 printemps, la petite fripouille avait le don de mêler les cartes et de nous faire prendre les vessies pour des lanternes. On en ferait sans doute une avocate.

— La discussion s'arrête là ! dis-je abruptement. On déménage notre camp, et c'est tout ! De toute façon, c'est peut-être une ruse de la part des Montanais. Il se pourrait qu'ils attendent qu'on vienne vérifier leur état de santé pour nous massacrer par surprise !

Nous n'avons eu aucun problème par la suite. Le bandit survivant retrouva vraisemblablement son cheval et hérita de ceux de ses complices défunts. De retour au Canada, nous avons fait un rapport détaillé au Gouvernement d'Ottawa sur le massacre des Assiniboines dans les Monts des Cyprès. On m'affirma par la suite que le récit de ce crime de masse avait contribué à la création de la *Police Montée du Nord-Ouest.*

De ce fait, l'année suivante, en 1874, alors que nous nous trouvions dans ces fameux Monts-des-Cyprès pour un frétage de courrier et de marchandise, l'inspecteur Éphraïm Brisebois, de la Police Montée du Nord-Ouest, arriva à la confluence des rivières *à l'Arc* et *du Coude* pour ériger un fort de maintien de l'ordre, tandis que son supérieur hiérarchique, l'assistant-commissionnaire James Macleod, bâtissait plus au sud le Fort-Macleod.

Brisebois pour sa part choisit les assises encore visibles d'un ancien fort, à l'emplacement où, en 1751, avait été érigé

par les Français un fort de traite nommé *Fort-La-Jonquière*[287]. En septembre 1874, donc, il commença à élever une grande palissade de troncs de sapins, que ses hommes, tous Canadiens-français, étaient allé couper dans les Montagnes-Rocheuses et qui arrivèrent sur le site de la construction par flottage dans les eaux tumultueuses de la *Rivière-à-l'Arc*. Il fallait se hâter avant la venue de l'hiver, si rigoureux dans ces régions arides. Aussi, les bastions de flanquement furent remis à plus tard. À la place, il fit une petite avancée dans chaque coin qui permettait de battre les faces de la palissade en cas d'attaque. L'inspecteur Brisebois fit rapidement construire les casernements et les magasins, qui allaient permettre de célébrer la fête de Noël à l'intérieur plutôt que sous la tente.

Ainsi, avec ses 150 gendarmes de l'escadron francophone, Brisebois, en plein pays des hors-la-loi américains, tenta d'acheter le Fort-Whoop-Up, mais ne put se le permettre par manque de fonds[288]. Macleod construisit au printemps suivant Fort-Walsh dans les Monts-des-Cyprès à quatre kilomètres seulement du site du massacre des Assiniboines que je viens d'évoquer. Ainsi, avec ces forts qui surveillaient les hors-la-loi troqueurs d'alcool, les Pieds-Noirs hostiles et les Sioux réfugiés des États-Unis où ils étaient pourchassés par la cavalerie américaine, le pays retrouva un peu de calme relatif. La Police Montée commença à s'emparer des comptoirs fixes ou volants, de leurs pelleteries, et à vider partout l'alcool frelaté dans l'herbe haute de la Prairie. Les hors-la-loi étaient capturés, jugés et condamnés à 6 mois de prison et à 200$ d'amende.

---

[287] ●En l'honneur de Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de La Jonquière, un Tarnais mort à Québec, Gouverneur de la Nouvelle-France de 1749 à 1752. Une ville du Québec prit aussi son nom en 1850, sur les bords du Lac-Saint-Jean. En 2002, Jonquière est devenue l'un des arrondissements de Saguenay, municipalité de regroupement.

[288] ●Selon mes souvenirs, les hors-la-loi voulaient 25 000 $ et la Police Montée ne pouvait leur offrir que 10 000 $ américains. Éphraïm Brisebois [1850-1890] était un baroudeur. Il avait combattu, à l'âge de 17 ans, durant une partie de la Guerre de Sécession, dans l'Armée nordiste comme un grand nombre de Canadiens-français. De 1868 à 1870, il s'était engagé à Rome dans un régiment de zouaves pontificaux. En 1873, il était devenu officier dans la toute nouvelle Police Montée aujourd'hui appelée Gendarmerie fédérale canadienne.

Les riches négociants-grossistes de Fort-Benton, au sud de la frontière, qui chorégraphiaient de loin les malversations de ces hors-la-loi et de leur alcool avarié, tentèrent, au nom de la sacro-sainte liberté de commerce, de faire intervenir le président Ulysses Grant pour nous forcer à tolérer la présence de ces voyous et de leurs produits létaux. Mais le général Grant refusa pour une fois d'envoyer sa cavalerie pour faire plier le Gouvernement colonial du Canada. De ce fait, en quelques mois, les hors-la-loi furent rejetés vers leur pays.

Ainsi Calgary aurait dû s'appeler Brisebois, comme l'avait baptisé son constructeur, mais l'Assistant Commissionnaire Macleod, qui avait donné son propre nom à un fort, changea Brisebois en Calgary, du nom du village écossais de naissance de sa propre femme. C'était violer la coutume selon laquelle, le chef donnait son nom au fort qu'il construisait. Furieux, l'inspecteur Brisebois refusa cette iniquité et s'obstina à appeler son fort de son nom. Macleod[289] le limogea « pour insubordination, » plutôt que de lui accorder justice.

— Dis, Sa-Mère ! Les gendarmes sont pourtant là pour faire respecter la justice ! me dit Albertine à cette occasion. Comment est-ce possible ?

Pour que l'inspecteur Brisebois ne puisse pas contester le bien fondé de cet abus de pouvoir, Macleod ajouta un autre motif fictif, l'incompétence, car c'est une opinion abstraite difficile à réfuter. Pour ma part, je regrettai beaucoup l'inspecteur Brisebois que j'avais vu à l'œuvre, car il était un homme de grande valeur. Macleod, un immigrant venu de cette nation écossaise fortement persécutée par sa voisine du sud, ne sut pas trouver assez de hauteur morale et de générosité pour accorder justice à Brisebois, lui aussi membre d'un peuple opprimé par le même oppresseur.

289 ●James F. Macleod, Écossais né en 1836 dans une île d'Écosse, arriva au Canada à l'âge de 9 ans, en 1845. Au Canada, grâce à la protection d'hommes politiques tels que John B. Robinson, maire de Toronto puis lieutenant-gouverneur de l'Ontario et William W. Baldwin, Irlandais né en Irlande, député du Haut-Canada, Macleod parvint d'abord à trouver les moyens de se faire instruire, puis à devenir officier de Milice, avocat, officier de la Police Montée, magistrat, juge et enfin politicien. Le copinage lui servit de ressort dans sa carrière.

Chapitre 54

## *Tribulations dans les Prairies*

En ce troisième tiers du XIXe siècle, alors que l'Ouest était devenu un territoire canadien, les trafiquants d'alcool frelaté et les injustices flagrantes des autorités fédérales n'étaient pas les seules calamités qui nous affligeaient, nous, les habitants des Prairies canadiennes. Les *tueurs de loups*, que les Américains appelaient *wolfers*, se comportaient eux-mêmes comme de véritables prédateurs, nous forçant à ne voyager, Rémi et moi-même, qu'armés jusqu'aux dents. Ces wolfers étaient en fait des chasseurs de primes qui tuaient les loups pour la somme offerte par leur gouvernement. Ils les exterminaient au fusil, au piège ou à la carcasse de bison empoisonnée. Il leur suffisait ensuite de retrouver les cadavres de loup et de leur couper les oreilles qui servaient de preuve pour récupérer leurs primes. Armés eux aussi de fusils à tir rapide, ils étaient également les ennemis irréductibles des trafiquants d'alcool et d'armes, qui approvisionnaient frauduleusement les Indiens. Ces derniers les détestaient pourtant, car il n'était pas rare que leurs chiens,… et même leur propre famille– s'empoisonnent en absorbant la viande des carcasses de bisons contaminées par la strychnine. Les Indiens massacraient donc systématiquement ces malfaisants après avoir constaté avec effroi les spasmes musculaires et la mort par asphyxie de leurs propres enfants qui avaient consommé de la viande de bison mort.

Conséquemment, les wolfers tuaient les trafiquants qui vendaient aux Indiens des fusils à tir rapide – comme les Henry à pompe désormais connus sous le nom de Winchester –; qui permettaient aux indigènes de se défendre efficacement contre tous ces scélérats bien armés. La présence trop dispersée de la Police Montée permit, par la

suite, à l'Ouest de demeurer longtemps un enfer impitoyable. Nous craignions au plus haut point cet afflux d'immigrants européens qui fuyaient les guerres incessantes et la misère dans laquelle ils croupissaient dans leur propre pays, et qui nous apportaient chez nous toute leur violence. Tous ces réfugiés anglais, allemands, italiens et autres, qui désertaient leur propre terre parce qu'ils trouvaient la notre plus attractive (sinon ils y seraient restés), n'avaient de hâte que d'instaurer dans leur nouveau pays tous les abus qu'ils avaient fuis. Ces vagues humaines successives bouleversaient totalement notre fragile équilibre démographique et changeaient nos coutumes de vie.

Face à cette barbarie qui gangrenait les grandes Plaines de l'Ouest, nous devions toujours nous montrer disposés à croiser le fer. C'est pourquoi je ne me sentais en sûreté qu'avec mon mari et mes trois enfants, tous lourdement armés.

Après l'arrêt presque définitif du trafic d'alcool[290] durant le dernier quart de siècle, l'opium fit une entrée plus importante encore sur le marché des paradis artificiels. La *British East India Co*., avide de profits mirifiques en faveur de ses riches actionnaires londoniens, tous ces bourgeois perclus d'étroite moralité victorienne et de scrupuleuse vertu, produisait cette drogue à l'échelle industrielle dans ses lointaines colonies du Bengale.



290 ●Arrêt qui commença à la création de la Police Montée et resta effectif jusqu'à la fin de la Prohibition. Pour ce qui fut de la British East India Co., on ne peut s'empêcher de la comparer au *Cartel de Medellin*, en Colombie qui fabrique lui aussi de la drogue et l'exporte vers les États-Unis. Sauf que la flotte de guerre colombienne ne peut l'imposer aux États-Unis, comme la Royal Navy contraignit par la force la Chine impériale à légaliser cette drogue au point que la Cour impériale même fut contaminée.

Chapitre 55

## *Le retour*

Depuis notre grande défaite de Batoche (1885) par les troupes fédérales qui brûlaient d'un fanatisme exacerbé, je nourrissais le projet de renouer avec mon passé, fort idéalisé par l'éloignement. Je souhaitais retrouver mes racines fraternelles, en rendant une petite visite à ma famille originelle établie autour du Lac-Saint-Jean. Mon but consistait à créer des liens aussi étroits que possible entre ces cousins et mes enfants, si éloignés de notre mère-patrie québécoise. Après des études au Collège francophone de Saint-Boniface, Lucas était devenu commissaire priseur. Il dirigeait des encans un peu partout dans l'Ouest et même aux États-Unis. Il n'y avait pas comme lui pour maîtriser avec virtuosité le *double-langage* des encanteurs. Armé de ce talent pertinent dans lequel il excellait, il envisageait même de se lancer en politique. Rémi qui avait toujours un sens aigu de l'humour le taquinait beaucoup en l'appelant « *Merlin-l'encanteur*. » Pour ma part, je l'avais toujours encouragé à se choisir un métier qui lui donnerait toute satisfaction :

— Il vaut mieux viser les étoiles si tu veux au moins finir dans la lune ! lui disais-je souvent pour l'encourager à réaliser ses ambitions.

— Parle-moi-z-en pas[291], Sa-Mère ! me répondait invariablement Lucas. J'aimerais ben ne pas m'enfarger dans la lune ! Chui déjà pas mal distrait !

Cette phrase sur les étoiles était aussi une image qu'affectionnait particulièrement ma chère mère, laquelle avait repris dans mon esprit sa place privilégiée. Sa seule ambition étant le Paradis, elle pensait sans doute que les étoiles étaient plus proches de son idéal sublime !

---

[291] ●Parle moi-z-en pas ! = Ne m'en parle pas ! ; S'enfarger = s'empêtrer.

Notre Ouest se transformait donc à une vitesse vertigineuse. En 1881 déjà, alors que le bison n'était plus qu'un lointain souvenir aux tréfonds de notre nostalgie, une voie ferrée atteignit le cœur de la Rivière-Rouge, La Fourche, devenue Winnipeg. En 1883, les rails d'acier touchèrent "Brisebois"… oh ! pardon… Calgary ! Tout au long des voies s'accumulaient des montagnes d'os de bisons que ramassaient de pauvres va-nu-pieds désireux de gagner quelques sous. Ainsi un lieu-dit nommé Pile-d'Os, pour sa colline d'ossements, fut, à la demande de la princesse Louise, rebaptisé Régina en l'honneur de la reine d'Angleterre[292].

Je pus donc me convaincre de prendre le train car il n'était pas question, à mon âge vénérable et vulnérable, de refaire cet éprouvant voyage en canot, même en tant que passager payant. Je flirtais dangereusement avec les soixante-dix printemps... "hivers" devrais-je dire car, contrairement à l'année grégorienne, cette quatrième saison de la vie est la dernière. Le chemin de fer avait donné le coup de grâce aux coureurs-de-bois, aux voyages en canot, aux dangers mortels des rapides et aux chemins de croix des portages. Tous nos "voyageurs" enterrés sur les rives des rapides étaient définitivement oubliés.

En 1899, âgée de 67 ans, je rentrai au Québec, les mains dans les poches trouées de mes illusions perdues. Ma vie pouvait se résumer à une courte suite de grandes déceptions séparées par une multitude de brefs bonheurs. Mes chers enfants : Élisabeth, Lucas et Albertine avaient respectivement 45, 44 et 42 ans. Je pris pour la première fois le train à la gare de Winnipeg pour me rendre à Calgary où nos trois enfants se joindraient à nous avec leur famille. Nous repasserions à Winnipeg en route pour Portage-du-Rat devenu Kénora, Fort-William, Sudbury, Bytown devenue

[292] •Louise, Caroline, Alberta de Saxe-Cobourg-Gotha, duchesse d'Argyll, 4e fille de la reine Victoria, et épouse du Gouverneur général du Canada, l'Écossais John Campbell, marquis de Lorne et duc d'Argyll. Elle condescendit à accorder son premier prénom au Lac Louise en Alberta (ancien Lac des Petits-Poissons), et à Louiseville (ancien village de Rivière-du-Loup) au Québec. Elle octroya son troisième prénom à la province d'Alberta. Et, lors d'une visite au Canada, lorsque son train fit une halte à Pile-d'Os (de bisons), elle décréta que cette gare se nommerait désormais Regina en l'honneur de sa mère, et serait la capitale de la Saskatchewan. Une ville de Colombie-Britannique prit le non de son père, le Prince-Rupert. L'accaparement par la famille royale de l'onomastique topographique devenait maladif.

Ottawa, Montréal, Québec et enfin la Rivière-aux-Rats devenue Chicoutimi. Son homonyme de la Rivière-Rouge avait pris le nom harmonieux de Saint-Pierre-Jolys[293]. Seule la rivière avait gardé l'ancien nom.

Le train Winnipeg-Calgary arrivait justement de Montréal, et il était chargé d'une multitude d'Européens qui venaient peupler l'Ouest. Je parvins avec difficulté à trouver des places dans un wagon bondé. Il y avait là une pauvre humanité qui avait quitté l'Europe belliqueuse, laquelle clôturait le XIXe siècle par une course frénétique aux armements. Le XXe siècle augurait mal. L'Allemagne venait de s'unifier, se découvrait puissante, et voulait se constituer un empire colonial. Ainsi construisait-elle des cuirassés à la chaîne, et l'Angleterre, terrorisée à l'idée de se laisser distancer dans le domaine naval, avait pris une attitude ruineuse qui consistait à construire deux cuirassés[294] pour chacun de ceux que lançait le IIe Reich. Pour cela le pays sacrifiait ses pauvres, ses infortunés, ses orphelins et ses laissés-pour-compte qui étaient expédiés au plus vite chez nous, au Canada, où, comme l'Écossais James Macleod, ils se vengeaient sur nous, Francophones, des humiliations et des misères qu'ils avaient endurées dans leur propre pays. Les humbles ne parviennent à se venger que sur les humbles.

Dans ce train pour Calgary s'entassaient donc des foules de pauvres, surchargés de nombreux bagages des plus hétéroclites.

— Nous sommes des Mennonites, nous expliqua un homme au profond accent allemand qui accompagnait des femmes habillées à l'ancienne mode. Nous venons de Prusse où nous avons fui les persécutions religieuses. Nous nous étions installés aux États-Unis, mais nous avons décidé de venir vivre au Canada qui, dit-on, est plus tolérant.

Une femme entourée d'enfants blonds dit en roulant ses [*R*] :

---

[293] ●Le père français Jean-Marie-Arthur Jolys fut le premier prêtre de la paroisse de Saint-Pierre. Telle est l'origine de ce nom. Cet ecclésiastique naquit le 12 août 1854 à Muzillac, Bretagne (France), où René Bazin situa son roman *Magnificat*.

[294] ●Les fameux *dreadnoughts*.

— Nous arrivons de Russie où nous avons fui les persécutions religieuses. Nous sommes des Doukhobores.

— Nous sommes des catholiques anglais et nous arrivons de Liverpool, dit un jeune immigrant anglais handicapé. Nous fuyons les persécutions religieuses du Test Act.

— Mais le Test Act a été aboli en 1829...

— Officiellement, oui! Mais l'esprit reste. On vous demande votre religion à tout bout de champ, et si vous dites la vérité, on vous refuse les emplois ! Aussi, nous espérons refaire notre vie dans l'Ouest qui s'ouvre à l'immigration.

— Nous sommes des juifs d'Europe de l'Est. Nous nous sommes réfugiés en Angleterre après les pogroms organisés par le tsar de Russie. Mais l'antisémitisme fermente en Angleterre et on parle à Londres de lois terrifiantes pour entraver l'arrivée de juifs réfugiés[295].

J'étais sidérée de voir ces milliers d'immigrants européens, tous ces pauvres persécutés, tous ces réprouvés, victimes de tant de turpitudes, opprimés par la bêtise humaine et par l'égoïsme congénital de leurs monarques dégénérés. Tous ces humbles, victimes en Europe du capitalisme intégral, effréné et délirant ; triste récurrence de l'esclavage qui, au moins, ne laissait pas mourir de faim ses victimes. Et ce mal intégral allait engendrer ses propres mutations épidémiques : le socialisme international, puis, pour contrecarrer ce dernier égarement, une perversion plus satanique encore dans la chaîne des utopies criminelles, le socialisme national[296].

Tous ces pauvres immigrants arrivaient dans mes Prairies, dans mon Ouest, invités et subventionnés par le Gouvernement canadien, par mes impôts à moi. Ils venaient occuper les territoires des Métis-français à qui le Gouvernement colonial anglais refusait les titres de propriété, ainsi que les terres des Indiens, réduits à abandonner leur style de vie pour permettre à ces nouveaux venus de vivre conformément à leurs propres traditions

[295] ●Cette loi, appelée *The Aliens Act,* fut finalement votée par le Parlement de Londres en 1905.
[296] ●C'est-à-dire le National Socialisme.

exotiques. Comme des voleurs de vie, ils venaient se tailler sur mesure, dans notre chair à vif, dans notre terroir, leur propre existence. Le monde est comme un être humain ; il naît, vit et finit par périr. Tel fut notre Monde de l'Ouest !

Nous franchissions des régions que je connaissais pour avoir sué et souffert le long de leurs rapides et de leurs chemins de portage. Je contais à mes chers enfants toutes ces souffrances passées. En longeant certains cours d'eau, sur la route de Montréal, je pensais aux milliers de coureurs-de-bois dont les squelettes blanchis parsemaient les rives. Je notai encore quelques croix délabrées qui s'obstinaient à garder la tête haute au bord des rapides, à côté de fleurs multicolores, beaucoup de fleurs, jaunes, bleues, vertes, blanches ; elles avaient poussé pour célébrer ces anciens Canadiens, et attiraient des papillons plus beaux encore. Les avirons avaient été volés. Tous ces courageux Laframboise, Beauséjour, Laflamme, Tremblay, Chapdelaine, Beausoleil... avaient donné leur vie pour le bien-être de quelques aristocrates repus, qui n'avaient aucune idée qu'ils étaient des buveurs de sang ; et qui, d'ailleurs, ne voulaient pas le savoir :

—Mes grands-parents ont fait fortune dans la fourrure, pouvaient-ils dire avec fierté. Ils avaient beaucoup investi dans la fameuse British Hudson's Bay Company. C'était le bon temps ! Les rendements étaient fort juteux ! Les guinées d'or pleuvaient drues.

La Compagnie savait où trouver l'argent, chez les pauvres, les Métis, les Indiens et les coureurs-de-bois, car même si ces derniers en avaient peu, ils étaient très nombreux... pour compenser. Tous ces « *voyageurs*» de la fourrure avaient sillonné l'Amérique du Nord et leurs gènes, dispersés ici et là lors des étapes, avaient disséminé la hardiesse, le courage, l'audace, l'intrépidité, avec une telle profusion, une telle générosité, qu'il ne se trouve pas aujourd'hui un seul habitant né sur ce continent, au nord du

Rio Grande, qui n'ait dans ses fibres quelque talent de ces coureurs-de-bois canadiens-français.

Tout le long du chemin, la plupart des noms de lieux avaient été anglicisés. Les villes aussi s'étaient métamorphosées. Montréal était toujours la métropole du Canada, mais ses 60 000 habitants étaient devenus 260 000. Le Canada avait enfin pu se donner une monnaie nationale, le dollar, pour développer son commerce avec ses voisins américains ; et l'Angleterre avait perdu son contrôle hégémonique sur nous et son rôle dévastateur sur notre développement économique[297]. L'hémorragie migratoire des Canadiens-français vers les États-Unis avait enfin ralenti, mais les Francophones qui représentaient la moitié de la population du Canada à mon départ, n'étaient plus qu'un tiers. Durant les 50 ans que je passai dans l'Ouest, 600 000 Québécois francophones avaient émigré vers les États-Unis. De ce fait le Québec n'avait que 1 600 000 habitants contre 2 200 000 en Ontario. Avec ces 600 000 âmes évanouies dans le temps, nous aurions pu franciser l'Ouest. Mais le Gouvernement fédéral avait bien pris garde que cela ne se produise. Il s'arrangeait pour faciliter l'arrivée de Britanniques tout en freinant celle des Francophones, à tel point qu'il était paradoxalement plus coûteux de voyager de Montréal à Winnipeg que de Liverpool à Winnipeg, via Montréal, grâce aux subventions du Gouvernement canadien. Cynique jusqu'au bout, le Gouvernement colonial faisait payer les Francophones pour angliciser l'Ouest.

Même si l'école n'était pas obligatoire, plus de la moitié des habitants savaient lire et écrire, alors qu'ils ne représentaient que l'exception à mon départ. Quelquefois – très rarement à vrai dire–, on apercevait une automobile dans les rues de Montréal. Toutes les autres voitures étaient encore hippomobiles. J'en étais très heureuse car ces voitures automobiles étaient si bruyantes, si étouffantes par leur haleine empoisonnée, si dangereuses pour les piétons...

---

[297] ●Par contre, l'Angleterre usa et abusa du sang canadien, durant les deux Guerres Mondiales du XX[e] siècle dans des proportions 3 à 4 fois plus importantes que le sang de la mère-patrie.

qu'elles me mettaient les nerfs à fleur de peau, et j'étais furieuse de voir que tous ces chauffeurs qui nous torturaient les tympans et les poumons, paraissaient si fiers au volant de leur machine pétaradante.

Par contre, la vie, partout où je passai, me parut plus facile grâce au développement économique ; les lois restrictives de la Métropole ayant été abrogées (celles qui nous maintenaient artificiellement dans la pauvreté), une puissante agriculture et une solide industrie de transformation fleurissaient désormais. Les populations des grandes villes avaient l'eau courante, le tout-à-l'égout, la distribution du courrier et l'électricité. Mais les campagnes avaient peu évolué.

Et puis nous sommes arrivés à Montréal devenue une ville sans bornes. J'ai voulu, bien sûr, revoir *l'Hôtel Rosco*. Il existait toujours, mais avait été totalement rénové. Nous avons pu louer trois chambres. Les chambres avaient été agrandies... et les prix aussi. Merveille des merveilles, il suffisait de tourner un interrupteur pour remplir nos chambres d'une violente lumière qui nous permettait de lire aussi facilement qu'en plein soleil. Au début, mes petits-enfants, Marie-Louise, Georges, Marius et Solange ne cessaient d'allumer et d'éteindre, par simple jeu.

— *Abracadabra !* Que le soleil magique se lève ! disaient-ils en tournant le bouton de porcelaine qui grinçait sous les doigts.

Ils s'amusèrent beaucoup, mais au bout de quelques minutes, il fallut les faire cesser ; leur jeu devenait horripilant. La clientèle aussi avait changé, d'ailleurs. Les phtisiques et les désespérés avaient disparu, repoussés par ces prix exorbitants dans d'autres parties de la ville moins favorisées.

— Mais, me dit-on à l'admission, la tuberculose continue de faire de grands ravages au sein de notre population. C'est encore la première cause de mortalité au pays.

Je pensais à tous ces pauvres malheureux, à ces visages de souffrance, à ces yeux vitreux d'agonisants, à tous ces désespérés qui avaient quitté cette terre sans laisser la moindre trace, comme s'ils n'avaient jamais existé. J'ai aussi voulu revoir la taverne où j'avais travaillé avant d'être coureur-de-bois. Mais elle avait disparu ; elle était devenue une mercerie sans aucun intérêt. Et la mercière, imbue de respectabilité, se crut obligée de simuler quelque honte à fouler le même pavé que tous ces ivrognes qui peuplaient encore mes souvenirs et qui avaient inconsidérément offert leur vie à la boisson. Et mon chien Malou, qu'était-il devenu ? J'avais espéré revoir la place où il se couchait pour surveiller les clients. Encore un fragment de mon passé qui s'était volatilisé ! Le monde me devenait étrange et étranger ; peut-être pour me rendre la mort moins indésirable.

Les rues de Montréal commençaient à être éclairées à l'électricité, alors que le gaz dominait de mon temps. L'électricité avait aussi amené les tramways. Le téléphone était populaire ; toutefois seuls les riches pouvaient se l'offrir. Le port était plus que jamais encombré de vaisseaux à voiles, mais la plupart avaient aussi un moteur. Tous ces changements dans la vie des Canadiens-français[298], m'étonnaient beaucoup. Mes chers enfants et mes adorables petits enfants poussaient des *Oh!* et des *Ah!* de surprise, lorsque je leur décrivais la ville d'autrefois, du temps de mon enfance. Ils avaient l'impression que je sortais de la Préhistoire.

— La ville de Québec, nous dit le réceptionniste de l'hôtel, a encore plus changé. Il y a un château magnifique.

Moi aussi j'avais changé d'aspect, mais grâce à Dieu j'étais devenue myope et presbyte, et de ce fait je ne pouvais que supputer l'étendue des dégâts. La Nature avait eu pitié de moi en affaiblissant ma vision pour m'épargner une partie des affres de la vieillesse. Nous nous sommes promenés dans les rues de Montréal. Et à mon grand plaisir, je me rendis

[298] ●Qui n'allaient pas tarder à devenir des Québécois, abandonnant ainsi le nom *Canadien* aux Anglophones.

compte que certaines choses étaient restées les mêmes ; surtout dans le cœur des Québécois. Le caractère contestataire de mon peuple semblait inchangé. Une simple injustice remplissait les rues de mutins furieux brandissant des bâtons noueux et des drapeaux de 1789 et de 1837, au milieu de refrains patriotiques :

« *Qu'un sang impur abreuve nos sillons !* »

Dès le premier soir de notre séjour à Montréal, un tumulte de foule en colère nous parvint de la Place d'Armes. Les enfants voulurent aller voir. Sur la grande place se déroulaient des combats entre pro et anti-*Guerre des Boers*. On ne parlait que de cela.

— Les Boers, m'expliqua l'hôtelier le soir-même, sont des Hollandais qui habitent l'Afrique du Sud. Ils étaient cultivateurs et vivaient paisiblement. Jusqu'au jour où ils ont découvert de l'or et des diamants dans leurs terres. Alors, les politiciens d'Angleterre, à la solde des riches financiers de la City, ont décidé d'envoyer une armée pour envahir leur pays et leur voler leurs mines.

— Il paraît que les Anglais ont inventé des camps horribles qu'ils appellent des "camps de concentration", dans lesquels ils enferment les Hollandais, hommes, femmes et enfants. Ils y meurent par dizaines de milliers, ajouta un passant surexcité.

— Je vois. Mais que viennent faire les Canadiens là dedans ?

— L'Angleterre exige que le Canada envoie un contingent. Mais nous refusons d'aller nous battre contre ce petit peuple, et ça met les Anglo-canadiens en furie.

— Si les nations anglo-saxonnes veulent faire cause commune dans des buts criminels, elles ne doivent pas compter sur nous, ajouta un client de l'hôtel.

Le lendemain, 2 000 Anglophones, manipulés par le journal raciste *The Gazette*[299], improvisèrent une violente manifestation. Ils pillèrent les locaux des journaux

---

[299] ●Le journal anglophone *The Gazette* existe toujours. Mais son objectivité est aujourd'hui totale;… ou presque.

francophones qui s'opposaient à la guerre : *la Patrie, le Journal, la Presse,* puis ils saccagèrent l'*Hôtel de Ville*, le *Palais de Justice*. Partout les Orangistes en rage descendaient le tricolore pour hisser le drapeau de Grande-Bretagne.

— Regardez là-bas ! cria Marie-Louise.

Au bout d'une rue, une foule d'étudiants francophones contre-manifestaient. Ils déchirèrent un drapeau anglais et une véritable bataille de rue s'engagea.

Finalement après un violent combat, les étudiants de l'Université McGill furent mis en déroute.

— Partons d'ici ! cria la petite Solange.

— Les Montréalais n'ont pas plus la paix que les Métis-français de la Rivière-Rouge ou de la Saskatchewan ! commenta Georges, mon cher petit fils.

— Nous aurions mieux fait de rester dans l'Ouest, ajouta Marie-Louise, ma petite fille que nous surnommions Manou. Je commence à regretter mes Prairies !

Pour ma part, j'étais fière d'appartenir à cette nation dont le sang bouillait au feu de l'injustice ! Pourquoi le monde était-il si dément ? Je repensais à 1885, lorsque l'armée fédérale voulait nous exterminer à Batoche, nous et les derniers Métis-français de Louis Riel. Nous nous battions pour la Démocratie, pour la Liberté, l'Égalité et même la Fraternité entre les hommes. Tandis que les mitrailleuses américaines Gatling massacraient les Métis-français à Batoche, la *Statue de la Liberté*, symbole de cet idéal démocratique pour lequel nous luttions, arrivait à New York à bord de la frégate ISÈRE, cadeau du peuple français au peuple américain pour le centenaire de son Indépendance.

Dès le lendemain matin, nous avons pris le train pour Québec à la gare Victoria. Mais on nous avisa qu'il serait plus facile pour aller à Chicoutimi de prendre le chemin de fer des mines et de l'industrie forestière, qui, à travers bois, franchissait les Laurentides, jusqu'à Chambord via Rivière-à-Pierre. La ligne venait d'être prolongée jusqu'à

Chicoutimi. Je me promis de revoir Québec au retour, car, avait affirmé le réceptionniste de l'Hôtel Rosco, un magnifique château y avait été édifié :

— Il s'appelle le Château-Frontenac. Il domine la Haute-Ville et toute la région.

— De quand date le Château-Frontenac, demandai-je à un cheminot.

— De 1893. Il est tout neuf!

— C'est ben d'valeur[300]! dit Georges. J'va r'gretter d'pas êt' passé par Québec!

— Nous y passerons au retour, avais-je répondu.



[300] ●C'est bien de valeur = C'est bien dommage !

Chapitre 56

## *Chicoutimi*

Deux jours après, nous atteignions Chicoutimi[301].

— Rien à voir avec le groupe de cabanes qui constituait La Rivière-aux-Rats en 1849, expliquai-je à mes enfants et à mes petits enfants qui avaient si souvent entendu parler de cette région comme d'un paradis perdu.

Nous sommes allés prendre des chambres à l'*Hôtel Château-Saguenay* qui venait lui-aussi d'être terminé un an plus tôt.

— Tout paraît neu[302], icitte ! commenta Marius, en prenant un journal local, *le Progrès du Saguenay,* qui traînait sur une table.

Nous nous sommes immédiatement mis en quête des survivants de ma famille. Il ne restait, en tout et pour tout, que quatre frères et sœurs, et une multitude de neveux et de petits neveux qui avaient essaimé dans toute la région. Mon pauvre père était mort en 1875, et ma sainte mère dix ans plus tard, au moment où je me battais contre l'armée coloniale en Saskatchewan. Je me rendis au cimetière de la rue Racine pour déposer des fleurs sur leur tombe, à deux pas de l'hôpital. Mon frère m'apprit qu'ils avaient eu une seule fois des nouvelles de moi-même par le curé de La Malbaie qui m'avait hébergée une nuit ; puis plus rien !

Ce soir-là, devant le feu, je leur écrivis en pleurant une longue lettre, toute étoilée d'amères larmes de repentir, pour leur demander pardon de les avoir jadis quittés aussi abruptement. Puis je tins la lettre au-dessus des flammes. Chaque fibre de papier s'éleva alors dans la cheminée et s'envola vers le ciel pour leur faire connaître la profondeur

---

[301] ●Chicoutimi (aussi écrit Chic8timi), mot d'origine montagnaise signifiant « l'endroit où les eaux profondes se terminent,» C'est en effet à ce niveau que le Saguenay devient moins profond vers l'amont.

[302] ●Neu = neuf; icitte = ici..

de mes remords. Cette nuit-là, je décidai, à l'insu de ma famille, de rester à Chicoutimi et de laisser repartir tout le monde vers l'Ouest. Je voulais être enterrée ici, auprès de mes chers parents, dans la terre de mes ancêtres.

— *Désormais, je resterai avec vous !* leur annonçai-je avec conviction le lendemain, en regardant à travers les larmes de repentance la froide pierre tombale de granit sous laquelle gisaient mes parents et plusieurs de mes frères et sœurs.

Je me rends compte aujourd'hui que cette décision fut la seconde fugue de ma vie. Ce fut en effet la deuxième fois que je quittai ma famille, mes chers enfants, au nom de raisons assez incompréhensibles pour le commun des mortels ; et même pour moi-même.

Mon vieux Rémi décida de demeurer à mes côtés ; lui le fidèle –surtout depuis notre second mariage–, invariablement prompt au sacrifice et à la résignation pour ne pas déplaire à mon égoïsme forcené et pour échapper à ma violence verbale et à mon caractère horrible. C'est ainsi que je le contrains à agir selon ma volonté. C'est avec honte que je m'en confesse, sans pouvoir résister à cette drogue qu'est la tyrannie. Nous nous sommes installés aussi confortablement que possible dans un meublé. Une seule maison ancienne avait survécu aux crises d'adolescence et de croissance de la ville. Quoique rénovée récemment, elle ressemblait à ce qu'elle était dans mon enfance. Je restai longuement à observer ce mausolée, ce catafalque de mes premières années, à l'interroger sur notre passé commun pour qu'il ravive en moi les braises du souvenir qui couvaient peut-être encore sous les cendres de l'oubli. Les vieux objets répondent aisément et avec éloquence si l'on sait leur poser des questions adéquates.

— J'ai vu tant de choses, me répondit-elle, que je suis en quelque sorte l'héroïne de la ville. Je sais que tout héros finit dans la peau d'un radoteur, mais je vais essayer de ne pas t'exaspérer. Les jeunes ne s'intéressent plus à moi, seuls les

vieillards comme toi trouvent encore quelque intérêt à ma présence… et les spéculateurs aussi...

—Décidemment, tu as du bon sens pour deux mais tu manques un peu de tact ! répondis-je à cette maison ancienne. C'est vrai que la vieillesse a fait de toi un beau monument historique et de moi une ruine. Mais ce n'est pas une raison pour me traiter de vieillard !

Ceci dit, je coupai court et pris du champ, parce que les Chicoutimiens[303] commençaient à me regarder avec un brin de curiosité tandis que je parlais à haute voix. Vers la fin de l'été, le reste de la famille retourna dans l'Ouest. Je leur promis d'aller leur rendre visite chaque année avec Rémi. Mais ce fut là encore une promesse vide qui ne se réalisa jamais.

Seule avec mon cher Rémi, l'amour de ma vie, je commençai à rédiger le récit de ma longue et périlleuse existence qu'il me fallut à nouveau boire jusqu'à la lie. Elle me restait inexorablement sur le cœur comme un repas indigeste, avec sa cohorte de brûlures, d'éructations et de nausées. Il me suffisait de m'asseoir dans mon fauteuil à bascule, pour que les bulles de mes souvenirs, ainsi bercés, reprennent vie comme celles d'un nectar de Champagne agité dans sa coupe. Mais ce breuvage ne venait pas de Champagne pouilleuse. Il avait un goût de fiel et donnait les maux de tête du lendemain, même si je l'empanachais de bouquets de métaphores aussi seyants que la coiffe de plumes d'aigle du jeune chef sioux venu mourir devant ma tranchée au Grand-Coteau. Ces métaphores sont les couronnes mortuaires de ma vie.

Curieusement, mon esprit reste hanté, obsédé par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle nous avait tyrannisés, et les réminiscences de ses méfaits me tourmentent encore. Je suis stupéfaite de trouver encore dans des livres, des

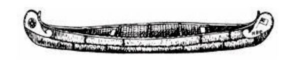
[303] ●Je n'entrerai pas dans la grande controverse locale pour savoir s'il faut dire *Chicoutimien, Chékoutimien, Chicoutimois, Chicoutimeux, Chicoutimiaux* ou *Chicoutiminois*. C'était en 1900 et c'était leur seule pomme de discorde alors qu'à Québec et à Montréal, au même moment, la contestation se faisait au sujet de la participation canadienne à la Guerre des Boers. Heureux Chicoutimiens ! Le problème est aujourd'hui résolu puisque la ville a changé de nom. Elle s'appelle Saguenay, du nom du fjord dont elle est riveraine.

historiens qui manifestent de l’admiration pour cette engeance dont l’œuvre de civilisation fut totalement nulle, car elle empêcha le développement économique de l’Ouest. Elle agit à notre égard comme un labrit avec son troupeau de brebis, mais en y ajoutant l'avidité et la rapacité.

La "Compagnie" se venge aujourd'hui encore en encombrant mes repos nocturnes de cauchemars, comme une marâtre perverse. Je revois ainsi, aux heures nocturnes, cette civilisation française de l'Ouest, disparue, évanouie comme la neige sous le souffle du chinouk de printemps. Je n’ai pas osé affronter dans ces pages les derniers combats des Métis, auxquels nous avons tous participé activement, Rémi et nos chers enfants, fruits de notre amour. Ce fut pour nous une épreuve inoubliable et terrible. Et il m’est impossible aujourd’hui d’y repenser sans me sentir plongée dans une infinie tristesse, une mélancolie qui m’arrache à mon sommeil la nuit. Un jour, peut-être, si j'en trouve le cœur, je tenterai, avec l'aide de Rémi, de rédiger le récit de notre combat contre l'injustice et pour la démocratie, en Saskatchewan et au Manitoba, combat qui a fait de nous un peuple naufragé. Si Dieu me prête vie ! Toutes ces obsessions sèment dans mon esprit l'insomnie, l'angoisse destructrice et la neurasthénie. C’est pourquoi, le soir, comme antidote, je me force à fermer les yeux et à distraire mon esprit par des souvenirs heureux : j'écoute l’Ouest qui vit encore dans mon cœur quand le spectre de Batoche s'estompe, finit par s'essouffler et se dissoudre, et que mon esprit, enfin exorcisé, peut goûter les délices ineffables des souvenirs enchanteurs. Comme les êtres qu'on a aimés, l'Ouest d'autrefois vivra aussi longtemps que moi. Je me revois couchée sous ma tente, et j’écoute avant de m’endormir tous les bruits de la nuit. Là, ce sont les milliers de mugissements des bisons mâles qui se lancent des défis et s’appellent au combat. Au milieu de ces rumeurs de provocation, mille friselis viennent caresser mes oreilles : le petit glapissement du chien de Prairie, toujours anxieux, qui

se dresse sur ses pattes arrière pour surveiller craintivement les environs ; les interminables palabres des centaines de chiens de notre camp retranché qui aboient à la lune joufflue, heureuse de les narguer du haut de l'infini où elle règne sans partage de tout son éclat, tandis que les nuages laiteux viennent se briser sur elle comme des glaçons de printemps sur les piles d'un pont. Dans le lointain, les appels des coyotes et des loups méfiants qui s'inquiètent de toutes ces rumeurs inconnues. Et parfois, les chicanes des oiseaux *engoulevents*[304] qui, du soir jusqu'au matin, semblent crier à la cantonade : *«Bois-Pourri ! Bois-Pourri !»* en se nourrissant de myriades de moustiques. Et je me garderai d'oublier les contrebasses familières des ouaouarons et de leurs grenouilles chéries.

Les tourtes[305] si nombreuses à l'époque, ont aussi quitté à jamais les Plaines de l'Ouest. Je regrette leurs cris assourdissants qui peuplaient de vie le ciel infini des Prairies. On trouvait partout dans l'herbe des œufs de tourte, deux par deux, que les enfants faisaient bouillir dans de l'eau. Ils avaient la taille d'œufs de pigeon, gris bleu tachetés de rousseurs. Les milliards de tourtes ont un jour mystérieusement disparu, à l'automne de 1878. Elles sont parties vers le sud pour ne jamais revenir, elles aussi ; comme les bisons ; mais eux, c'était pour gagner les Grandes Plaines du Manitou. Tous ces animaux n'ont pas survécu à cette civilisation des Métis-français, aujourd'hui fondue dans l'oubli, comme celle des Anatoliens, des Pascuans ou des Nubiens.



---

304 ●Engoulevent Bois-Pourri, en latin *Caprimulgus vociferus*, en anglais Whip-poor, en espagnol Tapacamino cuerporruín norteño. [Note de l'auteur]

305 ●Le pigeon migrateur ou Colombe voyageuse ou tourte, en latin *Ectopistes migratorius* était appelé *tourte* à cause de son cri: «*Toute! Toute!*» Curieusement, cet oiseau qui assombrissait le ciel nord-américain au XIX[e] siècle a complètement disparu aujourd'hui. Le tout dernier d'entre eux, une femelle, baptisée Martha, mourut dans sa cage au zoo de Cincinnati le 1[er] septembre 1914 à une heure de l'après-midi. Sa description en a été donnée par le zoologiste Albert Hazen Wright, la même année. [Note de l'auteur]

## *Épilogue*

Aujourd'hui, tandis que, avec quelque fatalisme, je fais la queue dans l'attente de mon tour devant la mystérieuse porte de l'Au-delà, la nostalgie et même la mélancolie sont mes plus fidèles compagnes… à côté de Rémi. Mon cœur est rempli de larmes que je n'ai jamais laissé couler par fierté. J'ai toujours pensé que la colère était plus noble. Mon attentionné mari n'aime pas que je me complaise avec ces amants perfides qui m'accablent. Ma mère m'avait fait croire, jadis, que le Bien l'emportait toujours sur le mal, et ma vie m'avait prouvé le contraire. Depuis 1899, je goûte le bonheur de ne plus quitter Rémi, mon unique et authentique ami, car la seule façon d'avoir un ami est d'en être un; et je ne sais pas l'être. Il a accepté, malgré tout, de rester avec moi, et je pense que s'il avait décidé de repartir, je n'aurais pas eu le courage de demeurer seule. Son faux pas de la Pointe-au-Baptême est largement payé par son amour et sa patience ; mille fois plus que par les " *Han ! Han !* " de souffrance de ses portages. J'apprécie au plus haut point sa générosité ; les contraires s'attirent. Rémi est un ange et un ami sincère. *Un vrai ami* n'est-il pas celui qui nous connaît bien et qui nous aime malgré tout ? Pourtant, en vieillissant j'ai perdu presque tous mes vices ; ils ne me servent plus à rien car je sens mon corps se délabrer, les membres s'altérer insensiblement et se faire douloureux, comme si chaque organe avait, d'une autorité supérieure, reçu l'ordre impérieux de s'étioler, de se dérégler, de s'anémier dans les tourments afin de me faire aspirer à l'inéluctable, avant même d'avoir terminé de coucher mes souvenirs sur le papier. Rémi a beaucoup vieilli lui aussi ; il marche voûté. Ses cheveux blancs ont fini par tomber, et j'aime faire la bise sur sa tête brillante dont les nombreux hivers ont neigé sur

ses tempes encore duveteuses. Lui aussi s'est tiré de cette longue aventure avec, comme moi, des bleus partout sur mon âme. Mais le monde a tellement changé que nous nous sentons, tous les deux, des étrangers sur cette terre ; cela nous aide à envisager notre départ définitif. J'ai renoncé à lui demander pourquoi, après son accident, il ne m'avait pas recherchée dans la colonie de la Rivière-Rouge. C'est son jardin secret et je le respecte. Mon homme –comme moi rescapé de nos rêves brisés– m'aide aussi à raviver les détails des événements communs de notre vie dans l'Ouest, et à maintenir mon désespoir à distance respectable, comme nous l'avons fait au Grand-Coteau avec les intrépides Sioux, un peu trop pressants. Que reste-t-il de ma longue vie, si ce n'est l'Amour de Rémi et de mes chers enfants qui me manquent tant !

Bonsoir, ami, je te quitte, je dois me préparer !



### *Dernier mot*

Alexie de La Durantaye-Bernier mourut le 3 août 1909 sans trop de regrets car elle avait vécu sans grandes joies. Le père Dominique Racine, curé de la paroisse Saint-François-Xavier de Chicoutimi tenta de s'opposer à l'incinération de son corps –enfin paré de vêtements féminins– sous le prétexte byzantin qu'il n'était pas certain que ses restes puissent ressusciter au jour du Jugement Dernier s'ils étaient réduits en cendres. Rémi répliqua avec des larmes dans les yeux que, de toute façon, Alexie préférerait sans aucun doute se soustraire à l'obligation de paraître devant cet Ultime Tribunal. À sa demande, ses cendres, ramenée par ses chers enfants, furent dispersées par le tiède chinouk[306] sur les bords de la Seine, dont le lit miroitant serpente dans la Prairie comme une longue caravane de chasseurs de bisons avant d'aller marier ses eaux à celles de… la Rivière-Rouge. Ses rêves étaient déjà morts 24 ans plus tôt à Batoche, comme ceux des Métis-français de l'Ouest, car la vie avait dévoré leurs espoirs de créer une nation francophone dans les Plaines de l'Ouest.

*Vancouver, le 15 avril 2015*



[306] ●En 2012, la traite de la fourrure a disparu, et le mot chinouk (dans sa graphie anglaise Chinook) ne qualifie plus la langue des Métis, appelée Michif, Mechif ou Metchif. Il s'agit du mot : «Métis» déformé par la palatalisation, l'assibilation et l'assimilation. Chinook a donné son nom à un vent tiède du Pacifique qui franchit les Montagnes rocheuses et vient fondre la neige des Prairies. La prononciation anglo-canadienne du mot Chinook est Tchinouk. Les Américains de la Côte Nord-Ouest ont conservé la prononciation française des coureurs-de-bois : Chinook (prononcé shinouk).

## Table des matières

# Livre 1er

# Livre 2



## Sources

La description de la Sœur Grise missionnaire (p.53) est tirée d'un texte ancien de coureur de bois ; une rêverie vient de Saint-Exupéry. La rêverie de la Prairie est inspirée de l'un des livres suivants.


Blay Jacqueline, *Histoire du Manitoba français, T.1, Sous le ciel de la Prairie*, Les Éditions du Blé, 2010.

Bumsted, J.M., *Louis Riel C. Canada, Les Années rebelles*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 2005.

Charrette, Guillaume, *L'espace de Louis Goulet*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 2002.

Dugas, Georges, *Un voyageur des Pays-d'en-Haut*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1981.

Howard, Joseph Kinsey, *L'Empire des Bois-Brûlés*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1989.

Juneau et Poirier, *Le livre de comptes d'un meunier québécois*, PUL Québec,1973.

MacEwan, *Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, Saint-Boniface,

Pelletier, Émile, Le vécu des Métis, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1980.

Rodriguez, Liliane, *Mots d'hier, mots d'aujourd'hui*, Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1984.

Trémaudan, Auguste Henri de, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest cana*dien, Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1979.




**C'est l'histoire extraordinaire d'une vie. Au milieu du XIXe siècle, une jeune Canadienne française quitte sa famille pour fuir dans l'Ouest où elle doit se frayer un chemin entre mille aventures plus palpitantes les unes que les autres. À travers ce roman historique au cadre parfaitement authentique, nous revivrons la vie des Métis-Français de l'Ouest américain au rythme des grandes chasses au bison, des combats contre les guerriers Sioux, seigneurs et maîtres de la Prairie, qui leur contestaient tout territoire de chasse.**

**Une grande histoire d'amour à ne pas commencer en soirée car elle nous gardera captifs jusqu'à l'aube.**

